Z. MAYANI

Les Hyksos
et
le monde
de
la B'.'Je

PAYOT
9,00 NF
PARIS



PAYOT
PARIS
—
1956

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

Z. MAYANI
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

LES HYKSOS ET LE MONDE DE LA BIBLE

CONQUÊTE DE L'EMPIRE DES PHARAONS PAR DES NOMADES D'ASIE. - LEUR CULTE DU FEU, DU SOLEIL ET DU CHEVAL. - L'ÉGYPTE ET LES INDO-ARYENS. - LES HYKSOS ET LES SÉMITES. - LA RÉVOLUTION D'AKHNATON. - L'EXODE.



Avec 29 dessins de l'auleur

PAYOT. PARIS -

INP. «ROU-RADINKX, II, RUC OC 5<'R<I, PARI». 7 ------------------- (J22)< - 5-56

À LA MÊME LIBRAIRIE

Alfred Bertholet, professeur à l'Université de Berlin : *Histoire de la Civilisation d'Israël.* 900 fr.

E. Bevan, chargé de cours d'histoire et de littérature hellénistiques à l'Université de Londres : *Histoire des Lagides,* 323 à 30 av. J.-C. Avec 6 figures et 1 plan 800 fr.

V.-Gordon Childe, professeur d'archéologie préhistorique de l'Europe à l'Université de Londres : *L'Aube de la Civilisation européenne.* Avec 159 figures et cartes 1.200 fr.

— *L'Orient Préhistorique.* Avec 177 figures 1.200 fr.

S. B. Clough, professeur à l'Université Columbia : *Grandeur et Décadence des Civilisations.* Avec 8 cartes.......................... 900 fr.

Dr G. Contenau, conservateur en chef honoraire des antiquités orientales du Musée du Louvre : *La Magie chez les Assyriens et les Babyloniens.* Avec 43 figures 500 fr.

— *La Civilisation des Hittites et des Hurrites du Mitanni.* Avec 87 figures 450 fr.

— *La Divination chez les Assyriens et les Babyloniens.* Avec 22 figures 500 fr.

— *La Civilisation d'Assur et de Babylone..* Avec 76 figures. 1.200 fr.

— *La Civilisation phénicienne.* Avec 68 croquis et 16 planches hors-texte 870 fr.

— *Le Déluge babylonien.* Ishtar aux Enfers. La Tour de Babel. Avec 60 figures 900 fr.

Will Durant : *Histoire de la Civilisation.*

Tome I : Les origines. La Sumérie. L'Égypte. La Babylonie. L'Assyrie 600 fr.

Tome II : La Judée. La Perse. L'Inde 600 fr.

P.-G. Elgood : *Les Ptolémées d'Egypte.* Avec 11 gravures. 500 fr.

Adolphe Erman, professeur à l'Université de Berlin : *La Religion des Egyptiens.* Avec 192 figures 1.200 fr.

— *L'Egypte des Pharaons.* Avec 110 figures 1.000 fr.

A. Erman, professeur à l'Université de Berlin, et H. Ranke, professeur à l'Université de Heidelberg : *La Civilisation égyptienne.* Avec 285 figures 2.000 fr.

Henri Frankfort, professeur d'archéologie à l'Université de Chicago : *La Royauté et les Dieux.* Avec 45 dessins 1.600 fr.

A. Guillaume, professeur de langues orientales à l'Université de Durham : *Prophétie et Divination chez les Sémites....* 600 fr.

P. Laviosa Zambotti, professeur à l'Université de Milan : *Les Origines et la Diffusion de la Civilisation.* Avec 64 figures 960 fr.

A. Lods, professeur honoraire à l'Université de Paris : *Histoire de la Littérature hébraïque et juive* 2.400 fr.

H. E. del Medico : *La Bible Cananéenne,* découverte dans les textes de Ras Shamra.. 630 fr.

S. Moscati, professeur à l'Université de Rome : *Histoire et Civilisation des Peuples sémitiques* 850 fr.

Ernest Muller, docteur en philosophie de l'Université de Vienne : *Histoire de la Mystique Juive*... 420 fr.

John Murphy, ancien professeur de religions comparées à l'Université de Manchester : *Les origines et l'histoire des Religions..* 1.000 fr.

G.-G. Scholem, professeur à l'Université de Jérusalem : *Les grands courants de la mystique juive*... 960 fr.

Arthur Weigall, ancien inspecteur général du gouvernement égyptien : *Histoire de l'Egypte ancienne* .. .. 400 fr.

Sir Leonard Woolley, directeur des fouilles d'Ur : *Abraham.* 420 fr.

— *Ur en Chaldée,* ou sept années de fouilles. Avec 29 grav. 360 fr.

C.-Leonard Woolley et T.-E. Lawrence : *Le Désert de Sin.* Avec 67 figures .... 300 fr.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ZACHARIE MAYANI
Doctour do l'Univcrsitô do Paris
Ancien Élève de l'Écolo du Louvre

LES HYKSOS
ET
LE MONDE DE LA BIBLE

CONQUÊTE DE L'EMPIRE DES PHARAONS PAR DES NOMADES D'ASIE. — LEURS ORIGINES EURASIATIQUES. — LEUR CULTE DU FEU, DU SOLEIL ET DU CHEVAL. — L'ÉGYPTE ET LES INDO-ARYENS. — LES HYKSOS ET LES SÉMITES. ---- LA RÉVOLUTION D'AKHNATON. ---------- L'EXODE. ---- DU CULTE DU FEU SACRÉ ET DU SOLEIL AU MONOTHÉISME MOSAÏQUE.

Avec 29 dessins de l'auteur.



PAYOT, PARIS'
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1956

XT-C

OUVRAGES SUR L'HISTOIRE DES RELIGIONS

r

PRÉFACE

Vers. 1730 avant notre ère, l'Égypte a subi une secousse violente : l'invasion d'un peuple inconnu, venu du Nord, qui s'empara du Delta et domina la Vallée du Nil pendant un siècle et demi. Cette domination a laissé son empreinte dans les destinées de tous les peuples de l'Orient Ancien. Les pharaons de la Haute Égypte se sont ensuite ressaisis et forcèrent les ennemis à partir.

Dans l'histoire de l'Égypte, ceux-ci sont appelés Hyksos. Mais ce nom est interprété comme une déformation de deux mots égyptiens ne signifiant que « les chefs des pays étrangers ». Qui étaient donc ces envahisseurs et d'où venaient-ils ?

C'est au Nord-Est, dans la steppe eurasiatique, qu'il faut chercher, selon plusieurs auteurs modernes, le point de départ de cette invasion. Nous étudierons cette hypothèse, tout en examinant la possibilité d'autres solutions. Les observations archéologiques, historiques, linguistiques et ethnographiques, présentées ici, seront disposées dans l'ordre suivant :

I. *La Steppe et sa civilisation.*
II. *La Steppe déborde vers le Croissant Fertile.*
III. *L'époque des Hyksos en Égypte.*
IV. *La défaite des Hyksos et les conséquences de leur invasion.*
V. *L'origine des Hyksos : hypothèses et rapprochements.*

LES HYKSOS ET LE MONDE DE LA BIBLE

PREMIÈRE PARTIE

LA STEPPE ET SA CIVILISATION

CHAPITRE PREMIER

LES INVASIONS ET LEURS CAUSES

Les origines de notre civilisation sont liées à l'Orient Ancien. Mais l'apport des pays qui forment cet Orient : le Sumer, la Vallée de l'Indus, l'Elam, l'Iran, l'Assyro-Babylonie, la Mésopotamie du Nord, l'Asie Mineure, la Crète, la Syrie, la Phénicie, la Palestine et l'Égypte, n'a jamais été le seul facteur déterminant dans l'évolution de l'humanité. Le rôle de F Ancien Orient restera incompréhensible si nous ne tenons pas compte du fait que l'Orient Ancien est enveloppé, à l'Est et au Nord, par une puissante bande de steppes.

Dès les temps préhistoriques, la Steppe empiétait sur ce foyer de civilisation et lui faisait subir les pires épreuves ; mais, en même temps, pénétrée des influences de ce foyer, elle colportait ses idées et ses produits aux confins du monde. L'arc-boutant de la Steppe, lancé de la Mandchourie au pied des Carpathes, enserrait l'Orient Ancien et y plantait ses jalons: la steppe du Khabour, confluent de l'Euphrate, les steppes de la Transjordanie et bien d'autres.

La Steppe eurasiatique liait, à travers la région Caspienne, l'Europe à la Sibérie, tout comme elle rattachait FAnatolie à l'Inde. Toujours en mouvement, elle dissolvait les frontières entre l'Europe et l'Asie. L'élan de la Steppe nivellait tout et entremêlait les éléments de vieilles civilisations enfermées. Patrie du cheval, patrie des tribus aryennes, mongoles, ougro-finnoises et autres, patrie des nomades, chasseurs à l'origine, puis éleveurs de bétail, constamment à la recherche

de pâturages, mais aussi prêts aux incursions chez les voisins sédentaires, la Steppe était la route naturelle des migrations, des invasions et des caravanes.

Pumpelly (1908) note qu'entre la région Caspienne et l'Autriche, s'étend une zone de loess, route facile pour le déplacement de populations entières.

Ces populations étaient, d'ailleurs, parfois forcées de se mettre en branle. Car, si la Steppe mord sur les pays sédentaires, elle est poussée, à son tour, par un ennemi implacable : le désert. La steppe eurasiatique, dit R. Grousset (1941), passe au désert en trois centres de saharification : en Transoxiane ; dans le bassin du Tarim ; au désert de Gobi, enfin. Ce sont trois « plaques tournantes cancéreuses », depuis l'époque protohistorique.

Même phénomène, noté par Pumpelly : Une carte chinoise du bassin du Tarim affirme que 100 à 200 villes y ont été ensablées au début de notre ère. D'innombrables lacs au Nord de la mer d'Aral sont en train de se rétrécir graduellement. L'aire des pâturages aussi bien que la population de la Mongolie ont diminué.

De même, Sir A. Stein (1931), prospecteur des anciennes Gédrosie et Arachosie, était stupéfait de trouver, en plein désert du delta du Helmand, une incroyable accumulation de débris d'une civilisation énéolithique qui florissait ici il y a 5.000 ans.

Quelles sont les causes de cette graduelle détérioration du sol ? L'aridité du climat, le changement qui s'en est suivi dans le cours des fleuves ; l'influence néfaste du régime des vents, l'érosion, les sables mouvants. Ce sont donc les mêmes phénomènes qui se sont produits dans le bassin de la Caspienne, où l'on constate le tarissement des anciens bras d'Amou-Darya et de Syr-Darya. La même chose, enfin, est constatée par Herzfeld au plateau iranien, où les sites préhistoriques se retirent, en même temps que l'eau, du bord des vallées vers le pied des montagnes, tandis que le marais salant et le désert empiètent constamment sur les terres de culture.

Telle apparaît donc, dès les temps reculés, une des causes de maintes invasions.

Les premières vagues de nomades qui brûlent et pillent tout sur leur chemin, apparaissent en Asie Antérieure au III® mill. av. J.-C. Ils déferlent jusqu'en Sumer et jusqu'à la Vallée du Nil. Vers 2500, on peut déjà distinguer l'avant-

garde de la grande migration des tribus indo-aryennes qui se mettent en marche vers le Sud. Ce sont les Luwites qui s'installent dans l'Anatolie du Sud. Vers 2000 vient une autre vague aryenne : les Hittites ou Nésites, appelés ainsi pour les distinguer des Proto-Hittites ou autochtones du centre de l'Asie Mineure. Leurs premiers rois apparaissent vers 1900. Un siècle plus tard, ce sont les Rassîtes qui, sous l'impulsion d'une caste guerrière d'origine aryenne, descendent des monts Zagros dans la plaine babylonienne. Ensuite, viennent les gens du Mitanni, état qui se forme vers 1500 sur le Khabour. Vers la même époque, les Aryens védiques pénètrent dans la Vallée de l'Indus. Le point de départ de tant de mouvements pouvait se situer aussi bien dans la région Caspienne que dans les steppes qui bordent le Caucase ou la Mer Noire. Mais il y eut probablement beaucoup de points de départ, disséminés sur de grands espaces car cette migration était chaotique. Elle a duré plus de mille ans, s'arrêtant et reprenant sans cesse. Ces clans en mouvement tantôt s'entrechoquaient, tantôt bondissaient en avant, tantôt rebroussaient chemin ; jetaient leur dévolu sur une région quelconque pour s'y arrêter définitivement ou s'absorbaient dans d'autres clans, tandis que le gros de la tribu s'avançait par les passes du Caucase ou par les vallées iraniennes, contournant les obstacles et tâtant tous les chemins possibles. Herzfeld écrit : « Ces mouvements ont dû se produire d'une manière catastrophique, car les immigrants arrivent avec leurs troupeaux et ils sont forcés de trouver des pâturages le plus rapidement possible. »

Notons aussitôt que ce torrent impétueux des Aryens a entraîné avec lui bien d'autres populations de la Steppe ou des régions montagneuses qu'il avait à franchir ; tel fut le cas des Hourrites, montagnards de la région d'Ararat. Ces brachycéphales, au nez proéminent en bec d'oiseau, apparaissent vers la fin du IIIe mill. av. J.-C. et parlent une langue qui s'apparente aux langages du Caucase. Non seulement ils emboîtent le pas aux Indo-Aryens, mais ils forment une véritable « symbiose » selon le mot d'O'Callaghan, avec les maîtres aryens du pays du Mitanni et d'autres lieux en Syrie et en Palestine. Au Mitanni, ils sont la majorité de la population ; leur langue devient celle du pays et leurs dieux font partie du panthéon commun. Les rois du Mitanni disent : a Nous, les Hourri. »

Plus tard, vers 1200 av. J.-C., les Cimmériens quittent

leur ancien habitat de la Steppe pour se ruer vers I'Occident, en Russie du Sud. Les futurs Iraniens, les Mèdes, puis les Perses arrivent au Plateau au cours du premier millénaire avant notre ère. Puis, vers le vu⁰ s. av. J.-C. et jusqu'au Moyen Age, va commencer l'avalanche des hordes iraniennes ou iranisées ou ouralo-altaïques dont les chevauchées, magistralement décrites par R. Grousset, se déchaînent surtout sur la Russie du Sud, les Balkans, les plaines de Hongrie et de Moravie. Ce sont les Scythes, les Alains, les Huns d'Attila, les Avars, les Bulgares, les Magyars, les Khazars, les Pétchénègues, les hordes de Genghiskhan et bien d'autres ; mais cette étude n'est consacrée qu'aux débordements de la Steppe vers le Sud, vers l'Orient Ancien, à l'époque du Bronze Moyen (2100-1600 av. J.-C.).

Toutefois, la Steppe avait aussi un autre aspect, plus pacifique : elle était, dès les temps préhistoriques, sillonnée par les routes des caravanes. A. Berthelot (1930) a étudié la vieille route préhistorique qui, partie du Tanaïs (Don), traversait la Volga, la Kama, Je Nord de la Caspienne et la Sogdiane pour aboutir, par la Dzoungarie, aux mines du Sud de l'Altaï et fut surnommée plus tard a la route de l'or et de la pelleterie ». Il y avait aussi un échange très ancien de l'ambre baltique contre le jade chinois. Ces routes ont été utilisées plus tard par les Scythes d'Hérodote.

CHAPITRE II

LA RELIGION DE LA STEPPE

Les envahisseurs des temps anciens n'apportent pas avec eux que les incendies et les ravages. L'apparition de ces rudes bergers et de ces chasseurs annonce parfois une source inattendue d'inspiration ; car tout en restant arriérés, ils ont su se créer une civilisation à eux qui est loin d'être négligeable.

Rudimentaire mais combien puissante, elle ne tardera pas à marquer de son empreinte les civilisations de ses voisins sédentaires. La Steppe a bien sa religion, son art, ses cou-

tûmes funéraires, sa céramique, sa manière de construire des refuges fortifiés.

Une religion ? Habitée par une multitude de tribus d'origines diverses, elle a plutôt une multitude de cultes ; mais un certain nombre de rites leur restent communs.

En effet, la Steppe abrite une des plus anciennes religions de l'humanité, celle qui consiste en l'adoration du feu, du soleil, de certains animaux sacrés ; comme on le verra plus bas, ce sont, tour à tour, le renne, l'onagre et le éheval, consacrés au soleil, ses coursiers et porteurs de sa force fécondatrice ; ce culte a donc trait à la fécondité des troupeaux.

Un chaman mongol, prêtre de cette religion, à l'origine une femme, puis « homme-femme » ou eunuque, voire hermaphrodite, est armé d'un tambour magique, fait en peau de cheval, et d'un bâton dont le pommeau est en tête de cheval. Le vêtement du sorcier est en peau de renne ; à cette peau est cousue une multitude de plaques métalliques : amulettes représentant des animaux. Le chapeau du chaman a deux cornes. Le chaman est censé pouvoir s'identifier, à l'état d'inconscience ou d'extase, au totem de la tribu : .à l'animal sacré, premier protecteur de l'homme néolithique. Autrefois, cet animal était considéré comme Fancêtre, le défenseur et le signe de rassemblement de la tribu. Ainsi chez les Yakoutes, d'origine turque, qui ne sont devenus chrétiens qu'au xviii® s., le chaman, en état d'extase, s'écrie : « Taureau puissant de la terre 1... Cheval de la Steppe 1 Cheval de la Steppe, apparais ! » Car c'est du Sud, de la région du Baïkal, c.-à-d. des confins de la Steppe, que les Yakoutes sont venus en Sibérie ; éleveurs de rennes, ils étaient éleveurs de chevaux à l'origine *(Croyances relig. des peuples de l'URSS,* I. M., 1931, pp. 163-169).

Puis, à mesure que s'élabore la notion de la divinité tribale, l'animal sacré devient l'attribut du dieu. Herzfeld écrit en 1935 :

Les symboles religieux ne s'inventent pas. Ils doivent a pousser n. Une de leurs qualités essentielles est qu'ils doivent remonter à une antiquité immémoriale. Ils remontent tous à la période néolithique, où les idées s'exprimaient par des symboles : symbolisme où entrait la sorcellerie primitive.

H est vrai que le culte du feu est universel, de même que celui du soleil, puisque, à F aube de l'Histoire, nous trouvons

les dieux du feu et du soleil chez les Sumériens (Gibil, Nergal), chez les Accadiens (Shamash), chez les Égyptiens (Re, Osiris, Horus), à Ugarit (Shepesh), chez les Hittites (Agnish, la déesse d'Arinna), chez les Cananéens (Reshef-Mikal), de même que chez les Aryens (Agni, Mitlira), les Grecs, les Romains et autres. Mais cette communauté d'idées ne va pas loin. Chez les peuples sédentaires de l'Orient Ancien ces deux cultes jumelés s'intégrent à l'ensemble des croyances et cèdent le pas à Ammon en Égypte, à Teshoub en Anatolie, à Baal en Syrie. Dans la Steppe, par contre, l'adoration primitive du feu et celle, plus évoluée, du soleil, restent le trait saillant de la vie religieuse, au point de conférer aux croyances des Massagètes, tribu scythique, un caractère de monisme religieux qui tranche sur le polythéisme de leurs contemporains. Et ceci d'autant plus qu'en Iran Ancien, voisin immédiat de la Steppe, le premier à subir son action, le premier à agir sur elle, nous nous trouvons en présence d'un phénomène naturel qui a dû sinon imposer, du moins singulièrement renforcer ce culte du feu. Ce sont des feux naturels nourris par des gaz s'échappant du sous-sol, saturé de pétrole.

Un autre trait particulier du culte du feu est son aniconisme : l'absence des représentations de la divinité dans les sanctuaires. Ainsi les Scythes, bien qu'ils aient, à une époque où les historiens grecs peuvent les décrire, plusieurs divinités, ne possèdent ni temples, ni images, à l'exception d'Arès, vénéré sous la forme d'une épée. Enfin, la troisième marque de ce culte de la Steppe est la fréquente association du feu, qui est « le fils du soleil », et de l'animal sacré : le renne ou le cerf, et, plus tard, le cheval. Au début, cet animal est un totem ou la divinité elle-même ; ensuite, il est sacrifié au soleil aussi bien pour en renouveler la force fécondatrice que pour renouer les liens entre le sacrifiant et la divinité. Plus tard, cet animal devient le coursier et le compagnon du dieu ou son attribut. D'autre part, le cheval sera sacrifié au moment de renterTement pour servir son mairie dans la vie d'outre-tombe. ,

Un des témoignages les plus anciens de cette association du soleil et du cheval est le svastika qui apparaît en Iran à l'époque néolithique, en Elam et dans l'Inde préaryenne dès la fin du IV° mill. Déchelette y voyait l'emblème du soleil en mouvement et l'équivalent d'une roue. Cependant, certaines représentations de l'art scythique indiquent qu'avec le temps, le svastika commence à exprimer une conception

nouvelle : c'est l'image de quatre chevaux, attelage du char solaire, dont les têtes, tournées vers les quatre points cardinaux, créent l'impression du mouvement rotatif*

D'ailleurs, comme il arrive souvent en pareil cas, il ne s'agissait pas là, très probablement, d'une seule idée bien définie que l'artiste avait à exprimer ; il y a plutôt un certain complexe d'idées qui gravitent autour du thème central : le soleil.

C'est l'iconographie des anciens Slaves, héritiers des Scythes sur plusieurs points, qui nous permet d'entrevoir mieux le sens du svastika au dernier millénaire avant notre ère. Un des dieux les plus puissants des Slaves était Sviatovit, à la fois divinité de guerre et de fertilité des champs. Son idole avait quatre têtes tournées vers quatre côtés différents. Elle se dressait dans son temple, dans l'île de Rugen. A la main droite Sviatovit avait un rhyton rempli d'une boisson alcoolique. Auprès de la statue était déposées une selle, une bride et une épée. Un cheval « blanc comme la neige », consacré à Sviatovit, était gardé dans l'enceinte du temple *.

Or, en accord avec la position de ses quatre têtes, Sviatovit était essentiellement un dieu « tout voyant », comme le souligne le Prof. Skazkin [1] [2]. D'autre part, l'origine solaire de ce dieu est évidente. Il se peut donc que certains traits de Sviatovit remontent aux temps qui sont antérieurs aux Slaves. Dans ce cas, les quatre pointes de l'ancien svastika symbolisent peut-être non seulement le soleil en mouvement, mais aussi le soleil embrassant de son regard les quatre côtés de l'horizon, le soleil « tout voyant[3] ».

Que reste-t-il, dans la Steppe, de cette vieille religion ?

Des vestiges du culte du feu ont été dégagés par S. Tolstov dans l'ancienne Chorasmie, à l'Est de la mer Caspienne. Il décrit le site néolithique de Djanbas-Kala, n° 4, fouillé en 1940. C'était une grande hutte collective dont le toit pyramidal était soutenu par des poutres. Au milieu se trouvait un foyer central de 1 m. 20 de diamètre autour duquel il n'y avait aucun déchet de cuisine* Ses cendres étaient blanches et pures ; au-dessous se trouvait une couche de sable

1. Ce cheval rendait des oracles : < s'il partait du pied droit, c'était un heureux présage ». (L. LEOEB, *Les anciennes ctDitisations slaves,* Paris, 1921).

2. *Livre des lectures sur l'histoire du Moyen Age,* sous la rédaction du Pr. SKAZKTN, MOSCOU, 1940 (R.)

3. D'autant plus que, dans i'Avesta, le soleil est parfois surnommé «l'œil d'AhuraMazda»(J. DARMSTETERJLS *Zend-Avesta,* 1,1892,p. 14).

qui, à la suite de combustion, avait fini par prendre une couleur rouge éclatante. C'était un foyer du feu sacré, le centre religieux d'une communauté de la fin du IVe mil!., a le plus ancien monument du culte du feu de l'Asie Centrale et peut-être même de l'Orient », Ce culte subsiste à travers les siècles. Al-Birouni et d'autres auteurs de langue arabe, du Moyen Age, décrivent les maisons du feu sacré de leur temps. Chez les Tadjiks modernes, Musulmans, existent des lieux de réunion surnommés « maisons du feu ».

Cependant, avec l'expansion des anciens nomades de la Steppe dans les pays avoisinants, l'ancienne simplicité du culte cède la place à un panthéon touffu. Nous trouverons chez les Hittites (Nésites) le déesse-soleil d'Arinna et le dieu du feu dévastateur, Agnish. Le roi hittite s'identifie à sa divinité et se nomme : « Moi, le soleil, Shuppiluliuma. »

Néanmoins, les Hourrites qui s'associent aux Indo-Aryens dans leur descente vers le Sud et qui apparaissent en Palestine sous le nom de Horites, y apportent surtout un culte solaire. Ils habitent des localités désignées par les deux noms du soleil, Shemesh et Khérés : Beth-Shemesh, Har-Khérés, Timnat-Khérés. Les Gabaonites de II Samuel 21, 1-14, sont, d'après de Vaux, des habitants d'une ancienne enclave *horite.* Ayant reçu de David la permission de se venger des descendants de Saül, ils pendent (ou clouent aux poteaux) leurs victimes devant l'Éternel ; mais, sur la foi des Nombres 25, 4-5, il faut lire « devant le soleil » [1]. Ceci se passe dans les premiers jours de la moisson. Ce supplice lui-même est d'origine indo-aryenne. Xerxès a fait crucifier Sataspès, amiral perse, pour n'avoir pas réussi à contourner l'Afrique- Alexandre a crucifié des brahmanes, ses adversaires aux Indes.

. Une peine analogue a été infligée par Josué bin-Nun aux cinq rois amorrites après une victoire remportée précisément aux environs de Gabaon (Jos. 10, 26). Il est stipulé qu'ils restèrent pendus aux arbres jusqu'au soir; *vers le coucher du soleil* on les. détacha. II est à noter que toute cette campagne a été entreprise à l'instigation des Gabaonites, alliés de Josué. Ainsi l'exécution reflète peut-être les coutumes du pays. Il existe une autre indication d'origine hourrite-mitannienne, donc empreinte de réminiscences indo-aryennes, de ces Gabaonites : le trait marquant de la campagne en ques-

1. Cf. Z. MAYANI, *L'Arbre Sacré et le Rite de l'Alliance chez les Anciens Sémites* (Paris, Gcuthner, 1935), p. 11.

tion est l'ordre donné par Josué au soleil et à la lune d'arrêter leur course (Jos. 10, 12-13) ; or, un des miracles d'Indra fut d'arrêter son char pour frapper le soleil d'immobilité et assurer ainsi la victoire aux Aryas.

Huart décrit ainsi l'aniconisme du culte du feu et du soleil chez les ressortissants de la Steppe de l'époque postérieure : Ahura-Mazda, le dieu suprême des Iraniens, c'est le ciel symbolisé par le feu ; *il n'a pas, il ne peut pas avoir d'image.* Dans les sanctuaires des Mages, le long du fleuve Zerafshan, en Sogdiane, on ne gardait que le feu sacré. D'après Hérodote, les Perses n'avaient pas de temples. Ceux de Pasargadae et de Persépolis apparaissent en fonction des besoins politiques de l'empire fondé par des Achéménides. Les noms que portaient les feux sacrés des Mèdes, attestent le triple aspect de la religion de la Steppe. Ainsi, le feu de la capitale, Ecbatane, s'appelait Kavatakan, « le feu du poulain » ; un autre était Adhour Gushnasp, « le feu de l'étalon ». A cette même époque, il y avait à Sittakéné (près de Kerkouk) des feux sacrés naturels, appelés « akhvarishnik », o ceux qui n'ont pas besoin d'être alimentés ». Sous les Sassanides (224-728), on adorait un feu de la maison, un feu du clan, un feu du canton. Les feux de trois sanctuaires étaient considérés comme protecteurs de trois castes; le plus célèbre, celui des prêtres, se trouvait en Chorasmie.

Les cultes du feu et du soleil sont étroitement liés dans les croyances des Scythes orientaux. Selon M. R. Ghirshman, Mihira (Mithra) était, depuis le iv° s. av. J.-C., le dieu-Soleil des Indo-Scythes. D'autre part, on relève chez eux un nom : Mithraturboz, « sauvé par le *feu* de Mithra »[1].

Aussi étroits sont les rapports entre ce double culte du feu et du soleil, d'une part, et le culte du cheval, d'autre part. Ainsi, sur l'autel d'Agni, on égorgeait des chevaux magnifiquement ornés. Bien plus tard, en Apulie, on jetait au feu un cheval consacré à Jupiter ; dans l'île de Rhodes on sacrifiait au soleil, une fois par an, un attelage de quatre chevaux, en le poussant dans la mer[2].

Selon Strabon, XI, 6, tout près des Indo-Scythes, les Massagètes croient à l'existence d'un dieu unique, le soleil, qu'ils honorent en lui immolant des chevaux.

A une époque plus rapprochée, on retrouve les temples

1. *Les Chlonltes-Hephtalltes,* p. 46.
2. PRELLER, *Römlsche Mythologie,* 1858, p. 102.

du feu en Chorasmîe du v[e] s. de notre ère. Les Turcs « tiennent le feu en honneur d'une manière très extraordinaire » (R. Grousset). Les Hionites de l'Asie Centrale qui parlent un idiome indo-européen, le tokhari, figurent sur leurs monnaies un autel du feu. D'après M. R.. Ghirshman, ce culte est lié chez eux à celui du cheval et du poisson, symboles solaires.

Ainsi, tout comme le poisson, le cheval apparaît, à l'origine, en rapport avec le culte de la fécondité.

En étudiant les peuples de la Steppe de notre époque, nous constatons, chez les Bouriates (Mongols), l'existence d'une tribu, Khori, qui adore le feu et le foyer domestiques. Ils sacrifient au feu une jument ou un mouton. La peau de l'animal est ensuite rembourrée de paille, recousue et suspendue à un bouleau. Ce sont des coutumes héritées des Scythes. Les Bouriates croient également à une multitude d'esprits. Le chef des mauvais esprits s'appelle Erlik-Han ; son nom n'est pas sans rappeler les monts Oural desquels on a rapproché Arallu, l'enfer des Sumériens.

En 1883 on a publié en Russie la description d'une fête des Bouriates où ces derniers ont sacrifié à cet esprit 30 juments et 100 moutons. Chez les Altaiens, peuplade turque, adorateurs du feu et du cheval, on verse dans le feu, pendant la noce, de la graisse de cheval. Chez les Kirghizes (Turcs mongolisés), il y a un sacrifice annuel au dieu du feu ; pour attirer sa bénédiction, on crie : « Khourou 1 ». Dans son étude sur le Caucase, M. Kovalevsky (1890) a noté, chez les anciens Arméniens, un dieu du feu invisible, Mihr, d'où dérive le nom *Khur* qui signifie « un feu invisible, immatériel »,

Enfin, Chantre a relevé (1890-1894) chez les Arméniens de la Perse et de la Turquie, des traces du culte du feu. Cet auteur passe ensuite aux Kurdes. Dans le vilayet deBitlis, il visite le district Khianly où réside la tribu *Khian* comptant 1.550 tentes et 2.700 sédentaires. Au milieu de ces tentes ou maisons, se trouve le foyer, chose sacrée. Ni mosquées, ni temples. Mais ces Khian ont « le respect absolu du feu ».

D'après Abayev (1949), les Ossètes sont descendants des Alains, tribu scythique de langue iranienne, installés au Caucase et en partie assimilés aux autochtones. Mais, selon Ammien Marcellin, les Alains descendaient des Massagètes. Les Ossètes se rattachent ainsi à la grande province Caspienne

où dominait le culte du soleil et du cheval, rayonnant à travers les plaines de la Sibérie comme le prouve notre fig. 1 [1].

Abayev note qu'avec les Ossètes ce culte s'établit au Caucase. Remarquons que, selon l'auteur, le soleil est en ossète « khur » (de *khvar* iranien), *Khury* est le génitif, « du soleil » ; comme, par exemple, dans le nom Khury-Tchyzg (« Fille du Soleil »). La notion du *sacré* s'exprime par le terme *sugdoeg* remontant au scythique *sugda* qui vient de l'iranien *suk* (brûler) et signifie à la lettre « purifié par le feu »; d'où, selon cet auteur, le nom d'une ville scythique de la Crimée : Soudak.

Les survivances du culte du feu dans la Steppe se retrouvent également chez les peuplades russes d'origine ougro-finnoise ou turco-mongole : Votiaks, Mordvines et Tchérémisses de la Volga. Il s'est passé chez eux, avec la Révolution de 1917, quelque chose d'imprévu : considérant que le christianisme leur avait été imposé par les Tzars, ils sont ouvertement revenus à leur paganisme ancien, c.-à-d. au culte du feu, du cheval et des arbres sacrés. Ces rites avaient été, d'ailleurs, déjà observés et décrits à la fin du siècle passé. En 1922, des ethnographes soviétiques ont pu prendre, à leur tour, des photographies de sacrifiants barbus, vêtus de blanc et armés de haches, tenant en bride un poulain noir destiné à l'immolation. Emelyanov (1927) a étudié dans ces parages, entre la Volga et l'Oural, la langue des Votiaks. Il a noté la racine *sut,* brûler *(suto* — je brûlerai). Egorov (1930) qui a composé une grammaire de la langue des Tchouvaches, résidant sur la Volga également, y relève le terme *suta* pour a lumière ». En rappelant l'ossète, nous pouvons constater, dans les trois langues en question, la présence d'un élément *su, suk, sut,* désignant le feu et la lumière, ce qui est à retenir[2].



Fio. 1. — Le cheval et le disque solaire. Tomsk, début de notre ère.

1. Reproduite d'après le *Recueil N. Marr,* Moscou, 1933, p. 257, fig. 6.
2. Remarquons qu'en basque su est « feu » ; *sulu* — brûler ; *sulei* — âtre ; *sutegl* — forge. Une divinité basque s'appelait Sutugius.

L'animal sacré de la Steppe est donc le renne ou le cerf, puis le cheval. Les effigies du cerf ont été gravées, comme on le sait, sur les parois des cavernes préhistoriques d'Europe ; mais V. Christian a mis cet art néolithique en rapport avec l'art animalier eurasiatique. En tout cas, Mechtchaninov a décrit, en 1931, une sépulture néolithique de la Moyenne Volga où fut découvert un collier en coquillages et en dents de *cerf* qui avaient le caractère des amulettes.

Le renne est le premier animal de trait ; il a le privilège de reconduire son maître dans le monde de l'au-delà. Aussi ses représentations sont-elles innombrables. En tant que premier animal solaire, il est périodiquement immolé et consommé au sanctuaire. Aussi faudra-t-il une lutte acharnée pour que le renne, puis le cerf cèdent leur place aux autres animaux. S. Przevorsky a relevé les péripéties de cette lutte en Asie Mineure du IIIe mill. Sur le col des vases trouvés à Alashar-Heyulc on voit, dans un enclos, des cerfs destinés au sacrifice. Les Hittites figuraient parfois une divinité debout sur un cerf, chose inconnue en Mésopotamie. A Aladja-Heyuk on a trouvé aussi une triade d'animaux coulés en bronze : un cerf aux grands bois flanqué de deux taureaux plus petits; Przeworsky voyait dans cette œuvre l'expression des notions religieuses des autochtones ; cependant, vers le milieu de ce IIIe mill., il y a, en Anatolie, une pénétration, de la Steppe : les Luwites sont déjà là. La triade représente peut-être un compromis entre le culte du pays et celui de la Steppe.

Plus nous montons vers le Nord, plus la résistance du cerf est tenace. La découverte de Griaznov à Pazyryk (en Sibérie Occidentale en 1929) en fournit la preuve. Cette tombe fameuse des derniers siècles avant notre ère a conservé la momie d'un chef de tribu, nomade mongol. La tête d'un des quatorze chevaux enterrés auprès de lui, était recouverte d'un masque de renne aux bois dorés, fait en cuir et foiirrure. Le cheval n'était donc encore admis à ce rite que déguisé en renne.

D'ailleurs, Roudenko a précisé que le masque de Pazyryk répond déjà à un stade avancé de cette évolution car sur ce masque est apposée reffigie d'une panthère. Est-ce une scène de lutte entre le renne, bon esprit, et la panthère, mauvais esprit ? Cette surenchère décorative trahit la date tardive du tombeau.

Mais, d'après nous, Pazyiyk n'est pas un cas isolé. Dans le

Recueil dédié à N. Marr (1933), M. Khoudiakov décrit le culte du cheval chez les Tchérémisses de Kama et mentionne le sacrifice qui a eu lieu le 8 octobre 1919 dans un de leurs villages. Un poulain noir dont la bride était faite en écorce (ou bois) de tilleul, a été mené, aux sons des « gousli » (instrument archaïque â cordes) dans un bosquet sacré, immolé à la lumière d'une chandelle, et sa peau accrochée à un arbre. Or, d'après l'auteur, cette bride n'était qu'une survivance du masque en écorce orné des bois du cerf. Nous pouvons donc rapprocher ce masque de celui de Pazyiyk.

Le cerf reste encore longtemps le totem des nomades de la Steppe. Abayev s'arrête sur le nom du cerf dans la langue des Scythes : « saka », en ossète « sag », duquel il fait dériver le nom même des Saka. C'est ainsi que les Perses et les Grecs appelaient les Scythes orientaux.

Ceci n'empêchera pas le cheval de prédominer dans les rites funéraires des Scythes. Une sépulture scythique archaïque de Kouban a, selon Borovka, la forme d'une tente de nomades, mais faite en bois et entourée de chevaux sacrifiés. Ces tentes, d'après une fresque de Kertch, n'étaient autre chose que les yourtes arrondies des nomades eurasiatiques. Notons, entre parenthèses, que Borovka, historien de l'art de la Scythie, attribue les riches sépultures de Maïkop aux *Scythes anciens* et les date du début du Bronze, entre 3000 et 2000. Nous verrons l'expansion de cet art jusqu'en Égypte.

La sépulture scythique évolue et, avec les premiers siècles du Ier milk avant notre ère, elle prend l'aspect d'une maison, une a izba » souterraine faite de troncs d'arbre dégrossis et recouverte d'un kourgan (tumulus) entouré de pierres. Une sépulture scythique d'Olbie était entourée d'un cercle de 90 amphores. Ces cercles sont, selon Mechtchaninov, l'indice d'une religion essentiellement solaire.

Le défunt est souvent embaumé ; auprès de lui sont enterrés ses femmes et esclaves, et, dans la proximité immédiate, ses chevaux, en partie dévorés au-dessus de la tombe. Le sens de cette immolation ? Dégager l'âme de l'être humain ou de l'animal pour qu'elle puisse suivre l'âme du défunt.

Minns a décrit ces hécatombes auprès des sépultures scythiques : les restes de quatre cents chevaux dans le kourgan Oulsky, près du fleuve Kouban ; à Alexandropol et à Krasnokoutsk des amas d'ossements humains et des restes de chevaux ; dans les kourgans sur le Dniéper — des restes de palefreniers, leurs torques (colliers en forme d'anneaux)

au cou ; dans un caveau funéraire de Novorossiysk, les restes d'un char. A Voronéjeskaya, 30 chevaux ont été déposés en demi-cercle, à Kostromskaya 22 chevaux sur les quatre côtés de la tombe. Minns constate l'exactitude du témoignage d'Hérodote (IV, 71-73) à ce sujet. Notamment, à l'enterrement du roi des Scythes, on plaçait dans sa tombe ses concubines et ses serviteurs étranglés. Un an plus tard, on étranglait 50 jeûnes gens de la cour royale ainsi que leurs chevaux, on les empalait avec leurs montures et on les rangeait en cercle autour de la tombe.

Ces coutumes subsistent dans la Steppe. A la mort de Genghiskhan on choisit 40 filles dans les familles nobles de la Mongolie et on les fait mourir. A la mort de Manghou-Khan (XIII® s.) on tue 20.000 personnes. Ibn-Batouta (xiv® s.) décrit les funérailles d'un khan : 4 de ses femmes et 6 de ses mamelouks sont enterrés avec lui, 4 chevaux empalés sur le kourgan. Piano Caipini (1246) a vu les Mongols enterrer, avec leur chef, deux chevaux et en manger un troisième; la peau de ce dernier fut ensuite emplie de paille et mise au-dessus de la tombe, sur quatre bâtons.

Les chevaux sont empaillés et placés par-dessus la tombe chez les Yakoutes (peuplade turque de la Sibérie), les Vogouls, les Ostiaks (du groupe ougro-finnois) et les Tchouvaches. Le même intervalle de 40 jours qu'il y avait chez les Scythes entre la mort et l'enterrement, est observé chez les Kirghizes, les Tchouvaches, les Vogouls, les Mordvines et les Tchérémisses. On observe des rites semblables en Mongolie et en Chine. Dans ce dernier pays, les fouilles exécutées près de la ville de Khoyssian en 1930 et en 1950 ont permis de dégager les tombes de l'âge du Bronze, datées de la période d'In-Shan (1766-1122 avant notre ère) et contenant des restes de chevaux, des harnais et des débris de chariots.

Le culte du feu et du cheval a connu un épanouissement inouï chez les Aryens, conquérants des Indes. Le feu, de même que le père, y est maître du logis. Les offrandes aux ancêtres sont versées au feu. Le sacrifice solennel du cheval, symbole du soleil, est un rite grandiose que seul un monarque indien de première grandeur peut ambitionner (Masson-Oursel) ; on parle de dizaines de milliers de chevaux blancs sacrifiés. Cette fête demande des préparatifs qui durent un an, elle-même dure trois jours. L'animal est baigné et oint par les femmes du roi, puis attaché à un poteau et étranglé, comme

chez les Scythes. Selon un rite archaïque, la reine est appelée à mimer une cohabitation avec le cheval mort, car il est le Soleil mourant et la reine est la Terre-Mère \ C'est le mariage du Ciel et de la Terre qui assure la fécondité de cette dernière. Le futur prince, assimilé au Soleil naissant, aura deux pères : le roi et le Soleil. Le dieu peut devenir stérile (starikh) ou fécondateur *(sutakh).* Après la cérémonie, le cheval est découpé et sa chair rôtie offerte à Indra. -

Avec le temps, les pâtres aryens deviennent agriculteurs. Le terme *gopa* (berger) finit par y représenter le titre d'un fonctionnaire. Les métiers prospèrent; il y a des villages de forgerons. La religion indienne continue de graviter autour des cultes solaires : de Mithra, de Surya, de deux frères-cavaliers, Nasatiyas ; d'Agni. Indra est le dieu de l'orage et de la guerre. L'atharvan, terme commun aux Iraniens et aux Indiens, reste le prêtre du feu et le sorcier. Une légende védique se croise avec le thème biblique du sacrifice d'Isaac. Un roi de la « dynastie solaire » veut avoir un fils et promet de roffrir au dieu de ciel, Varuna. L'heure du sacrifice venue, il achète, pour un troupeau de vaches, le fils d'un pauvre brahman et l'attache déjà au poteau du sacrifice, lorsque les dieux, apitoyés, intercèdent et suppriment les sacrifices humains. Est-ce un écho du thème biblique ? Une source commune î

La Steppe a connu un culte secondaire qui se rattache à celui du feu ; c'est le culte du forgeron et du métallurge. D'après Strabon (V, 244) les Cimmériens vivent sous la terre ; ils exploitent les mines et s'occupent de la divination. L'art du forgeron et du fondeur était, selon Grékov, très répandu en Scythie. Aussi a-t-on retrouvé en Russie, dans les régions de l'Oural et de l'Altaï, les anciennes mines des Tchoud, autochtones légendaires, où se sont conservés des débris d'outils en pierre et en cuivre. Ces Tchoudines portaient des torques, surtout en argent. Les femmes des Yakoutes, en Sibérie, les portent de nos jours. Ce même nom Tchoud désigne aussi certains groupes archaïques de Finnois de notre temps, fixés dans les gouvernements d'Olonetz et de Novgorod. Les Tchoud sont des paysans pauvres, pêcheurs et bûcherons. Leurs « izbas » ont deux étages, la partie inférieure étant réservée au bétail et aux outils. Du temps de Nestor, chroniqueur russe du xn[e] s. de notre ère, ils étaient des for-

1. Selon Coo inaras wamy.

gérons renommés. Notons qu'ils appellent le marteau « kivi », *pierre.* Le feu et le cuivre leur sont sacrés. Leurs sages-femmes opèrent avec un couteau de silex. Un usage curieux a été observé chez une tribu apparentée, les Caréliens. En construisant une maison, un Carélien met, avant tout, sous la première poutre, une grossière figurine en argile représentant un homme. Un sacrifice de fondation ?... Ce n'était donc pas le privilège des Cananéens anciens.

Un autre chroniqueur, contemporain de Nestor, atteste que les Russes de Novgorod ont trouvé, sur le fleuve Tchépietz, des tribus ougro-fmnoises de Tchoud et d'Ostiaks, lesquelles habitaient des fortins entourés de remparts de terre battue et de fossés. Nous verrons que ces traits rapprochent singulièrement les Tchoud des Scythes.

£ On estime que la patrie primitive de ces Ougro-Finnois devait se trouver au pied des monts Altaï où ils voisinaient avec les Turcs et les Mongols. D'autres auteurs pensent à l'Oural. Les Tchoud apparaissent comme une survivance de la Steppe eurasiatique, et Chantre (1887) a justement proposé de les identifier avec les Scythes.

Notons en passant que l'ancienneté de cet élément ougro-finnois et le fait qu'il entrait dans la composition des peuples scythiques, se laissent clairement établir. Ainsi Hécatée de Milet (vi° s. av. J.-C.) mentionne, parmi d'autres peuplades scythiques, les *lames* (Kondakof, Tolstoï et S. Reinach, *Antiquités de la Russie Méridionale,* 1891, p. 141). Or, Nestor en énumérant les anciennes tribus ougro-finnoises, connaît, à côté des Tchoud, les *Yam (Reallex. Ebert,* IV, p. 356).

On pourrait s'arrêter sur la consonnance Tchoud-Skouth et rappeler, à ce sujet, un cas semblable de remplacement de « tch » par « ks » : les Grecs ont donné au grillon le nom de « kobax » où se laisse'reconnaître un emprunt aux langues slaves dans lesquelles on trouve le mot « kovatch », forgeron ; ce même grillon est appelé, en russe moderne « kouzniétchyk », petit forgeron.

Une alternance entre « tch » et « sk » est citée aussi par Niederle (1925) qui mentionne une tribu slave près des monts Sudètes : les Chudici ou Shkuditchi ou Chutitchi. Enfin là où Nestor voyait Tchoud, l'historien Adam de Brème (1045-1076) mentionnait les Scuti.

De même K. NEUMANN remarque que les Grecs ne pouvaient transcrire les sons tch, ch, dj, etc., de mots scythes, que d'une manière inexacte par sk ou skh (Die *Hellenen im Skul^enlande,* p. 180).

Ces forgerons archaïques ou leurs semblables ont peut-être forgé les armes de cuivre et, plus tard, de bronze qui ont donné aux envahisseurs venant de la Steppe un avantage précieux sur les armées des pays sédentaires. En tout cas, dans tout ce monde ancien on croyait aux esprits particuliers qui protègent l'art du forgeron. D'après une légende des Bouriates, neuf fils du Forgeron Céleste sont descendus des montagnes pour servir les hommes. Chez les Yakoutes de notre époque, adorateurs du feu, du soleil et du cheval, le forgeron est presque mis au même rang que le chaman. Il peut guérir et prédire l'avenir. Les esprits ont peur du cliquetis des armes.

CHAPITRE III

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DE LA STEPPE

a) LES OUVRAGES DÉFENSIFS DE LA STEPPE.

Les résidences des chefs et les camps où se retranchaient les nomades, ne tardèrent pas à prendre l'aspect de fortins.

E. Huntington étudia les kourgans de Merv, voisins de ceux d'Anau qui ont livré à Pumpelly les vestiges d'une civilisation de l'âge du Cuivre caractérisée par une céramique peinte, l'apparition du cheval et des maisons en briques séchées au soleil. Les kourgans de Merv, un peu plus récents, sont appelés ici « tépés ». Ce sont des tumuli rectangulaires aux coins arrondis et au sommet plat. Ils sont entourés de *fossés.* Leurs côtes ont une *inclinaison de* 15-20° et on peut y accéder à cheval. Ce ne sont pas des accumulations de débris anciens : leur partie supérieure a été construite en briques. On y trouve surtout de la poterie grise, faite au tour, que l'auteur rapproche des couches plus récentes d'Anau, datant peut-être du début du IIe mill. av. J.-C., mais encore de l'époque énéolithique.

Un site, dont une partie est plus ancienne que l'autre, a été fouillé en 1909 et en 1920, à Ternovka, sur la rive droite de la Volga, non loin de Saratov. Ballod le décrit comme un plateau carré (105 sur 92 m.) surplombant la Volga et ayant ce fleuve à l'Orient et la steppe à l'Occident. Au Nord et au

Sud le plateau est protégé par de profonds *ravins,* et du côté de la steppe par une double rangée de puissants *remparts* en gravier et en sable, hauts de 10 mètres. Ce fortin a été utilisé dès l'époque néolithique et jusqu'au xin[e] s. de notre ère. Les vestiges les plus anciens qu'on y a trouvés, sont des pointes de flèches en silex et en obsidienne et un fragment de poterie ornée de « cordelettes », c.-à-d. avec un décor gravé en creux.

Les sites fouillés par l'Expédition chorasmienne de Tolstov (1937-1947) sont les innombrables kourgans fortifiés au Sud de la mer d'Aral, perdus dans un désert de sables.

Les ouvrages défensifs élevés sur ces kourgans (à Ayaz-Kala, Djety-Assar, Kalaly-gyr et ailleurs) sont de plan rectangulaire ; plus tard, parfois circulaire ; les murailles semblent prolonger, par leur *glacis* très accusé, le talus de la colline sur laquelle elles sont édifiées.

En 1938 et 1940 ont été découverts ici deux sites de l'époque du Bronze datés de 1500 av. J.-C. et présentant une céramique faite à la main et ornée de triangles entaillés.

Quant aux sites de l'ancienne Chorasmie remontant au I[er] mill. avant notre ère, Tolstov y a découvert, dans le kourgan de *Kalaly-gyr,* une « ville-muraille ». C'est une enceinte rectangulaire d'une longueur totale de 7 km. entourant une cour de 1.100 sur 700 m. C'est cette muraille percée sur toute sa longueur d'obscurs couloirs qui logeait plusieurs milliers d'habitants du site. La cour dépourvue de tout débris formait l'élément essentiel de cette ville bizarre : c'était son parc à bétail. Tolstov a décelé dans cette conception d'une ville l'esprit d'Avesta où l'on mentionne *Vara,* un bourg fortifié de plan carré qui contenait un parc à bétail et les feux.

Kalaly-gyr se dresse sur une élévation et la base de sa muraille a un glacis très perceptible. Si le site n'a livré que des pointes en bronze de flèches scythiques, la conception de ce rempart semble remonter aux temps de la migration aryenne.

Dans cette même région, près d'Achsabad, Alexandre le Grand a trouvé des villes entourées de *remparts de terre battue.* Le site de Giaour-Kala, l'ancienne Merv, est bâti sur un plan carré et représente un « parc à bétail ». L'étude de la coupe de sa muraille, écrit Pougatchenkova (1952) montre que l'épaisseur de celle-ci atteignait à la base 13 m. et la maçonnerie présentait *un glacis de 75°* (c'est nous qui soulignons).

Selon Karasev (1950) la ville de Neapolis Scythique, en

Crimée, remonte au m® s. avant notre ère, le site lui-même étant plus ancien. Le trait caractéristique des ouvrages défensifs de * Néapolis, écrit l'auteur, est la disposition des pierres, dans des assises extérieures, avec une *inclinaison vers le centre* de la muraille qui fait en moyenne 10 cm. sur un mètre de hauteur L Bien que, entre la première et la dernière période de leur construction, passent quelques 500 ans, poursuit Karassev, on perçoit une constance frappante dans les méthodes de la fortification chez les Scythes.

Ceci nous permet de formuler une conclusion : un des traits principaux de la fortification de la Steppe est le glacis. Mais pourquoi ? C'est Minns qui nous en donne le motif, en décrivant un site scythique d'Ukraine : Le camp retranché Matronensky Gorodishtshé « descend dans le ravin de manière à ce que cette partie du talus *soit entièrement commandée par de bons archers...* »[2]

C'est nous qui soulignons ce détail qui s'avère important pour la compréhension du problème des Hyksos.

Non loin de Néapolis, au bord de la mer Noire, se trouvait Olbie, à l'origine agglomération scythique. Le site, d'après Kaposhina (1933) est bordé, à l'Est et au Sud, de trois profonds ravins. Au Nord, il y avait un rempart d'argile et de cendres ; devant lui, Farmakovsky a relevé les traces d'un « fossé colossal ». Khwoyko écrit que ces bourgs scythiques étaient toujours entourés d'un remblai de terre, précédé d'un fossé.

Sarkel, l'ancienne capitale des Khazares (peuple d'origine turque) sur la rive gauche du Don, remonte au ix° s. de notre ère. C'est un vaste camp retranché destiné à garder les troupeaux et entouré d'un rempart et d'un fossé. Un autre site contemporain est attribué aux Alains, ancêtres des Ossètes. C'est un plateau en forme de trapèze, de 8.000 mètres carrés, au bord de la Sosna, affluent du Don ; il est bordé de deux profonds ravins, d'un troisième ravin large de 8 m. et d'une muraille.

Chantre décrit le tumulus de Lugovaya Moguila, près d'Alexandropol, au Caucase : il a 21 m. de hauteur, 310 m. de circonférence et, à son sommet, une plate-forme. A la base il est entouré d'une enceinte de pierres brutes, d'un large fossé et d'un rempart de terre de 2 m. de hauteur.

1. Autrement dit, un glacis.
2. *Scythtans and Greeks,* 1013, p. 147.

A. Okladnikov (1950) a décrit un fortin hunnique du v* s. de notre ère : c'est un camp rectangulaire (348 sur 208 m.) protégé d’un côté par le fleuve Selenga et des trois autres par des fossés. D’après Kalinine (1952) les camps des Bulgares du vn^e s. de notre ère sont disposés sur des bancs escarpés de la Volga et défendus par de profonds ravins aux angles arrondis.

Ainsi, à travers une longue enfilade de siècles, le camp retranché des nomades eurasiatiques garde un fond inaltérable. Il est logé au creux des méandres que décrit une rivière ; il est abrité, d’une part, par des fossés et, d’autre part, par des *remparts de terre à glacis,* naturels ou construits.

Une observation semble s’imposer ici. Chez les Kirghizes, notamment, pour éviter une profanation du lieu où un des leurs est mort, on y fait un petit remblai de terre en rectangle allongé. Les Turcomans nomades entourent l’endroit où ils font leurs prières d’une rigole. Enfin, selon Niederie, le terme *a* Kourgan » se rattache au persan *gourchana* qui signifiait d’abord endroit entouré d’un fossé et d’un rempart, ensuite tombe avec un tumulus. Ainsi certaines notions communes semblent présider aussi bien à la fortification d’un kourgan qu’à l’arrangement d’une tombe ou à la délimitation d’un lieu de prière. Ces notions sont d’ordre religieux.

&) La céramique de la Steppe.

Dès l’époque énéolithique, la Steppe eurasiatique possède une céramique qui lui est propre. A cette époque, la poterie d’Anau, site déjà vu à la bordure nord du plateau iranien, est peinte, sa panse étant concave en bas ; mais ce type, écrit Herzfeld, n’est jamais unique car une autre poterie, monochrome celle-ci, rouge ou noire, plus grossière, va parallèlement à elle et subsiste seule lorsque la poterie peinte disparaît. Elle provient du Nord, du pays des deux fleuves Amu-Darya et Syr-Darya. Herzfeld donne la reproduction d’un gobelet noir lustré, de forme cylindrique concave, qui, à un détail près (position de l’anse), est identique à un gobelet d’Aunjetitz, en Bohême. Points de contact nombreux, selon l’auteur, entre la céramique du Turkestan et celle de Bohême, d’autant plus remarquables que cette dernière poterie apparaît en Europe, puis disparaît sans laisser de traces.

Or, il nous paraît évident que cette identité de la céramique de deux provinces aussi éloignées l’une de l’autre, ne peut avoir qu’une seule explication : Aunjetitz aussi bien que les

sites du Turkestan n'étaient que les relais des mêmes grandes routes de migrations qui traversaient la Steppe. .

Un autre type de l'ancienne poterie de la région Caspienne est représenté par des vases concaves à long bec, imitant un prototype en métal. Herzfeld attribue leur pénétration du Nord en Asie Mineure et en Crète aux époques historiques lointaines. Enfin la Steppe a propagé, à travers l'Asie Centrale, la céramique dite de Tripolyé — ancien foyer de culture sédentaire en Ukraine de l'Ouest — datée de 3000-2000 et ornée de spirales peintes. Mais la.céramique monochrome, grise ou noire, reste prédominante en Asie Centrale, au Caucase, aux confins de la Chine. D'après Séménov (1949) une céramique noire lustrée, du début du IIe mill. av. J.-C., a été trouvée en Chine, près de Loun-Chan. On sait que l'art chinois a été influencé par l'art de la Steppe. En Chorasmie Tolstov a trouvé des fragments de cuivre et une poterie monochrome lustrée, à fond plat, remontant à 1500 avant notre ère environ. On attribue à la même époque la céramique lustrée trouvée dans les kourgans du Caucase avec des objets en pierre et en bronze, décrits dans un recueil consacré à l'archéologie du Kabarda, paru en 1941. En Crimée, Khoudiakov constate, en 1931, la présence de la *poterie lustrée* dans les dolmens où elle voisine avec les objets en silex, en bronze et, rarement, avec quelques fragments de fer.

Enfin, pour les temps scythiques, les témoignages de sa persistance sont innombrables. A Djety-Assar, près de l'embouchure de Syr-Darya, Tolstov a trouvé cette céramique datée de 500 av. J.-C. recouverte d'un engobe lustré et *incisée de chevrons remplis* de *pâte blanche.* Exactement la même a été trouvée à NéapoÜs Scythique. La même avait déjà été mentionnée par Minns. A Phanagoria des Sindes, Krouglikova (1950) décrit cette céramique « d'un lustrage très brillant ». Il est vrai que M. R. Dussaud a noté sa présence à Troie, en Asie Mineure, dès les temps très anciens. Mais Rostovtzeff (1920) affirme que les objets du Kouban, donc de la Steppe, ont servi de prototype aux objets hittites. D'ailleurs, nous aurons à revenir à la céramique de la Steppe en étudiant les résultats des fouilles.

c) L'ART DE LA STEPPE.

La Steppe a créé un art animalier très libre, empreint à la fois d'un réalisme pénétrant et d'une fantaisie indomp-

table, d'observation fine de la nature, mais tendant à la déformer et à la styliser à outrance. Cet art a marqué de sa griffe puissante une périphérie très vaste. Seuls les chasseurs des steppes et des forêts de l'Asie Centrale ont pu surprendre ainsi les fauves dans leur intimité et noter sur le vif leurs contorsions les plus inattendues.

Les Assyriens étaient aussi des animaliers incomparables. Mais la lionne mourante du bas-relief assyrien bien connu, admirable de vérité, est percée d'une flèche : c'est l'emprise même de l'homme sur la nature. Le dernier regard du fauve va à la parade de la chasse royale, et son agonie même en est un élément subordonné. Par contre, dans l'art de la Steppe, les bêtes ignorent l'homme : c'est le monde avant son apparition. Borovka parle de l'impressionnisme primitif de cet art, de son décorativisme qui a l'horreur du vide, et qui incruste de petits animaux aux recoins de grands ; de son géométrisme, enfin, qui courbe en cercle le corps d'un quadrupède virevoltant.

Ajoutons que l'artiste de la Steppe ne s'occupe que de l'art appliqué : il ne produit que des ornements de harnais et des objets destinés à l'usage quotidien ou à l'art funéraire ; d'où cette tendance de toutes les formes animales qu'il a reproduites, à épouser les contours des objets qu'elles ornent.

C'est surtout parmi les pièces de harnais qu'on trouve des chefs-d'œuvre de cet art, datés de la fin du dernier millénaire avant notre ère. Ce sont de lourdes plaques ajourées, faites en or et ornées de fauves luttant les uns contre les autres. On suspendait ces plaques au poitrail du cheval.

N. Kondakof, le comte J. Tolstoï et S. Reinach ont bien relevé cet aspect particulier du problème dont nous nous occupons :

En constatant combien les parures de chevaux sont supérieures par leur nombre et leur valeur à tous les autres objets, nous arrivons à conclure que le cheval jouait un rôle important dans la vie du peuple qui nous a légué ces antiquités... [ce peuple] vivait de l'existence des hordes guerrières, toujours armé pour le combat ou la chasse... le cheval dont il se servait appartenait à l'excellente race des chevaux du steppe *(Antiquités de la Russie Méridionale,* Paris, 1891, p. 408).

D'autre part, Borovka a été frappé par les affinités entre l'art animalier scytho-sibérien et l'art mycénien. Ces affinités avaient déjà été relevées par S. Reinach, notamment en ce qui concerne le « galop volant » des chevaux. Les deux civi-

lisations sont séparées par 500 ans au moins, a Et pourtant la parenté entre ces deux provinces d'art reste frappante. »

Elles ont, d'ailleurs, encore un trait commun : Tout comme les Mycéniens, les Scythes couvraient souvent le visage des défunts de masques en feuille d'or, dont une a été trouvée dans un tumulus de Kertch.

Aussi l'art scythique ou proto-scythique nous semble-t-il bien plus ancien qu'on ne le croit. Ses chefs-d'œuvre sont le fruit d'une très longue évolution. Aussi Christian voit-il son point de départ dans le plus ancien art de l'humanité : dans les effigies des animaux gravées sur les parois des cavernes préhistoriques. Selon Andersson, il y a une succession directe entre ces gravures rupestres et l'art de la Steppe. Christian conclut donc à l'existence d'un élément ethnique qui a dû servir d'intermédiaire entre les artistes d'Altamira et les futurs Indo-Européens. L'art de la Steppe, résume Christian, émane d'un héritage ancien.



FIG. 2. — Renne scythique. Selon G. Borovka, *Scythlan art,* pl. III A.

On comprend donc que cet art n'ait point débuté par les fauves tourbillonnants du style sarmate mais par les attitudes bien plus figées qui s'apparentent à l'art placide des Sumériens, pour devenir, avec le temps, de plus en plus libre. Observons, par exemple, cette représentation scythique du renne qui n'a rien du mouvement pathétique relevé par Rostovtzeff. Remarquons les jambes du cervidé qui semblent suspendues dans l'air, tout comme les jambes du petit âne en argent du passe-guide sumérien célèbre (Contenau, *Manuel,* fig. 950) (notre fig. 2).

Pour la haute époque, Christian trouve à l'art de la Steppe des répondants très exacts dans l'art élamite, style Suse II ; il y relève la même ornementation des figures par des rosettes ou étoiles d'Ishtar et la même schématisation des hanches et des épaules qui fait ressortir la force et la vitalité de la bête. Il signale la même conception artistique dans les palettes en schiste de l'Égypte prédynastique ; tandis qu'un autre motif favori des artistes scythes : des couples d'êtres

hybrides aux longs cous s'entrelaçant, sont un autre emprunt scytho-sybérien à l'art sumérien. Il y a, probablement, une influence réciproque. Christian souligne le fait suivant : le souffle de l'art animalier se fait sentir en Mésopotamie davantage sous la Ire dynastie amorrite, au début du 11° millénaire avant notre ère.

Cela s'expliquerait, à notre sentiment, par l'hypothèse de Jirku : en tête de ces Amorrites se trouvait, au début, la même caste militaire indo-européenne que chez les Hittites et les Mitanniens, Toutefois, Christian insiste sur le parallélisme strict entre les représentations du cerf dans l'art hittite, à Huyuk, et celles de l'art animalier scytho-sibérien. Finalement, cet auteur considère les Indo-Européens comme propagateurs possibles de cet art ; en rapport avec ceci, il mentionne les Kassites (menés par les Indo-Aryens) et les Hyksos en Égypte.

Ainsi cet art de la Steppe, tout comme son culte du feu, du cheval et du soleil, comme ses coutumes funéraires, ses conceptions d'ouvrages de défense et sa céramique, est vieux comme la Steppe elle-même. Cette civilisation rudimentaire nous apparaît aussi ancienne que les vieilles civilisations sédentaires. Les Scythes, participants de cette civilisation, ne se font connaître qu'aux premiers siècles du Ier mill. av. J.-C., mais ils s'apparentent aùx Cimmériens (xn° s. av. J.-C.) et leurs origines remontent probablement aux hordes Manda qui émergent des ténèbres à une époque reculée lorsque les premières vagues de la Steppe commencent à déferler sur l'Orient Ancien. D'ailleurs le nom des Scythes ne désigne aucune entité ethnique précise : c'est un appellatif dans lequel les Grecs englobaient toutes les populations barbares du Nord inconnu.

DEUXIÈME PARTIE

LA STEPPE DÉBORDE

CHAPITRE IV

LES PREMIÈRES INVASIONS

Les premiers signes de ce mouvement apparaissent déjà à l'âge énéolithique. Les fouilles d'E. A. Speiser (1935) et d'A. Tobler (1950) à Tépé-Gawra, au Sud du lac Van, et aux confins de la steppe du Khabour, ont dégagé les restes de deux constructions en pierre très particulières, ayant une base circulaire et la forme d'une ruche, On les appelle tholoï. Elles se sont trouvées superposées l'une à l'autre dans les couches 20 et 17, en allant de bas en haut. Les couches intermédiaires 19 et 18, au même emplacement du site, ont livré les débris de deux temples. Il en résulte qu'ici, au cours des siècles, ont été élevés des édifices sacrés, chacun sur les ruines du précédent.

Selon M. A. Parrot (1953) des tholoï analogues, trouvés non loin de Tépé-Gawra, à Arpatchiya et à Tell Halaf, appartiennent aux cultures énéolithiques de la Mésopotamie du IV° mil). Ceux d'Arpatchiya possèdent en plus une antichambre rectangulaire. On y a trouvé certains indices du culte de la fertilité : les bucrânes et les représentations de la déesse-mère. Aussi M. Parrot y voit-il un abri en relation avec les rites qui visent un renouvellement de fertilité et où se seraient consommés des mariages mystiques entre prêtre et prêtresse, dans le secret d'une chambre voûtée [1].

1. *Archéologie mésopolamienne,* vol. II, p. 155.

Mais l'aspect même de ces tholoï nous semble reproduire la yourte des nomades de la Steppe. D'ailleurs, le culte du soleil perce dans le décor que porte la céramique de ces sites. Ces nomades devenaient peut-être déjà sédentaires, ce qui ne les empêchait pas d'incorporer la tradition de la Steppe dans leurs édifices cultuels.

Un autre indice est relevé par M. R. Ghirshman (1951) lorsqu'il étudie le plateau iranien aux approches du 111° mill. av. J.-C. Il y constate une lente infiltration de la céramique noire ou grise, arrivant des régions d'Oxus-Yaxartès et évinçant ici la céramique peinte d'origine mésopotamienne.

Mais les signes de la pénétration du Nord en *Égypte* sont aussi très anciens, Ainsi la poterie énéolithîque égyptienne est parfois ornée des mêmes silhouettes d'archers que celle d'EIam préhistorique. Cependant M. J. Vandier n'y reconnaît que l'emprunt d'un motif décoratif ; pourtant il admet une nette influence asiatique dans l'usage des Égyptiens de sculpter les têtes de leurs massues. Notons qu'une de ces pierres décorées représente la victoire du Roi-Scorpion égyptien sur les gens du Delta, adorateurs du dieu Seth.

Cette victoire sur Seth n'empêchera pas un des pharaons de la IIe dyn., Péribsen (au début du 111° millénaire) de perpétrer une révolution religieuse en mettant Seth en tête du panthéon égyptien. Ce fait est mis en rapport avec une révolte dans le Delta, toujours exposé aux influences asiatiques.

La prépondérance du culte solaire semble s'affirmer sous la V° dyn., sous l'impulsion des prêtres d'Héliopolis, dit M. Vandier. Les temples de cette dynastie se transforment cette fois en une cour à ciel ouvert où se lève un obélisque, symbole solaire, analogue aux bétyles cananéens. On peut y reconnaître, en quelque sorte, un accès de la « fièvre solaire» qui s'empare de l'Égypte de temps en temps. On verra plus loin si elle n'est pas attribuable, dans certains cas, à l'intrusion des étrangers.

En remontant à l'époque préhistorique, nous voyons cette intrusion se manifester clairement, comme l'admet M. Vandier, dans le manche sculpté du couteau de Gébel-el-Arak. On y voit un héros entre deux fauves. C'est un motif mésopotamien. D'autre part, M. Vandier écrit : La crinière des lions se prolonge sous le ventre. Notons qu'on retrouvera ce même motif dans la Steppe, dans les représentations du lion, à Maïkop. Au bas du manche on voit deux chiens qui

s'affrontent, dont le type n'est pas courant en Égypte. Une lionne attaque un bovidé par derrière. Motif plus fréquent en Asie. En somme, tout ce groupe, dit M. Vandier, est étranger à l'Égypte. Au recto du manche, on voit des combats entre des hommes nus portant l'étui phallique ; des bateaux qui ne sont pas d'un type égyptien. Quant aux personnages, ajoutons que Hančar (1937) reproduit le dessin d'un trident en cuivre, trouvé dans la région du Kouban, donc dans la Steppe, orné de deux figurines d'hommes nus portant l'étui phallique \

Sur le manche d'un autre couteau, celui du Gébel Tarif, de la même époque, on voit deux serpents entrelacés. C'est un motif sumérien.

Il n'y a pas de doute que tout cela, et d'autres cas que nous allons examiner, constitue des emprunts à l'art asiatique, comme le pense M. Vandier. Toute la question est de savoir si des emprunts pareils se faisaient au gré des échanges commerciaux et au fur et à mesure que des types nouveaux de céramique ou ■ des motifs de décoration se frayaient un chemin aux ateliers des artisans égyptiens ; ou bien s'il y avait là un courant d'échanges d'une telle puissance que seule l'invasion d'un groupe ethnique allogène pourrait expliquer.

En effet, entre 2300 et 2065, pendant la première période intermédiaire, l'Égypte subit une invasion. Vers 2240, le pays est en proie à l'anarchie et le Delta est aux mains des Asiatiques. Enfin Khéti II, fondateur de la IX° dyn., les chasse et unifie l'Égypte. Était-ce la première incursion étrangère ? Elle avait encore moins de chances d'être la dernière. Notons que V. Christian considère que plusieurs monuments égyptiens où se ressent fortement l'influence asiatique, ne remontent pas à la période préhistorique mais appartiennent à cette Ire période intermédiaire. D'autre part, de Vaux et d'autres auteurs pensent que les Asiatiques-envahisseurs en question étaient de souche amorrite. Mais les Amorrites les plus anciens sont caractérisés comme gens de la Steppe. Un texte sumérien les présente comme des bandes armées qui ignorent les maisons, mangent de la viande crue, n'enterrent pas leurs compagnons morts.

Cette description correspond presque mot pour mot à celle des Huns, faite par Ammien Marcellin : Ils ne font cuire

1. *Urgeschtchte Kaukastens,* pl. 38, 3.

ni assaisonnent leurs aliments, vivent de la viande mortifiée sous leur selle. Ils ignorent maisons ou cabanes.

Le premier roi des Amorrites portait un nom indo-européen : Akwaruwash (chez Jirku, Khuwaruvas). Étaient-ils colporteurs de motifs de la Steppe et de Sumer ? On veut les rattacher aux steppes syro-arabes. Pour cette époque, c'est un terme extrêmement vague.

Il existe, toutefois, un centre d'art puissant dans la Steppe eurasiatique, dont l'écho semble se répercuter avec force en Égypte archaïque. Nous parlons du site de Maïkop déjà mentionné, une merveille des steppes.

Vers la fin du IIIe mill. c'était un centre de civilisation. Un de ses kourgans a livré une tombe contenant un squelette saupoudré de rouge et un mobilier somptueux. 68 figurines de lions et 57 figurines de bovidés, en or et en argent, ornaient, à l'origine, un baldaquin funéraire[1]. Sur des vases ovoïdes en argent étaient gravées des scènes diverses. On a trouvé aussi des outils en pierre et des chaudrons en cuivre. Un vase engravé représentait un paysage : deux fleuves venant d'une chaîne de montagnes et se déversant dans un bassin. Un défilé d'animaux : un cheval de Przewalsky, des quadrupèdes, des fauves, contournait placidement les rives de ce bassin. La forme du vase, la technique de son travail, sont celles du célèbre vase sumérien d'Entéména. Les flots des rivières, comme remarque M. Contenau, sont faits en « chevrons sumériens ». Les animaux sont représentés à l'abreuvoir.

Tallgren (1933) a trouvé de nombreuses traces de cette culture de Maïkop, dans une tombe un peu plus récente, de l'âge du Bronze, dans la même région du Kouban. C'était un dolmen. Un passage de ce dernier portait un dessin ana-

1. On verra plus bas (p. 37) la même profusion de bijoux dans les Tombes Royales d'Our. Signalons immédiatement, sans nous y arrêter pour l'instant, les analogies frappantes que présentent les tombes de Maïkop avec les tombes *scytho-sarmates* des derniers siècles avant J.*C. Ainsi dans une tombe du tumulus de Tchertomlitsk (non loin de Dnléper) tout le plancher était parsemé de plaques en or, dont 25 étalent ornées de deux fleurs, 64 d'un animal fantastique, 7 d'un lion, 10 d'une scène de chasse, 31 d'un griffon, 12 d'une rosace, 130 d'une tête humaine, 51 de Gorgone, 33 d'Héraclès, etc., etc. Dans une tombe de Lougovaya Moguila, un des kourgans du district d'Ekatérlnosiav, on a compté plus de 700 menus objets en or : pendeloques, perles, boutons, petits clous, plaques estampées, etc. (N. KONDAKOF, comte J. TOLSTOÏ et S. REINACH, *t. c.,* pp. 265, 245, 243, etc.).

logue : deux fleuves, une chaîne de montagnes, surplombée d'un soleil ; même profusion d'ornements en or et en argent, même céramique globulaire.

Or, ces dolmens s'apparentent aux enterrements en cistes (caisses faites en dalles) qu'on trouve aussi en Transjordanie et aux Indes. L'auteur attribue cette culture aux premiers Indo-Européens. Ces cistes contiennent parfois des traces de sacrifices humains et de chevaux. Notons qu'à Konstantinovka on a trouvé, en 1882, dans une ciste, des objets en cuivre, deux crânes de chevaux et des dents humaines.

Revenons au vase de Maïkop. M. Contenau y voulait voir une carte primitive : le Tigre et l'Euphrate se déversant dans le golfe Persique. Cela n'est pas très clair, pourquoi ce golfe est-il représenté comme un lac fermé et pourquoi les animaux voudraient-ils s'abreuver dans des eaux salées. Le graveur se souciait probablement peu de ces petites incohérences. Retenons donc l'idée de l'abreuvoir.

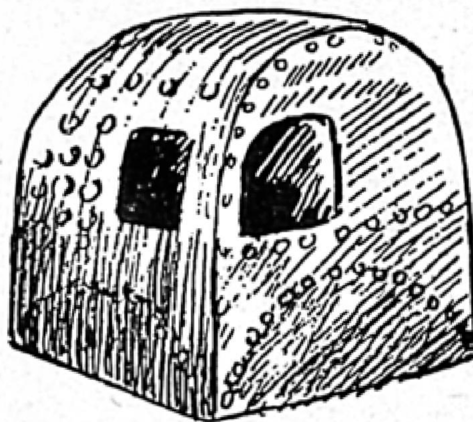


FIG. 3.
Chariot d'Oul, d'après HanCar.

Les vases de Maïkop témoignent de rapports actifs entre la Steppe préhistorique et le Sumer. Une autre trouvaille de la même région démontre comment se maintenaient ces rapports. A Oui a été trouvée une tombe, datée de l'an 2000 environ, contenant une figurine de déesse-mère en forme de « violon B, des outils en pierre et un curieux modèle de hutte ou de chariot, comme le dit Hanéar (Z. c., pl. 50). C'est notre figure 3. Ce chariot a un toit en *ogive* et deux fenêtres. Les demi-cercles ornant les côtés semblent rappeler de grandes roues. Or, ces tombes de Maïkop sont aménagées en poutres comme le seront les tombes scythiques. Les figurines de taureaux, empalées sur des baguettes d'argent, éléments du baldaquin, répondent, aux chevaux empalés des tombes de la Steppe; le chariot d'Oul est Je prototype de ceux des Scythes ; nous sommes à la source même de leur civilisation.

De multiples indices nous conduisent de Maïkop non seulement en Sumer mais aussi en Elam. Ainsi le cheval de

Przewalsky se retrouve sur une plaquette d'ivoire de Suse. Mais les lions de Maïkop, à crinière en forme de gaine, nous mènent au manche du couteau d'El-Gébel. N'y a-t-il pas un autre lien notable entre l'Égypte préhistorique et la culture des nomades de Maïkop ?

Nous verrons ce lien, en effet, en examinant les palettes de schiste préhistoriques d'Égypte. Elles sont ornées de représentations d'animaux et ont toujours au centre une sorte de godet formé par un petit anneau en relief. M. Vandier écrit que la surface du godet est parfois très légèrement (1 millim.) au-dessous du niveau de la palette. Les animaux d'une de ces palettes sont mêlés « dans le plus joyeux désordre ». Il y a un renard qui joue de la flûte ; motif sumérien \

Notons que dans une palette dite Œ de chasse », la ligne du dos des deux animaux gravés le long de son bord droit et de son bord gauche, forme le contour même de la palette. C'est un trait scythique. Mais ce qui nous importe davantage, c'est le fait que sur les palettes des fig. 380 et 383 du Manuel de M. Vandier, les chasseurs asiatiques et les animaux gravitent autour des godets : qu'ils soient au-dessus ou au-dessous du godet, à sa droite ou à sa gauche, leurs pieds sont toujours tournés vers le godet. Quelle était donc sa signification ?

On énumère quelques hypothèses ; pour y placer un emblème aniconique ? Y verser du sang de sacrifice ? Y placer un onguent ? M. Vandier est peu satisfait de ces suggestions car les godets ne révèlent aucune trace d'usage de ce genre.

Nous observons que la disposition radiale des effigies sur ces palettes est exactement la même que sur les vases de Maïkop. Le P. Vincent ne conseille-t-il pas de retracer le chemin de chaque motif jusqu'à sa patrie historique où il retrouve son sens initial ? Ce godet un peu approfondi nous semble être une réminiscence — bientôt estompée — de l'abreuvoir du vase de Maïkop, de ce point naturel de rassemblement dans la Steppe.

C'est ainsi que commencent à se dessiner, dans la brume des millénaires, certains points de repère : l'Égypte la plus ancienne subissait déjà dc3 invasions des Asiatiques. Ces Asiatiques n'étaient point ses voisins. Ils apportaient avec

*

1. *Manuel d'arch. égypl.,* I.

eux des motifs lointains de Sumer, d'Elam et surtout de la grande Steppe eurasiatique.

Le problème de la pénétration massive de Fart de la Steppe dans l'Asie Antérieure a été posé avec force par M. G. Contenau qui en a marqué les jalons. En discutant l'influence du Nord dans les vases de la nécropole de Suse (Elam) du début du 11° mill., l'auteur dit :

De ce point de vue, la céramique susicnne a quelque chose d'unique... dans l'histoire de l'art de l'Asie Occidentale ; à aucun autre moment on ne retrouvera dans cet art uhe telle application des principes de celui des steppes, interprétés, bien entendu, avec moins de furia qu'à l'cpoque du Luristan ou de Tell Halaf... l'explication devra en être cherchée vers l'est et le nord-est de l'Asie.

En effet, dans tout le cours de l'histoire mésopotamienne... se glissent dans l'art sumérien des motifs, des formes qui ne sont pas de son répertoire propre... il n'y a, je crois, rien d'aventureux à supposer... la présence à haute époque d'un art inspirateur de tous les grands centres du Ier millénaire (Ordos, Minoussinsk, Krasnoïarsk, Scythie, etc.)... N'oublions pas que les civilisations préhistoriques aux formes les plus parfaites sont en contact avec le sol vierge, que leur origine doit être recherchée ailleurs et qu'il n'y a plus place maintenant pour celle-ci que l'Iran, l'Iran extérieur ou l'immensité de la steppe (Man., pp. 2082-84).

Nous avons toujours considéré l'EIam comme la porte de la Steppe. Or M. Contenau remarque que, dans les entrelacs formés par des serpents dessinés sur les tablettes sumériennes ou des plaques de bitume susiennes de l'an 3000, « on retrouve l'enchevêtrement, les attitudes contournées » qui s'épanouissent dans l'art des steppes.

Une autre étape importante de la pénétration de l'art de la Steppe en Sumer est constituée par les Tombes Royales d'Our trouvées par Woolley et remontant à 2500 environ. Leur mobilier était d'une richesse incroyable : des bols d'or, une hache d'or, une perruque en or massif ayant appartenu à Meskalamdug, des harpes ornées de têtes d'animaux en or, etc. On y remarque aussi des pointes de flèches de pierre en triangle. Les mêmes ont été trouvées en Égypte préhistorique. Sur un prisme commémoratif d'Our (dit « étendard ») on voit des scènes diverses avec participation de chars de guerre à 4 roues, traînés par des ânes sauvages (ou onagres ?).

En outre, dans ces tombes ont été recueillis les squelettes de 6 bœufs et deux chariots en bois à 4 roues pleines.

Dans la Tombe du Roi on a trouvé un petit bateau funéraire en argent, avec les extrémités relevées, comme sur les représentations de l'Égypte préhistorique. Ce qui est le plus frappant, c'est que les sacrifices humains y étaient considérables : 4 gardes, 6 guerriers ; les conducteurs et les palefreniers des chars; 9 femmes recouvertes de bijoux; des soldats; en tout, plus de 60 victimes.

La Tombe de la Reine a livré un traîneau avec deux ânes et ses palefreniers ; puis une double rangée de femmes sacrifiées. La reine Shoub-ad était toute couverte de pierres précieuses. Une autre tombe a livré 74 squelettes humains déposés par couches. M. Contenau note combien bizarre est le fait que ces coutumes n'ont pas été mentionnées dans les textes cunéiformes. Dans ces sépultures il voit une cour royale organisée pour la vie d'outre-tombe. Et il pose, au sujet des propriétaires de ces tombes, la question de savoir si cette dynastie n'était pas d'une autre race que le peuple sur lequel elle régnait.

On a, d'ailleurs, fait au sujet de ces sacrifices le rapprochement qui s'imposait avec les Scythes, de beaucoup plus basse époque, dont Hérodote nous rapporte les coutumes.

M. Contenau expose ces coutumes funéraires d'après Hérodote, IV, 71, et conclut :

... on ne peut qu'ctre frappé des similitudes. Tout s'y retrouve... La présence d'une aristocratie étrangère gouvernant... temporairement le pays de Sumcr, n'aurait par elle-même rien d'extraordinaire...

Puis il relève la présence au Kouban des monuments rappelant l'art de Sumer et demande si les crânes dolichocéphales trouvés à El-Obeid, voisin d'Our, n'appartiennent pas aux envahisseurs du Kouban.

En un mot, dans les dynastes d'Our, n'aurions-nous pas une vague du flot qui devait déferler sous le nom des Scythes tant d'années plus tard sur l'Asie occidentale ancienne ? (*l.* c., p. 1558).

Nous verrons plus loin qu'avant les Scythes ce flot même devait déferler sous le nom des Hylcsos. Notons, entre parenthèses, l'absence du cheval à Our. Mais son prédécesseur, l'onagre, vient aussi de la Steppe.

M. Contenau donne ensuite une brillante analyse de la

pénétration de la Steppe en Égypte, en trouvant à Maïkop, en Sumer et en Elam la source des motifs des chefs-d'œuvre de l'art préhistorique égyptien. Mais comment l'expliquer : conquête ou commerce ?

L'imprégnation s'est faite dans trop de domaines, répond M. Contenau, pour être le fruit de contacts peu prolongés... et une invasion comme celle des Hyksos peut fort bien n'avoir pas été la première... [en Ire période intermédiaire] le Sud débarrassa Je Delta de la domination asiatique comme il devait le faire plus tard de celle des Hyksos.

Cet exposé parle pour lui-même. Nous ne pouvons y ajouter qu'un seul détail.



FIG. 4 a, 4 b. — Animal séthien.

Parmi les motifs de l'art égyptien (et n'oublions pas qu'il s'agit d'un art sacré) dont il convient de chercher la source aux confins de la Steppe, n'y a-t-il pas lieu de mentionner également l'animal énigmatique par lequel était représenté le dieu Seth ? Ce dieu préhistorique de la Haute Égypte, puis du désert, était aussi le dieu des étrangers et même, selon Kees (1906), le dieu des pays étrangers ennemis. C'est à lui que les Égyptiens identifiaient le dieu des Hyksos. Quant à l'animal de Seth, très stylisé, MM. Vandier et Drioton disent qu'on a voulu y reconnaître soit le lévrier, soit l'okapi, soit le porc sauvage, soit même l'âne caricaturé. Dans les scènes de chasse de Beni-Hassan, la queue raide et fourchue de l'animal devient une flèche (fig. 4 a).

Roeder (1915) écrit : Les Égyptiens, ces excellents anima-

liers réalistes, ne le connaissaient manifestement pas aux temps historiques; à l'époque hellénistique, c'est un âne.

M. Montet remarque :

> un animal étrange qui a un museau allongé et courbé, de longues oreilles droites à bout carré, une queue raide comme une flèche... M. V. Lorret [y] a reconnu un lévrier sauvage du Caucase.

* Or, il nous semble que la faune de la Steppe pourrait être évoquée au même titre que celle du Caucase. Nous pensons aux onagres enterrés rituellement auprès de leurs maîtres dans les Tombes Royales d'Our. Les porteurs de cette civilisation composite ont su intégrer aux œuvres sumériennes des motifs d'art qui se retrouvent non seulement dans la Steppe proto-scythique, mais aussi en Égypte. Ces envahisseurs d'Our n'étaient-ils pas apparentés aux envahisseurs anciens de la vallée du Nil ?

Dans ce cas, l'onagre traînant un char a pu frapper l'imagination des Égyptiens et même contribuer à leur défaite; tout comme, plus tard, la stupeur des Égyptiens, à la vue des chevaux des Hyksos, a dû contribuer à la victoire de ces derniers. C'est alors que l'image de l'onagre a pu se greffer sur celle de l'attribut primitif de Seth. Rappelons-nous que l'image des centaures n'est qu'un reflet de la terreur éprouvée par les Grecs primitifs à la vue des premiers cavaliers.

Ces réflexions nous semblent corroborées par une représentation d'onagre relevée sur un fragment de vase peint en noir sur fond rouge, provenant de Bilce-Zloto, Galicie Orientale, et remontant à une époque tardive de Tipolyé (vers 2000), publiée par Bogayevsky (Communications de *G.A.I.M.K.,* I, janvier, Moscou, 1931, p. 20). D'après l'auteur, c'est un *Koulane* des Kirghizes ou a djigguitay n (« long d'oreille ») des Mongols. Il a un corps léger, des extrémités fines, des oreilles dressées, un dos d'âne et une queue de vache. La crinière est courte et dressée. Les représentations du cheval dans la culture de Tripolyé sont rares. Ces gens, ajoute Fauteur, n'avaient pas de cheval domestique (fig. 5).

En comparant cette représentation aux figures 4 *a* et 4 *b,* on remarque que la ligne du ventre de l'animal de Tripolyé, fig. 5, décrit la même courbe que sur la fig. 4 *b,* tandis que les sabots s'identifient à ceux de la fig. 4 *a.* En tant qu'un instrument de conquête, craint et haï, l'onagre a pu être assimilé plus tard à l'âne bien plus facilement qu'un okapi ou qu'un lévrier du Caucase.

M. Contenau a mis en évidence le caractère proto-scythique des envahisseurs anciens venant de la Steppe eurasiatique. Mais il y a encore un trait qui révèle une certaine parenté entre les Scythes et leurs prédécesseurs. C'est le caractère ethnique composite des uns et des autres et, notamment, la présence, dans les deux cas, d'éléments constitutifs mongols.

Quant aux Scythes, ils étaient, selon Hippocrate (460 av. J.-C.), corpulents, roux et leur barbe peu fournie. Selon Hérodote, certaines tribus scythiques avaient un nez aplati et des pommettes larges. Huntingford (1935) écrit :

Si le berceau des Scythes était, comme cela apparaît probable, en Asie du Nord-Ouest, il est douteux qu'ils aient été Iraniens quelles qu'aient été les coutumes, la religion et la langue qu'ils avaient empruntées à ces derniers. Le chamanisme qui ne semble jamais avoir été pratiqué par les Indo-Eiiropéens, doit, à son tour, être pris en considération.



Fig. 5. — L'onagre de Tripolyé.

D'autre part, Minns reproduit quelques caricatures de Scythes provenant de Memphis au ve s. av. J.-C. : des figures rondes aux yeux bridés, aux pommettes larges, aux barbes chétives. D'après Oreshnikov, lé roi scythe Inensimée ou Insimée, représenté sur les monnaies d'Olbie, où on le voit porter un torque, a un type mongol *(I.R.A.I.M.K.,* Leningrad, 1921, I, p. 229). Cependant, il y a d'autres figures, de type iranien. Donc coexistence des Indo-Européens et des Ouralo-Altaïques : Ougro-Finnois, Mongols et Turcs.

- Enfin, la présence des Mongols dans les steppes caspiennes, à une époque reculée et à côté d'autres races, est confirmée par Mackay (1938). Dans son étude de l'Inde préaryenne, il dit que dans la population de Mohenjo-Daro ont été identifiées au moins quatre races différentes : les Proto-Australiens, les Méditerranéens, les Mongols et la race alpine. Un crâne mongoloïde et plusieurs figurines en terre cuite, franchement mongoles d'apparence, ont été trouvées dans une strate très profonde. D'après l'auteur, il y avait, dans cette

population, une lignée mongole, venue peut-être du plateau iranien où une quantité de crânes mongols a été mise à jour lors des fouilles de Tépé-Hissar. Les figurines ont été découvertes dans un quartier de Mohenjo-Daro, peut-être le siège de la communauté mongole (fig. 6 a).

Barton estime que les peintres égyptiens du temps de Ramsès II ont fixé deux types ethniques parmi les Hittites : les Indo-Européens et les Mongols, qui ont un front fuyant et les pommettes larges. Il ajoute que Hattush, le nom des Proto-Hittites, signifiait « d'argent » ; de même, les Mongols



FIG. 6.

a. Tête mongole, d'après Mode. *b.* Masque mongol sacré.

empruntaient leurs noms aux métaux : Tatars de Fer, Tatars d'Or.

Hommel (1926) a noté la présence de quelques éléments communs dans les langues sumérienne et mongole. Les mots sumériens : dingir (dieu), aï (dieu-lune), ab (maison) anshu (âne), dag (pierre) et autres se retrouvent chez les Mongols et les vieux Turcs ; mais les langues en question restent dissemblables. • • x i

Il y a peut-être lieu de supposer un voisinage très ancien. Nous reproduisons ici (fig. b 6) un niasque des Bouriates publié en 1931, dans les *Croyances religieuses des peuples de ÏU.R.S.S.,* p. 154, fig. 19. 11 représente une divinité de chamans de notre temps et s'emploie pendant les danses

sacrées de lamas. Il nous semble rappeler le taureau sumérien à cornes en lyre des Tombes Royales d'Our (Contenau, Manuel, fig. 944). On pourrait mentionner aussi la ressemblance du nom sumérien Gilgamesh avec des noms de la steppe mongole : les Tokhtamysh et les Outamysh qui sont les deux groupes des Turcomans russes; Ogoulgaïmish (1248-1251), femme d'un successeur de Genghiskhan.

En étudiant Tancienneté des Scythes, il faut mentionner F. W. Thomas (1906) selon qui les Sakas, dont l'habitat principal était au Pamir, ont pénétTÊ dans la Dranghiane, le futur Sakastan, dès l'époque préhistorique[1] [2]. Enfin W. Krogman a examiné les crânes mésocéphaliques de Shah-Tépé, de la tombe CIIS[3] datant de 2000-1800 et n'a pas hésité à les attribuer aux gens de la lignée « scythique-aralo-caspienne », sans se soucier de la date « officielle » de l'apparition des Scythes (vm^{e} s. av. J.-C.) [3].

En résumé : L'ensemble de ces données, la continuité dans l'évolution de l'art animalier, les liens anciens entre l'art scythiqué et celui de la Méditerranée, l'identité des plus archaïques coutumes funéraires de la Steppe avec celles des Scythes, tout cela nous conduit à penser que la notion « Scythes » ne se réduit pas à certains groupes ethniques iranisés que les Grecs désignaient par ce nom ; d'autant plus que cette iranisation se bornait, dans certains cas, à l'emprunt de l'onomastique iranienne. L'apparition de ces Scythes classiques est, probablement, l'effet d'intégration à la Steppe d'une vague plus récente de nomades de souche indo-européenne ; mais ils s'assimilent, dans une certaine mesure, à un fond ancien. Ainsi la Steppe redevient une source commune à plusieurs races d'où partent les vagues des invasions. Nous verrons qu'une des vagues précédentes a été connue sous le nom de Hyksos.

NOTE

Ajoutons que l'extrémité de la queue de l'onagre de Tripolyé (fig. 5) est identique ù celle de *Y animal sélhien* ci-contre, reproduit d'après la fig. 627 du Man. d'Arch. Eg. 1, 2, de M, Vandlcr. Le museau de l'animal séthicn de la fig. 626, lb., *n'est pas courbé.*



1. « Sakastana », J7ÏAS, janv. 190G, p. 197.
2. Voir à ce sujet le site dc Gerar (pp. 92-95).

CHAPITRE V

ELAM ET SES MERCENAIRES

L'avance de la Steppe vers l'angle Sud-Ouest de la Méditerranée s'exprime également par la pénétration, dans la même direction, de la céramique élamite.

Le P. Vincent[1] relève sur la poterie palestinienne (Gézer) de la Ire moitié du II⁰ mill. le motif de deux bouquetins affrontés devant un arbre sacré ; ce motif est « élamite tout court ». Vers le XVIII⁰ s. av. J.-C., y apparaît un motif « terriblement abstrait » : des poissons et des oiseaux aquatiques, enfermés chacun dans une métope séparée. Le sens initial de ces figures s'explique par la poterie de Suse II où un oiseau chasseur est posé sur le poisson qu'il attaque avec son long bec. Ce motif a subi une déformation également en Crète où il se mua en symboles religieux : a oiseau de paradis convoyé par un poisson de rêve ». Le P. Vincent voit dans cette expansion les premiers courants d'une civilisation aryenne ; il se demande s'ils « n'auraient pas leur source dans le lointain Elam et les régions septentrionales de la Perse ». A notre sentiment, c'est, en effet, à proximité d'Elam et de Sumer, d'une part, et de la Vallée de l'Indus, d'autre part, que se constitue un foyer important de civilisation dont les porteurs véhiculeront vers le Sud-Ouest l'iconographie élamite. C'est encore à Gézer, souligne le P. Vincent, qu'a été trouvée, sur un tesson du xvᶜ siècle av. J.-C., la représentation de l'aigle héraldique « dont le prototype élamite ne peut pas être mis en question ».

M. Pottier, pour sa part, commente favorablement le point de vue de V. Christian, selon lequel une céramique particulière qui arrive avec les Hyksos en Palestine et qui est ornée d'oiseaux, de plantes et de poissons, se retrouve en Elam ; sa propagation, dans ces régions, doit être attribuée aux groupes aryens.

Il est, d'ailleurs, possible que ces derniers soient apparus en Elam en dominateurs. Ainsi, par exemple, c'est de l'Est,

1. « La peinture céramique palestinienne », *Syria,* V, 1924.

autrement dit de la Steppe eurasiatique, que les Hittites sont venus en Anatolie, selon E. Meyer, Childe, H. Frankfort, Forrer et E. Pottier. Faut-il s'étonner si Bérose (me s. av. J.-C.) a écrit que la dynastie qui régnait en Elam vers 2280 était « médique » ?

Elam à la haute époque consistait apparemment en une multitude de royaumes. Les autochtones s'apparentaient aux Asiatiques de l'Ouest (les Gouti, les Louloubi et autres) et à ceux de l'Est, de l'Inde pré-aryenne. C'étaient des brachycéphales à chevelure abondante : barbe, moustache, deux lourdes tresses en avant des oreilles et la troisième sur la nuque. Selon Herzfeld, l'archaïque Persépolis a livré un labyrinthe de maisonnettes s'agglomérant en une seule bâtisse. Cela nous rappelle la ville-maison trouvée par Tolstov en Chorasmie. J. de Morgan affirme que les connaissances métallurgiques des Elamites étaient supérieures à celles des Mésopotamiens. Selon G. Contenau, l'Elam procède au dressage des chevaux au cours du III^0 millénaire. Le culte du serpent rattache l'Elam à la Vallée de l'Indus. La vie urbaine dans ce riche foyer de civilisation commence, selon M. R. Ghirshman, vers 3000. Gautier et Lampre ont signalé la présence, à Suse, de débris de poterie noire à décor en chevrons incisés et incrustés de blanc. Mais nous voyons la même chose dans l'Inde, à l'époque de Jhukar, qui est celle de l'arrivée des Aryens. Et la même poterie sera partout, comme nous le verrons, le trait caractéristique de la présence des Hyksos.

Enfin, en ce qui concerne les liens entre l'Elam et la Steppe, voici encore un détail : Selon Scheil, le nom élamite du cheval « kutu (mesh) » a survécu dans l'assyrien : « kudunu », et au Caucase : a kotu », en andi ; mais aussi en éniséen « kut ». Nous sommes ainsi amenés à croire que son point de départ est la Steppe et non l'Elam.

Les deux problèmes : les liens entre l'Elam et l'Inde, d'une part, les rapports entre l'Elam et les Hyksos, d'autre part, nous semblent être impliqués dans un phénomène de grand intérêt, celui de la pénétration d'une poterie indienne en Égypte ancienne. C'est une brève communication de v. Bissing, faite à l'Académie de Bavière en 1911, qui nous en informe. Il constate une a stupéfiante » identité entre la poterie énéolithique de Coïmbatore et de Palamcotta (dans l'Inde du Sud) publiée par le Musée de Madras, et celle de

l'Égypte préhistorique. Il s'agit de cruches rouges ou noires, bombées ou cylindriques, au décor blanc, sans anses et avec un lustrage très prononcé. Une cruche du même genre a été trouvée par Petrie à Diospolis et datée des XIIe-XVIIo dyn. Une cruche au col relevé, du Musée de Madras, est identique en tout, selon v. Bissing, à un vase de sa propre collection venant d'El-Araba (Égypte) et daté de la XVe-XVIIIe dyn. (fig. 9 et 11 de v. Bissing). L'auteur souligne que la céramique indienne est plus ancienne. Notons en tout cas que sa pénétration en Égypte coïncide avec la conquête du pays par les Hyksos. L'Elam, le premier grand relais de cette route, a dû servir de pays de transit à ce mouvement.

Mais y a-t-il d'autres traces de pénétration de l'art *élamite* en Égypte ?

M, Montet décrit ainsi une des plus belles sculptures découvertes par Mariettte à Tanis : deux hommes, à la barbe opulente et aux cheveux opulents, qui marchent en soutenant une table d'offrande chargée de fleurs, de poissons, etc. D'autre part, le même auteur parie d'une autre énigme de Tanis-Avaris : des sphinx, dits hyksos, en granit noir, découverts en 1861. Ils n'ont d'humain que le visage. C'est un intermédiaire entre le sphinx classique et le lion asiatique. M. Montet dit :

> Quant au visage large et fort, aux pommettes saillantes, à la bouche arquée, dur de regard, il ne rappelle aucune dés statues royales de l'Ancien ni du Moyen Empire, de Memphis ni de Thèbes... seuls les deux porteurs d'offrande ont avec le sphinx un air de famille qu'ils doivent à l'opulente chevelure qui couvre la nuque et les épaules et à la large barbe ondulée qui descend sur la poitrine, non moins qu'aux traits du visage (Le *drame d'Avaris,* p. 64).

Constatons les faits suivants : 1) Les sphinx et les Porteurs d'offrande ne font qu'un groupe ; 2) Ce groupe est de l'époque des Hyksos ; 3) Il est caractérisé par des visages larges aux pommettes saillantes, ce qui n'est pas un trait sémitique. Sous la plume d'un auteur qui a pris, au sujet des Hyksos, une attitude assez tranchée pour définir son ouvrage comme *Essai sur la pénétration des Sémites en Égypte,* ce témoignage est d'autant plus précieux.

Notons toutefois que, selon M. J. Vandier, les sphinx dits hyksos représentent Amenemhat II par lequel ils ont été consacrés avant d'être successivement usurpés par trois pharaons d'une époque plus récente *(Man. d'arch. ég.,* Il, p. 600).

Mais dans le domaine artistique de quel pays trouverons-nous un pendant à ces « Porteurs d'offrande » ?

Nous ne leur voyons une analogie qu'en Elam ou en Sumer. Ces barbes et ces lourdes tresses torses, on les voit dans la statue d'un patési d'Ashnounak, ville élamite (Contenau, *Manuel,* fig. 559) ou dans le petit bronze du Louvre, figurant un Elamite en char *(ib.,* fig. 609) ; ou bien sur le buste d'Our-nin-girsou (fin du III⁰ mill.) et chez les personnages du bas-relief circulaire de Tello *(ib.,* fig. 325). Nous ne prétendons toutefois pas identifier les Hyksos aux Elamites. Mais les gens de la Steppe devaient passer par l'EIam avant de s'élancer vers le Sud-Ouest ; ils pouvaient apparaître ailleurs sous l'aspect d'Eîamites ou de mercenaires d'Elam. Tel était, probablement, le cas des voisins d'Elam, les nomades Manda.

L'apparition de ces hordes est en rapport incontestable avec le mouvement hyksos. Ainsi, par exemple, elles sont mentionnées dans les textes cunéiformes, fragments poétiques, du British Muséum, déchiffrés par Pinches. Ces documents datent du temps des Achéménides. Mais, selon Hommel, d'après qui nous allons les citer, ce sont les copies d'originaux qui remontent à l'époque de Hammourabi (début du xvin⁰ s. av. J.-C.) ou qui sont un peu plus récents. On y parie des agressions du roi élamite Kudur-Dugmal (ou Kudur-Lugmal) contre la Babylonie du Nord. Ce texte fragmentaire se traduit ainsi :

Il lançait à ses guerriers.,. Enlève le butin du temple. Cet Elamite, le mauvais... Bel... s'était mis en colère... ordonna la destruction... Bel aux hordes de Manda le chemin vers Sumer... qui est Kudur-Luggumal, le malfaiteur?.,. Il enrôla les hordes de Manda... mit en ruines... L'ennemi élamite range ses attelages... Il a pillé tout le butin des temples, il a pris leurs biens et les a emportés en Elam. .

Tirons une conclusion : les Elamites avaient à leur disposition des réserves de « chair à canon ». C'est grâce à leurs mercenaires, les futurs Cimmériens, Mèdes, Perses et Scythes, qu'ils commettent leurs déprédations [1].

1. Il faut rapprocher de cela la remarque faite par V. CHRISTIAN, dans le *Heallex. Assyr.,* 1933, p. 352, lorsqu'il parle de l'époque kassite en Elam :

« La présence des enterrements avec un cheval et chariot témoigne bien qu'il y avait Ici, en Elam, des éléments ethniques semblables à ceux qui se trouvaient parmi les Hyksos en Palestine où les enterrements à chevaux ont été également constatés. »

Notons que ces traits caractérisent surtout la présence d'une caste guerrière indo-aryenne.

D’après le P. de Vaux, le nom de « umman Manda » est déjà attesté dans les récits des expéditions de Sargon d'Agadé et de Naram-Sin en Asie Mineure. Bilabel (1927) voit dans les « hordes Manda » l’origine des Nésites. Albright cite une victoire du roi Ammisaduqa de Babylone sur les « hordes Manda » vers 1630 ; ainsi qu’un autre texte, de 1600 peut-être, qui dit : c Les Umman-Manda envahissent et gouvernent le pays ; les sanctuaires des grands dieux sont détruits... »

Enfin, M. Dhorme a publié, en 1911, un texte de Nabonide (555-539) racontant les ravages commis par un roi babylonien en Assyrie, à la fin du vn° s. av. J.-C. :

> Mardouk lui fournit un compagnon ; soumet à son ordre le roi des Oinriman Manda... qui ne craignait rien, qui détruisit les sanctuaires du pays de Soubartou... et n’eu laissa subsister aucun.

D’après M. Dhorme, il s’agit d’un roi des Scythes. Le même auteur a mentionné que le roi des Manda, vaincu par Cyrus, était Ishtumega (Astyage), le Mède, et que la cause d’une guerre entre le Lydien, Alyatte, et le roi des Mòdes, était le refus de livrer à ce dernier les déserteurs scythes réfugiés en Lydie.

Nous voyons donc la nature ethnique de ces hordes. Soulignons que, dans les textes qu’on vient de citer, les Manda apparaissent comme de vrais iconoclastes.

Il y a cependant un autre document que la plupart de commentateurs modernes considèrent comme historique et qui traite de l’expansion des Elamites vers les confins de l’Égypte. C’est le chapitre 14 de la Genèse où se trouve, semble-t-il, incrusté un fragment d’une ancienne chronique. Ce chapitre relate l’expédition d’un roi élamite vers la Palestine du Sud, contre cinq rois cananéens. Ces derniers payèrent pendant douze ans un tribut à Kedarlaomer, roi d’EIam, puis ils se révoltèrent. A la suite de quoi, l’Elamite et ses alliés, Amraphel, le roi de Shinear, Ariok d’Elasar et Tideal, roi des Goïm (« peuples ») arrivent avec leurs armées aux plaines de la rive gauche du Jourdain, infligent une défaite aux peuples qui se trouvent sur leur chemin, les Rephaïm, les Horites et autres ; poussent ensuite jusqu’à Qadesh, aux abords de l’Égypte ; battent les Amalécites du Negeb et les Amorrites; enfin, battent à plate couture les rebelles et s’en vont.

Abraham, qui réside près de Hébron, se met, avec 318 jeunes gens de sa maison, à leur poursuite et leur enlève les prisonniers pour libérer Lot, son neveu.

Hommel (1897) a décelé dans cette tradition un noyau historique, en remarquant que les gloses qui fourmillent dans ce texte archaïque : Emek Hashidim qui est la mer Salée [x], Bêla qui est Tsoar, Eyn-Mishpat qui est Qadesh, etc., révèlent l'intention de le rendre clair aux lecteurs. Albright (1942) a admis l'historicité du texte, tout en faisant à son sujet une remarque mélancolique : « On connaît 40 rois, d'Elam entre 2100 et 1100 et, parmi eux, pas un Kudur-Lagamar ». L'auteur fait remonter cette expédition punitive à la fin du xvn[e] s. av. J.-C., dans la période du déclin du pouvoir des Hyksos. Le P. de Vaux (1948) a signalé les points confus : mobilisation de tout l'Orient Ancien ; le long détour que font les quatre rois [1 2]. Il y a pourtant des termes anciens : les « hanikhim », guerriers d'Abraham, se retrouvent dans les textes égyptiens et dans une tablette de Ta'anak, du xv° s. L'auteur est d'accord avec B. Mazar (Maisler) pour admettre la vraisemblance du parcours, chemin obligatoire des années et des caravanes entre la Syrie et la mer Rouge. Notons que ce fait avait été relevé antérieurement par G. Maspéro et par Fl. Petrie. Il s'agissait, conclut de Vaux, de prolonger cette route jusqu'au Sinaï et en Égypte. Mais qui était Amraphel ? Son identification avec Hammourabi n'est plus maintenue."

D'autre part, la Bible du Centenaire commente les noms des cinq rois cananéens. Ils paraissent artificiels. Bera* (de Sodome) signifie « dans le mal » ; Birsha* (de Gomorrhe) « dans la méchanceté » ; Bêla*, « engloutissement » ; Shemabad (d'après le Pentateuque Samaritain) se traduit : « son nom périt ». M. J. Chaîne (1951) remarque que, seul le nom de Tideal s'identifie à Tidhalias, nom de plusieurs rois hittites[3]. M. A. Clamer (1953) pense qu'un roi Kudur-Lagamar (a serviteur de Lagamar », déesse élamite) a bien pu exister car les listes des rois élamites ne sont pas complètes.

Vu les détails géographiques sobres et précis, nous croyons à la valeur fondamentale du texte [4]. En tout cas, le Kedar-

1. La mer Morte.
2. .Repue *Bibl.*, n» 3, 1948, p. 327.
3. Cf. Tdghl ù Ras-Shamra (selon M. Ch. Virolleaud).
4. Voir cl-dessous, p. 183.

laomer biblique semble bien être Kudur-Luggumal, cité par Hommel[1] [2]. Aurions-nous là deux fragments d'une meme épopée ? D'ailleurs, selon Albright et de Vaux, les « hordes de Manda » s'identifient aux « goïm » de la Genèse 14. Or c'est à ces mercenaires d'Elam que nous voudrions consacrer ici une observation à part.

Le mot « goy », signifiant « peuple », s'applique, dans F Ancien Testament, aussi bien à Israël qu'aux Gentils. Il comporte pourtant des nuances. Quand Dieu promet à Abraham : <t Je ferai de toi un grand *goy* » (Gen. 12, 2) il s'agit d'une *nation,* et nous sommes loin des hordes Manda ; mais ce texte est tardif. Fürst (1876) note que pour dire « peuple de Dieu », la Bible ne dit jamais « goy », mais « *am ». Gesenius explique le nom u goy » par la racine « gwh » avec le sens de quelque chose de massif, d'où une masse ou un peuple. Mais il est étrange que le pluriel « goïm » désigne, comme tout le monde le reconnaît, non seulement « peuples », mais, en même temps, *line catégorie ethnique particulière,* d'origine étrangère.

Notamment, dans Josué 12, 23 il s'agit d'un roi des Goïm ; dans Isaïe 8, 23 d'un territoire des Goïm ; dans Juges 4, 2 d'une ville Haroshet-Hagoïm[3]. En traduisant Gen. 14, Symmachus, du n® s. de notre ère, qui suivait les exégètes juifs, a interprété « goïm » par « tribus scythiques ».

A notre sentiment, il n'est pas exclu à *priori* que l'origine de ce nom est à chercher dans une langue étrangère. L'hébreu ne se développait jamais en vase clos. Il a fait des emprunts bien connus à l'égyptien (phar'o, pharaon ; Yeûr, Nil ; hartum, magicien ; neyar, papier ; sûf, roseau, etc.), au hittite (kova, casque, selon Koehler), etc. D'autre part, il est possible que les Hébreux aient évolué dans un milieu encore tout animé de la présence récente des Hyksos et de leur souffle impétueux; ou dans une ambiance qui conservait encore plusieurs réminiscences de ces Manda et de ces « goïm » dont les Hyksos n'étaient qu'un aspect ; d'où la possibilité d'un emprunt aux langages attribuables à ces groupes ethniques. Mais ces « goïm », qui étaient-ils, au fond ?

Avant tout, c'étaient des éleveurs de bétail, émigrant avec leurs troupeaux ; et cette définition s'applique surtout aux Indo-Aryens anciens. Von Ihering (1897) a consacré à ceux-ci une belle étude.

1. Ci-dessus, p. 47.
2. Le siège ou la capitale de Sisra dont l'armement consistait en chars de guerre *(Juges,* 4-5).

Selon cet auteur, les Aryens ne connaissaient pas encore, dans leur patrie primitive, le sel, la mer, l'agriculture, les villes, le commerce ; cependant, leur langue correspondait déjà à un haut niveau de culture. Leur vie se déroulait entre deux pôles : la migration et le bétail. La fille était « duhitar », la trayeuse.

Même chez les Romains se laissent encore reconnaître les souvenirs de l'époque où les sacrifices étaient offerts par des bergers ; où les vierges, futures vestales, s'occupaient du feu du camp ; où les pontifes étaient ceux qui édifiaient les ponts sur les fleuves à traverser ; et où l'aruspice ne visait pas à prédire l'avenir, mais tout simplement à déduire, de l'état des entrailles d'une bête, si la pâture et l'eau du lieu étaient bonnes pour les troupeaux des envahisseurs.

Or, Bopp, dans sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes* (1885) analyse la racine *gô* (vache; terre) et mentionne sa forme dans le zend, *gau,* ainsi que le thème gothe *gauya,* pays, contrée, se rapportant au sanscrit *gavya.*

Plus explicite, J. Pokorny, dans son *Dictionnaire comparé* des mêmes langues (1928) mentionne, à la page 696, le sanscrit *gu(o)u,* bœuf, au locatif *g(ü)oui* ; ensuite ajoute : « Du nom du bœuf semble être dérivé... le lithuanien *gauïa,* « troupeau » ; *guiu, guîti* « pousser, conduire » (un troupeau). Une remarque suit : a Le plus ancien membre de cette série pourrait avoir été un *g(u)ouio,* (je) < *suis pâtre des bœufs ».*

Heureusement pour nous, Pokorny, en écrivant ces lignes, était, certainement, à cent lieues de toute controverse au sujet des Hyksos, des « umman Manda » et des « goïm ». Mais son hypothèse peut servir à nous expliquer pourquoi le terme « goïm » ou, plus exactement, son prototype indo-aryen, se présente comme équivalent des « umman Manda », car ces derniers avaient de bonnes raisons pour se qualifier « pâtres des bœufs ».

Ajoutons qu'en 1923 E. Tâuber a publié dans les *Scripta de r Université de Jérusalem* un article où il rappelle que 500 guerriers du peuple *gu-aï,* de Galilée, sont mentionnés sur la stèle de Salmanassar II, en 854, comme ayant été défaits par ce roi assyrien, en même temps que 10.000 Israélites, les gens de Damas, ceux d'Ammon et autres. Il s'agit donc des descendants de *goïm* des temps anciens et qui ne se confondaient pas avec les autres peuples.

Ainsi commencent à s'ébaucher les contours du problème hyksos. Mais, en tant qu'un long processus de pénétration

de bergers nomades et belliqueux de la Steppe jusqu'en Égypte, n'a-t-il pas laissé de traces matérielles tangibles le long de son parcours ? Pour répondre à cette question, il nous faut passer rapidement en revue les résultats de diverses fouilles archéologiques pratiquées dans les pays situés entre la Steppe et l'Égypte.

La présence, dans ces sites, de la céramique lustrée, grise ou noire, sera, certes, un signe constant de la pénétration de la Steppe.

CHAPITRE vr

RÉSULTATS DES FOUILLES. GROUPE DU NORD

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. —■ Il est évident que l'évolution de la céramique et des autres objets accompagnant l'homme dans sa vie et dans sa mort, ne peut pas suivre pas à pas le déroulement chaotique des événements. Les capitaines de tous les temps ne s'inspiraient pas de l'exemple du Gédéon biblique (Juges, 7) qui a muni ses guerriers de cruches ; d'autre part, les sites examinés ont été souvent brûlés et détruits de fond en comble, ce qui nous réduit aux présomptions. Mais d'autant plus précieux sont les changements brusques de la céramique et autres points de repère qui émergent constamment ici et là.

Notre travail sera d'ailleurs facilité par la fréquente consultation d'une véritable encyclopédie des fouilles modernes où leurs résultats respectifs sont juxtaposés et commentés. C'est la *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie Occidentale (III* et II* mill.)* de M. C. F.-A. Schaeffer (1948). Fort de son expérience à Ras-Shamra et à Chypre, M. Schaeffer a puissamment brassé un matériel accumulé depuis 50 ans. Il a partout distingué les faits concrets des « déductions ». Il a parfois trouvé les sites découpés en tranches parfaites et leur produit étiqueté avec la rigueur de formules chimiques. En passant, tel un coup de vent bienfaisant, par ces pharmacies imaginaires, il ajoutait quelques siècles par-ci ou rognait un millénaire par-là, pour récupérer des dates positives. D'autre part, il y apporta une conception nouvelle,

dynamique, en élucidant partout les tendances de l'évolution des strates.

Il est vrai qu'il subordonna cette oeuvre de nivellement à un certain credo qui accorde un rôle primordial aux tremblements de terre. Cela ne concerne pas trop le problème des Hyksos. D'ailleurs, l'archéologie elle-même, n'est-elle pas déjà assez sujette aux secousses sismiques ? Elle vit sur un volcan. Il suffit, parfois, d'une petite tablette cunéiforme, déchiffrée par M. Ch. Virolleaud, pour que s'écroulent des théories édifiées par des générations de savants d'une érudition indiscutable.

Nous allons donc nous pencher sur les sites explorés de l'Orient Ancien, en commençant par ceux situés aux abords de la Steppe et en nous approchant graduellement de l'Égypte (fig. 29). Il va de soi que nous n'y relèverons que les indices concernant le sujet de cette étude. Les couches successives y seront toujours étudiées de bas en haut.

1. TRIALETI, au Caucase, à l'Est de Tiffis. Site fouillé par B. Kouftine. — Des kourgans contenant des tombes nettement proto-scythiques, recouvertes de troncs d'arbres couchés parallèlement. A côté des morts, des chars à roues en bois plein, de type archaïque. La date, d'après le fouilleur : Bronze Moyen. D'après M. Schaeffer, une date plus basse ; mais il reconnaît que les chars témoignent en faveur de la plus haute antiquité. Une des trouvailles : gobelet historié où est figuré un personnnage d'aspect sommairement sumérien, assis sur un tabouret sumérien, devant une table d'offrandes et un haut tambour. Or, selon M. Lambert, le tambour est mentionné dans un texte sumérien en tant qu'objet de culte [1]. Ceci n'est pas étonnant puisque, sur la stèle du roi sumérien Our-Nammou, vers 2100, on voit une scène de musique : deux personnages frappent un énorme tympanon (G. Contenau, *Manuel,* p. 781, fig. 548). On voit cette même scène, mieux conservée, sur un fragment d'un vase aux musiciens, du Musée du Louvre, de même origine et de la même époque (M.-M. Rutten, *Arts et styles du M.-Orient Ane.,* 1950, pi. XV).

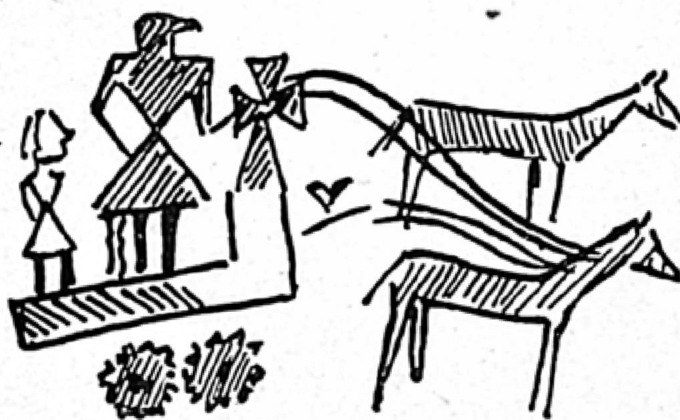
Résumons : des chars archaïques et certains points de contact avec le Sumer.

*

2. TALYCHE RUSSE ET PERSAN. — Pays montagneux le long de la côte sud-ouest de la mer Caspienne. Un passage

1, *La Bible et l'Orient,* 1955, p. 8.

de la Steppe vers le Sud. Des dolmens en grandes dalles, jadis recouverts de kourgans. Fouilles de J. de Morgan. Mobilier : bronze, vases en terre noire. Céramique globuleuse que M. Schaeffer date de 2000. Selon de Morgan : « *Ces sépultures renferment de nombreux cadavres. Scènes d'égorgement dont nous parle Hérodote, gui accompagnaient les funérailles des rois Scythes...* » Voici donc une réplique des Tombes Royales d'Our, autre jalon de la pénétration de la Steppe. A retenir : Dans la môme région, à Vadjalik, une petite roue en argile, *dentée,* la môme qu'on voit sur un vase d'Ashnounak, daté par Herzfeld de l'an 3000, (notre fig. 7). Notons que les mêmes roues dentées, ainsi que des modèles de chariots, ont été trouvées par Petrie à Gerar, près de Gaza, et leur origine attribuée à l'Asie Centrale. Selon cet auteur, la roue dentée servait à percer la couche superficielle du sable.



Fio. 7.
Char élamitc, d'après Herzfeld (détail).

Gerar est un site plus récent, mais les traces des Hyksos y subsistent, comme on le verra plus loin. Ainsi, malgré la diversité des dates : Ashnounak 3000, Talyche 2000, Gerar (1500 ?) on sent quelques points de contact entre Talyche et Gerar, la porte de l'Égypte, sur la route des Hyksos. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les moyens de transport en Orient Ancien ne varient pas beaucoup au cours des siècles.

La meilleure preuve en est constituée par un petit char votif en or, dont les roues sont munies, sur le pourtour extérieur de la jante, de nombreuses « bosses » ou clous ; autrement dit, ce sont des roues *dentées.* Ce modèle de char avec son attelage de quatre petits chevaux, a été trouvé aux abords de la steppe Caspienne (fig. 8).

D al ton considère ce char comme persan et le date de l'époque des Achéménides, donc de cinq siècles plus récent

que le char de Gerar[1]. Ce document archéologique faisait partie du « Trésor d'Oxus B trouvé en Afghanistan, ancienne Bactrie, non loin d'un affluent du fleuve Oxus (Amou-Darya) en 1877. Le Trésor se composait de nombreuses pièces de monnaie locale (500-200 av. J.-C.), de bijoux, de plats historiés en argent, etc., se rapportant à l'art persan, hellénistique et sassanide.

Dans sa description du Trésor (dont la première édition remonte à 1905) Dalton a bien vu l'importance de l'élément scythique de cet assemblage d'objets hétérogènes. L'auteur fait ressortir que la Bactrie était en contact perpétuel et en rapports amicaux avec les Sakas (Scythes) et d'autres peuples des steppes s'étendant entre la mer Caspienne et l'Altaï (p. XXIÏ). Nous lisons :

> Les objets scytho-sibéricns du Trésor d'Oxus constituent un lien entre l'orfèvrerie de la Perse des Achéménides et celle de la Sibérie Occidentale (p. LX).



FIG. 8.
Le char d'Oxus, d'après Dalton.

Aussi plus nous étudions l'ouvrage de Dalton, plus nous sommes d'accord avec l'auteur que ce modèle de char est « un des objets des plus intéressants du Trésor » ; cependant, nous nous sentons de moins en moins convaincu que ce petit objet d'art doit être classé comme chariot *persan* dans lequel « les rois de Perse et ses nobles auraient voulu faire une course ».

Tout d'abord, ce trésor a été trouvé par des fouilleurs clandestins dans un site dont la position exacte est restée inconnue, et acquis par la voie du commerce. Ce site se trouve loin de Persépolîs. Dalton émet l'hypothèse que ces objets aient pu faire partie des trésors des rois de Perse éparpillés au temps de la conquête d'Alexandre. Mais ceci reste une conjecture.

1. O. M. DALTON, *The Treastire of the Oxus.* London, 1&26.

D'autre part, Dalton estime que le char d'Oxus est dérivé du char massif assyrien dont les roues pouvaient également avoir des « bosses » ; mais, en même temps, l'auteur constate plusieurs particularités du char d'Oxus : la disposition des « bosses Pj. l'aspect insolite du siège, etc. Suit une remarque édifiante :

L'ornement en hachures, engravé sur la base du véhicule, devait peut-être représenter un fond fait en lanières entrelacées sur lesquelles, effectivement, se tenait debout le charretier égyptien, comme nous le savons du char conservé à Florence (p. XL).

Or, le char égyptien du musée de Florence, tout en étant postérieur à l'époque hyksos, a le timon en bois venu du Nord (Arménie) ; il s'inspire donc, dans une certaine mesure, du prototype introduit en Égypte par les Hyksos [1]. Toute secondaire que paraisse l'afTinité en question (un fond en lanières de cuir) entre le char de Florence et celui d'Oxus, nous n'avons pas à la passer sous silence. Nous croyons donc que le char d'Oxus est surtout un genre de char de la Steppe qui devait être suffisamment léger pour parcourir les plaines sablonneuses et pour convenir aux petits chevaux des Scythes. Nous verrons plus loin que, selon Winlock, les chevaux des Hyksos étaient également petits. Les Perses des Achéménides pouvaient, naturellement, adopter ce véhicule de la région Caspienne. Voici donc à quels points de contact nous font penser les roues dentées de Talyche, d'Ashnounak, de Gerar et d'Oxus.

Avec l'âge du fer, il y a de nouvelles invasions à Talyche. D'où viennent-elles ? Selon M. Schaeffer :

C'est à l'intérieur des continents avoisinants, au climat plus rude, au sol moins généreux que... ces mouvements avaient pris naissance pour se diriger... vers ce riant monde méditerranéen...

On ne saurait dire mieux.

3. ALAICA-HUYUK, Anatolie Orientale, en plein pays hittite. — Site fouillé par Chantre, puis par Winckler ; repris, en 1935, par H. Kosay et R. Arik. Figurines de cerf, emblème solaire archaïque. Un « étendard » en cuivre, orné du svastika, un autre emblème solaire, déjà mentionné. Des « Tombes Royales », de l'an 2000, selon M. Schaeffer, creusées dans

1. Ou par leurs parents, Mltanniens, dont on verra plu3 bas les liens avec la Steppe (pp. 132-137).

la couche de cendres qui recouvrent la ville incendiée du niveau III. Ces Tombes marquent l'arrivée des Nésites. La tombe H a un toit en poutres de bois. Dans une autre le corps reposait sur les dalles peintes en ocre. Selon M. Contenau, la coutume de colorer en rouge les parois du cercueil se retrouve aussi à Our et dans le Caucase. Ainsi : un enterrement proto-scythique et points de contact édifiants.

4. SHAH-TÉPÉ, au bord sud-est de la mer Caspienne. — Fouilles de T, Arne (1933). Une porte de la Steppe d'intérêt puissant. Des affinités avec le Sumer, l'Inde, la Bohême et la Hongrie. Nulle part on ne perçoit avec autant de clarté, que la Steppe était, pour ainsi dire, la Méditerranée de l'age du cuivre. Selon Ame,

> la route de communication, ù l'êge du cuivre, passait de la steppe turcomane vers le Sud de la Caspienne, puis par la région d'Ourmia en Mésopotamie (cf. notre fi g. 29).

Trouvailles significatives. Strate III, la plus profonde. Selon M. Schaeffer : de 2400-2300. Une céramique grise et noire. Des pots arrondis à la panse au bas concave; des « vases à fruit » sur un pied haut.

Strates III-II B, d'après M. Schaeffer, de 2200-2000. Un vase bizarre, « noir, lustré, au pied haut, avec deux coupes concentriques ». La chose s'explique, il nous semble, 15 ans plus tard : En fouillant Mohenjo-Daro, Mackay retrouvera un vase identique. C'est un chandelier *(Early Indus Civil,* pl. XXVI). On ne peut qu'admirer la civilisation matérielle de l'Inde pré-aryenne. La Steppe ne pouvait, certes, engendrer un pareil « confort ». Mohenjo-Daro a fourni à Shah-Tépé aussi un autre prototype : un vase orné de bosses (L *c.,* pl. XXVI, 4). Dans la même strate : des roues massives en terre cuite, d'un diamètre de 10 cm. Leur seule réplique se trouve parmi les dons votifs du temple de Shoushinaq à Suse. De Mecquenem l'a prise pour une fusaïole *(Délégation en Perse,* VII, fig. 407). D'après M. Contenau, une partie de ce célèbre dépôt, attribué au xm° s. av. J.-C., doit être bien plus ancienne. Selon Ame : Vers 1800, cette culture de l'âge du cuivre est détruite par une invasion de nomades indo-européens. Ajoutons : De ces mêmes nomades qui ont bousculé les vieilles civilisations de Tripolyé, des Hatti, des Mycéniens, de Mohenjo-Daro et, probablement, de l'Égypte.

Strates II B-II A, qui semblent dater de 2000-1800.

— Céramique lustrée, grise et noire. Des têtes de massues indiquant un lien avec l'Elam. Des cruchons en céramique noire lustrée, du même type que ceux que Herzfeld signale en Bohême. Ame trouva ici un vase orné de deux serpents en relief. Le même type se retrouve à Beth-Shan, autre relais de nomades. A ce même niveau II A une tombe remarquable, C II S[2], déjà mentionnée, de 1800. Elle contenait : des spirales en cuivre, enroulées en « boudin », qui sont une parure caractéristique de ce temps, fréquentes en Syrie et en Palestine ; des pendants en bronze qui se retrouvent dans la Steppe russe et en Bohême, d'une part, à Our et à Kish, d'autre part. Enfin, deux grains de collier en pâte émaillée, de forme pyramidale et ayant un svastika à 5 branches à la base (Ame, fig. 605 c) ; c'était un sceau. Des sceaux pareils, de 1900-1800, ont été trouvés, selon Arne, à Tépé-Gawra, (au sud du lac d'Ourmia), à Nuzi, en Asie Mineure, aux Balkans et, plus tard, en Hongrie. L'origine de cette pâte émaillée ? Une perruque en cette matière, trouvée à Shoushinak, dénote, selon M. Contenau, une connaissance fort ancienne de l'émail en Elam (Man., p. 929). En résumé : Ce niveau II apparaît établi sur les cendres du précédent, donc par des envahisseurs, et à une intersection si merveilleuse d'influences que seule la Steppe a pu les conduire de l'Inde jusqu'en Hongrie et en Bohême. Ce niveau semble marquer le début d'un assaut meurtrier que la Steppe a lancé vers 1800 av. J.-C. vers le Sud-Ouest. [5]

5. TÉPÉ-HISSAR, 75 km. au Sud de la mer Caspienne, au bord du plateau iranien. — Fouilles d'E. Schmidt (1937). Strate I, énéolithique : poterie peinte, ornée de bouquetins. Strates II, vers 2300 : une irruption de la poterie grise, causée par l'invasion de la steppe turcomane. Cette céramique évolue en II et en III. Mais, au début de la strate III, traces d'une lutte sans merci : une demeure princière incendiée, ses défenseurs massacrés. Dans un coin de cette demeure une trouvaille importante : un âtre, une sorte d'autel, précédé d'une longue marche. Un foyer de feu sacré, comme ceux de la Chorasmie voisine ? Les traces de ses destructeurs se retrouvent dans la strate III C, datée par Schmidt de 2000-1500. Ce sont des lances à soie recourbée (2100-1900) au sujet desquelles M. Schaeffer remarque : L'élément ethnique qui s'en servait *« semble avoir séjourné à Ugarit pendant l'époque de trouble* », Ensuite, une hache fenestrée ; des spirales

enroulés en « boudin » ; une jarre ornée d'un serpent en relief ; prédomination de la céramique grise. Objet important : Une tête de mouflon aux cornes enroulées, découpée en feuille d'or ; très stylisée et perforée de petits trous pour être cousue à une étoffe. Traits purement scythiques au début du 11° millénaire !... Figurines humaines d'un art peu conventionnel. Un sceau en albâtre où est gravé un homme dans un char traîné par un cheval, précédé par un autre homme (fig. 9 a). Une profusion de métal : des épingles en cuivre ayant une boucle à la tête. Les mêmes à Chanhu-Daro, à la période Jhukar, c.-à-d. de l'arrivée des Aryens. Conclusion : Dans cette remarquable strate III c on perçoit donc l'assaut des-

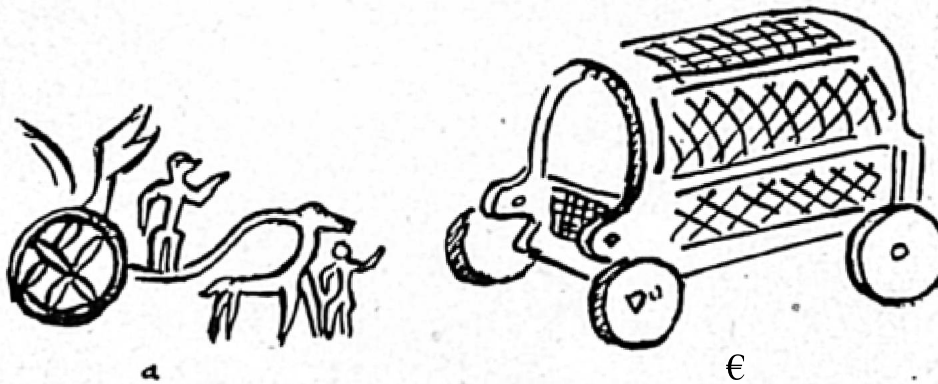


FIG. 9.

a. Char de Tépé-Hissar. b. Char de Tépé-Gawra.

tructif des envahisseurs venus de la Steppe, contemporains de l'invasion aryenne dans l'Inde, ayant des affinités avec ce dernier pays et, en plus, se servant des mêmes armes que les envahisseurs contemporains d'Ugarit. La lueur de ces incendies éclaire, peut-être, la route des Hyksos ; et le cheval y apparaît déjà en instrument de conquête.

6. TÊPÉ-GIYAN, quelques 600 km. au Sud-Est de Tépé-Hissar, plateau iranien. — Fouilles de MM. G. Contenau et R. Ghirshman, publiées en 1935. Strate III(débutdu II^{e}mill.). Une céramique originale : des kemoï ou tripodes, munis d'un godet soudé au rebord. Leur décor est noir sur fond rouge. M. R. Ghirshman : Leur introduction dans ce pays des Kassites coïncide avec l'apparition des guerriers indo-européens. M. Schaeffer : Ces mêmes tripodes à Lug-Shan I (Chine) de 2000-1800. Une surprenante rencontre aux extré-

mités orientales et occidentales du monde asiatique, que seule la Steppe pouvait assurer. Plus haut, une strate de 1500 environ : céramique au décor géométrique agrémenté de petits soleils et d'oiseaux. Mais voici qu'en 1600-1200 déferle une vague de la céramique gris noir luisant, caractéristique de la Steppe.

7. TÉPÉ-GAWRA, site important au Sud d'Ourmia, à la sortie des montagnes vers la Haute-Mésopotamie. — Pays qui appartint successivement aux Babyloniens, Mitanniens, Assyriens, Mèdes. C'est la lisière de la steppe du Khabour. Site dévasté par une succession d'envahisseurs. Fouillé en 1927-32 par E. A. Speiser, P. Delugaz, I. Bendor. On a déjà vu les tholoï de ses strates archaïques. Strates XIII-V : néolithique, énéolithique, cuivre. Strate VIII : poterie grise lustrée ; modèles de chariots à *4* roues. Strate VI : céramique différente, au fond plat, parfois recouverte d'engobe. Beaucoup de figurines de chevaux ; un remarquable modèle .de chariot couvert (fig. 9 à).

E. Speiser décèle dans cette couche un changement ethnique. M. Schaeffer date cette strate de 2100. Quant au fourgon couvert, E. Speiser remarque que

c'est un étranger parmi des centaines de chariots connus en Mésopotamie... (sa) patrie est, certainement, la Transcaucasie et la Transcaspienne. Cette origine est suggérée par le modèle d'Oul; et... se trouve corroborée par le fait que des chariots pareils sont populaires dans ces régions jusqu'à jour ce même.

Ici même, un sceau orné de carrés concentriques. E. Speiser écrit :

Aussi bien leur forme que le dessin rappellent les sceaux de la Vallée de F Indus, de même que ceux d'Ashnounak.

Au sujet d'un jeu de dés, l'auteur constate un rapport serré et manifeste avec les dés de Mohenjo-Daro :

La forme, la couleur, la disposition des points sont toutes identiques.

Une épingle couronnée d'une petite fourche ; la même à Our, au Caucase et dans la région du Danube. Une autre épingle à boucle qui correspond à celle de Jhukar, vers 1700. Aussi la date de cette strate VI semble plutôt 2000-1700. Cette ville est brûlée. Strate V : Vases décorés d'un serpent moulé. Vases décorés de zones horizontales en saillie. Mais

cette même céramique dans la Vallée de I* Indus. Tépé-Gawra V brûlée, à son tour. Strate IV : Encore des vases décorés de serpents ou flûtés. L'étude de ces dernières strates inspire à M. Schaeffer ces lignes où le problème est repris dans son ensemble et magistralement mis en lumière :

H est permis d'établir un parallèle entre le sac et l'incendie de la ville à la fin de Gawra V et les troubles qui avaient causé l'arrêt des centres prospères de la région voisine du Ithabour, tels que Chagar-Bazar et TellBrak, vers 1700 av. notre ère. Nous avons déjà dît que ces événements sont certainement en lihison avec le boule-vérse'ment général qui, à partir de 1750, avait secoué tous les pays de l'Asie Occidentale et dont les conséquences les mieux connues sont la fin de la prépondérance égyptienne en Syrie et l'invasion de la vallée inférieure du Nil par les Hyksos *(Straligr.,* p. 96).

Ensuite, 1750-1550, il y a un hiatus dans l'occupation de la ville, le même que M. Schaeffer a observé en plusieurs sites de cette époque s'échelonnant vers le Sud. L'assaut de la Steppe leur apportait ruine, tout en conduisant à la création de centres nouveaux; En résumé : Invasions signées par la Steppe et ayant rapport aux Hyksos ; leurs nombreux points de contact avec la Vallée de l'Indus sont réaffirmées.

8. CHAGAR-BAZAR, site remarquable, au cœur de la steppe du Khahour; un centre du Mitanni au xv° s. — Fouilles d'E. Mallowan (1935-37). Céramique peinte des niveaux plus profonds. Celle des strates superposées, 3-2 (2200-2000 ?), totalement différente : *grise ou noire,* polie ou lustrée, à fond bombé. Se retrouve, d'après Mallowan, aux Tombes d'Our. « Ce type agréerait aux habitants de la Steppe où les *récipients en cuir* auraient dû être communs. » Figurines de chevaux au cou long. Figurine ithyphallique identique à celle qu'avait trouvée Petrie en Égypte, datant de la XII⁰ dynastie. Représentations d'hommes, de facture libre. Destruction. Strate I A, 2000-1700 environ. : toujours une profusion de figurines de chevaux et de modèles de chars. Mallowan en conclut :

le chariot et le clieyal d'attelage étaient un trait commun de la vie quotidienne sur le Khabour, au début du II⁰ mill. avant notre ère \

1. A comparer ci-dessus, p. 28 : la grande Steppe et celle du Khabour.

On s'en souviendra lors de la discussion de ce problème : les premiers Hyksos, vers 1730, pouvaient-ils ou non avoir des chevaux ?

Cependant, il y a un changement radical de la poterie, que M. Schaeffer explique par l'arrivée d'un élément ethnique nouveau ; notamment, dans cette même couche : poterie dite de Khabour, à panse ovale, peinte, ornée de bandes horizontales, parfois surmontées de triangles rayés. Autre mobilier : « toggle-pins » (épingles à tête enflée) du Bronze Moyen ; épingles surmontées d'une minuscule aiguière (1900-1600) ; tablettes à cunéiformes portant 8 noms hourrites, 3 amorrites, un sumérien ; trois fois le nom de Jacob-El. Mention des dieux accadiens, hourrites et amorrites. Mention d'un dresseur de chevaux occupé dans une écurie à 5 palefreniers. Une figurine de taureau à bosse (zébu) : indice de contacts avec la Vallée de l'Indus.

D'après O'Callaghan, Chagar-Bazar de 1750 était gouverné par les rois de Mari et avait même des écoles de scribes. Mais tout cela est submergé par une vague nouvelle venant de la Steppe. Sa signature : un hiatus ou strate de destruction et de dépeuplement, qui commence ici vers 1700.

9. KARKÉMISH, sur l'Euphrate, à mi-chemin entre la région du Khabour et Ugarit, cette première grande ville côtière de la Syrie du Nord. Des tombes à cistes, ressemblant aux dolmens de Talyche. Date : 2000-1900. Mobilier : torques et toggle-pins. Des tripodes.

10. TIL-BARSIB, 20 km. plus au Sud. — Tombes à cistes, semblables à celles d'Ugarit (1900-1750). Un *passe-guide* rappelant les prototypes sumériens, orné de deux chevaux cabrés qui s'affrontent. Un type semblable trouvé au Luristan (2100-1700). C'est une autre preuve de l'antiquité du cheval attelé au char.

CHAPITRE VII

RÉSULTATS DES FOUILLES. UGARIT

11. UGARIT, seuil de l'Occident, l'entrée du couloir syro-palestinien qui mène en Égypte. Connue par les tablettes cunéiformes cananéennes, contenant des poèmes mythologiques, déchiffrées et publiées par M. Ch. Virolleaud (dès 1929). Fouilles de M. C. Schaeffer. Strate V : âge néolithique. Céramique noire polie. Strate IV, superposée : céramique entièrement nouvelle, comparable à celle de Suse (Ier style). Plus haut : le début du Bronze. Une couche de terre stérile, signe d'incendie. C'est le site appelé Ugarit Ancien II (2400-2300) détruit par le feu. D'après M. Schaeffer, une relation entre cette destruction et l'incendie de Byblos, d'une part, et la chute de l'Ancien Empire en Égypte, d'autre part. On serait tenté de se demander : n'y a-t-il pas aussi une relation entre l'arrivée ici, à cette époque, d'un courant de céramique du côté de Suse (Elam), et le départ d'une série d'incendies ? Ugarit n'était-elle pas un pivot d'invasions venant du Nord-Est ?

Au-dessus de la couche d'incendie est le site Ugarit Ancien III (2300-2100). Céramique de Khirbet-Kerak, ornée d'incisions qui figurent parfois un soleil tournant. Sa subite apparition indique un changement ethnique, de même qu'à. Beth-Shan où elle apparaît à la même époque et aussi après un incendie.

UGARIT MOYEN. Ce site important va de 2100 à 1600, c.-à-d. de la XIIe dyn. à la fin de l'époque hyksos. Grâce aux découvertes faites ici par M. Schaeffer et à sa pénétrante analyse de ces vestiges de plusieurs siècles, auxquels il trouve des répliques exactes en Europe de l'âge du Bronze, on pourra, cette fois, se rendre compte de plusieurs aspects du problème des prédécesseurs des Hyksos et des Hyksos.

Les documents livrés par ce site se divisent en plusieurs catégories. Nous les indiquerons d'abord somairement.

Poterie et tombes : Petit flacon lustré; vases égéens;

petits flacons en terre noire et un gobelet en terre grise dans une *tombe à ciste, etc.*

Parures : Torques, toggle-pins, spirales en « boudin », etc.

Statuettes de dieux étrangers portant un torque : Deux petites idoles en argent, un dieu et une déesse. Leur aspect : brachycéphales, nez énorme, front fuyant ; un torque au cou. Le dieu porte un signe cruciforme sur la poitrine. Ce signe fait penser aux métallurgistes nomades, apparentés à Caïn biblique, venant du pays de Toubal-Caïn, de l'Asie Mineure.

Monuments égyptiens brisés intentionnellement : Fragments de deux sphinx d'Amenemhat III (1850-1800) ; une statuette de la femme de Sesostris II (1906-1889) « intentionnellement décapitée et brisée comme les sphinx et tous les autres monuments égyptiens du Moyen Empire, jusqu'ici trouvés à Ras-Shamra ». M. Schaeffer continue :

> De toute évidence, les iconoclastes étaient des barbares ignorant la valeur des hiéroglyphes ; ils firent voler en éclats les têtes des statuettes, mais laissèrent subsister les inscriptions...

Le monument mutilé le plus récent est daté après 1790. Selon l'auteur, les troubles ont dû toucher Ugarit vers 1750, avant l'écroulement de la puissance suzeraine sous les coups de l'invasion asiatique.

Statues de dieux d'Ugarit mutilées : Ce sont des effigies de Môt, d'Aleîn-Baal et d'Anat ; trouvées dans les ruines du temple de Baal, détruit entre 1900 et 1600.

Nous nous contentons de cette mention de quelques points de Tepère pour passer à l'exposé de certaines vues d'ensemble de M. Schaeffer qui, grâce à ces objets isolés, reconstitue l'ambiance de cette époque.

a) LES « PORTEURS DE TORQUES n ÉTRANGERS.

Ainsi ces dieux symbolisent, peut-être, les introducteurs du bronze à Ugarit. M. Schaeffer leur a consacré un chapitre important de son *Ugarit ica,* Il (1949) (Cf. Contenau, Afan., fig. 1038).

Asianiques ou Hourrites, ils se sémitisent, selon M. Schaeffer, à Ugarit, Devenus Cananéens, ils vont accompagner les Hyksos dans leur descente ; c'est ainsi que leur torque sera porté par Seth à Avaria, dans l'iconographie du Nouvel Empire.

Théorie séduisante, mais son développement nous semble appeler quelques réserves. Suivons M. Schaeffer : La poussée de ces « porteurs de torques », qui sont en même temps prospecteurs de mines et introducteurs du bronze, et la subséquente floraison de la métallurgie, se révèlent également en *Europe* vers 2000. On y trouve les mêmes torques, spirales, épingles et poignards, venus de l'Orient. L'art du bronzier est ainsi transféré de la Syrie en Hongrie et en Bohême. Selon M. Schaeffer, les torques étaient portés, en ces pays, par un groupe intrusif qui enterrait ses morts dans des « coffres de pierre ». L'auteur ne croit point à un simple effet du commerce. Il y avait une migration. Mais par quelle voie ? En prenant la mer, en suivant les îles de l'Égée et les rives de l'Adriatique, « ils semblent s'être directement avancés vers l'Europe Centrale »...

Eh bien, cette enjambée des montagnes d'Illyrie relève du prodige. Était-elle indispensable ?

La Hongrie, c'est la Steppe. La Steppe ne craint pas les distances. C'est M. Schaeffer lui-même qui nous fait voir comment elle véhiculait les tripodes de l'Iran jusqu'en Chine. Par la Steppe on vient de l'Asie en Hongrie, — les Avares et les autres l'ont bien montré, — tout naturellement, en suivant les fleuves ou en les traversant. Cependant, il faut élargir le débat. L'Anatolie n'était pas l'unique centre des minerais. M. Hubert *(Syria,* 1925) a affirmé que certains objets en bronze venaient à Byblos du Caucase. Une partie du dépôt en question était, certes, fabriquée sur place, comme M. Schaeffer l'a démontré ; mais la ceinture métallique était, par contre, d'origine caucasienne.

Aussi, au lieu des petits groupes de bronziers anatoliens se lançant, à leurs risques et périls, sur des mers incertaines, nous nous figurons plutôt des métallurgistes venus de tous les côtés : d'Anatolie, du Caucase, d'Iran, d'Oural, d'Afghanistan actuel[1] et de l'Inde, probablement, venant s'intégrer, au cours des siècles, aux mouvements migratoires puissants qui déferlaient par la Steppe ; et, dans leurs fourgons couverts, se traîner à leur suite. C'est ainsi, probablement, qu'ils avaient d'abord initié à l'art du bronze leurs voisins plus immédiats : les Nésites, les Mitanniens et les autres, à l'instar

1. Ainsi STRABON (1. XV, 11,10) certifie, au sujet des habitants de la Dranghiane, non loin de là, que « toute leur richesse consiste en mines d'étain ». Ce métal est indispensable pour la production du bronze.

des Indiens qui les initièrent à l'art de dresser les chevaux.

M. Schaeffer témoigne qu'en Europe ces « porteurs de torques » étaient enterrés dans des cistes. N'est-ce pas là un signe d'une migration dirigée par les Indo-Européens ? La question est importante pour la compréhension du mouvement des Hyksos puisque l'un des facteurs de leur conquête était leur armement en bronze ; et un de leurs traits marquants était l'introduction du bronze en Égypte. Les hordes des Hyksos, *a priori,* devaient donc être accompagnées de forgerons ambulants.

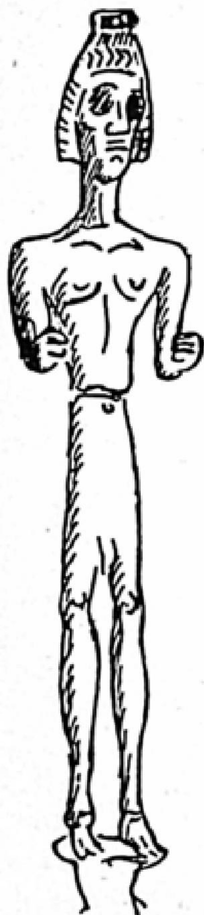


FIG. 10.
L'aurigc syrien, d'apris
M. A. Parrot
[Syria, XXXI, 1952).

Un document important, publié en 1952 *(Syria)* par M. A. Parrot, nous semble confirmer cette association. Il s'agit de la statuette d'un aurige syrien, datée 1600-1400, donc plus jeune de deux ou trois siècles que notre dieu d'Ugarit (fig. 10).

Le type est, en effet, bien plus évolué. On ne voit ici ni torque, ni signe protecteur; en revanche, l'attitude figée et la carrure athlétique restent les mêmes, ainsi que le vêtement : un pagne. Des statuettes semblables ont parfois une lance à la main. Mais M. Parrot voit dans cette effigie « une personne s'efforçant de garder un équilibre » et tenant les rênes. « N'est-ce pas l'attitude la meilleure pour conduire le char et diriger les chevaux ?» Et l'auteur demande : N'est-ce pas Hadad syrien, dressé dans son char ?

Dans la mesure où l'on peut se fier aux œuvres d'art de ce genre (et pourtant les Égyptiens, les Sumériens et les Assyriens représentaient leur type ethnique avec beaucoup de fidélité) on pourrait remarquer que cette effigie n'a rien de sémitique. Scs traits semblent plutôt indo-européens. Ainsi on serait tenté de supposer que ce géant reproduit un des maryannu, mercenaires de la garde indo-aryenne répandue à cette époque en Asie Antérieure, ou un des Anaqim (« géants ») ou un des Rephaïm \ groupes indéterminés,

1. Cf. *Deuter.,* 2,11 : < Les Rephaïm aussi étaient considérés comme des Anaqim. >

mais qui nous paraissent bien Être de la même origine. D'autant plus que cet aurige semble incirconcis. M. Parrot constate que le pagne de la figurine « s'arrête à mi-cuisse en laissant passer le sexe qui tombe assez impudiquement ». Il nous semble qu'il n'y a pas lieu d'y voir un simple hasard : l'art ancien est narratif» il s'efforce toujours de figurer quelque chose de caractéristique. Dans ce cas, ne s'agit-il pas d'un type ethnique étranger à ce monde cananéen d'LJgarit, tout comme était étranger le « porteur de torque », vu plus haut ? En somme, le petit dieu d'Ugarit et cet aurige seraient, peut-être, les deux types ethniques différents qu'on voyait parmi les envahisseurs venus du Nord.

Déchelette (1928) nous permet, d'ailleurs, d'approfondir quelque peu le problème « Indo-Européens — torques-cistes ». Il décrit une série de dolmens et de cistes, dans les provinces celtiques et gallo-romaines, s'échelonnant de l'âge néolithique au Bronze III. Dans les sépultures à cistes du Bronze I, dans le Midi de la France, sont signalés des squelettes accroupis. Notons que le Dr. M. Stekelis a trouvé des squelettes accroupis sur les talons dans une nécropole mégalithique où il y avait 168 cistes : à Adeimeh (Transjordanie) ; et il a déjà été suggéré que cette région était parcourue par des nomades originaires de la Steppe.

D'autres monuments mégalithiques de France et deBohême ont livré des poignards triangulaires en bronze que Déchelettc décrit comme « un courant de culture venu de l'Est » ; il y a des tertres tumulaires qui ressemblent bien aux kourgans ; de même le plancher de bois de leurs chambres funéraires, datant du Bronze II, nous fait penser au revêtement en bois des tombes eurasiatiqucs. Ces mêmes sépultures de l'Europe Occidentale ont livré des pointes de flèches en silex, mais avec des ailerons et des pédoncles. Ce dernier trait est caractéristique de flèches sibériennes et scythiques.

L'identité complète de ces cistes occidentales et orientales ressort du fait que M. Schaeffer décrit les tombes à cistes d'Ugarit (1900-1750) *exactement dans les mêmes termes* que Déchelette décrivait celles de la Côte d'Or de l'âge du Bronze. Dans les deux cas, ce sont des coffres de pierres construits en pierres dégrossies ou en plaques de calcaire, posées à plat, dressées sur champ et couvertes d'autres dalles, en guise de couvercle.

Déchelette souligne que cet âge du Bronze en Europe a

connu un culte du soleil, et que ce *culte,* tout comme le mobilier des cistes, *vient de L'Orient.* « Un hymne védique parle du char solaire à roue unique. » En Europe (Trundholm, vers 1300 av. notre ère) un bronze votif figure le disque solaire sur deux roues (Déchelette, fig. 165) traîné par un cheval (fig. 11). tt La roue primitive en bois, dit l'auteur, était représentée par un cercle à point central. Or, chez les Égyptiens c'est aussi le signe du soleil. » ■ J

Mais, si le char et la roue étaient, comme le pense E. Mackay, une invention de l'Asie Centrale, cela nous rappelle de nouveau les réflexions de V. Christian au sujet de l'influence qu'avaient exercée en Égypte de la Ire période intermédiaire les envahisseurs venus de l'Asie Antérieure. Déchelette conclut par une remarque intéressante :

> En Bohême comme en France, le peuple des tumulus de l'âge du Bronze n'ést connu que par ses sépultures. On n'a pas encore retrouvé de restes d'habitations correspondant aux dépôts funéraires.

Et pour cause : ces habitations avaient une fâcheuse tendance à se déplacer. Elles avaient des roues. C'est toujours ■ notre figure 9 *b.*

b) LES DIEUX CANANÉENS A TORQUES EN PHÉNICIE ET EN ÉGYPTE.

La mutilation des statues des dieux, datées de 2000-1800, s'est produite à Ugarit, écrit M. Schaeffer,

> lorsque la domination égyptienne du Moyen Empire sur la Syrie s'écroula sous les coups d'une révolution accompagnée des sévices des iconoclastes.

Une de ces stèles représente une Vierge Anat dont la tête et une partie du corps manquent. « Seule la face de la stèle a souffert... une mutilation intentionnelle... traces du feu. » Une autre stèle est celle d'un jeune dieu portant un torque, couronné d'un arbre sacré, armé d'un poignard recourbé et chaussé des sandales à pointe relevée des montagnards d'Anatolie. Ce serait Alcïn Baal, dieu de la végétation. La troisième stèle un autre jeune dieu à torque, portant le sceptre égyptien. Ce serait Mût, frère-ennemi dé Baal et esprit de la moisson, régnant pendant la saison chaude. La quatrième stèle, presque intacte, figure Baal, barbu, armé

4

d'un foudre et brandissant une masse d'arme, dans une attitude des pharaons au combat

M. Contenau a vu dans les tresses enroulées et dans le poignard recourbé de ce dieu des traits anatoliens. Pour le P. Barrois, c'est Teshoub hittite. Mais M. Schaeffer souligne que l'art hittite rupestre est plus récent que celui d'Ugarit : les fameux bas-reliefs de Yasilikaya ne remontent qu'au xiv° s.

Or, nous avons vu que M. Schaeffer rattache les iconoclastes d'Ugarit à l'époque des Hyksos. Il pense que ces derniers ont introduit cette iconographie en Égypte car il trouve tous les traits de Mât ci-dessus dans la représentation de

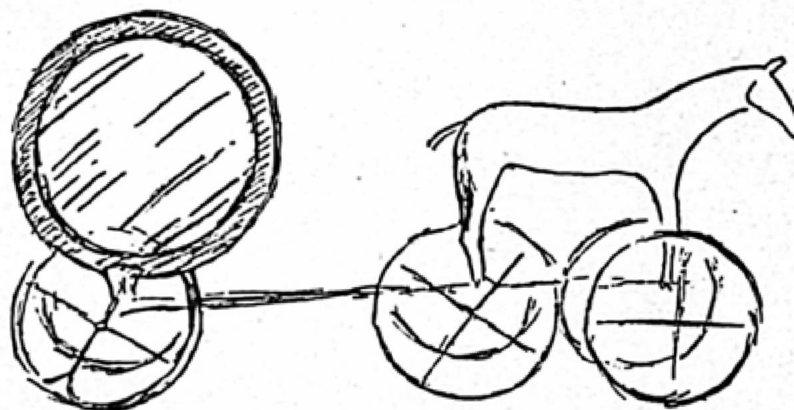


FIG. 11.
Roue solaire conduite par un cheval, d'après Déchelette (tîg. 165).

Seth sur la stèle de l'an 400, du temps de Ramsès II : mêmes anneaux, même tiare à cornes, même sceptre saisi du même geste de la main gauche. Seth de Tanis, dieu des Hyksos, était, en effet, vénéré par Ramsès II. La stèle commémorait le quatrième centenaire de Père de Seth-Soutekh instaurée à Tanis, vers 1730, par les Hyksos. M. Schaeffer écrit :

Voici donc deux monuments consacrés à deux divinités apparemment identiques, dont l'un, sorti des ruines d'Ugarit... pays de départ ou de transit des fameux conquérants, date de l'époque même de leur expansion ; et... l'autre provenant du sol de leur nouvelle capitale de l'Égypte, terme de leur conquête...

Ce qui est certain, continue M. Schaeffer, c'est que Seth de la stèle de Tanis

n'est pas conforme à ricdnograpbie de Baal... à la fin du Nouvel Empire les prêtres de Tanis se souvenaient encore fort bien de ces

figures divines en faisant figurer Seth... sous les traits non de grand Baal, dieu de la guerre, des sommets et de l'orage, mais sous ceux du Mût, le Seth cananéen.

Résumons ce qu'on voit dans cet ensemble d'Ugarit Moyen. Il y a d'abord l'arrivée, vers 1900, des « porteurs de torques », bronziers, prospecteurs de mines. Ils s'assimilent si bien aux autochtones que tous les dieux cananéens d'Ugarit se trouvent bientôt affublés de cette parure. Plus tard, vers 1750, apparaît, comme le suppose M. Schaeffer, une vague nouvelle d'envahisseurs venus également du Nord et également porteurs de torques. Ugarit nous est présentée comme le pays de départ ou de transit des Hyksos. Ainsi ces envahisseurs plus récents doivent être les Hyksos mêmes. Ils transplantent en Égypte l'iconographie d'Ugarit. C'est grâce à eux que Seth d'Avarîs imite l'effigie de Môt bcn-Elim, fils des dieux. Nous ne voyons pas sa transplantation en Égypte sous les Hyksos, mais elle se laisse déduire, comme le croit M. Schaeffer, de la persistance de cette iconographie sous Ramsès II. Cependant, pour que les Hyksos choisissent Môt comme effigie de leur dieu, ne fallait-il pas qu'ils soient adorateurs de Môt ?

Aussi M. Schaeffer propose-t-il une triple hypothèse : en arrivant en Égypte, les Hyksos étaient déjà profondément sémitisés ; ou entièrement Sémites *(Ugarilica II,* p. xni) ; enfin à la p. 106, *ib.*, l'introduction de ce panthéon d'Ugarit en Égypte est attribuée aux Cananéens mêlés aux Hyksos.

Il y a donc un certain flottement. Tout d'abord, il nous serait difficile de souscrire à la vue, selon laquelle l'institution du culte du dieu unique des Hyksos, que ces derniers adoraient avec ferveur, pourrait être attribuée à d'autres qu'aux Hyksos, notamment, à leurs compagnons de route.

Dans ce cas, il aurait fallu dire simplement que les Hyksos étaient des Cananéens du Nord. Mais cette vue se heurte aux obstacles infranchissables qu'on discutera plus bas. Bornons-nous à remarquer que les pharaons qui avaient connu de longue date les Cananéens et qui ont, plus tard, combattu les Hyksos, n'auraient pas manqué de reconnaître l'identité de ces deux groupes.

Or, ils donnent aux Hyksos le nom vague d'Asiatiques et, selon Manéthon, ils les regardent comme un peuple inconnu. D'autre part, les noms des principaux rois hyksos, leurs fortifications, leurs chevaux, leurs coutumes funéraires, etc., n'ont rien de sémitique. Les Hyksos étaient-ils, au moins,

profondément sémitisés ? Mais depuis quand ? Vers 1750 ils apparaissent en Ugarit. Ils s'avèrent iconoclastes impitoyables. Si les « porteurs de torques » précédents n'ont mutilé que les effigies des pharaons, les Hyksos s'acharnèrent contre les dieux d'Ugarit. Comment peuvent-ils adorer en Égypte, vers 1730, ce même Môt qu'ils avaient brisé en fragments 20 ans auparavant ? Pour une si profonde transformation de mentalité, surtout de croyances religieuses — si réfractaires à l'évolution — cet intervalle semble court.

D'autre part, Môt, en tant qu'esprit de la moisson, ne convient pas aux Hyksos qui n'étaient pas agriculteurs. Il est vrai qu'un autre aspect de Môt, soleil accablant, se rapprochant de Nergal et de Réshef, conviendrait peut-être assez à la nature de Soutekh. Mais, dans ce cas, pourquoi le nom de Môt est-il absent d'Égypte ? Ainsi, à l'époque de Ramsès II, ce roi victorieux n'est pas comparé, dans le « poème de Pentaour », à Môt mais à Soutekh, le grand guerrier, et à Baal.

Mais, si quelques réserves s'imposent au sujet de Môt, nous croyons, en revanche, que tout ce que dit M. Schaeffer au sujet de Baal, est indiscutable. Il porte un coup de grâce à l'équivalence prétendue Seth-Baal, car elle

> a été obtenue par déduction seulement... aucun monument antérieur au Nouvel Empire ne l'atteste explicitement... Le dieu désigné comme Seth sur ce monument [la stèle de l'an 400] n'ést pas conforme à l'iconographie de Baal, c.à.d. il n'est pas le Baal par excellence, le Baal au foudre... C'est un quelconque Baal syrien, l'un de ces nombreux Baals asiatiques [1]

Pour conclure, notons que les statues des dieux d'Ugarit ont été faites sur place par des artistes locaux qui transgressent souvent le canon égyptien, mais s'en inspirent toujours. Ces dieux d'Ugarit ont donc l'air égyptien, surtout pour un œil peu exercé. L'œil des iconoclastes était-il exercé ? M. Schaeffer a remarqué qu'ils ignoraient la valeur des hiéroglyphes. Nous craignons bien qu'ils ignoraient béatement non seulement les hiéroglyphes, mais aussi toutes les écritures du monde. Dans leur ignorance crasse ils ne s'apercevaient probablement pas de la différence entre l'effigie d'un Môt et celle d'un pharaon. Ayant probablement décimé les Cananéens qu'ils devaient prendre pour les serviteurs de l'Égypte, ils ont ravagé leurs temples. Mais ce n'était pas à cause de leur

1. *Ugaritica II,* 1949, p. 103.

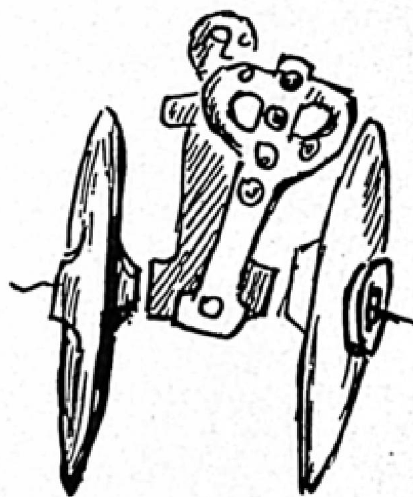
barbarie seule. Leurs croyances y étaient pour quelque chose. Leur religion a dû être aniconique, et ils n'étaient pas polythéistes. Les polythéistes des pays sédentaires sont toujours tolérants. Ils respectent les dieux des autres. Ils s'arrangent entre eux pour identifier un Khay-Taou (de Byblos) à un Osiris, un Teshoub à un Baal. Ils empruntent les uns aux autres les statues de leurs déesses pour solliciter d'elles une guérison. Mais les Hyksos, ces barbares de la Steppe, n'avaient rien à échanger, rien à identifier. Et ils cassaient tout sans discrimination.

CHAPITRE VIIÏ

RÉSULTATS DES FOUILLES. HAMA, QATNA, BYBLOS

12. HAMA, moins d'une centaine de km. au Sud-Est d'Ugarit, sur la route qui conduit en Égypte. — Site fouillé par H. Ingholt (1932-38). Avant le Bronze : La strate la plus profonde, *M.* Céramique gris-noir polie. Plus haut, *L* : poterie peinte. Strate *K* : Une double coupe concentrique à fond plat. Est-ce un épigon du chandelier de Mohenjo-Daro et de son premier dérivé, le chandelier de Shah-Tépé ?... Céramique lustrée. Apparition du bronze et de la céramique de Khirbet-Kerak (2100-1900) ornée de soleils tournants, la même qu'on voit à cette époque à Beth-Shan qui est un relais de la Steppe. Une couche de cendres. Strate J-Z, datée, selon M. SchaeiTer, de 1950, contenant un mobilier qui précède ou accompagne les Hyksos : récipients gris, poterie dite « Khahour-ware », déjà vue à Chagar-Bazar I et qui voisinait là avec des figurines de chevaux. Ici, à Hama, des figurines de la déesse-mère et deux chars en miniature, en forme de caisse. Strate *H,* datée 1900-1700. Soulignons la présence d'un type de poterie qui se retrouve dans la Vallée de l'Indus, ornée notamment de triangles incisés et incrustés de pâte blanche. La même a été trouvée par M. R. Ghirshman à Tépé-Sialk ; d'autre part, à Suse. Ici Ingholt lui applique

le nom sous lequel elle est connue : la poterie de Tell Yahoudiéh, d'après le nom du rempart des Hyksos en Égypte où elle est caractéristique. Viennent ensuite des vases décorés d'un serpent en relief. Un superbe char, en miniature, aux grandes roues, avec son conducteur « en selle » et un passe-guide bien conservé, au devant. Ce passe-guide nous rappelle l'Elam, mais aussi les Tombes Royales proto-scythiques d'Our. Cet objet a été trouvé près de Hama (fig. 12). D'autre part, plusieurs figurines de chevaux. Pas un seul scarabée hyksos. Dans une tombe (IV) : • une bouteille de terre noire lustrée et une lance à douille, déjà vue à Chagar-Bazar et à Ugarit Moyen II. Strate *G :* Céramique gris-noir. Jarres à panse ovoïde très proches de celles de Tépé-Hissar II et III où abondaient les traces de la Steppe (tête de mouflon I). Au-dessus de H : un hiatus, époque de destruction (1750-1600).


Fig. 12. — Char de Hama.

13. QATNA (MISHRIFÉ), non loin de Homs. — Fouilles du comte du Mesnil du Buisson, 1924-29. Ce site important de Mishrifé a été identifié à Qatna par M. Ch. Virolleaud. C'est un camp retranché dont subsiste le rempart : un gigantesque bourrelet de terre de 13-15 m. de haut, ayant un glacis et traçant sur le sol un carré orienté, d'un km. de côté. Ce rempart est précédé d'un immense fossé, visible surtout au Nord et au Sud. M. du Mesnil a aussitôt constaté une analogie avec le camp des Hyksos à Tellel-Yahoudiéh, en Égypte. Site bouleversé. M. Schaeffer considère sa stratigraphie comme obscure. Il relève, cependant, une importante découverte du fouilleur : les vestiges d'un temple sumérien de 2500, où, à la fin du xixe s. av. J.-C., on gardait un ou deux sphinx égyptiens ; notamment, celui d'Ita, fille d'Amenemhat II (1938-1904). Or, ces sphinx et quelques autres statues ont été brisés en 400 morceaux. M. Schaeffer met ceci en rapport direct avec la mutilation des monuments égyptiens en Ugarit.

Cette strate de Qatna est datée 1900-1750. Elle contenait aussi un vase en terre noire lustrée et certaines cruches en

terre lustrée qui ont été rapprochées par M. R. Dussaud de celles de Gézer qu'il attribue à *l'époque hyksos.*

M. Dussaud a également relevé un autre fait intéressant. Le nom de la région de Qatna, conservé dans un texte assyrien, est Nouqoudine. Cela signifie « celle de pasteurs ». Ainsi Mésha, roi de Moab, s'appelait Noqed, pâtre. Mais une tradition manéthoniennc ne désigne-t-elle pas les Hyksos comme « rois-pasteurs » ?

Enfin, les observations de M. Dussaud nous permettent de percevoir une troisième preuve de l'origine des iconoclastes qui ont ravagé Qatna. En examinant une remarquable tête de pierre trouvée ici, il la trouve coiffée d'un véritable calpaq de fourrure ; une figurine locale de bronze, un dieu assis, a également un bourrelet de fourrure sur son manteau. M. Dussaud attribue ces œuvres d'art à la population locale qu'il considère comme amorrite.

Il nous semble que les fourrures nous orientent plutôt vers le Nord, hors des régions peuplées de Sémites. Il ne peut s'agir que de l'Anatolie, de la Transcaucasie, du Caucase ou de la Steppe eurasiatique. D'autant plus que M. Contenau a constaté que le même bourrelet se retrouve sur le bas de la robe que porte une divinité au serpent, découverte par Albright à Tell Beth-Mirsim des Hyksos.

D'autre part, H. Gordon May mentionne dans son compte rendu des fouilles de Megiddo certaines figurines de la déesse nue, aux oreilles percées et munies parfois de boucles d'oreilles ; l'auteur atteste qu'un spécimen non daté vient de *Qalna* et ajoute :

> Albright a attiré mon attention sur la présence du même type en Égypte vers la fin de la période hyksos.

Il nous semble que, dans ces conditions, il n'est point aventureux d'affirmer que Qatna était surtout un rempart des Hyksos >.

Remarquons que si Qatna se situait dans un « pays de pâtres », on n'attribuera certainement pas les puissantes œuvres d'art, mentionnées plus haut, aux pâtres. Les artistes provenaient très probablement du milieu sédentaire local ; mais ils travaillaient dans le goût de leurs maîtres d'alors, pâtres nomades venus de la Steppe. C'est ainsi que les artistes

1. Bien qu'il fût noté par Albright qu'au temps de Hammourabi, c.-à-d. ù la veille de l'invasion des Hyksos, les rois de Qatna avaient des noms amorrite3 *(BASOR,* 78, 1940).

grecs des temps classiques fournissaient des chefs-d'œuvre appropriés aux rois de la Scythie.

Évidemment, cela ne pouvait pas se faire au moment de l'arrivée de ces iconoclastes barbares, Hyksos, Goïm, Habirou, Sutû ou quelque groupe apparenté. Les arts plastiques ne disaient rien qui vaille à ceux-ci. Mais leurs descendants s'installaient ici en partie, tandis que le gros de la vague déferlait sur le Sud. Ils s'humanisaient un peu et s'initiaient aux mœurs du pays. C'est alors que pouvait se constituer un art nouveau, hybride mais vigoureux, comme la fameuse tête de Djaboul, par exemple. Cette même évolution a dû engendrer en Égypte les « porteurs des offrandes » et peut-être les sphinx de Tanis.

14. BYBLOS-GEBAL, une des capitales de la Phénicie, célèbre par ses relations suivies avec l'Égypte à laquelle elle fournissait, dès les premières dynasties, du bois pour les bateaux, pour les charpentes, pour le mobilier des temples, etc. Et c'est vers 2300, lorsque l'Égypte sombra dans l'anarchie de la Iro période intermédiaire, que Byblos fut également détruite. Selon M. Dunand,

> Les temples s'écroulèrent dans un vaste incendie... On est en présence d'une destruction systématique de la ville... [ce] n'est qu'un aspect d'un événement considérable qui a bouleversé l'Orient Ancien... Ces troubles ont été provoqués par les grands mouvements ethniques qui ont bouleversé alors toute l'Asie Antérieure et le Delta d'Égypte...

M. Dunand croit qu'après ce bouleversement on observe un essor « en partie d'origine amorritc ». Mais Jirku a entrevu chez les Amorrites un groupe dirigeant indo-aryen.

Ce tableau de la destruction est complété par une importante trouvaille faite par M. Montet auprès d'un sanctuaire égyptien de Byblos, datant de la VIe dyn. (2423-2300) : trois statues assises *très mutilées,* puis une statue de déesse sans tête. Nous avons donc décidément, et à cette date déjà, affaire à des iconoclastes.

Un hiatus qui se voit à Byblos, à la fin de l'époque 2300-2100, s'apparente à un hiatus plus récent qui suit, au même site, l'apparition des Hyksos. Mais y a-t-il d'autres traces des premiers destructeurs de Byblos ? En résumant le compte rendu des fouilles de MM. Montet et Dunand, M. Schaeffer signale, dans la strate III (2400-2300) une épingle assez

particulière dont la tête représente, en ronde bosse, un petit homme barbu, nu et pliant un genou. Il lui trouve une analogie à Tépé-Hissar III (vers 2100). Ajoutons que cette figurine rappelle aussi les passe-guides du Luristau Moyen (2100-1700) ornés de figurines humaines ou de chevaux en ronde bosse. Ces indications nous orientent vers la Steppe.

Dans les strates supérieures de Byblos, II et III, on a dégagé des temples, des tombeaux de rois, des dépôts de fondations. Cependant, la classification de ce riche butin a dd être reprise ultérieurement. Au sujet d'un bâtiment (I) au-dessus de la couche des cendres, M. Montet croyait se trouver en présence du plus ancien parmi les édifices connus de lui à Byblos et remontant à F Ancien Empire. Mais M. Dunand a établi qu'il s'agissait de vestiges de l'époque romaine. Une jarre de fondation du Temple Syrien, contenant plus de 200 objets, a été attribuée par M. Montet à l'an 2500. Mais M. Schaeffer a établi que ces objets remontaient à 2100-1900. Quant au Temple lui-même, M. Montet affirmait qu'il ne constituait qu'un seul édifice. En réalité, il y avait là un ancien temple incendié, puis un nouveau temple, édifié au-dessus de cendres et dont la fondation était accompagnée de rites appropriés.

Ayant repris les fouilles, M. Dunand y a trouvé, à son tour, 20 dépôts de fondation : des armes en bronze, etc., des XII°-XII1^{0} dynasties, puis des traces des XVIII^{0}-XIX° dyn.

Notons que le couvercle de la « jarre de fondation » de M. Montet est orné d'un serpent en relief. La céramique gris-noir ne manque pas à Byblos de cette époque : des vases en terre cuite lustrée, des brocs en terre noire lustrée, une marmite en terre grise.

La « jarre de Montet » contenait des toggle-pins ayant des analogies au Kouban, 44 torques, des éléments de ceinture en bronze analogue à celle de Talyche et d'autres objets.

Grâce à la classification de M. Schaeïïer, la situation à Byblos se présente ainsi :

Après le grand incendie et le hiatus qui s'ensuivit (2100-1900) une population vivait à Byblos qui se servait de la poterie Khirbet-Kerak, qui apparaît également après le ravage d'Ugarit. Par ailleurs, dans le niveau II (1950-1750) il y a une éclipse 1700-1500, c.-ù-d. un autre hiatus, correspondant à l'époque des I-Iyksos.

Enfin, dans son étude sur les Hyksos, Jirku écrit qu'à Byblos, dans une tombe de la XII® dyn. a été trouvé un fragment de vase portant l'inscription a heqa khassut », chefs des pays étrangers ou Hyksos.

Nous pouvons donc conclure qu'aussi bien les ravages des iconoclastes et les incendies que les vestiges trouvés à Byblos, démontrent que la ville était une .étape importante sur la route de *deux* invasions venant de la Steppe, à quelques siècles d'intervalle. Leur origine commune est démontrée par leurs affinités communes avec Tépé-Hissar, Talyche et Kouban. Les traces de ces deux invasions se retrouvent aussi, séparément ou ensemble, à Shah-Tépé, à Tépé-Gawra, à Ugarit, à Gaza [1] et ailleurs, leur pointe étant dirigée vers le Sud, Elles passeront par la Palestine en Égypte. Y avait-il donc des Proto-Hyksos et des Hyksos ?...

CHAPITRE IX

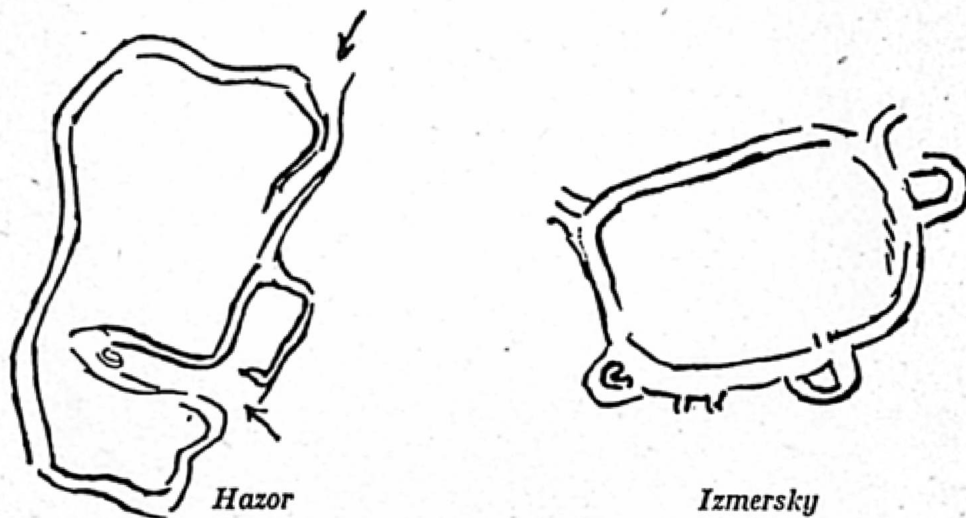
RÉSULTATS DES FOUILLES. GROUPE PALESTINIEN

15. TELL-EL-QEDAH (HAZOR), dans la vallée du Jourdain, au Nord du lac de Tibériade et de l'ancienne route Damas-Beth-Shan. — C'est un important camp retranché des Hyksos, de forme quadrilatère (910 m. sur 364 m.), aux angles arrondis. Il est entouré d'un rempart en bourrelet, comme celui de Qatna. Olmstead mentionne un fossé, là où manquait le talus naturel, et donne un plan de ce site hyksos. Au milieu du rempart de l'Est on remarque une *« terrasse avancée ».*

Il est curieux de relever une disposition identique dans un camp retranché de nomades eurasiatiques du vn° s. de notre ère. C'est le site Izmersky, au bord du fleuve Kama, décrit par N. Kalinine en 1952. Ce camp, établi par des Bulgares nomades, consiste en remparts de terre et en fossés. Sa surface est de 100 sur 80 m. De trois côtés on distingue de *petits ouvrages adjacents,* également carrés, ayant de 10 à 30 m. de côté (fig. 13).

1, Cf. ci-dessous, p. 50.

16. MEGIDDO, passage important à travers les contreforts du Mont Carmel, menant du Nord et de l'Est vers la plaine côtière de la Palestine. — Ce site domine l'extrémité Ouest de la plaine de Jizréel qui est une ancienne *steppe* s'étendant vers le Jourdain et aboutissant à Beth-Shan-Scythopolis, arrêt naturel sur ce tronçon des routes d'invasions. Ce sont donc les prairies de Megiddo qui ont permis à Salomon de se livrer ici à l'élevage des chevaux. Fouilles de Schumacher et Watzingcr, reprises dès 1925 par G. Loud, publiées en 1948. Guy et Engberg ont étudié les tombeaux



Fio. 13. — Camps retranchés des Hyksos et des Bulgares nomades.

du site, Shipton sa céramique. Site bouleversé, stratigraphie, selon M. Schaeffer. embrouillée. ...

La strate 18 (2300-2200) a livré une épingle en cuivre et une épingle en os à tête ornée d'un bovidé en ronde bosse. M. Schaeffer signale le même type à Byblos, à Tépé-Hissar et à *Kouban*. Huit roues en argile ont été trouvées dans les strates 17-13 qui vont de 2300 à 1750 environ. De cet ensemble, les strates 15-13 (2100-1750) ont livré des toggle-pins et des torques aux extrémités ourlées. Ces parures, selon M. Schaeffer, sont caractéristiques d'un groupe qui habitait Ugant et Byblos vers 2100-1900, autrement dit, des « porteurs de

rques d vus.

t0Skate''l4^àune hache fenestrée (1850-1800), une épingle surmontée d'un capridé en ronde bosse, une poterie rouge lustrée. Loud a trouvé ici un pichet à panse arrondie, lustré.

décoré d'incisions remplies de blanc, donc du type de Tell Yahoudiéh. Au sujet de cette poterie célèbre, bien que souvent d'un aspect modeste, le P. Barrois écrit en 1953 qu'elle aurait gagné l'Égypte « à la faveur des mouvements ethniques qui mirent le Delta sous la puissance des Hyksos » (fig. 14).

Ainsi se résout le problème de la céramique hyksos dont on a souvent nié l'existence. Nous voyons dans les Hyksos une vague ethniquement composite venue de la Steppe. Mais Ame et d'autres savants ont établi que la Steppe avait sa poterie préférée : grise lustrée, peut-être imitant le cuir. Mais il y avait aussi des vases à long bec, imitant un prototype en métal ; des tripodes, etc. D'autre part, nous avons insisté sur des influences qui ne cessent pas de se manifester du côté de la Vallée de l'Indus. C'est là et à la périphérie du plateau iranien que surgissent, à l'origine, des récipients incrustés de pâte blanche[1]. C'est dans l'Égypte des Hyksos qu'ils sortent de leur anonymat pour être baptisés du nom de Tell el-Yahoudiéh, tout comme leurs porteurs, gens de la Steppe, qui reçoivent ici leur surnom d'Hyksos.



Fio. 14. — Un cruchon hyksos de Tell-Yahoudiéh (d'après le P. Barrois, *Man. d'arch. biblique,* fig. 159, 2).

Cette poterie n'avait pas été probablement inventée par les Hyksos ; car la richesse de leur mobilier devait se trouver en proportion inverse de l'impétuosité de leur assaut et de la rudesse des éléments de leur avant-garde. Mais ils ont dû véhiculer quelques échantillons de la céramique de la Steppe et des pays parcourus, notamment des confins d'Elam et de la Mésopotamie. Leur céramique existe donc : ce sont les types de poterie pour lesquels ils ont une prédilection.

D'autre part, en arrivant, ils ouvraient large les frontières des pays conquis à tous les échanges, à tous les courants du dehors. Nous le verrons en Égypte, mais aussi bien à Megiddo. Il s'agit de figurines de' la déesse nue portant un

1. Voir ci-dessus, p. 45.

tambourin ou un gâteau. On en a trouvé à Our, Kish et Tello de haute époque. Leur ressemblance avec les figurines palestiniennes trouvées à Gézer et à Megiddo, dans une strate du Bronze Récent, est, selon Gordon May, trop étroite pour être due, au hasard. Gordon May attribue leur apparition aux bouleversements ethniques qui caractérisent, en Palestine et en Syrie, la dernière période du Bronze Moyen :

> Les Hittites, les Habiru, les Amorrites et autres qui arrivaient ici et même, probablement, les derniers traînards des Hyksos (ces termes ne s'excluent pas nécessairement) avaient pu prendre part à ce mouvement.

On serait d'accord avec Gordon May s'il était un peu moins éclectique. Les Hittites ont-ils pu servir d'intermédiaires entre les villes sumériennes et la Palestine ? Le fait d'avoir pillé Babylone vers 1600 ne les désigne encore pas pour ce rôle qui convient peut-être aux nomades de la Steppe et encore mieux à ceux qui les suivaient dans leur sillage.

Notons que la strate 13 de Megiddo (1800-1750) a livré les restes d'une muraille avec un *glacis extérieur,* comme le précise Loud, et des scarabées hyksos. Ce sont des amulettes ou des cachets imitant maladroitement les hiéroglyphes et les motifs de la glyptique égyptienne, mêlés de motifs égéens (spirales) ; ils sont devenus, sous les Hyksos, un signe de leur emprise sur la Palestine [x].

Strate 12-11 : toggle-pins et de singulières pièces d'incrustation en os figurant des couples d'oiseaux affrontés. Des spécimens *identiques* ont été trouvés par Petrie à Gaza, autre rempart des Hyksos. Le travail en os qui doit être une des sources de l'art animalier, est caractéristique de la Steppe. Signalons, dans la strate 12, des bouteilles lustrées en terre cuite et une écuelle.

Ce dernier récipient mérite l'attention, car Petrie en a trouvé une réplique exacte à Beth-Pelet (Tell Fara), autre site hyksos ; il la décrit comme a fortement dessinée, avec une nette épaule ». Or, plusieurs répliques de la même écuelle ont été trouvées, comme nous le constatons, dans un site beaucoup plus récent : en Phanagorie, au bord du Bosphore Cimmérien. Cette poterie y voisinait avec des tombes scy-

1. Selon R. Welll (1953) le trait caractéristique des Scarabées hyksos est la division ae leur surface décorée en trois compartiments verticaux.

thiques contenant des chars et des chevaux, et décrits par Krouglikova (fig. 15).

La strate 10 (vers 1600) a donné un serpent en bronze et une épingle couronnée d'un nœud ayant des répliques exactes à Tépé Hissar et dans la Vallée de l'Indus, de la période Jliukar. Enfin, dans la strate 7, du Bronze Récent, une poterie à décor élamite décrit par le P. Vincent : deux bouquetins devant un arbre sacré.

17. BETH-SHAN. — Site de haute antiquité, très bouleversé. Fouilles de C. Fisher, G. Fitz Gerald et A. Rowe (1921-33), Lieu insalubre, accablé de chaleur en été et de fièvres engendrées par un marais voisin. En cela il ressemble peut-être à Avaris car les Hyksos ont été surnommés « Fiévreux ».



FIG. 15.
Ëcuelle hyksos de Bctli-Pclet et écuclle scythlque de Phanagoric.

Probablement infesté de serpents. Aussi le dieu des Cananéens locaux, Réshef-Mckal, était-il celui du soleil accablant et de fièvres ; à côté de lui, il y avait une déesse au serpent. D'après Rowe, c'est elle qui a donné son nom, Shakhan, à la ville ; mais Albright mentionne un dieu-serpent sumérien, Shaghan.

Dans ce cas, ne faudrait-il pas poser la question : comment un nom divin arrive-t-il à migrer du pays de Sumer jusqu'aux rives du Jourdain ? Mais le problème de Réshef n'appartient-il pas, lui aussi, à la même catégorie de notions religieuses qui se répandent loin de leur pays d'origine, et ne s'impose-t-il pas à notre attention ?

Réshef-Mckal ressemble à Soutekh-Seth (de la stèle de l'an 400), dieu des Hyksos. II porte également une tiare ovoïde ù deux cornes, du sommet de laquelle pend une banderolle à gland ; il tient un sceptre égyptien. D'ailleurs, cette représentation provient du temple local qui date de Thoutmès III (1505-1450), époque où les Égyptiens s'emparèrent de Beth-Shan, cette ville des Hyksos. Les liens entre Réshef et Soutekh sont confirmés par la représentation de l'animal.

séthien qui apparaît dans ce site au niveau d'Aménophis III (1405-1370).

Ce nom de Mekal est tantôt rattaché à la racine « kalah » (anéantir), tantôt expliqué comme le « tout-puissant ». Sa nature semble le rapprocher plutôt de Nergal, dieu suméro-accadien du soleil accablant et de la peste.

Dans F Ancien Testament « réshef » a, selon la Bible du Centenaire, le sens d' « éclair »; ainsi dans Habakuk 3, 5 (mais il nous semble que, dans ce cas, « pestilence » convient mieux), ou bien le sens de « fièvres » dans Psaumes 78, 48 (mais nous préférerions ici la leçon « foudres »). Dans Ps. 76, 4, « rishpey qeshet » est expliqué comme « les foudres de l'arc », c.-à-d. flèches. Dans le Cantique 8, 6, c'est la flamme. Mais c'est Job, 5, 7 qui arrête notre attention :

> C'est l'homme qui engendre la souffrance et les *enfants de la flamme* volent très haut.

Nous avons souligné la traduction que donne la Bible du Centenaire de « bney réshef ». Elle ajoute : « Sens incertain. Peut-être étincelles. » Mais pourquoi les étincelles doivent-elles voler bien haut ?... Il nous semble que le langage archaïsant de Job, 5, 7 pourrait Être interprété autrement :

> L'homme est né pour souffrir,
> Mais *bney-réshef* pour voler haut.

Comme antithèse de l'homme, enchaîné à ses misères, n'attendrait-on pas que surgisse ici un aigle qui, libre, plane dans les cicux ? *Bney-réshef* seraient-ils, à l'origine, « fils d'aigle », « aigles » ?

Or, nous trouvons chez G. Autran *(Tarkondemos,* 1922)[1] la mention d'un mot iranien ancien *erezifya,* ou *rjipyah* védique, avec le sens d'« aigle » [1] [2]. Il s'agit d'un rapace sacré, aigle ou faucon, qui apporte le soma. Grassman (1873) traduit *rjpiya* par « sich streckend (îm Laufe oder Fluge) », se rapportant à tout véhicule ou être rapide : chevaux, flèches, oiseaux.

Cet oiseau mythique, poursuit Autran, se confond parfois avec la foudre et appartient ù la période anté-védique, commune à l'Inde et à l'Iran, tout comme Mithra, Indra, Nasatyas et Agni.

1. Ainsi que dans le dictionnaire de Pokorny, II, p. 362.
2. Chez Hesychius, arzlfos, aigle.

Notons que l'explication de Grassman convient bien aux flèches du Ps. 76, 4. Le terme *rjpiya, erezijya,* oiseau sacré, ne serait-il pas la source même de *réshcf* ? Un prototype oublié et obscurci, mais qui a légué au *réshcf* hébreu une teinte mythologique païenne qu'on discerne aisément dans les textes bibliques en question, surtout dans Job 5, 7 ?

En tout cas, il y avait les archers par excellence qui se sont frayés le chemin de la Steppe jusqu'à Beth-Shan, et qui y adoraient ce Réshcf, dieu du feu et du soleil accablant, dieu de pestilence, surnommé à Ugarit « maître de la flèche » \ et oiseau solaire, en même temps. Nous ne savons pas comment les gens de la Steppe appelaient leur dieu ; nous savons seulement qu'il a été identifié ensuite à Soutekh chez qui on peut reconnaître un caractère solaire.

Le nom de ce dieu de Beth-Shan pouvait donc être phonétiquement proche de « réshep » sans être pour cela d'origine cananéenne. On y penserait d'autant plus que, plusieurs siècles après les Hyksos, une haute fonction chez les Mages était, selon Huart, celle de gardiens du feu sacré « *raslipi* ». Ainsi, ces deux noms, *rjpiya* et *rashpi,* nous confirment que le nom Réshcf (réshep) remonte à une source indo-iranienne.

D'autre part, l'identification de Réshef et de Soutekh nous paraît corroborée par deux observations :

1) Dans un temple de Thoutmès III, à Beth-Shan, Rowe a trouvé une stèle de Mekal et, non loin d'elle, un fragment d'hippopotame en terre cuite. Cet animal était en Égypte un attribut de Seth.

Rowe y voit « une preuve nouvelle de ce qu'il y avait ici un culte local de la divinité ayant des attributs de Seth-Soutekh, dieu de la tempête, etc., et de Réshef, dieu plus ou moins associé à l'éclair... »

Nous ne croyons pas que les tempêtes étaient du ressort de Soutekh. M. Schaeffer lui a déjà formellement interdit d'usurper cette fonction de Baal[3]. Nous ne croyons pas non plus que l'éclair ait été le trait essentiel de Réshef. Tous les deux ne sont que des aspects de Nergal. La triade : Nergal (Elam), Réshef (Beth-Shan) et Soutekh (Égypte) nous semble indiquer le point d'apparition, le relais et le point d'arrivée des Hyksos. [1 2]

1. « Baal-hetz », selon M. Ch. Vlrolleaud.
2. Voir d-dessus, pp. G9 et 71.

2) Fl. Petrie a trouvé à Beth-Pelet un scarabée de type hyksos (n° 299), décrit ainsi par Starkey et Lancaster-Harding (1932) :

divinité syrienne ailée, portant un bonnet à cornes et un cordon (Réshef ou Sctekh), associée à un hippopotame, së trouvant au-dessus de lui, et à un faucon, porteur d'un fléau, par-dfevant. (flg. 16)

La tombe où a été trouvé ce scarabée était-elle du xn° s. av. notre ère ?... C'est le faucon qui nous intéresse, attribut de Réshef et peut-être une réminiscence du rapace sacré, rjipiya, attribut du feu *rashpi* des Indo-Iraniens.



Fio. 16.
Scarabée
de Bcth-Pclet.

Après ces remarques préliminaires, passons à l'examen rapide des strates de Beth-Shan. Couches 18-16, les plus profondes, sont datées par Albright 3500-3200. On a trouvé ici une poterie non peinte, décorée d'empreintes de doigts. Le même auteur remarque qu'une poterie ayant des « affinités frappantes » avec celle-ci a été trouvée par Amr-Bey *en Égypte,* dans un site énéolithique.

Dans la strate 17 de Beth-Shan on observe un changement : une céramique *gris-noir lustrée* qui devient commune dans la strate 16. Nous y voyons un signe de la pénétration de la Steppe. Objets en cuivre, Strate 14 : une poterie peinte. Strate 13 : Traces d'un violent incendie. Le pavement de pierres d'un silo est calciné, les briques de son mur brûlées au rouge. M. Schaeffer date ce niveau 2400-2300. Nous l'avons déjà cité au sujet du synchronisme de cette catastrophe à Ras-Shamra, à Byblos et à Beth-Shan ; mais aussi à Jéricho. Sous ce rapport il y a, en gros, une concordance de vues entre M, Schaeffer, B. Hrozny et V. Christian. Cette vague de bouleversements semble se rattacher à la première invasion des hommes de la Steppe et à leur pénétration en Égypte dans la Iro période intermédiaire.

Ajoutons que dans la strate 12, superposée à l'incendie, Fitz Gerald signale une belle céramique lustrée ce qui nous semble corroborer cette vue; de même que la céramique

de Khirbet-Kerak aux soleils tournants (2100-1900). Cette dernière poterie est, dans la strate 11, « brusquement supplantée a, comme le dit Fitz Gerald, par la *poterie hyksos,* lustrée, accompagnée de scarabées. La date : 1750. L'auteur ajoute :

C'est ainsi que nous pouvons assez exactement rapprocher les niveaux 12 et 11, période de la poterie polie, à la durée de la 12e dynastie, commençant vers 2000.

Dans ce cas, il y a lieu de parler d'une longue infiltration d'éléments de la Steppe, avant l'assaut des Hyksos. Strate 10 : un cylindre babylonien de 1900-1700. Strate 9 : Le temple de MekaI déjà vu. Une stèle importante où est gravée la lutte entre un lion et un molosse ; art maladroit mais d'une certaine force. Le lion porte une étoile[1] sur son épaule droite et, selon Rowe, *il représente Nergal,* « dieu de la pestilence et de la mort ». V. Christian considère cette stèle comme un spécimen de l'art animalier. Strate 8, du xv° s. : Une figurine de la déesse-serpent.

La strate 7, avec son temple d'Aménophis III, a posé des problèmes quasi insolubles. Rowe y signale des analogies frappantes : a) Entre la structure de ce temple et celle du temple d'Ishtar à Assur qui remonte vers l'an 2700 ; *b)* entre les supports cylindriques ayant des trous triangulaires et trouvés à Beth-Shan et ceux d'Assur archaïque, d'une part ; et entre les supports de Beth-Shan et ceux trouvés en *Egypte* et datés de la fin de l'ère pré-dynastique, d'autre part. Les petits modèles de sanctuaires, trouvés à Beth-Shan, sont identiques à ceux d'Assur. « Il paraît certain que nous devrions attribuer une origine commune à tous ces objets. » Mais que faire de cet intervalle millénaire ? Faut-il croire que ces modèles anciens liant Assur à l'Égypte préhistorique *via* Beth-Shan, ont subsisté à Beth-Shan plus longtemps qu'ailleurs ?

Toutefois, quant au seul groupe ethnique qui a pu relier ces quatre points : l'Elam, l'Assyrie, Beth-Shan et l'Égypte, une définition a déjà été suggérée. Ce sont les nomades de la Steppe. Cette suggestion semble corroborée par une curieuse trouvaille, dans la strate 7 : une hache à talon digité. Herzfeld constate que cette hache remonte à l'an 1400 et qu'on en trouve chez les Hittites, mais il ajoute qu'une hache tout à

1* Ou plutôt un soleil tournant.

fait semblable a été trouvée bien loin, en Asie Centrale : « La pièce d'Ordos, Mongolie, se trouve plus rapprochée de la palestinienne que les autres... » Seule la Steppe a pu porter ce type d'arme aussi loin.

La même strate 7 a fourni un cylindre mésopotamien des xix[e]-xvni[c] siècles, ayant appartenu à un devin du dieu sumérien Ea. Dans les strates supérieures il y a des temples de Baalat et d'Antit (Anat) ; puis les sarcophages anthropoïdes des mercenaires égyptiens, Shardanu et Philistins. D'autre part, nombreux sont les témoignages du culte du serpent : de frustes modèles de petits temples d'où émergent des déesses qui semblent s'arracher mutuellement les cheveux, et des serpents. (Contenau, *l. c.*, fig. 159 et 729). Enfin, une figurine de Scythe moustachu, coiffé d'un calpaq et portant des chalvars. Les Scythes passèrent par-là en 630-625, d'où un autre nom de ce lieu, Scythopolis.

Tel est donc ce site de Beth-Shan, riche en enseignements. Ses liens avec Sumer sont-ils réels ? Nous ne croyons pas que ceux-ci s'expliqueraient par les seuls effets du commerce. Cependant les Sumériens ne sont jamais arrivés jusqu'ici. Faut-il penser aux Elamites qui propageaient la même civilisation ? Mais, comme nous l'avons suggéré plus haut, les colporteurs les plus constants de ces influences suméro-accadiens étaient, probablement, les nomades surgis de la Steppe, les Manda ou les Habiru, par exemple, dont nous aurons à parler.

D'autre part, si les Habiru — ou quelque groupe congénère qui leur emboîtait le pas — avaient précisément *Elam.* comme point de départ de leur mouvement vers l'Ouest, en remontant l'Euphrate, puis en descendant vers le Sud, on s'expliquerait mieux comment certains motifs religieux et artistiques, sumériens et élamites, ont pu être colportés d'ici en Canaan et jusqu'à Beth-Shan.

18. TEL-BALATA (SICHEM). — Un ouvrage en terre battue, datant de 1800-1600, ayant des glacis qui se recoupent à 75°.

19. TEL-DJARISHA, près de Tel-Aviv : un rempart des Hyksos avec un redoutable glacis bien conservé, découvert il y a une quinzaine d'années par E. L. Soukénik,

Selon une note de M. J. Perrot : Le site se trouve sur la

rive Sud du Yarkon. C'était une ville du Bronze II, avec un puissant rempart de briques muni d'un glacis[1].

Notons en passant que le P. Barrois analyse l'évolution de ces remparts syro-palestiniens, qui seront plus tard blindés de pierres, et constate que la longueur et la déclivité de leurs glacis exposait l'assaillant au tir. Il reconnaît l'identité de ces remparts avec ceux dont s'entourèrent certains sites du Delta égyptien, et conclut :

> Ainsi peut-on, en une certaine mesure, prononcer ici le nom des Hyksos... à condition que l'on n'entende point désigner, par-là l'intrusion d'une civilisation de tous points hétérogène à celle de Canaan.

Nous acceptons très volontiers cette condition du P. Barrois pour pouvoir prononcer ce nom des Hyksos. En effet, les Hyksos n'étaient pas hétérogènes ou allogènes aux Cananéens sur *tous* les points. En tant que céramistes, par exemple, ils se montraient médiocres et même plagiaient les autres sans trop de scrupules.

Mais quant à leurs notions religieuses, coutumes funéraires, emploi du cheval, armes, fortifications, etc., nous sommes, hélas, obligé de nous montrer moins conciliant et d'affirmer que, dans ces domaines, les Hyksos n'avaient rien de commun avec les Cananéens.

20. JÉRICHO. — Fouilles de Sellin et Watzinger, puis de Garstang (1930-36). Une couche de débris, « résultat d'une destruction violente », déjà mentionnée, sépare ici, vers 2100, les couches du Bronze Ancien de celles du Bronze Moyen. Au-dessus, les traces d'une « minorité d'intrus » qui utilisait la poterie de Khirbet-Kerak et qui a frayéye chemin aux Hyksos. Haches fenestrées et toggle-pins (2100-1900). Plus haut; pour la période 1900-1750, M. Schaeffer constate des « cruchettes en terre noire, parfois à décor piqueté incrusté de blanc du Teli Yahoudiéh ». Et, en même temps, la solide muraille de briques crues de la période précédente se trouve remplacée, selon Garstang, par un rempart massif, comprenant un glacis de grandes pierres à peine dégrossies, un parapet défensif en briques et un fossé extérieur.

Une grande quantité de scarabées constitue un autre signe

1. « Nouvelles découvertes en IsraCl », *Syria,* XXIX, 3-4, 1952-

de l'époque hyksos. Un palais a été brûlé ici vers 1750-1700 et ne sera reconstruit qu'avec le retour de l'influence égyptienne, vers 1500.

21. TELL-DUWEIR (LAKHISH), 25 km. à l'Ouest de Hébron. — Ce site était isolé de trois côtés par de profonds ravins. Au Bronze Moyen il y avait, sur les pentes de cette colline, un grand glacis à contrescarpe.

22. TELL BEIT-MIRSIM, au Sud de Hébron, site fouillé par W. F. Albright (à partir de 1926). — M. Schaeffer relève ici également la couche de cendres séparant l'Ancien Bronze III du Bronze Moyen. Il y a, d'ailleurs, les traces de plusieurs destructions. Pour l'époque hyksos (Strates E-D) Albright a trouvé ici un système de remparts de terre battue avec un puissant glacis, comparable à celui de la forteresse hyksos de Beth-Pelet ; il y a aussi un fossé large de 10-12 m., qui se termine, vers l'extérieur, par une contrescarpe taillée dans la roche vive. Autres signes de l'époque hyksos : des flacons du type de Tell-Yahoudieh (peut-être destinés à contenir des huiles odoriférantes) et un fragment d'une statue de la déesse à serpent déjà mentionnée. Selon Shoefield, la cour d'une maison locale de l'époque des Hyksos avait une porte cochère assez large pour livrer passage à un chariot. Certaines maisons Étaient à deux étages, celui d'en bas servant d'abri au bétail, de grenier ou de dépôt pour outils.

Notons qu'on observe exactement la même disposition dans les demeures de plusieurs peuples du Caucase. Chantre note au sujet des Ossètes :

> Dans quelques anciens aouls *... les chambres ont été creusées dans le rocher même. Le rez-de-chaussée est occupé par des animaux... On arrive au premier étage par un escalier extérieur en pierre, très étroit et très grossièrement fait[1] [2].

Un recueil ethnographique russe déjà cité (1883) [3] rapporte la même chose au sujet des Svanètes (Géorgiens) : Chez les Svanètes de vieille souche on voit des « maisons-tours n : au rez-de-chaussée, un silo ou une écurie ; plus haut, une

1. Villages.
2. *Recherches Anthropologiques dans le Caucase,* t. IV, 1887.
3. *Le* Caucase. Recueil réalgé par P. SÉMÉNOV (La Jîtrssfe *Pif(o~ resque,* vol. IX, Saint-Pétersbourg, p, xix).

grande pièce pour la réception des visiteurs, etc. ; dans les autres étages dorment les patrons et la maisonnée.

Nous nous tournons maintenant vers le Sud de la Palestine, pour suivre la chaîne des remparts hyksos qui, dans son déroulement implacable, s'avance vers l'Égypte.

23. TELL-ADJUL, ancienne GAZA, au cœur de la Marche palestinienne du royaume hyksos. — Fouilles de Sir Flinders Petrie et de ses collaborateurs (dès 1931). Le camp retranché est rectangulaire avec des angles arrondies. M. Schaeffer note ici, au-dessus des strates du Cuivre, vers 2100, une « période de désolation », déjà vue ailleurs. Les strates superposées sont, à leur tour, divisées en deux niveaux par une couche de cendres qui, selon M. Schaeffer, est l'œuvre des Hyksos. Le niveau III, qui est sous les cendres, contient des scarabées datant de la fin de la XII° dyn. ; ils précèdent les Hyksos ou marquent la période de leur infiltration. D'autre part, on a trouvé ici une « théière », datant de 1800 environ et une bouteille du type de Tell Yahoudieh, de 1785-1750 environ.

Au-dessus des cendres se situe le niveau des Hyksos : des scarabées portant le nom de leurs pharaons Shesha (Assis) et Apepa I, puis un nom inconnu, Ysan de la Mer ou Ysaanen.

Dans ce niveau Petrie a trouvé d'autres vestiges très importants : un sanctuaire où il n'y avait ni *les figurines habituelles de divinités en terre cuite, ni emplacement destiné à une statue.* En outre, il y avait des enterrements à cheval. Le mort était placé sur le dos, en position détendue, les mains ramenées sur la poitrine. Le cheval était posé au milieu de la fosse. Selon Olmstead, les Hyksos mettaient leurs morts dans des cercueils en planches minces, au camp même ou dans sa proximité. Petrie signale également une tombe contenant un âne. Partout on trouvait des toggle-pins.

Une de ces tombes remarquables fut publiée en 1934. C'était une fosse circulaire avec deux niches latérales arrondies. Une de ces niches abritait un squelette humain intact ; dans la fosse centrale il y avait 6 jarres et les restes d'un squelette de cheval ; dans une autre niche, se trouvait une masse compacte de squelettes humains démembrés et 5 crânes dont 4 privés de leur mâchoire inférieure.

Le même niveau a livré ensuite un scarabée au nom d'Ida-Seth et un beau mors de cheval en bronze, composé d'une

petite barre et de deux petites roues à ses extrémités ; leurs jantes étaient garnies de petits clous tournés vers l'intérieur.

La campagne de 1938 a permis à Pétrie de distinguer à Gaza les traces d'un camp retranché plus ancien que celui des Hyksos. Leurs prédécesseurs étaient des nomades qui avaient conquis le Delta au cours de la Iro période intermédiaire (2300-2065). Le plus curieux est que ceux-là établissaient également des glacis. Leur camp était, de trois côtés, entouré d'un fossé ayant 9 m. 60 de profondeur et 960 m. de longueur. Le glacis qui menait du rempart du camp vers le bord du fossé, était long de 16 mètres et incliné à 34°. Du quatrième côté, le tell avait une pente abrupte qui descendait directement dans un wadi. Ces gens bâtissaient en briques noires.

Les fortifications plus récentes, celles des Hyksos, se réduisaient à un fossé ayant une pente de deux côtés et étaient analogues aux fortins des Turcomans. Le palais des Hyksos était également édifié en briques noires. Selon Petrie, les Hyksos venaient de la région Caspienne. Ils étaient de petite taille. « Comme des Huns », aimait à dire Petrie [1].

Parmi les diverses trouvailles, mentionnons des scarabées représentant une déesse, tantôt vêtue, devant un arbre sacré ; tantôt nue, une fleur à la main. Selon Petrie, cela ne répond pas au culte des Hyksos. Il mentionne aussi un anneau en fil d'or, d'origine irlandaise, et un ruban d'or orné de rosettes à 4 et à 5 pétales. Petrie écrit : Le bandeau et les rosettes ressemblent aux objets trouvés dans le kourgan de Maïkop, décrit par Hančar. Date : 1600, sous les derniers Hyksos.

Dans les strates plus récentes E. Mackay a trouvé un pendentif discoïde orné d'une étoile repoussée. M. Schaeffer signale les mêmes à Ugarit (1600-1450), au Talyche et dans le dépôt de Shoushinak, à Suse. Notons que MM. Contenau et Ghirshman ont trouvé le même bijou à Tépé-Giyan, au Sud de la mer Caspienne. Ainsi Gaza des Hyksos se relie de nouveau aux confins de la Steppe. D'autre part, on a déjà mentionné (p. 80) des incrustations en os figurant des oiseaux.

Le sacrifice des chevaux, en ce site, a été étudié par Margaret A. Murray. Elle écrit : L'animal était tué, démembré, une partie de sa chair mangée. Il y a des indications

1. Cf. ci-dessous, p. 230.

claires d'un sacrifice ; « dans un cas, la disposition de l'enterrement montre que c'était un *sacrifice de fondation* ». L'auteur cite Hérodote IV, 60 : chez les Scythes, l'animal était étranglé, écorché et sa chair cuite au feu où brûlaient ses propres os. Témoignage confirmé par Ezéchiel 24, 3-5. Ceci explique pourquoi plusieurs membres manquent aux chevaux enterrés.

Mais il existe une autre coutume des Hyksos, observée par Petrie et décrite par M. Murray. Selon Hérodote IV, 62, les Scythes sacrifiaient un homme sur 100 prisonniers ; ils coupaient l'épaule et la main droite de leurs victimes et *lançaient* ces membres en l'air, les laissant là où ils étaient tombés. Ce sacrifice est rattaché par M. Murray à un étrange champ d'ossements trouvé par Petrie à Tell-Adjul en 1932 : un bras humain et autres membres retranchés gisaient à côté de restes d'animaux démembrés.

Cette observation de F. Petrie et de M. Murray est du plus grand intérêt. Mais on se rendra mieux compte de toute sa signification lorsque nous y aurons ajouté les deux maillons qui manquent à la chaîne : a) les coutumes de la Steppe antérieures à l'époque des Hyksos ; *b)* celles qui sont postérieures aux Scythes d'Hérodote.

a) Hančar décrit les tombes à cistes des steppes situées au Nord du Caucase ; ces tombes remontent à l'âge du cuivre. Le remblai du kourgan IV, de la région de Kislovodsk, contenait, au-dessus de ses huit tombes, un mélange d'ossements d'hommes et d'animaux, entiers et brisés. Les kourgans I et III ont livré des fragments de membres humains supérieurs n'appartenant pas aux squelettes trouvés dans les cistes. Plusieurs de ces os portaient des traces d'instruments tranchants *(Urgeschichte Kaukasiens,* 1937, p. 267).

&) Quant au témoignage de notre époque, nous le trouvons dans l'ouvrage capital de K. Neumann (1855) sur les Scythes, déjà cité (p. 22). En décrivant leurs rites de sacrifice, Neumann dit :

De même, la coutume des chamans d'aujourd'hui est de lancer en l'air leurs offrandes aux dieux (p. 251).

Voici ce que témoigne J. Gmelin qui a accompli un voyage à travers la Sibérie en 1738-1740 ; « Au cours d'une cérémonie de sacrifice chez les Boudâtes, les sacrifiants tenaient en main des tasses de bois remplies de koumys (lait de jument fermenté) mélangé d'eau-de-vie. Ils ont ensuite fait un pas en avant et projeté leurs tasses en l'air; et ceci trois fois » *(ib.,* p. 260).

Ainsi s’accordent les rites des nomades de la Steppe énéolithique, des Hyksos, des Scythes et des gens de la Steppe de notre époque.

Autre coutume importante : Fauteur note qu’après l’enterrement, une lampe allumée était placée au-dessus du tombeau et que son feu était probablement entretenu pendant un certain temps.

On mentionne ensuite une tombe (n° 101) où quatre ânes ont été sacrifiés et placés à un niveau plus élevé que les défunts. La tombe 411, par contre, contenait un cheval, au milieu de sa fosse centrale de forme ovale ; sur le pourtour de la fosse, quatre cavités ovales contenaient quelques squelettes humains posés sur le dos (fig. 17).



FIG. 17. — Tombe hyksos de Gaza (n° 411) avec un cheval. D’aprfcs Fl. Pctrle, *Ancient Gaza I_t* pl. 57.

Résumons donc : Ainsi apparaissent les liens indissolubles entre les Hyksos et la Steppe eurasiatique. On remarque l’aniconisme de leur culte. La lampe allumée au tombeau atteste que c’était un culte du feu ; le cheval indique son caractère solaire. Aussi M. Contenau a-t-il conclu, au sujet de ce sacrifice des chevaux : « Cet usage... semble bien impliquer chez les Hyksos un élément ethnique autre que les Cananéens... » *(Man.,* p. 1748).

24. TELL GEMMEH-GERAR, 8 km. au Sud de Gaza. — Un site où, 5-6 siècles après les Hyksos, semblent se reproduire certaines conditions historiques qui sont caractéristiques de leur invasion. Fouilles de Petrie (1927) selon lequel Gerar constitue un relais entre l’Est lointain (la Mésopotamie, l’Elam, l’Asie Centrale) et l’Égypte. Petrie a été particulièrement satisfait de l’exactitude avec laquelle il a pu dater ici les couches successives allant de l’époque de Thoutmès III (xv° s. av. J.-C.) à celle des Perses (v° s.). Un scarabée du

roi *hyksos* Shesha, remployé plus tard, a été trouvé par les fouilleurs dans la ville judéenne de ce site, sous le roi Amaziah (vers 810 avant notre ère). L'époque du pharaon Sheshonq (xe s. av. J.-C.) qui pilla le temple de Jérusalem après la mort de Salomon, se manifeste ici par la présence de curieuses pointes de flèches et pointes de lances, munies de petits crochets latéraux. D'après Petrie, ce genre d'armes provient de la région Caspienne, de Tobolsk et de Perm. Quant aux pointes triangulaires, leurs répliques se retrouvent surtout en Asie : en Sibérie, près de la mer Caspienne, mais aussi en Hongrie et ailleurs.

Ce môme niveau de Sheshonq a fourni également la preuve d'autres affinités avec l'Est : des roues dentées, provenant de la Steppe, déjà mentionnées plus haut (p. 54) et des modèles de chariots se rattachant aux types découverts par Pumpelly à Anau. « Toute la conception de ces chars carrés ou fourgons en bois appartient aux habitants de la steppe d'Asie », écrit Petrie *(Gerar,* 1928, p. 30). Non moins significatives sont les figurines en terre cuite du bétail bossu trouvées ici et représentant des espèces asiatiques et, plus particulièrement, d'origine *indienne.*

Ainsi, il y a une série d'affinités avec l'Asie Centrale, qui remontent au x® s. mais marquent probablement une vieille route de la pénétration des Elamites et des gens de la Steppe en Égypte. Petrie a donc attribué des traces à Sheshonq, «homme de Suse », à juger d'après l'identité de son nom et de celui du dieu élamite Shoushinaq. D'après Petrie, ce condottiere a passé, vers 960, avec ses guerriers nomades turcomans par Bashan et le pays de Moab, autrement dit par la route de Kedarlaomer biblique (Gen. 14) et ensuite par Gerar, pour atteindre l'Égypte où il devait devenir le chef des mercenaires libyens, puis fondateur de la XXII® dynastie.

Les origines de cette dynastie ne sont pas encore définitivement établies. Toutefois, dans un de ses comptes rendus de fouilles, M. Montet penche pour une opinion identique à celle de Petrie, en constatant que, dans cette famille, les hommes portent généralement les noms de Sheshonq, Nemarot, Osorkon et Takelot, qui ne sont qu'une réplique des noms élamites et accadiens : Shoushinaq, Sargon, Teglat et Nemrod. L'auteur conclut : « Ainsi ces étrangers venus de Mésopotamie avaient su mener leurs affaires à bien » (Les *constructions et le tombeau d'Osorkon IJ à Tanis,* 1947, p. 9). Il note ensuite que « la haine des Israélites était vivace chez les Sheshonq »,

ce qui n’est pas facile à comprendre, car il reconnaît aussitôt que, du vivant de Salomon, ce Sheshonq I s’empressa d'accueillir Jéroboam, le futur roi d’Israël, et lui donna pour épouse une sœur de sa femme. Jéroboam n'était-il pas Israélite ? On a l’impression qu’il s’agissait beaucoup moins de haine que de l’envie de piller le trésor de Salomon.

D’après Breasted, une inscription de Sheshonq atteste qu’il s’était occupé d’un conflit au sujet d’un puits dans l’oasis de Dakla ; ce conflit fut réglé devant le Maître de cet oasis, le dieu Soutekh. Ainsi le culte du dieu des Hyksos était célébré et a survécu à l’Ouest de la frontière égyptienne. *(Camb. Ane, Hist.,* III, p. 261). Au sujet de ce culte nous trouvons d’autres précisions dans le compte rendu de M. Montet cité plus haut ; notamment, que Sheshonq I n’était pas « farouchement opposé » à Seth et qu’il tolérait ce culte dans les oasis et ailleurs. L’attitude des descendants de Sheshonq reste la même. Osorkon II (dès l’an 870), dont le nom est une fois orthographié *sarru~kênu,* « ressemblant étrangement au nom de Sargon en cunéiformes », admet, pendant une cérémonie religieuse à Bubaste, que les prêtres de *Seth* se forment en procession en même temps que ceux d’Osiris, d’Isis et d'autres dieux. Ce qui attire surtout l’attention de M. Montet, c’est le fait que tous ces prêtres sont représentés sur les bas-reliefs de Bubaste en tenant d’une main un oiseau de basse-cour et de l’autre un poisson, offrande insolite en Égypte. « Il est permis de s’en étonner », remarque l’auteur et il ne trouve à cela un parallèle que dans le superbe groupe de granit trouvé à Tanis, les « porteurs d'offrandes », déjà décrits plus haut ; car, parmi les offrandes de ces « porteurs », on reconnaît les muges.

Il y a donc un certain enchaînement de circonstances qui se résume ainsi :

a) Une dynastie d’origine élamite (ou élamite à moitié) règne sur l’Égypte; *b)* sous cette dynastie, les prêtres de Seth (ou de Soutekh) participent à une fête officielle ; c) parmi les offrandes y sont admis les poissons ; *d)* ce trait rappelle les a porteurs d’offrandes ».

Il nous semble que ceci corrobore notre point de vue selon lequel il y a des affinités entre les « porteurs d’offrandes » et les Elamites, ces mêmes Elamites qui, à la tête de leurs mercenaires Manda, Goïm ou peut-être Habiru, traversaient les pays du Croissant Fertile et les steppes à l’Est du Jourdain jusqu’aux abords de l’Égypte. Ajoutons que l’offrande

du poisson nous oriente également du côté des peuples de la région Caspienne ou d'origine scythique. Ainsi, d'après Nicolas de Damas (64 av. notre ère) les Sindes du Bosphore Cimmérien jetaient sur la tombe autant de poissons que le défunt avait tué d'ennemis.

Notons à ce sujet qu'une expédition récente (1936) dans les plus anciennes provinces de la Géorgie, décrite par A. Robakidzé, a établi, dans la région de *Trialéli,* des survivances très tenaces du culte du poisson, emblème de fécondité ; on les observe chez les Géorgiens, les Tcherkesses et les Ossètes. N. Marr et J. Smirnov ont étudié les nombreuses représentations en pierre du poisson, disséminées en Géorgie et dans l'Arménie du Sud. *(Ethnographie Soviétique,* 1948, *2,* pp. 120 ss.).

D'autre part, les Chionites-Hephtalites, adorateurs du feu, du soleil et de chevaux sacrés, avaient un dieu solaire Sun. Devant son temple se dressait le squelette d'un poisson. Le roi de ce peuple portait une couronne ornée d'un *poisson* d'or et était assis sur un trône en or en forme de cheuaf, les deux attributs du dieu Soleil (R. Ghirshman, *Les Chionites-Hephtalites,* p, 122).

Dans ces conditions, ne pourrait-on pas se demander : Sheshonq et ses descendants ne perpétuaient-ils pas en Égypte un culte ayant quelques points de contact avec celui de Soutekh, installé à Tanis par les Hyksos, six siècles auparavant ? L'aversion des Égyptiens pour le poisson n'était-elle pas due au fait que c'était un des symboles sacrés (de la fécondité, comme le cheval) propres aux envahisseurs venus en Égypte, à plusieurs reprises et dès les temps préhistoriques, de l'Est lointain ? Mais nous aurons plus bas l'occasion de revenir aux problèmes de la religion des Hyksos.

25. TELL FARA. — Beth-Pelet, selon Petrie; Sharuchen, selon d'autres auteurs. 18 milles au Sud de Gaza. — Fouilles de Pétrie (1928). On a déjà mentionné un scarabée figurant Réshef et une écuelle provenant de ce site.

Celui-ci se distingue par des ouvrages défensifs impressionnants. C'est une colline s'élevant jusqu'à 354 pieds (110 mètres) au-dessus de la mer et située à l'Est du Wadi Ghazzeh vers lequel elle descend en pente raide. On se rappelle l'habitude des Eurasiatiques de loger leurs remparts sur un plateau surplombant une rivière. Faute de la Volga, il a fallu se contenter du Wadi Ghazzeh ; mais les défenses

sont ici plus élaborées que ne seront celles de la Steppe.

Deux ravins, notamment, protègent Tell Fara au Nord et au Sud ; un puissant fossé, dont les bords sont à 25 m. l'un de l'autre, défend le site à l'Ouest. Du bord extérieur du fossé une *contrescarpe* descend vers le fond ; elle est longue de 9 m. et inclinée à 40°. Le côté intérieur du fossé s'élève verticalement sur 2,5 m., puis se prolonge par un *glacis* long de 20 m. et incliné à 33° menant à la colline. Tout cela est en terre calcaire cimentée et forme un vrai guet-apens pour les assaillants.

Petrie remarque qu'un système défensif semblable se trouve en Égypte, à Tell Yahoudieh et à Héliopolis ; et il ajoute qu'Albright en attribue l'origine aux tépés de l'Asie Centrale. Petrie fait ressortir également que les Sémites, par contre, se représentaient la ville comme entourée de murailles et non de remparts à glacis.

On a trouvé ici des toggle-pins et 114 scarabées. Selon Petrie, ce sont des types dégénérés des XII^C^-XIII° dyn. L'installation des Hyksos, dit-il, a dû commencer avant la fin de la XIIe dyn. Il y avait donc, au début, une infiltration qui a duré plusieurs dizaines d'années. '

Un des scarabées portait le nom de Khian.

Les fouilles en Israël continuent à apporter de nouveaux témoignages de l'époque hyksos. Ainsi, entre septembre 1950 et octobre 1951, MM. Ory et Dr. I. Ben-Dor ont dégagé un cimetière hyksos découvert près de la colonie Na'an, dans le Nord de la Shephela. Le site a livré des tombes le long desquelles étaient aménagées des plateformes mesurant 1 m. 40 sur 1 m. 10 et hautes de 27 cm., construites en briques 20 x 15 X 8 cm. Ces plateformes servaient à marquer l'emplacement de la tombe et peut-être comme tables d'offrandes. Les tombes contenaient des jarres à deux anses, des flacons noirs de Tell el-Yahoudiéh et autre poterie caractéristique du Bronze Moyen II palestinien. Dans la tombe 18 on a pu relever la disposition exacte du mobilier funéraire autour du défunt: l'épée au côté, un bol sur l'épaule gauche, une hache en bronze sur l'épaule droite *(Am. Journ. Arch.,* v. 56, 2, 1952).

CHAPITRE X

RÉSULTATS DES FOUILLES. ÉGYPTE

CONCLUSION DU RÉSUMÉ DES FOUILLES.

26. TELL EL-YAHOUDIÉH, en Égypte (à 20 milles au Nord du Caire). — Ce fortin fait la suite naturelle de tous les précédents. Fouilles de Petrie (1906). Des remparts de terre battue munis de longs glacis ont été aussitôt reconnus par ce savant comme étant étrangers à l'Égypte. Il a eu l'impression que les occupants de ce camp n'étaient pas habitués au combat corps à corps. En effet, un *glacis* recouvert de plâtre blanc s'élevait de la terre à un angle de 27° pour atteindre 22 m. de hauteur. Là commençait la plateforme du remblai, large de 42 m. qui entourait le camp. Ce remblai était fait en sable mêlé de briques. L'intérieur représentait un rectangle irrégulier ; un de ses côtés avait 480 m. de longueur. Ce camp pouvait contenir 40.000 à 80.000 hommes avec leurs chevaux et leurs chars auxquels était réservée une montée en pente douce. Deux ou trois générations plus tard, le remblai a été remplacé par une puissante muraille de pierre.

A l'intérieur du camp a été trouvée une poterie noire incisée (déjà vue, cf. fig. 14) et des tombes où abondaient les scarabées des XIII[e]-XVIII® dynasties, dont un portait le nom de Khian.

27. HÉLIOPOLIS, 11 milles au Sud de Tell Yahoudieh. — Fouilles de Petrie (1912). Un grand camp retranché formé d'un remblai de terre battue et de sable, revêtu de briques. Le plan en est carré avec des angles arrondis. A l'origine, ce remblai devait avoir 20 pieds de hauteur ; par contre, sa largeur atteignait 140 pieds. Le *glacis* intérieur subsiste encore. Analogies multiples avec Tell Yahoudieh.

Nous pouvons donc conclure que le mouvement des Hyksos ne s'est nullement épuisé en arrivant à la frontière d'Égypte, comme l'ont pensé certains auteurs. Au contraire, on a l'impression que les Hyksos ont effacé, pour un siècle

et demi, la frontière entre la Palestine et l'Égypte. Il est vrai que, selon R. Weill, les Hyksos n'étaient que des princes du Delta se servant de mercenaires. Mais E. Meyer a déjà remarqué qu'avec ce genre d'hypercritique on pourrait aussi bien affirmer qu'il n'y a pas eu de conquête normande d'Angleterre.

Dans son œuvre posthume : *XII*[e] *dynastie, Royauté de Haute-Égypte et domination hyksos dans le Nord* (Le Caire, 1953), R. Weill réduit à peu de chose, comme toujours, le rôle des Hyksos, mais, en même temps, il réduit au minimum l'intervalle entre les deux périodes intermédiaires et relève surtout les affinités entre les deux vagues d'envahisseurs.

Nous nous sommes déjà arrêté sur ces affinités en les constatant d'abord à Byblos, ensuite à Gaza.

En poussant à l'extrême la chronologie courte, R. Weill écrit, en substance, ceci :

La première période intermédiaire se réduit à l'intervalle entre les années 2080 et 2035, sous la VI II[0] dyn. K C'est alors qu'a eu lieu l'invasion des « Barbares d'Asie » qui subsistent dans le Delta jusqu'à 1890 environ. Ces envahisseurs ne sont donc séparés de la vague suivante que par quelque 160 ans.

L'auteur cite H. Frankfort et, plus bas, nous compléterons ces citations [1 2 3]. Il poursuit : Plusieurs indices permettent de conclure au caractère nettement asiatique de cette première invasion. Il s'agit d'emploi d'un type de cachets ronds ou arrondis, appelés « button-seals », décorés de motifs non-égyptiens. Selon H. Frankfort, les scènes qu'on y .trouve gravées (personnages à tresse, buvant du vin à l'aide d'un long roseau enfoncé dans une jarre) appartiennent à la glyptique de la Haute Syrie ou plutôt de la Cappadoce. Ce type de cachets a servi, en Égypte, de transition entre les cachets cylindriques, en usage sous les six premières dynasties, et les cachets-scarabées de la XII° dyn. et des suivantes.

1. « Sur quelles preuves R. Weill sc basait-il pour révolutionner un pçu plus... la chronologie orientale ?... [Ces preuves] n'emportent Sas la conviction. Les archéologues mis en cause, notamment f. SchaefTer, se sont insurgés contre sa manière de voir... Je ne pense pas que les égyptologues et les orientalistes modifient leurs positions après le travail, encore une fois très érudit, de R. Weill. » (B. COVHOYEH, JïB, 1955, n° 2, p. 307.)

2. Selon *Egypt and Syria in the Ist Intcrmed. Perlod* de H. Frankfort.

Le décor de « button-seals » est, d'après R. Weill, un mélange de motifs babyloniens (ou, selon H. Frankfort, de l'Anatolie Orientale) et égyptiens, aussi bien qu'une imitation de ces derniers.

Ajoutons à cela que le remplissage du fond par de petits animaux, le *horror vacui* qui se manifeste dans la décoration de ces cachets, est un trait d'art *animalier* et nous oriente vers la Steppe.

H. Frankfort et, à sa suite, R. Weill soulèvent enfin le problème des noms propres qu'on trouve inscrits sur ces cachets particuliers. Deux de ces noms, Tereru et Khendu, se *retrouvent,* en effet, dans une liste de noms royaux d'Abydos, comme appartenant à la Ire période intermédiaire. R. Weill croit pourtant que Khendu est du temps *hyksos,* c.-à-d, plus récent ; plus que cela : c'est un nom illusoire, « remplissage gratuit ». Mais il accepte *Tereru,* que déjà Petrie considérait comme un seigneur du Nord de la première période en question.

D'après R. Weill, cette interprétation de Petrie est « séduisante », « plus intéressante encore lorsqu'on relève quelques caractères *extrêmement hyksos* » (c'est nous qui soulignons) dans le dessin d'un de ces cachets composites : des bras levés, aux mains en K boucle fermée », etc.

Retenons donc ce point : les vestiges de la Iro période intermédiaire apparaissent comme « extrêmement hyksos ». Mais qui étaient ces Protohyksos ?

Doit-on penser aux Amorrites, Syriens, Cappadociens ? R. Weill s'en tient à une définition d'ordre général, tout en rendant le rôle des envahisseurs aussi effacé que possible :

> ... ne verra-t-on point se présenter cette idée que les deux grands épisodes asiatiques pourraient être des phases successives... du phénomène d'une longue et lente arrivée asiatique... dont la grande domination de la XIIe dynastie s'accommoda... L'image de pareille introduction étrangère, ininterrompue, irrésistible et acceptée comme un phénomène dé la nature, n'est point invraisemblable... (pp. 194-195).

Constatons qu'il ne s'agit plus de simples mercenaires au service des princes d'Avaris révoltés. Les mercenaires ne pouvaient pas implanter en Égypte tant d'innovations audacieuses.

D'autre part, nous exposerons plus loin la lutte qu'avaient

à soutenir, contre les Hyksos, les pharaons des dynasties postérieures. Ceux-ci, en tout cas, n’ont pas du tout considéré les Hyksos comme un phénomène de la nature auquel il fallait se résigner.

Quant à la parenté entre les Protohyksos et les Hyksos, outre les observations de R. Weill et les considérations déjà exposées plus haut, en voici d’autres preuves. Dans le compte rendu des fouilles de Kafr-Amar, en Égypte, exécutées par Petrie (1915), on trouve à la p. 8 la mention d’un a button-seal » décoré du svastika (pl. XIV) et provenant d’une tombe de la VI[e] dyn. (2423-2300). C’est notre fig. 18 *a.* Ailleurs Petrie publie un autre cachet-amulette de ce genre trouvé par lui dans un site égyptien datant de la VII[e] dyn. (notre



Fia. 18. — Cachets anciens.
a. Sous la VI[e] dyn. *b.* Sous la VII* dyn. c. de Zendjirli.

fig. 18 &) *(The Making oj Egypt,* 1939, pl. LX, II). Voici donc deux indices d’infiltration de cet emblème eurasiatique en Égypte, en pleine première période intermédiaire, car le svastika provient de l'Iran, de l’Elam et de l’Inde préhistorique, comme l’a établi Herzfeld. Et ceci donnera un coloris ethnique plus précis à la définition générale formulée par R. Weill.

Nous en sommes d’autant plus sûr que, vers la même date, le svastika apparaît à l’extrémité opposée de la route qui mène les envahisseurs anciens, surgissant au Nord du Croissant Fertile, vers l’Égypte r à Zendjirli, en face du coin N.-E. de la Méditerranée, c.-à-d. devant l’entrée même du couloir syro-palestinien. Le compte rendu des fouilles conduites par F. v. Luschan [1] donne à la page 158 la description et

1. *Ausgrabungen in Sendschtrll,* V, Berlin, 1943.

dans la planche 37 *i,* la reproduction d'un cachet en marbre rouge (notre fig. 18 c). Il porte un svastika aux bras arrondis, accompagné de 13 petites cupules. Ce cachet a été trouvé isolé, dans une couche de décombres, et l'auteur admet l'impossibilité d'une datation exacte, mais insiste sur l'ancienneté du document qu'il situe au tournant du IIIe et du IIe millénaire.

Mais la réapparition du svastika dans notre champ de vision nous impose une autre observation. Il semble qu'on n'a encore relevé aucune idée-maîtresse dans l'encadrement



FIG. i9. — Scarabées de Megiddo et de Beit-MIrsim.

graphique qu'on voit border la face de la plupart des scarabées. Cet enchaînement de spirales poursuit-il le seul but esthétique ? Si les scarabées sont déjà connus sous les dynasties anciennes, on a noté plus haut leur épanouissement particulier sous les Hyksos. N'y a-t-il aucun rapport entre le décor à spirales, d'une part, et les goûts et les croyances des Hyksos, d'autre part?

Or, en observant attentivement les contours de cet encadrement, on y percevra, dans plusieurs cas, le même svastika dont les branches s'arrondissent, s'amplifient, se multiplient et s'enchevêtrent, mais dont une réminiscence subsiste : *l'initial mouvement rotatif.* Il suffit de comparer avec nos fig. 18 *a,* 18 *b* et 18 c, la fig. 19 *a* représentant un scarabée hyksos trouvé par *Loud à Megiddo, daté 1750-1700 *(Megiddo H,* strate XII, pl. 149, 48), et la fig. 19 *b,* scarabée

découvert par Albright à Tell Beit Mirsim et daté 1700-1550 *(Arch. of Palest,,* 1949, pl. 15, 8).

Ce décor n'est qu'un dérivé du svastika énéolithique, cet emblème des gens du plateau iranien, de la Vallée de l'Indus et de la Steppe, adorateurs du soleil et du cheval sacré; le svastika est exprimé, dans cette phase, au moyen d'un élément graphique nouveau ; la spirale qui provient du Sumer, mais qui s'affirme dans l'art anatolien et égéen.

Cependant cette spirale elle-même n'est autre chose qu'une moitié du svastika dont les extrémités opposées ont été arrondies ou incurvées.

Voici, il nous semble, ce qui éclaire assez la nature et les origines de l'invasion hyksos : c'est l'irruption du svastika qui encercle de ses bras agressifs quelques hiéroglyphes gauchement imités. Poussée jusque-là par la Steppe, la roue solaire va évoluer en une frise tournoyante.

Avant de nous occuper des Hyksos tels qu'ils apparaissent en Égypte, jetons un dernier regard sur ce petit pays de Palestine tout hérissé de forteresses redoutables. Il semble s'être désagrégé en petites principautés militaires. Ces camps de guerre, dit H. Stock, indiquent une classe de guerriers se rangeant autour de leurs chefs. Il remarque : « Ces notions n'ont rien de commun avec la tradition sémitique cananéenne-syrienne ».

En effet, sous toutes les réserves qui s'imposent, on penserait plutôt aux ducs et barons d'une féodalité d'origine étrangère, condottieri d'hier, peu assurés du lendemain, attachés par des liens incertains à leur seigneur d'Avaris, prompts à se révolter, se coaliser ou se débander. Il n'y avait donc pas un peuple hyksos formant un bloc solide, mais plutôt une caste de conquérants et encore de composition ethnique bariolée, comme la Steppe dont elle était le rejeton.

On peut marquer ici, par anticipation, que, plus tard, ces conquérants commencent à s'assimiler aux peuples conquis. Mais les Indo-Aryens, élément dominant, vont garder pour longtemps leur onomastique propre. Albright constate qu'au xve s. les princes indo-aryens et hourrites, arrivés, probablement, en partie, à la suite des Hyksos, apparaissent établis partout en Syrie et en Palestine. Puis, détachés de leur milieu, ils se laissent peu à peu gagner par la civilisation du pays. Peut-on trouver à cela une meilleure illustration que cette éloquence purement sémitique qu'on trouve dans

les lettres de Shuwardata, prince de Kelté (Queïlat) ». Son nom vient du sanscrit et signifie « donné par le Soleil ». Ce prince du xive s., d'origine indo-aryenne, s'écrie dans une de ses lettres au pharaon : « Que le roi, mon Seigneur, demande: ai-je pris à quelqu'un un bœuf ou un âne ? » Cela coïncide, mot pour mot, avec les paroles indignées du prophète Samuel, à la réunion de Guilgal : « De qui ai-je pris le bœuf et de qui ai-je pris l'âne ?» (I Sam. 12, 3).

Il est vrai que Thoutmès III (1501-1447) affirme qu'il fut victorieux des Hyksos en Syrie et en Palestine ; mais nous savons qu'il a combattu surtout les Mitanniens et les Hourrites. De même Séti I (1313-1292) se vante d'avoir mis son pied sur la tète des Hyksos. Dans les deux cas, le terme Hyksos ne semble être pris que dans son sens général : « chefs des pays étrangers ». On l'a déjà vu dans le conte de Sinoukhé ou sur la fresque de Bcni-Hassan où est figurée une petite caravane pacifique de 37 nomades asiatiques, arrivée en Égypte vers 1892 av. J.-C.

Est-ce à dire que les Hyksos disparaissent complètement ? Nullement. Aménophis II (1447-1420) affirme que personne n'avait assez de force pour bander son arc royal : ni les Égyptiens, ni les princes de Retcnou (Palestine), ni ceux des Hyksos. Il s'agit donc d'un groupe ethnique particulier. Qui étaient-ils ? Pour les pays du Croissant Fertile, on se représente aussitôt les deux catégories éternellement opposées : les sédentaires et les nomades. De nos jours, ces nomades sont les Bédouins arabes. Mais attribuer la même origine aux Hyksos et aux autres groupes de nomades : les Habiru, les Sutû, les Goïm, les Akhlamou, du Bronze Moyen et Récent, ne serait qu'un anachronisme. On situe parfois l'origine de ces peuples dans un mythique désert syro-arabe. Mais Albright a expliqué que les tribus arabes ne surgissent pas, en masse, dans ce désert avant l'àge de la domestication du chameau, autrement dit avant le xm° s. avant notre ère. Nous chercherons donc l'origine des nomades anciens qui nous occupent, dans des steppes plus lointaines car les traces de ces envahisseurs témoignent d'une civilisation étrangère à l'Orient sémitique.

Nous revenons maintenant à l'histoire de l'invasion hyksos dans son ordre chronologique.

1. A l'Ouest de Hébron.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOQUE DES HYKSOS EN ÉGYPTE

CHAPITRE XI

A LA VEILLE DE L'INVASION

Convenons que nous n'avons relevé qu'une partie des remparts hyksos qui s'étendent vers le Sud. Save-Sôderbergh (1951) en a dressé une carte contenant 25 sites, dont il ne s'est permis de tirer aucune conclusion. Ces sites forment cependant une chaîne qui commence à la sortie des montagnes du Nord et du Nord-Est, par Sippar et Karkémish, se prolonge par Ras-Shamra, Khan Sheikhoun, Tell Masin, Tell Sefinat Noukh, Qatna, Tell et-Tin, Kadesh, Tell el-Kadi, Hazor, Tell Kisan, Megiddo, Tell Taanak, s'enfonce en Palestine avec Sichem et Jéricho, revient à la côte maritime avec Tell Djarisha, Ascalon, Tell ed-Duweir, passe ensuite par Tell Beit-Mirsim, Tell el-Hesi, Tell el-Adjul, Tell el-Fara et s'achève en Égypte par Tell Yahoudiéh et Héliopolis.

On s'aperçoit que 2 de ces sites sont situés sur l'Euphrate, 6 sur l'Oronthe, 6 sur la côte maritime, 3 sur le Jourdain, 2 sur le Nil ; et au moins 2 autres sur les wadis. Cela fait 21 sites sur 25 le long des routes naturelles des nomades.

Il va de soi que cette chaîne se constituait pendant de longues décades et qu'elle s'approchait de l'Égypte pas à pas. Les Égyptiens ne s'apercevaient-ils de rien ?

Cependant les signes de l'orage se multipliaient. Vers 2190 les Gouti, renforcés des *Indo-Aryens,* arrêtent l'expansion de l'empire sémitique d'Agadé. L'avant-garde de l'influence assyrienne en Asie Mineure, la colonie de Cappadoce, se trouve paralysée par d'autres *Indo-Aryens,* les Nésites. L'expansion amorrite, — peut-être, à ses premiers pas, une « symbiose » des *Indo-Aryens* et des Sémites, — se manifeste sur la .côte palestinienne d'Amanus jusqu'à Byblos et crée

le centre puissant de Mari, sur l’Euphrate Moyen. Vers 2000, une dynastie amorrite s’installe à Babylone et évince les Elamites. La descente hourrite, menée par les *Indo-Aryens,* aboutit à la création de formations importantes de Hourri, de Mitannî, de Nuzi (Arrapha). Enfin, un choc violent est donné par la pénétration des Rassîtes, guidés par les mêmes *Indo-Aryens,* en Babylonie (vers 1740), ce qui a pu éperonner le mouvement des Hyksos vers le Sud.

Et les Égyptiens ?

A la vue de cette débâcle de leurs voisins du Nord et se sentant mal armés et impuissants, ils cherchent à conjurer Forage avec l’aide de la magie. Des formules d’exécration contre les éventuels ennemis de l’Égypte, sont inscrites sur des vases ou sur des statuettes d’argile figurant des captifs aux mains lices. Ces vases seront brisés rituellement, ces captifs enterrés dans de petits sarcophages. L’ennemi, ainsi envoûté, courra à sa perte.

Deux séries de ces textes magiques ont été publiées, l’une par Sethe (1926), l’autre par M. G. Posener (1940). C’est un <t fichier » des ennemis de l’Égypte.

Les textes de Sethe sont, selon A. Ait (1954) du xix^0 s. Ils placent, à la tête d’éventuels agresseurs, les peuples (et non les princes) de Byblos et de Tyr, puis une peuplade de Palestine, les ‘Anaqim, avec les noms de leurs trois villes, *les mêmes* que celles qui sont mentionnées dans Josué II, 21[1] ; ensuite le pays de Koushou, puis les trois princes du pays de Shoutou (lybm, Kwshr, Te’nw) lequel semble s’étendre à l’Est du Jourdain. Leurs noms seraient, selon M. R. Dussaud, amorrites ; mais leur interprétation n’est pas aisée.

Les textes publiés par M. G. Posener remontent à la fin de la XIIe dyn., 1785 environ. Us mentionnent de nouveau le pays de Koushou ; mais, cette fois, à sa tête, se trouve un « chef de tribus ». Est-ce la marque des nomades ? D’autre part, on y voit les deux pays Shoutou, supérieur et inférieur ; les villes palestiniennes Roushalim (Jérusalem), Ascalon, Ashtarot, Eqron, Beth Shemesh, Sichem, Hatzor, Yapho, Acre (’Aqj), puis Byblos (Kbnj) ; les pays ou les tribus ‘Anaqim, Zebulon, Siméon ; les princes Zeboul-Hadad, Abourahan et autres. Dans cette liste, comme dans la précédente, il s’agit surtout de populations sémitiques, Cananéens et Amorrites ; cependant, on verra plus loin les raisons pour

1. Hébron, Debir, Anab.

lesquelles les ‘Anaqim et les Shoutou ne nous semblent pas êtTe des Sémites.

M. Posener met en relief le fait que les Égyptiens étaient bien renseignés sur ce qui se passait en Canaan et en Phénicie. Les scribes de la chancellerie égyptienne y connaissaient les noms des provinces, des tribus, des rois et des chefs'; mais la transcription égyptienne : m pour m ou b cananéens ; n pour n et pour 1 ; r pour r et pour 1 ; et surtout, le signe égyptien qui est l'équivalent d'aleph, pour 1 et pour r cananéens, voilà ce qui en complique la lecture. Dans certains noms on reconnaît l'élément Hadad ; ainsi s'appelait le dieu sémitique de l'orage.

Un des noms mentionnés dans ces textes nous paraît d'un grand intérêt. C'est au sujet de Siméon que M. Dussaud remarque qu'il s'agit là d'une ancienne tribu cananéenne fixée dans le *Négeb* dès la XII[e] dyn. Rappelons que c'est sur le territoire de la future tribu biblique de Siméon, absorbée plus tard par Juda, que se trouvait la forteresse Sharoukhen des Hyksos. Ici même se situaient d'autres villes aux noms significatifs : Hatzar-Soussa (Parc à Jument), Beth-Merkaboth (Maison des Chars) et même *Goshen,* localité du même nom que le lieu de séjour des Hyksos en Égypte et qui devait être assigné plus tard aux frères de Joseph (Josué 10, 41 ; 11, 41, 15, 51).

Ces noms, et surtout Goshen qu'on discutera, plus loin, nous semblent trahir leurs origines hyksos. D'ailleurs, après les Hyksos, la région du Négeb était peuplée d'Awites (Deut. Il, 23) habitants de « hatzéroth ». E. Speiser traduit ce dernier mot par « clôtures » et voit dans les Awites un groupe hyksos. I! est vrai que Rowley ne croit pas à l'ancienne présence de Siméon dans ces parages (cf. Gen. 34). Il nous semble, toutefois, que c'était là le foyer de la tradition hyksos en Canaan ; autour de Sharoukhen étaient probablement groupées leurs autres agglomérations, plus petites, où une fusion avec les autochtones a pu se produire. C'est en considérant l'intégration postérieure de cette région dans la tribu de Juda qu'on pourrait comprendre comment F Ancien Testament a pu conserver certaines précieuses réminiscences de l'époque hyksos.

De ces « Textes d'exécration » qu'on nous permette de tirer deux conclusions : 1) Les deux listes semblent indiquer la présence des nomades en Palestine. Rappelons-nous la dis-

tinction faite par Aménophîs II entre les Retenou et les Hyksos. 2) Comme on l'a déjà indiqué plus haut, les Égyptiens semblent connaître sur le bout des doigts leurs voisins sémitiques, les Cananéens, les Phéniciens et les Amorrites (depuis longtemps sémitisés) contre lesquels ils avaient préparé leur barrage meurtrier de malédictions. Donc, les peuplades mentionnées dans les Textes d'exécration ne pouvaient aucunement former le noyau du mouvement hyksos qui amène en Égypte des *inconnus.*

A. Ait (1954) pense que les Hyksos étaient les ennemis mentionnés dans les Textes de M. G. Posener; plus exactement ceux parmi ces ennemis qui s'étaient récemment établis en Palestine du Nord et en Syrie. Mais leurs noms ne se retrouvent pas en Égypte, sous les Hyksos. D'autre part, les scribes n'appliquent pas le nom « Hyksos », « les chefs des pays étrangers », à ces ennemis éventuels. Tel est, par exemple, le cas des 'Anaqim et des Shoutou. La situation ne change pas après la libération de l'Égypte. Les Égyptiens ne mentionnent pas les Shoutou, ni les Anaqim comme étant les Hyksos expulsés. D'ailleurs, les Shoutou continuent-ils d'exister ? Ne se sont-ils pas sémitisés pouT se dissoudre dans le peuple de Moab ? Nous voudrions, cependant, partager l'opinion d'Alt selon qui ces deux groupes ethniques pouvaient être associés au mouvement des Hyksos. Mais c'est pour cette raison même que nous ne croyons pas au caractère sémitique de ce mouvement ; car nous voyons dans ces deux peuplades des anciens nomades eurasiatiques.

CHAPITRE xn

LES HYKSOS EN ÉGYPTE

Toutefois, la stupeur et l'effroi des Égyptiens, lors de l'invasion des Hyksos, constituent un élément de première importance dans la description qu'en donne Manéthon. Josèphe cite cet auteur :

Je ne sais comment, la colère divine souilla sur nous, et, à l'improviste, un peuple de race inconnue venu de l'Orient, eut l'audace d'envahir notre pays. Grâce à leur force ils s en emparèrent sans

coup férir. Ils se saisirent des chefs, incendièrent sauvagement les villes, rasèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes avec la dernière crtiauté, égorgeant les uns, emmehant comme esclaves les enfants et les femmes des autres...

Résumons la suite. A la fin, ils firent roi un des leurs, Saiitis. Il résidait à Memphis ; il fortifia la région de l'Est, en prévoyant l'attaque des Assyriens. Il avait trouvé une ville d'une position très favorable, Avaris ; il la rebâtit et la fortifia de massives murailles. Il y établit une multitude de soldats pesamment armés, 240.000 environ. Il y venait en été, aussi bien pour leur distribuer le blé et la solde que pour exercer assidûment les troupes...

Manéthon écrivait quelque quatorze siècles après ces événements, et Josèphe cite cet auteur quatre siècles plus tard. Aussi les invraisemblances du texte commencent-elles à percer avec l'apparition prématurée des Assyriens ; avec les massives murailles qui ne sont que des remparts de terre, et avec le nombre des guerriers : 240.000, d'autant moins vraisemblable que Manéthon nous apprend plus loin qu'un Thoutmosis (Thémosis) assiégea plus tard Avaris avec 480.000 soldats.

Prêtre égyptien du m^e s. av. J.-C., Manéthon surgit lorsque l'Égypte est libérée, par la victoire d'Alexandre, de ses oppresseurs, les Perses. Les Égyptiens qui avaient beaucoup souffert, acceptent une hellénisation complète. Manéthon est chargé par Ptolémée Soter d'instaurer une religion nouvelle, un syncrétisme préfabriqué, le culte de Sérapis, qui doit amener une fusion des Égyptiens et des Grecs.

U Histoire de l'Égypte, composée par Manéthon, contenait certaines données historiques ; mais Waddell établit qu'une large part y était faite aux traditions populaires. Il constate : « beaucoup d'erreurs... dès le début... aucun sens historique réel... ». Selon Th. Reinach :

Le squelette en était fourni par les listes de dynasties et de rois tirées de registres sacerdotaux, la substance presque toute entière par les contes populaires de valeur historique très faible.

Cet ouvrage fut ensuite abrégé, agrémenté de plusieurs notations marginales et recopié par des scribes ignorants qui laissèrent les gloses se glisser dans le texte et qui défigurèrent les noms égyptiens. Il y avait donc une double corruption du texte parvenu à Josèphe Flavius.

Waddell considère comme exagéré le tableau qu'a fait Manéthoa de rinvasion des Hyksos : « Ce compte rendu... est évidemment dérivé de contes populaires égyptiens., » D'ailleurs, Winlock écrit que Manéthon « désirait surtout présenter un tableau d'Égyptiens pillés et massacrés par les hordes sauvages ».

K. Galling (1929) considère les textes de Manéthon concernant les destructions commises par les Hyksos, comme suspects.

Enfin, Säve-S ̈oderbergh conteste les « exagérations des propagandistes égyptiens ».

Quant à Josèphe, qui écrivait son *Contre Apion* en 93-96 de notre ère, Th. Reinach le juge ainsi :

Ni grand esprit, ni grand caractère... écrivain facile, abondant ; la valeur de son ouvrage... est incomparable; un avocat qui en a toutes les finesses et toutes les roueries...

Remarquons que Josèphe n'a pourtant pas hésité à assumer ce Tôle d'avocat dans une atmosphère lourde de haine. Les gloses contradictoires du texte de Manéthon provenaient du fait qu'à Alexandrie, au premier siècle de notre ère, tout le monde témoignait déjà un intérêt passionné pour le problème des Hyksos qui étaient considérés surtout comme des Pasteurs. Aussi bien les Grecs que les Juifs les identifiaient aux Patriarches, pasteurs par excellence, que la traduction de l'Ancien Testament fit connaître aux lettrés. Mais les détracteurs d'Israël y voyaient un moyen de discréditer leurs concitoyens juifs aux yeux des Romains. Ceci a incité Josèphe à écrire son œuvre *Contre Apion* en guise de riposte.

Ainsi *Y Histoire* de Manéthon ne peut être utilisée qu'avec précaution. Elle commence, d'ailleurs, ainsi :

A l'origine, l'Égypte était gouvernée par les dieux : Hefaestus, Hélios, Sosis, Cronos, Osiris, Typhon (Seth), etc. Leur règne a duré 13.900 [1] ans. Puis vinrent les demi-dieux, pour 1.225 ans; puis les « Esprits des Morts »... Sous la IX° dynastie, le Nil contint, pendant 11 ans, autant de miel que de l'eau...

Notons cependant que les listes des dynasties historiques de Manéthon sont considérées par les égyptologues comme vraisemblables. On peut croire que la description de la sou-

1. D'après la version arménienne. Ce sont des années lunaires; pour les solaires, 11 faut compter environ 10 fols moins.

daineté de l'invasion des Hyksos répond aussi à une certaine réalité.

Pour l'époque hyksos, Manéthon énumère les rois que voici : Après Salitis (Salatis, Saïtes) viennent Bnon (Bebnem, Bblm) Apachnan (Pachnan) Apophis, Ianna's (Annas, Staan, c.-à-d. Khyan) Assis (Aseth, Archlès) qui ont formé la XVe dyn. La XV1°, également des Hyksos, aurait régné 518 ans ; la XVIIe était composée de « Pasteurs qui étaient frères venant de Phénicie et de rois étrangers ».

Nous voyons que la durée du règne des Hyksos ne correspond pas à la réalité. Le terme « frères » s'emploie souvent, dans les lettres d'Amarna, avec le sens d'« alliés ». La mention de la Phénicie contient, peut-être, l'allusion à ce qu'un des relais précédents des Hyksos était Ugarit ou un autre site phénicien. Plus loin, le texte recopié par Josèphe contient cette remarque au sujet des Hyksos : a D'aucuns disent qu'ils étaient des Arabes. » Th. Reinach la commente ainsi :

Ce sont plutôt des corrections apportées à Manéthos par un commentateur auquel Josèphe les emprunte sans se rehdre compte de leur origine. Manéthos lui-même n'admettait certainement pas l'origine arabe des Hyksos puisque les chronographes qui ont reproduit la liste des rois pasteurs l'intitulaifent : a L'es rois étrangers [venant] de Phénicie, D

Quant au nom « Hyksos », Manéthon, cité par Josèphe, dit que cela signifie « Rois-Pasteurs », car *hyc,* dans la langue sacrée, est « roi » et sos « pasteur », dans la langue vulgaire. Notons qu'en effet, le copte a conservé le mot s/ios avec la signification « berger ».

Selon van de Walle, a il est actuellement établi que Manéthon n'a reproduit qu'une étymologie populaire de l'appellatif a hq. (w) khassout », « les chefs des pays étrangers ». Josèphe a, toutefois, consulté plusieurs copies de Manéthon et il ajoute :

Dans une autre copie, il est dit que l'expression *hyk* ne signifie pas rois, mais indique, au contraire, des bergers étrangers.

Cette étymologie populaire peut-elle contenir un grain de vérité ? On mentionnera plus loin le mot « sos », *pâtre,* dans certaines langues du Caucase également.

Abandonnons ici Manéthon, quitte à y revenir plus tard. Quant aux Hyksos historiques, leur invasion se situe après la XIIe dyn., dans la seconde période intermédiaire. Les premiers princes hyksos sont ‘Anti et Bbnm. Selon M. Ver-

coutter, il est possible que les pharaons de la XIII® dyn. aient réussi à les contenir, pendant un certain temps, dans le Delta. Cette XIIIe dyn. connaît des temps obscurs; son avant-dernier roi, Néhesi (le Nubien) doit se reconnaître le vassal des Hyksos qui, finalement, s'emparent de la Basse-Égypte et fondent leurs XV® et XVI® dynasties. La Haute-Égypte est gouvernée, à cette époque, par la XVII® dyn. de Thèbes, probablement tributaire des Hyksos, mais qui va inaugurer plus tard la lutte contre les envahisseurs.

Un papyrus de Turin, étudié par Farina, a confirmé l'existence de 6 rois Hyksos qui avaient régné pendant 108 ans au total. Ce serait le « premier groupe » des Hyksos, commençant par Salatis. D'après H. Stock et Save-Sôder-bergh, ce groupe règne de 1720 à 1610. Deux seulement de ces souverains, Apophis et Khian, régnent sur tout le pays d'Égypte. Le « second groupe », les épigones, règne de 1610 à 1560 environ, et leur pouvoir est de nouveau réduit au Delta.

Winlock a proposé une division un peu différente : Salatis : 1675-1662 ; Bnon : 1662-1654 ; Apachnan ; Khian : 1644-1604 ; Assis ; Apepi : 1600-1567. Khian prend Thèbes en 1640. C'est son nom qui a été trouvé en Syrie, en Babylonie et en Crète. Van de Walle remarque qu'il est gravé sur des objets de petite dimension : un couvercle de vase, un lion de granit, un bloc détaché. D'après Olmstead, ces objets n'impliqueraient que des relations diplomatiques ou commerciales.

D'autre part, plusieurs noms d'Hyksos ou de leurs vassaux et serviteurs, non mentionnés par Manéthon, ont été trouvés sur des scarabées ou dans des inscriptions diverses. On a déjà mentionné 'Anti. Il faut noter que l'adoration de la déesse phénicienne 'Anat par les premiers Hyksos n'est nullement prouvée. Par contre, les sources égyptiennes sont catégoriques : ils n'adoraient que Soutekh, leur dieu unique.

Un roi hyksos porte le nom Smqn que Burchardt a rapproché du nom du dieu hourrite Simiqe. M. G. Posener précise qu'il ne s'agit pas, dans ce cas, de l'hébreu Siméon : « Ce rapprochement a été rejeté. » Gustavs a proposé d'y voir le hourrite « Shimiq-eni », Shimiqe est Maître. M. Posener rappelle le nom d'un roi hittite de Karkémish : Samgar, qui, étant donné les particularités de la transcription égyptienne, pourrait être rapproché de Smqn. Quant au nom Bblm ou Nblm, Albright l'a comparé à Naplimma, prince de Qatna. On a déjà vu les noms trouvés par Petrie : Shesha, Ysaanen. Salitis (Salatis) a été longtemps rapproché de l'hébreu « shalit »,

gouverneur, (Gen. 42, 6) mais Waddell atteste que ce titre ne se retrouve pas dans les inscriptions.

Khian a été interprété par Ungnad comme venant du hourrite où ce mot signifie « petit ». Enfin, pendant les fouilles récentes à Inchass, Égypte, dans une nécropole de la XIII[e] dyn. et de l'époque des Hyksos, Labib a trouvé un scarabée portant le nom d'un roi hyksos Erdir, jusqu'à ce jour resté inconnu. Labib a aussi signalé qu'en 1932 on a déchiffré au Musée de Berlin une inscription faite sur un fragment de cercueil qui appartenait à un grand prêtre de Memphis, vers 700 av. notre ère; sa généalogie y est détaillée. Trois de ses ancêtres semblent avoir été des rois hyksos. Ce sont : 'Aaqan, que l'auteur traduit de l'égyptien : « L'âne est fort » ; Shark, et App (Apopi). Il y avait, en effet, trois souverains hyksos qui portaient ce dernier nom. Apopi I se donnait un surnom : « Maître du Cimeterre. »

En ce qui concerne les serviteurs des Hyksos, le nom de Jacob-Her, déjà vu, s'est rencontré sur plusieurs scarabées.

Sur le manche d'un poignard de bronze, trouvé par Loret à Saqqarah, est gravée une scène de chasse marquée de beaucoup de dynamisme, mais sommairement faite (fig. 22); une inscription atteste que c'était un cadeau offert par le roi hyksos, Maître du Cimeterre Apopi, à son serviteur NHMN. Selon M. Montet, c'est Nehemen, un nom égyptien, signifiant « grenadier »; selon d'autres auteurs, c'est Nahman, nom sémitique (signifiant « consolateur »).

Enfin, un chancelier des Hyksos s'appelait Hur. C'est un nom sémitique ; notons qu'un des rois madianites s'appelait également Hur (Num. 31, 8 ; Jos. 13, 21).

De cette rapide revue de noms hyksos se dégage une impression d'éléments hétérogènes : hourrites, sémitiques, hittites et autres ; mais tous ces éléments ne suffisent pas pour assurer une interprétation satisfaisante des noms des rois hyksos les plus marquants. Aussi Labib constate-t-il : a II y a aussi des noms non-sémitiques comme Bnon, Khyan, Salatis et Apakhnan. »

Petrie a regretté qu'il reste bien peu de tombeaux hyksos en Égypte. Cependant Labib a trouvé à Inchass 70 sépultures hyksos. Ces dernières ont été décrites ainsi par M[me] Desroches-Noblecourt (1949) : Tombes modestes en briques crues ressemblant à des sarcophages au couvercle voûté. Chacun contenait deux alvéoles, avec des corps souvent

contractés. A une dizaine de ces tombes a été adjointe la * sommaire sépulture d'un âne [1], la tête posée sur une brique, au niveau du visage du mort. Mobilier : poterie noire incrustée, du type de Tell Yahoudieh ; des scarabées hyksos.

Ainsi les tombes d'Inchass confirment que les coutumes funéraires des Hyksos n'étaient ni égyptiennes, ni sémitiques. Il est vrai que chez les Amorrites de Mari, conclure une alliance se disait « : tuer l'ânon de l'alliance ». Mais le P. de Vaux souligne que l'âne n'y était jamais réellement sacrifié.

D'autre part, Labib remarque qu'à partir de l'époque hyksos, le mot dne est, en Égypte, déterminé, en écriture hiératique, par le signe du dieu Seth. L'auteur se demande si les Hyksos n'adoraient pas leur dieu sous la forme d'un âne ? Nous ne le croyons pas car, comme on l'a vu, Petrie a observé les signes d'un culte aniconique chez les Hyksos. Cependant, un *onagre* a pu figurer, nous semble-t-il, en tant qu'attribut d'une divinité solaire. D'ailleurs, les tombes à ânes appartenaient-elles aux Hyksos ou à leurs compagnons de route ? Rappelons-nous que Petrie a constaté une autre attitude des défunts dans les tombes hyksos que celle observée à Inchass. Enfin, Labib conjecture que l'exclusion de l'âne de la liste d'offrandes (Exode 34, 20) est, chez les Hébreux, une trace de l'ancienne adoration de l'âne. En appliquant le même raisonnement aux autres animaux désignés comme impurs dans l'Ancien Testament, on finira par s'imaginer un ancien « panthéon » hébraïque zoomorphe aussi riche que le panthéon égyptien.

La pauvreté des vestiges hyksos en Égypte a incité T. Säve-Sôderbergh à un certain scepticisme à leur sujet. Il écrit qu'on « ne trouve nulle part une claire indication de l'invasion d'un peuple étranger venant du Nord ...» Nous croyons que la chaîne des camps retranchés des Hyksos, dressée par Sâve-SÔderbergh Iuî-méme, contredit cette opinion. L'auteur poursuit :

Il n'y a nulle part un changement soudain de coutumes funéraires. Seul un nombre réduit de tombes à Tell Yahoudieh, Abusir el Melek, Qaw, Sedment et Deshasheh a été attribué aux Hyksos, mais cette attribution est incertaine... Celles d'Abusir appartiennent à la phase tardive de la période des Hyksos.

1. Il serait important de s'assurer qu'il ne s'agit pas d'onagres. Le squelette ne diffère pas beaucoup ; l'onagre a, en général, une tête d'flne. L'onagre provient de l'Inde.

A vrai dire, nous ne voyons pas beaucoup de raisons pour opposer les derniers Hyksos aux premiers. Mais Sâve-Sôderbergh se méfie des mouvements ethniques et adresse un avertissement à Engberg :

C'est une méthode bien dangereuse que de déduire un mouvement ethnique de la seule présence d'un certain type de poterie, s'il n'y a pas, en même temps, de changement important dans les coutumes funéraires ; et l'on peut souvent prouver que le changement du matériel archéologique est à attribuer simplement au commerce.

En ce qui concerne les coutumes funéraires, nous avons pourtant vu des enterrements hyksos tout à fait insolites à Gaza et à Inchass. Quant au commerce, que dire de ces singuliers « commerçants » hyksos qui, au moment de leur arrivée, pillaient leurs « clients » et marquaient souvent leur passage par des couches de cendres ? Mais Sâve-Sôderbergh ironise volontiers au sujet des migrations et invasions, en remarquant, dans une note : La présence d'un réchaud de marque suédoise [« Primus »], en Égypte moderne, démontrerait donc un mouvement ethnique venant de Suède et mûlé d'éléments latins...

Il nous semble qu'en raisonnant ainsi, on finira par affirmer que les gratte-ciel de New-York dérivent en ligne directe des wigwams des Peaux-Rouges. Mais Save-Sôderbergh semble surtout tenir aux coutumes funéraires et fl constate avec une sorte de satisfaction amère :

Pas un seul cheval enterré, ni même un os de cheval n'a été trouvé dans aucune des nombreuses tombes de la période hyksos en Égypte, et il n'y a pas un seul tableau de cheval...

Nous demanderons une réplique d'abord à J. Capart qui écrit : Un tabou « a empéché longtemps les Égyptiens de représenter dans leur art la figure du cheval ». Cet auteur suppose que le cheval était associé de bonne heure au dieu Seth ; que les Égyptiens connaissaient le cheval depuis longtemps car il existait chez les Libyens et les Asiatiques ; et que, durant la domination des Hyksos, ce tabou s'était émoussé : on n'en tenait plus compte[1].

Notons d'abord que cela corrobore le rapprochement que nous avons fait plus haut (p. 40) entre l'animal séthien et l'onagre d'un vase de'Tripolyé.

1. Jean CAPART, *Le cheval et le dieu Seth* (Mélanges Maspéro Le Caire, 1934, pp. 230-231). *

Laissons ensuite la parole à Winlock :

Un authentique squelette de petit cheval... enterré dans un énorme cercueil, vers 1500 avant J.-C., avec tous les honneurs témoignés habituellement à l'égard d'un membre de famille, a été déterré à Dcïr cl Bahri par Lansing et Hayes en 1936. L'animal... ne pouvait dilTérer en rien de ceux qu'utilisaient les Hyksos. Il avait des os légers et ne mesurait pas plus de 127 cm. de hauteur... naturellement, il n'était pas ferré. Leurs animaux... ayant un dos fragile, étaient toujours attelés à un chariot... car c'est seulement la déesse syrienne 'Anat qui est montrée à cheval...

Cet enterrement de cheval momifié est-il de 60-70 ans postérieur aux Hyksos ? Winlock souligne pourtant que c'est un cheval hyksos. Il s'agit d'un rite funéraire hyksos, à peine égyptianisé. Les traditions hyksos n'ont pas disparu entièrement avec l'expulsion des envahisseurs. Ainsi toute une dynastie d'origine hyksos, restaurateurs du culte de Seth, la XIXe, va surgir sous le Nouvel Empire. Selon M. Montet, ces pharaons, « les Séti, les Ramsès sont, en somme, des Hyksos plus égyptianisés que les Khyan et les Apepi » (Dr. *d'Avar,* p. 176). Enfin, nous avons vu un grand prêtre égyptien de l'an 700 av. J.-C. glorifier ses ancêtres hyksos.

Voici donc pour les coutumes funéraires. Mais Säve-Sôderbergh se méfie également des fortifications hyksos. Au sujet de celles de Tell Yahoudieh et d'Héliopolis, il remarque :

Malheureusement, je crois que l'architecte Ricke a raison, en supposant que ce sont, plus probablement, des fondations d'un temple... la pente douce du rempart favoriserait les attaquants...

Les fondations des temples ayant des pentes douces nous sont peu connues. Par contre, nous avons déjà vu dans quelle mesure les glacis de Sharuhen entendaient « favoriser D les attaquants. La parenté des défenses hyksos avec certains kourgans (Matronensky gor. cf. p. 25) et tépés de la Steppe a été amplement illustrée plus haut ; les tombes à cheval, et, d'autre part, l'onomastique et la toponymie des Hyksos, comme nous le verrons, attestent leurs origines nordiques, voire indo-iraniennes.

De ce scepticisme nous passons à une affirmation vigoureuse, celle de Winlock qui décrit les innovations introduites par les Hyksos en Égypte. D'ailleurs, Breasted l'a précédé, en disant que « la civilisation n'a pas souffert essentiellement...

»
les Égyptiens ont contracté une dette incalculable à l'égard de leurs vainqueurs. » Voici donc le tableau impressionnant brossé par Winlock [1] :

Avant les Hyksos, les Égyptiens étaient un peuple peu nombreux (plus d'un million), enfermé en lui-même, routinier. Leurs armes étaient un long arc, des flèches de roseau à pointes d'ébène, une hache de cuivre, une massue, un poignard ; enfin, un bouclier recouvert de peau de bœuf. Avec les Hyksos, apparaissent le cheval et le char de combat. L'un et l'autre portent les noms cananéens : ssmt (cheval) de « sous » ; mrkbt (char) et 'agit (chariot). Aussi bien Winlock que H. Stock l'expliquent par le fait que le cheval et le char furent introduits en premier lieu chez les Cananéens, chez qui les Égyptiens n'ont pas manqué d'emprunter ces noms.

Ce cheval ancien, continue Winlock, était à peine plus grand qu'un poney ; il était attelé au char par une large courroie et un collier en bois. Les Hyksos apportèrent un puissant arc composite formé de plusieurs couches de bois élastique et de corne. Les pointes de leurs flèches étaient en métal. Leur armure était composée d'écailles de cuivre cousues à une chemise de cuir. Plus tard vint le casque. Le manche et la lame du poignard étaient coulés en une seule pièce. Leur épée était à deux tranchants et pouvait être saisie des deux mains. Leur sabre à lame incurvée, « khépesh », a remplacé les sabres en bois du Moyen Empire. Beaucoup plus importante était l'introduction du bronze qui a transformé la métallurgie égyptienne.

Les fortifications hyksos, affirme Winlock, appartiennent aux larges plaines ouvertes. L'auteur les compare à celles des Huns, des Tatares et des Turcs.

Passons aux innovations plus pacifiques. C'était le « chadouf » qui a, enfin, permis aux Egyptiens d'améliorer l'irrigation de leurs champs ; un nouveau genre de soufflet, fait de deux sacs en cuir et manié à pied ; une méthode perfectionnée de tissage. Depuis l'arrivée des Hyksos, le bétail à bosse, apparenté au zébu de l'Inde, devient commun en Égypte. Winlock dit :

Si nous admettons que le bœuf à bosse vient du voisinage de l'Inde, nous avons là un autre rapport de nos nomades avec cette partie d'Asie.

1. *The rise and fait of the MIddle. Kingdom in Thebes,* New-York 1947.

Le marquage du bétail au fer chaud appartient aussi à cette époque car

nomades, ayant probablement certains droits de propriété individuelle, les Hyksos avaient à s'assurer la reconnaissance facile de leurs animaux dans le troupeau commun.

Inlassable, Winlock enregistre ensuite un nouveau type de rasoir ; des boucles d'oreilles ; le « nielle » ou l'emploi de l'émail noir dans l'orfèvrerie ; enfin, une sorte de lyre, un luth à manche long, le hautbois et le tambourin, comme nouveaux instruments de musique.

A ce tableau multicolore du progrès technique, réalisé sous les Hyksos, nous ajouterons quelques remarques :

1) Les Hyksos arrivés en envahisseurs s'assimilent bientôt et s'égyptianisent. On mentionnera un traité en mathématiques composé ou recopié sous le second des Apophis ; ainsi qu'un style, instrument d'écriture, oiïert par un roi hyksos à un scribe. Trois rois hyksos entourent leurs noms de cartouche et se donnent le titre égyptien de *hq' khswt.* Ce sont Smqn, Anat-Her et Khian. La vie se normalise à

- tel point que, selon Sâve-Soderbergh, les Hyksos reprennent à Kerma, dans la Haute-Égypte, un commerce pacifique avec les Nubiens. On y a trouvé les noms des chefs hyksos Sheshaï, Ma'aïbre et Jacob-Her.

2) Par contre, nous ne pensons pas qu'il faille attribuer aux Hyksos l'introduction de tous les bienfaits de la civilisation, énumérés par Winlock. Nomades, ils n'avaient aucun besoin du « chadouf ». C'était donc l'œuvre de ceux qui les ont accompagnés ou qui se sont joints à eux en cours de route. On pense aux bronziers ambulants et aux agriculteurs des oasis de la région Caspienne ou de la Mésopotamie. Les instruments de musique nous semblent provenir de la région

• voisine des Indes.

3) D'autre part, plusieurs de ces innovations nous orientent résolument vers la Steppe. Seule la Steppe a pu conduire en Égypte le bétail originaire de l'Inde.

De même pour le marquage du bétail. L'explication donnée par Winlock : faciliter la tâche d'un Hyksos, pressé de sortir ses vaches du troupeau commun, nous paraît un peu courte. Les troupeaux de villages ne sont pas considérables. C'est dans les immenses pâturages de la Steppe où rôdent les tribus nomades avec leurs énormes troupeaux de chevaux à moitié

sauvages, auxquels on laisse assez de liberté, que le marquage devient vital en cas de litige entre les camps voisins.

De même pour l'arc composite, un des instruments les plus efficaces de la conquête, puisqu'il rendait possible le tir dirigé des chars de guerre, ainsi que des remparts, précédés de leurs fameux glacis. Cet arc est une création de la Steppe. On s'en rend compte en lisant l'étude d'Okladnikov sur *Le Néolithique et l'âge du Bronze dans la région du Baïkal* (1950) où est traitée l'évolution de l'arc en Sibérie du Sud. C'est en 1929 qu'on y trouva des plaquettes en os qui avaient autrefois garni 16 arcs composites de l'époque en question. La longueur de chaque plaque allait jusqu'à 87 cm. Ces pièces de revêtement se taillaient en bois de cerf. La bande détachée était nettoyée et immergée dans les cendres du foyer pour être ensuite redressée. C'est alors que la plaque était mise au point pour être, enfin, collée au bois de l'arc. Chaque arc en comptait quatre. Graduellement, cet arc prend la forme du sigma grec. Ces arcs à long tir, plus tard dénommés scythiques, sont mentionnés par Eschyle.

Ainsi Winlock avait-il raison de définir l'invasion des Hyksos comme « un des plus grands événements de l'antiquité ». Ce qui ne veut pas dire que les Égyptiens, comblés de ces bienfaits non sollicités, en aient su gré aux vainqueurs. Ils n'ont pas tardé à mettre à profit toutes ces armes, le cheval et le char, pour déloger les Hyksos de leur pays aussi rapidement que possible.

CHAPITRE XIII

LA LIBÉRATION DE L'ÉGYPTE

L'histoire de la contre-attaque est connue de plusieurs sources.

Un conte populaire égyptien *(Papyrus Sallier I,* du xiv® s.) nous apprend que le roi Apophis régnait à Avaris et que toute l'Égypte lui payait tribut. Ce Hyksos a bâti un temple à Soutekh et lui rendait, d'une manière blasphématoire; un culte semblable à celui que les Égyptiens rendaient au dieu-soleil Re; il ne servait aucun autre dieu.

Il apparaissait tous les jours [dans ce temple] pour faire des sacrifices à Seth. Et les serviteurs du roi portaient des couronnes de fleurs, exactement comme cela se fait dans le temple de Re *(Ancient N. East. Tcxts,* publiés par Pritchard, p. 231).

Un jour, il envoya son messager au pharaon Seqnenre, à Thèbes, pour le sommer de supprimer l'étang se trouvant près de cette ville, car le bruit des hippopotames de Thèbes l'empêchait de dormir. Déconcerté par ce défi, l'Égyptien répond humblement qu'il fera tout ce que lui est dit. La fin de l'histoire manque (iô.).

Ce conte perd son caractère anecdotique lorsqu'on considère que la momie de Seqnenre, retrouvée, portait cinq blessures à la tête. Avant-dernier roi de la XVII® dyn. (1680-1580), il semble avoir déclenché la lutte contre Avaris.

Une inscription du roi Kamose, successeur de Seqnenre, recopiée par un élève d'une école de scribes sur une tablette de bois (dite de Carnarvon) raconte la suite de la lutte. Kamose tient conseil. Il se plaint aux grands de l'Égypte : A quoi sert mon pouvoir ? Nous sommes assis ensemble, moi, un Asiatique d'Avaris et un nègre d'Éthiopie et chacun tient sa tranche d'Égypte. Tout le monde est asservi aux Asiatiques. Je vais en venir aux mains avec lui et je vais l'éventrer, pour délivrer l'Égypte.

Un de ces grands rétorque : Les meilleurs de leurs champs sont labourés pour nous et notre bétail broute dans le Delta ; on ne l'enlève pas, et le fourrage est envoyé pour nos porcs, a II tient la terre des Asiatiques et nous tenons l'Égypte. »

Sâve-Sôderbergh commente ce morceau ainsi : Les Hyksos n'apparaissent pas ici en cruels et mécréants barbares, comme on les a dépeints dans des sources plus récentes. On peut s'arranger avec eux et vivre en paix. « Il n'est pas tellement certain que les Égyptiens préféraient payer tribut à Kamès plutôt qu'aux Hyksos. »

Selon K. Galling cette description du bon voisinage avec les Hyksos est une preuve de ce que les Hyksos ne se sont pas emparés des terres cultivables du Delta. S'ils ont écarté les chefs, ils ont laissé en place les paysans égyptiens ; d'où l'on déduit que l'invasion Hyksos ne constituait pas une migration en masse ; il s'agit plutôt d'une caste militaire s'appuyant sur des troupes exercées.

Remarquons à ce sujet que, nomades, les Hyksos n'étaient probablement pas intéressés à devenir agriculteurs en Égypte; et que tous ces guerriers étaient probablement accompagnés de leurs serviteurs et de leurs esclaves ; cela devait représenter une multitude assez imposante pour que l'Égypte soit prise d'assaut.

Notons que la multiplication des scarabées-cachets sous les Hyksos indique peut-être l'activité de leurs agents du fisc. Cependant, le système restait probablement primitif et débonnaire. Ce sont les pharaons du Nouvel Empire qui gaspillent leurs fonds pour bâtir, et c'est leur administration corrompue qui va pressurer la Palestine et la Syrie d'une façon impitoyable.

Toutefois, la réponse des grands a déplu à Kamose. La guerre a recommencé. Le texte mentionne une victoire. de ce pharaon sur un Teti, fils de Pepi, à Nefrousi. Selon les Textes de Pritchard, c'était peut-être un vassal des Hyksos. Selon Bilabel, c'était un général hyksos.

En tout cas, pour avoir raison des « barbares du Nord », les pharaons libérateurs ont dû s'assurer les services des barbares du Sud, en enrôlant sous leur bannière une tribu belliqueuse du Soudan de nos jours. La victoire finale échut au frère de Kamose, Amosis.

On possède également les inscriptions autobiographiques de deux officiers d'Amosis. L'un d'eux s'appelait aussi Ah-mose. Capitaine d'un vaisseau' nilotique, il a participé au siège d'Avaris et à la bataille qui a eu lieu sur un canal de cette ville, et il a reçu sept fois l'or de la récompense. Les Hyksos ont dû évacuer leur capitale. Nous apprenons aussi que leur forteresse du Négeb, Sharouhen, fut ensuite assiégée pendant trois ans. Selon Pritchard, il s'agit, peut-être, de trois campagnes successives.

Les Égyptiens ne poursuivent pas leurs ennemis et se tournent vers la conquête de la Nubie. La guerre en Palestine et en Syrie ne sera lancée que par Thoutmès III (1505-1450), de la XVIII^{0} dyn., et poursuivie par les Ramsès et les Séti de la XIX° dyn. (1320-1200).

Il faut mentionner aussi une inscription de la reine Hatshepsout (1505-1484) qui raconte qu'elle a restauré ce qui avait été détruit par les 'Amou (Asiatiques) d'Avaris « qui régnaient sans connaître Re* ».

De même, Mineptah, de la XIX° dyn., a laissé une inscription qui mentionne le temps où les rois impies de la Basse

Égypte tenaient le pays en leur pouvoir tandis que les rois du Sud étaient affaiblis.

Ainsi l'intermède hyksos a pris fin. Avec le Nouvel Empire, l'Égypte, réunifiée, réarmée et guidée par les rois énergiques des XVIII[e]-XIX° dyn., va suivre une politique d'expansion.

QUATRIÈME PARTIE

APRÈS LA DÉFAITE DES HYKSOS
LES CONSÉQUENCES DE L'INVASION

CHAPITRE XIV

L'ÉGYPTE ET L'ASIE

Cependant le chapitre hyksos est loin d'être clos. Avec les nouvelles armes, avec le cheval et le « chadouf », est venu un souille nouveau, souffle de la Steppe. Quelques piliers de la vieille tradition néolithique se sont insensiblement écroulés. La classe supérieure en Égypte est devenue un peu plus réceptive à une certaine fermentation d'esprit qui allait engendrer des idées nouvelles. Cette fermentation venait à la fois du dedans et du dehors : de l'héritage hyksos et des contacts avec les Asiatiques, Indo-Aryens surtout.

Comment résumer l'ambiance religieuse créée par les Hyksos ? Le seul culte païen aux tendances aniconiques et plus ou moins monothéistes que nous connaissons dans l'antiquité, est celui des Massagètes et de leurs congénères, les anciens Iraniens. La divinité des Habiru reste obscure, mais appartient, probablement, à la même catégorie. C'est le culte du feu, du soleil et du cheval, déjà vu. La religion des Hyksos nous oriente dans la même direction.

Ils adorent Soutekh qui est leur seul dieu ; ils ne veulent pas le remplacer par Re, la grande divinité solaire des Égyptiens ; mais ils célèbrent le culte de Soutekh de même manière que les Égyptiens adorent Re. C'était donc un culte solaire. Le fait qu'ils immolent les chevaux au cours des sacrifices aux morts et des sacrifices de fondation ; qu'ils enterrent leurs morts face au soleil et qu'ils allument des lampes sur les tombes, ne peuvent que nous confirmer dans cette opinion. Nous avons vu, d'ailleurs, des emblèmes solaires dans l'ico-

nographie séthienne (les parures de Seth de la stèle de 400) et une métamorphose solaire du même dieu autour de l'époque des Hyksos [x]. Le vrai nom du dieu hyksos nous échappe. Il se peut qu'il y ait eu quelque association purement phonétique avec le nom du dieu Seth, Setekh. W. M. Muller remarque que « toutefois, avant les Hyksos, la forme Soutekh n'est pas connue » *(Asien und Europa,* pp. 330 ss.). On a vu (p. 17) que les racines *sou, sout* s'identifient aux notions de feu et de lumière chez plusieurs peuples nordiques.

Sir A. Gardiner, dans son article sur la victoire du roi Kamose, estime que Seth s'était imposé aux Hyksos puisqu'il était le dieu de leur nouvelle capitale Avaris *(JEA,* III, 1916). Pour nous, accepter cette vue, ce serait oublier que Seth, tout en se présentant comme le dieu des étrangers, restait essentiellement un dieu du Désert et des ténèbres ; donc, en tant que tel, il pouvait très difficilement être accepté par les Hyksos, adorateurs de la force fécondatrice du feu, du soleil et du cheval. Par contre, si l'animal séthien provenait de l'onagre de la première vague des gens de la Steppe, arrivée en Égypte quelques siècles avant les Hyksos, cela pouvait faciliter l'identification de Seth avec le dieu des Hyksos.

Mais celle-ci était, probablement, l'œuvre des Égyptiens. Quant aux Hyksos, ils ne jugeaient probablement nécessaire ni de repousser cette identification, qui les aidait à s'entendre avec les Égyptiens, ni d'abandonner leur dieu pour Re, celui des vaincus. Mais, en même temps, ils ont dû percevoir que Re était le seul dieu égyptien pouvant se rapprocher du leur. La preuve en est faite par l'apparition, sur leurs scarabées, du titre « aimé de Re ». Ainsi un Apophis s'intitule « fils de Re » et Khian — « fils du soleil ».

D'ailleurs, peut-on affirmer aujourd'hui que Seth était le dieu d'Avaris *avant* l'arrivée des Hyksos ? M. J. Vandier écrit à ce sujet :

Il n'est pas certain que Seth ait été dès l'origine le dieu de Tanis ; son nom, en tout cas, n'apparaît sur le site qu'à l'époque hyksôs *(Manuel d'arch. égypt.,* II, 1955, p. 60).

De toute manière, on ne voit pas de preuve que le Soutekh des Hyksos était effectivement le Seth des Égyptiens. Veut-on faire confiance au Papyrus Sallier I, ce raccourci populaire

1. Et, aussi bien, durant la Ire période intermédiaire.

de l'attitude des maîtres d'Avaris à l'égard des Égyptiens ? - On y voit un conquérant qui, comme le prouve son défi, ne veut rien savoir des cultes locaux. Il les traite avec presque autant de dédain que Cambyse traitera les Apis ; et le culte de Seth ne semble pas faire exception puisque les hippopotames, contre lesquels Apophis s'élève, sont des animaux sacrés, ceux du dieu Seth.

Il est vrai que sur le scarabée de Beth-Pelet (fig. 16) on voit un hippopotame à côté d'un Réshef-Soutekh. Mais cette amulette du xn^B s. a pu appartenir à un Égyptien ou à un Cananéen et porter l'empreinte du syncrétisme de l'époque plus récente.

En 1934 M. R. Dussaud a repris l'idée de Gardiner sous une forme modifiée, en écrivant que les Hyksos, qui étaient des Cananéens, avaient adopté Seth d'Avaris en lui attribuant les traits d'un Baal sémitique[x].

Ce point de vue, comme celui de Gardiner, se base donc sur la présomption qu'en arrivant en Égypte, les Hyksos n'avaient pas une divinité tribale à eux, d'un caractère suffisamment accusé, et que Seth fut appelé à remplir ce vacuum.

Cependant les Hyksos ne nous apparaissent pas comme un ramassis de sauvages venus des quatre coins du monde et qui ne sont pas réunis que par l'envie commune de piller.

La chaîne imposante de leurs remparts bâtis conformément à une certaine conception immuable, les particularités persistantes de leurs rites funéraires, l'emploi du cheval et du bronze, tout cela témoigne en faveur d'une certaine cohésion ethnique et d'un certain niveau de culture.

Mais ce niveau présume, à son tour, un certain niveau de conscience religieuse. Que les Hyksos soient restés, en même temps, si peu évolués, en ce qui concerne leurs croyances, qu'au lieu d'un dieu tribal, emblème de ralliement, guide et protecteur, ils aient une tabula rasa, voilà ce qui nous paraît difficile à admettre. Les peuplades les plus arriérées de l'Antiquité, tout comme celles de nos jours, n'ont jamais manqué d'un système élaboré de notions religieuses, voire d'un panthéon. On ne s'imagine donc pas les Hyksos traversant toute la Syrie, édifiant partout des forteresses, mais incapables de se donner un dieu ; puis saisissant l'occasion de la conquête du Delta pour s'approprier un dieu égyptien et en faire leur dieu unique.

1. « Quelques précisions touchant les Hyksos », *RHR,* t. 109, 1934.

Quant aux « Hyksos-Cananéens », notons que les Cananéens ne sacrifiaient pas les chevaux dans leurs tombes et ne connaissaient guère de remparts en terre battue, munis de glacis. D'autre part, les documents archéologiques ne démontrent pas que les Hyksos ont « sémitisé » Seth. La stèle de l'an 400 et autres monuments certifient que, quatre siècles après l'expulsion des Hyksos, les *Égyptiens* du Nouvel Empire figuraient Seth sous la forme d'un Baal sémitique. Mais cela s'explique amplement par la vogue dont jouissaient, à cette époque, les dieux de Canaan en Égypte.

Enfin, si les Hyksos étaient d'origine cananéenne, ils n'auraient eu aucun besoin de s'enfermer dans des forteresses d'un type étranger en plein pays de *Canaan.*

Tout comme à Ugarit et à Byblos, où ils mutilèrent les dieux cananéens et brisèrent en 400 morceaux les statues égyptiennes, les Hyksos se sont montrés iconoclastes en Égypte. Lorsqu'ils cessèrent de piller et de brûler les temples, ils leur ont fait subir une sorte de « strangulation », comme les Scythes faisaient à leurs chevaux sacrifiés. Aménophis I (1557-1530) a dû restaurer plusieurs temples ruinés. La reine Hatshepsout rétablit le temple de Hathor à Kusae qui était complètement tombé en ruines sous les Hyksos et elle restaura ceux d'Hermopolis.

Cette tendance que les Hyksos ont implantée en Égypte : ne reconnaître et n'adorer avec ferveur qu'un seul dieu, en niant tous les autres, c'était un grain semé dans la grasse terre nilotique ; et ce grain va germer comme il n'eût jamais fait dans la Steppe.

Ce point de vue nous semble être corroboré par l'interprétation d'un texte égyptien, due à M. Montet.

On a vu le papyrus Sallier I : la missive étrange d'Apophis, roi d'Avaris, au pharaon Seqnenre (p. 119). La suite du texte, mal conservée, est interprétée par M. Montet ainsi :

Le pharaon n'ayant trouvé aucune réplique convenable, le Hyksos lui envoie un second messager pour proposer : Si le Chef du Midi ne peut pas répondre à mon message, qu'il ne serve pas d'autre dieu que Seth ; dans le cas contraire, je servirai Amon (Dr. *d'Avaris,* p. 193).

Aânsi cette anecdote historique a l'air de confirmer l'exclusivisme du dieu unique des Hyksos, l'impossibilité de sa

coexistence avec d'autres dieux. Akhnaton agira dans le même esprit.

Les Hyksos mis à part, un courant nouveau vient en Égypte à la suite des guerres contre les Asiatiques. Thoutmosis I (1530-1520) entreprend quelques raids de pillage en Syrie. Thoutmosis III (1504-1450) y fait 17 expéditions ; il gagne la bataille de Qadesh contre une coalition dirigée par Aïta-gama, Hourrite au nom aryen, soutenu par les Mitanniens ; il emmène en Égypte, pour y retenir et y élever, les fils des princes vaincus.

C'est un duel de 20 ans entre l'Égypte et le Mitanni qui commence, selon le mot de M. Vandier. Mais ce sont la Syrie et la Palestine qui en payent les frais.

Les razzias d'Aménophis II (1450-1425) sont des guerres de rapine et de pillage, écrit I. Katzenelson (1951).

Le pharaon, comparé par les poètes de sa Cour aux dieux guerriers Soutekh et Réshef, s'empare d'Ugarit, atteint Qadesh ; emmène 16 Syriens nobles ; 20 mains tranchées sont suspendues au front de son cheval ; il pousse devant lui 60 taureaux. Il passe par la vallée de Sharon ; le butin : 550 Syriens nobles, 240 de leurs femmes, 640 Cananéens, 820 chevaux. Le butin d'une autre incursion : princes 34, maryannu 57, Asiatiques 131, mains tranchées 372, chevaux 54. Butin de toute la campagne : princes de Retenou 217, frères de princes 179 ; 'Apiru (Habiru) 3.600 ; Shassou (Bédouins) 15.200 ; Syriens 36.300 ; autres prisonniers 45.722. En tout : près de cent mille hommes, tout leur bétail.

Cependant, sous Thoutmosis IV (1425-1405) vient un changement subit. Contre l'ennemi commun, que sont les Hittites, les Égyptiens et les Mitanniens se voient obligés de conclure une alliance. Artatama, roi du Mitanni, donne sa fille au pharaon. Voici donc que les Hyksos ont entraîné les Égyptiens dans des guerres ; et que les guerres les entraînent dans des alliances. Mais ces alliances versent un sang nouveau dans les veines des pharaons. Aménophis III (1405-1470) est Indo-Européen par sa mère. Indolent, il préfère la chasse à la guerre. Il épouse, à son tour, une princesse mitannienne, Kiloughepa, fille du roi Soutarna. Elle arrive avec une suite de 317 dames de harem. Plus tard, ce roi épouse une autre Mitannienne, fille du roi Toush-ratta. Les seigneurs d'Égypte imitent leur maître, écrit

Bilabel, et ouvrent leurs harems aux étrangères. Le même • pharaon prend une nouvelle femme étrangère, Tiy, et c'est d'elle que va naître Aménophis IV (1370-1352).

Une étrange descendance, formée au gré des nécessités diplomatiques. Il y a donc un métissage systématique qui, d'une génération à l'autre, réduit l'élément égyptien au rôle d'une couche extérieure recouvrant l'essence mitannienne ou hourrite. Aménophis III n'était qu'à moitié Égyptien ; ses deux femmes portent le nom de la déesse-soleil hourrite Hépa. Sa troisième femme exerce sur lui une « domination absolue », comme le dit O'Callaghan, prouvée par les documents officiels où elle est représentée à côté de son mari. Aménophis IV n'est donc Égyptien que pour un quart. Son père fait venir une nouvelle princesse mitannienne, Taduhepa, qui devient en Égypte Nefertiti ; plus tard, elle sera la femme d'Aménophis IV. Ainsi, ce sont les Mitanniennes qui dominent — la grand'mère, la mère et la future femme d'Aménophis IV — d'autant plus que celui-ci a onze ans au moment de son ascension au trône. Un enfant tout pénétré d'influences venues de ce pays lointain où l'on croyait à l'aigle ou au faucon solaire planant dans les cieux. Influences qui vont rejoindre et ranimer l'étincelle hyksos qui couve sous les cendres.

Qu'arrive-t-il ? Aménophis IV va-t-il donner un éclat nouveau au culte d'une vieille divinité solaire autochtone, un Re', un Osiris ? Il leur était indifférent. Va-t-il se tourner vers le panthéon sémitique pour magnifier un de ses dieux-soleils, un Réshef-Mekal ?...

Les Sémites étaient peu nombreux sous les Hyksos. M. G. Posener écrit (« Syria », 1937) ceci :

Le papyrus qui contient l'hymne au Diadème du Roi et qui date de la fin de l'époque hyksos, a conservé un catalogue de 58 noms propres étrangers... Erman pense qu'il s'agit d'esclaves travaillant dans le temple de Sebek à Fayoum... Ces noms... doivent appartenir au même groupe linguistique. Il est permis d'écarter l'origine sémitique, car aucun des 58 noms ne renferme les sons a aïn » et « hey »...

Cependant, sous le Nouvel Empire, les Sémites commencent à venir. M. Posener note, dans le même article, l'arrivée de 1588 Syriens donnés par Thoutmosis III au temple d'Amon de Thèbes. a Ces captifs ont été employés comme tisserands, ouvriers agricoles et maçons. » Un temple bâti par Aménophis III « est entouré de villages syriens » ; l'atelier

de ce temple « est rempli d'esclaves ». D'où, constate M. Posener, l'apparition d'une nouvelle terminologie :

De nombreux termes architecturaux sont empruntés, sous le Nouvel Empire, au sémitique et témoignent de l'inlluence des Cananéens...

On sait que des termes de même origine prévalent dans les domaines de la boulangerie, du jardinage et autres. Mais, à la suite de ces princes captifs, de ces nobles, de ces artisans et de ces esclaves Sémites, arrivent leurs dieux. Leur culte a dû apparaître d'abord au Delta, première étape de toutes



Fio. 20. — *a.* Anat armée d'un arc, Thèbcs, XIX«-XX« dyn., d'après Wicsncr. — *b.* Déesse scythique, d'après Kondakov et Tolstoï.

les migrations étrangères, où l'on laisse entrer parfois des nomades fuyant la famine, comme la tribu de Jacob ou comme réfugiés fuyant les Habiru, sous Toutankamon (1352-1320). Mais déjà Baal, Réshef, Anat et Astarté sont connus, représentés et vénérés à la Cour royale ; ainsi Anat, peu vêtue, montée à cheval. L'étonnant ici, ce n'est point Anat, mais cette manière de la représenter à cheval. Œuvre d'un syncrétisme singulier, cette amazone semble trahir le panthéon d'Ugarit pour s'intégrer aux réminiscences hyksos (fig. 20 a).

Il est curieux de faire observer qu'un pendant de cette représentation égyptienne du xive-xm^e^ s. que nous reproduisons ici d'après J. Wiesner (« Fahren u. Reiten in Alteuropa u. im AJt. Orient », *AO,* B. 38, pl. II, 2), se retrouve mille ans plus tard, dans un milieu scytho-sarmate. C'est une déesse à cheval, vue de profil, chaussée de bottes scy-

thiques et tenant un rhyton à la main. On la voit devant un autel qui serait celui du feu sacré.

Cette autre amazone est représentée sur une plaque décorative en or qui a été découverte à Kertch, en 1837 *(Antiquités russes,* II, de Tolstoï et Kondakov, Saint-Pétersbourg, 1889) (fig. 20 *b).*

CHAPITRE XV

AKHNATON ET LE MITANNI

Mais ce n'est point aux sources sémitiques qu'Aménophis IV va puiser son inspiration religieuse. C'est un hérésiarque, un fanatique, un illuminé. A première vue, il ne continue que ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs et de toutes ces princesses mitannicnnes qui dominaient la Cour : un culte convenant à leur goût, celui d'Aton, du disque solaire. Ce culte apparaît déjà sous Thoutmosis IV. Aménophis III marque pour cette hypostase du soleil une dévotion personnelle. Il possède sur le lac de Thèbes une barque de plaisance surnommée *Splendeur d'Aton.* Nefertiti est l'adoratrice la plus passionnée d'Aton. Ce culte s'adresse au soleil directement ; il se passe des vieux temples obscurs ; il fait penser aux temples solaires à ciel ouvert de la V® dyn. et encore mieux, à l'adoration directe et spontanée du feu sacré par les nomades de la Steppe.

Aménophis IV, désormais Akhnaton (« agréable à Aton ») se livre à ce culte avec toute la fougue de sa nature qui ne connaît pas de compromis. Il le magnifie et le rend absolu et exclusif. Il lui insuffle aussi sa philosophie pleine d'optimisme, ivre de liberté, de la joie de vivre, de l'amour pour la nature. Aton est le père et la mère de toutes les créatures. Voici, d'après Breasted, un hymne dédié par le roi à Aton :

O seul dieu, de qui aucun autre ne possède la puissance I Tu as créé la terre selon ton cœur... Les hommes, le bétail, gros et petit, tout ce qu'il y a sur la terre... tout ce qui est en haut et qui vole de ses ailes... les pays étrangers, la Syrie et la Nubie, le pays d'Égypte. Tu mets chaque homme à sa place, tu supplée à leurs

besoins... Leurs langues sont des parlers divers ; leur aspect et leur peau diffèrent ; car tu rends les étrangers différents... *(Cambr. Ane. Hisl.,* II, 1924, p. 119).

Breasted conclut qu'Akhnaton

indique à l'Égypticn, fier et exclusif, la bonté universelle du père de l'humanité et, dans son énumération, fait même précéder la Syrie et la Nubie à l'Égypte *(ib.).*

Breasted voudrait même nous assurer que le monisme lumineux et attendri d'Akhnaton était également un culte de l'équité :

C'est probablement à la suite des hasards de la conservation que les sources qui ont survécu pour témoigner de la foi d'Aton, ne lui attribuent aucune qualité éthique hors de celles que Re était sensé de posséder depuis toujours...
Nos sources ne nous montrent pas que le roi se soit élevé... jusqu'à la conception de l'équité dans le caractère d'Aton, ni jusqu'à l'idée qu'Aton exigeait de l'équité dans le caractère des hommes *(ib.,* p. 120).

Nous ne croyons pas trop, en l'occurrence, au rôle néfaste des « hasards de la conservation ». Breasted semble avoir oublié que le génie humain a certaines limites. Akhnaton croyait en la force maléfique de noms divins adverses ; il fit profaner la tombe et les chapelles funéraires d'Aménophis III, en y ordonnant d'effacer partout le nom de son père car ce dernier contenait le nom détesté du dieu Amon. Akhnaton a fini par épouser sa propre fille[1]. Il restait encore trop pharaon de la XVIII® dyn. pour s'élever jusqu'une religion basée sur l'idée de l'équité. Mais il a frayé le chemin aux conceptions nouvelles, et c'était déjà énorme.

Le jeune roi-réformateur ne peut plus respirer l'odeur du passé : il se fait bâtir, à quelques trois cents kilomètres au

1. C'est à l'ancienne tradition des Iraniens que se rattache ce genre de mariage. Dans ce milieu, d'après A. Christenscn, « le mariage entre proches parents était considéré non pas comme un inceste, mais comme un acte pieux et méritoire au point de vue religieux » *(L'Iran sous les Sassanides,* 1944, p. 325), Ainsi selon les zoroastriens ae l'époque sassanidc, héritiers de croyances anciennes, la naissance des corps célestes était attribuée à un mariage du dieu suprême, Ohrmazd, avec sa mère, ses sœurs et ses filles. Les rois iraniens imitaient parfois leurs dieux : Cambyse a épousé ses deux sœurs ; Artaxerxes II, ses deux filles, Atossa et Amcstris ; Darius III se maria avec sa fille Stateira *(ib.* p. 324). Enfin, d'après J. DARMSTETEH, Qobad (448-531) a épousé sa fille Sambyee *(Le Zend-Avesta,* I, p. 130).

Nord de Thèbes, une capitale nouvelle, Akhet-Aton (L'Horizon d'Aton), connue plus tard sous le nom d'El Amarna, où s'élèveront trois temples dédiés à Aton ; mais, « nouveauté en Égypte, remarque M. J. Vercoutter, pour adorer le dieu point n'est besoin de statues, le culte se fera en plein air et s'adressera directement au dieu qui brille dans le ciel ». Ce trait n'est pas mitannien non plus. L'analogie qu'on pourrait citer, c'est le sanctuaire du site de *Tell-Adjul* (Gaza) vu plus haut, où Petrie n'a trouvé ni les figurines de divinités, ni *emplacement destiné à une statue* ; autrement dit, un sanctuaire hyksos.

On a vu, au début de cette étude, un autre cas analogue mais celui-ci remonte à un passé reculé : l'installation du culte solaire sous les premières dynasties, surtout sous la V®. Toutefois, la source de ces influences reste probablement la même.

Mais cette religion d'amour a aussi une autre face, implacable. Le nom d'Amon, maître de Thèbes, est effacé partout ; ses temples fermés. Le tout-puissant clergé d'Amon est rejeté de la Cour. Le culte des autres dieux est supprimé. Nefertiti va plus loin. Quand Akhnaton semble montrer quelque hésitation dans l'implantation de son monisme solaire, elle ne tarde pas à se séparer du roi.

Mais les temples des dieux d'Égypte sont déjà ruinés. Quand Toutankamon, gendre et héritier d'Akhnaton, • va renier cette « déviation » religieuse, il aura beaucoup à faire pour réparer les dégâts. Les vieilles images des dieux sont brisées. Il doit rétablir Amon de Thèbes et Ptah de Memphis aussi bien que d'autres dieux et relever les temples. Plus tard, Horemheb s'emploie à la même tâche. Il parcourt personnellement l'Égypte et renouvelle les temples, du Delta à la Nubie. Selon Bilabel, près de *cent* représentations de divinités ont dû être confectionnées en compensation de celles qu'Akhnaton avait démolies.

Ainsi Akhnaton nous semble mériter le nom d'iconoclaste presque autant que les Hyksos. Ce trait n'est point égyptien, ni celui de polythéistes d'autres vieux pays sédentaires. Il nous fait penser à un atavisme venant de très loin. On se souvient des hordes iconoclastes de Manda, guerriers de la Steppe, cette patrie des ancêtres des Mitanniens, aux temps où ils n'étaient pas encore entraînés dans le polythéisme d'Asie Mineure.

On a pensé que la révolution d'Akhnaton fut surtout une réaction violente contre les prêtres d'Amon à qui ce roi enleva l'administration de leurs biens séculaires ; d'autant plus que, selon MM. E. Drioton et J. Vandier, les prêtres de Re' avaient apporté au roi leur soutien. Mais, dans ce cas, il suffisait de donner prépondérance au culte de Re', au lieu de déclencher une révolution religieuse. D'autre part, M. J. Vercoutter ne croit pas que la réforme a été dictée par des considérations d'ordre politique ; notamment, pour favoriser une expansion égyptienne en Asie, ou pour se concilier les nombreux étrangers résidant en Égypte. Nous pensons, en effet, que ces derniers n'étaient point monothéistes et que la réforme les a, probablement, dépassés et stupéfiés non moins que les Égyptiens.

Akhnaton nous semble planer au-dessus de tous les calculs politiques, tout comme il était indifférent aux affaires de l'Asie, comme le prouvent les archives d'El Amama. En revanche, il a su sublimer des sentiments obscurs et porter sa religion à un haut degré de poésie, d'épanchement du cœur et de confiance en une force suprême. Il a élevé ainsi la conscience religieuse de l'humanité à un sommet qui n'avait pas été atteint avant lui ; il s'arrêta au seuil du monothéisme.

L'ascendance mitannicnne d'Akhnaton le met-elle en relation avec la Steppe, berceau des Hyksos ?

Nous ne connaissons les Mitanniens que lorsqu'ils adorent les divinités védiques ainsi que celles des panthéons hourrite et suméro-accadien ; mais on connaît, d'autre part, l'origine eurasiatique de ces Indo-Européens. E. Herzfeld (1937) voyait le foyer ancien des Aryens dans la région Caspienne. La langue aryenne des Mitanniens contient aussi quelques éléments du prakrite où participent les langues pré-aryennes de l'Inde. Quant au nom de Mitanni, Herzfeld le rattachait à l'iranien *maïdan,* hippodrome, nom que ces éleveurs de chevaux ont pu donner aux steppes de la Mésopotamie. Cette hypothèse semble avoir été confirmée par une communication de E. R. Lacheman : Le nom primitif du pays de Mitanni, tel qu'on le lit sur le cachet du roi Shouttarna et dans les textes de Nuzi, était *Maïtani* et non Maïteni *(BASOR* 1940, 79, p. 22).

D'autre part, le Dictionnaire persan-anglais de F. Johnson (1852) mentionne « mitan » comme un champ de courses,

ou un point de départ de courses ; le point d'arrivée est « mita » qui se traduit également par « vallée ».

Il ne nous reste qu'à ajouter que *Mitan* est un nom fréquent dans la toponymie d'un secteur de la région Caspienne. C'est le bassin du fleuve Zerafshan (Polytimetos) dans la Sogdiane historique, au versant occidental du Pamir, au Sud de l'actuelle Ferghana, pays célèbre par ses chevaux. Les Sogdiens opposèrent à Alexandre une résistance acharnée. De nos jours, Zerafshan borde deux villes importantes, Samarkande et Boukhara.

O. Smimova, qui étudia l'ancienne Sogdiane en 1950, note que dans la toponymie du Zerafshan se sont conservés des noms iraniens libres de superpositions turques. A. Freyman (1952) atteste que dans la haute vallée de Yagnob, affluent de Zerafshan, il y a encore une population de 1.500 âmes parlant le sogdien. Selon A. Yakoubovski (« Ancien Piandjikent », 1951), la Kouchanie était, à l'origine, une des principautés qui se formèrent dans la vallée du Zerafshan. Enfin, d'après Hommel, cette région est la patrie de Zoroastre (660 av. notre ère) et le royaume aryen de son protecteur, Vishtaspa, père de Darius.

Et c'est dans ce vieux foyer d'iranisme que nous retrouvons des localités portant le nom de *Milan.* Meyendorf (Paris, 1826) y signale les bourgades : Kamitan, Zarmitan et Mitan, à l'Ouest de Boukhara ; Ourmitan, au Sud de Samarkande. Pumpelly (II, 1908) y mentionne une oasis, Ourmitan-Kourgan. Rickmcr-Rickmers (Cambridge, 1913) y relève plusieurs villages nommés Mitan et note, en même temps, une profusion de dessins rupestres représentant un ibex sous la forme géométrisée, identique à ceux de la poterie iranienne préhistorique ; et aussi des cornes d'ibex empilées sur des tombes. Ce voyageur y trouva la tribu des Galchas, d'origine indo-européenne, pratiquant le culte du feu. Enfin, le Recueil ethnographique russe de 1885 [1] y connaît une vallée Mitansaï.

Passons à l'onomastique. Selon Tolstov (1948) :

de la Chorasmie au Mitanni se tendent des liens perceptibles. Je signalerai l'identité frappante du nom royal mitannien Shaushatar (I et II) et du nom royal chorasmien Shaushafar, de la liste d'Al-Birouni... Le nom de la déesse mitannienne Shaushka... s'associe au nom royal chorasmien Shaoush de la même liste.

1. *L'Asie Centrale Russe.*

... l'affixe SHKA... apparaît plus tard dans... les noms des rois Kouchanes des ier-ni® siècles de notre ère : Kanishka, Khouvishka et dans une variante du nom de cette dynastie : Touroushka[1].

Tolstov relève également l'identité du nom chorasmien *arna,* « canal », et du protohittite *arna,* « source, ruisseau ». Enfin, les vêtements et les parures des femmes chorasmiennes, descendantes des Massagètes, sont identifiés aux robes et tiares que portent les déesses des bas-reliefs hittites.

Il nous semble qu'on pourrait déceler quelques autres liens entre cette région Caspienne et le Mitanni ancien.

La Vallée Poussin (1935) détermine les *Kouchanes* comme une « division du Scythe ou du Çaka ». Leur nom, qui désignait une famille royale, s'entendait ensuite comme un nom ethnique. L'auteur donne la liste de leurs rois dont nous détachons deux noms : 1) Kujula ; 2) Vasushka ou Vasudeva.

Le premier de ces noms nous oriente vers les tribus belliqueuses des Gashgash, en Anatolie, que Shupilluliuma avait constamment à combattre. C'étaient des mercenaires renommés et connus, sous le nom de Kshksh, aux Égyptiens. Ces clans nomades possédaient déjà des agglomérations, entre l'Isaurie et le Haut Euphrate, dont l'une s'appelait, selon Bilabel, Kushula, ce qui rappelle le roi Kujula. D'autre part, certains de ces nomades s'installent dans la province hittite *Durmitta.* Notons aussi que la ville hittite Kanesh rappelle le nom royal Kanishka ; la capitale mitannienne Vashukkani semble avoir un élément commun avec Vasushka. La caste supérieure du Mitanni à laquelle appartenaient les princesses établies en Égypte, n'a-t-elle pu garder quelque chose du grand souille de la Steppe Caspienne ?

Mais quel était donc le culte qui dominait autrefois sur les rives de ce remarquable Zerafshan ? Revenons à l'article d'A. Yakoubovski qu'on vient de citer :

Dans le passé, cette localité était considérée comme un lieu des sanctuaires des mages, autrement dit, des temples du feu...

En effet, les fouilles y ont dégagé un temple antérieur au VIII® s. de notre ère dont les fresques représentaient une procession d'adorateurs du feu ; des nobles aux ceintures d'or assis devant un autel où brûle le feu sacré ; des chevaliers aux couronnes d'or, se rendant au temple du feu. En somme, un culte assez aristocratique.

1. *Sur lu traces de l'ancienne civil, de la Chorasmle,* p. 81.

Ces fresques tardives ne gardent-elles pas un écho du passé lointain, commun aux Mitanniens et aux Chorasmiens ?

Il y a, cependant, un rapport d'ordre physique, entre Akhnaton et la Steppe, berceau des Indo-Aryens. Nous voulons parler des têtes démesurément allongées d'Aménophis et de ses filles qu'on voit dans toutes leurs représentations.

J. Capart écrivait, en 1920, à ce sujet :

L'aspect particulier donné à la figure du roi et qui rompt avec toutes les traditions de l'art égyptien... doit avoir une explication ; elle nous échappe... Les têtes de fillettes s'allongent en- arrière d'une façon absolument anormale... Cet allongement du crâne où d'aucuns ont voulu voir des déformations, n'est-il pas dû peut-être à la présence d'une coiffure ?... Aucune des explications données n'est complètement satisfaisante et il suffit de citer ici, à titre de pure hypothèse, celle que présente Bénédite : a motif religieux... Akhnaton... pousse, dans un accès de fanatisme religieux, l'humilité jusqu'à s'amoindrir et s'enlaidir...

Remarquons que, dans les innombrables fresques des tombes d'El Amarna, Akhnaton ne se fait pas représenter humilié devant son dieu mais, au contraire, appuyé, soutenu et caressé par plusieurs mains qui se tendent vers lui du disque d'Aton, planant avec une sollicitude maternelle au-dessus du roi.

Un style particulier s'est créé à El Amarna où une certaine mièvrerie se mêle au réalisme. La santé du roi était précaire et les peintres de la Cour ne l'ont pas caché. Mais cela n'explique pas la forme allongée de sa tête, ni de celle de Toutankamon, notée par Albright.

Une analogie qui semble s'imposer est précisément la déformation intentionnelle du crâne chez les peuples de la Steppe.

Dans son tome II de *Recherches dans le Caucase* (1885),

E. Chantre a écrit :

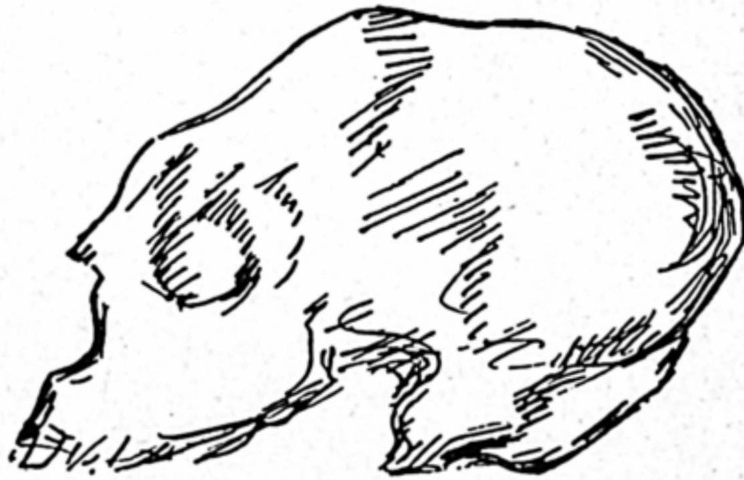
»

Hippocrate a observé une forme très allongée du crâne chez un peuple situé en Asie... en les appelant macrocéphales, il attribue cette forme à leurs usages... Cette coutume se rencontre encore chez les Arméniens, les Ossètes, les Kurdes... en Turkestan, etc. Strabon parle de macrocéphales d'après Hésiode, comme d'une population qui habitait les côtes orientales de la mer Noire ; il dit que les Sigynnes s'évertuent à rendre très longue la tête de leurs enfants... Hérodote, Xénophon, Pline... ont encore parlé de... macrocéphales voisins des Colchcs... Ces crânes déformés ont été découverts à

Samthavro (pi. XLI, I)... Crânes longs et étroits ; ils portent des traces de liens compresseurs... le front devient aplati, très oblique en haut et en arrière... (pp. 110-122).

Notons que Capart emploie les mêmes termes en parlant du crâne d'Aménophis IV : « front fuyant... la tête inclinée en arrière ». D'après Chantre, il ne s'agit pas de Cimmériens mais de leurs prédécesseurs. Or, comme les Cimmériens apparaissent vers 1200 av. notre ère, le point de vue de Chantre nous reporte juste au temps d'Akhnaton.

D'autres crânes de forme identique ont été découverts en Hongrie et jusqu'en France. Dans le tome IV de son



Fio. 21. — Crâne allongé de Samthavro, d'après Chantro.

œuvre (1887), Chantre mentionne la même coutume chez les Géorgiens : on coiffe l'enfant d'un petit bonnet qu'on attache fortement. Cette coutume est attribuée, « d'après la tradition indienne et perse, aux Scythes nomades d'origine touranienne ».

D'autre part, V. Miller, dans ses *Matériaux sur l'archéologie du Caucase* (Moscou, 1888), décrit une tombe de l'âge du Fer : « Tous les crânes de cette tombe se sont trouvés artificiellement déformés. » Le Prof. Anoutchine attribuait la tombe en question à des nomades de la Steppe, d'origine turque. Il cite Sidoine Apollinaire témoignant que les Huns avaient des têtes déformées, allongées vers le haut. M. Kovalevski mentionne les crânes allongés d'Abkhazie. Dans le *Recueil Golhe* (Moscou, 1932), V. Radonikas mentionne un « haut pourcentage de crânes déformés dans les enterrements des

Sarmates sur la Basse Volga ». Le *V.D.I. (Courrier d'Hisloire Ancienne,* Moscou) notait en 1950 une découverte, à Inkerman, de tombes du iv[e] s. avant notre ère, du type tauro-scythique, contenant des crânes déformés. Enfin, pour revenir à F Orient, notons que Tolstov décrit une tetradrachme du I[er] s. avant notre ère où l'on voit un roi des Kouchanes, au crâne artificiellement déformé.

Nous avons vu les liens entre la région Caspienne et le Mitanni. On pourrait donc supposer que cette coutume n'était pas inconnue à la caste dominante du Mitanni et qu'elle avait même pu être occasionnellement transplantée en Égypte.

CHAPITRE XVI

EL AMARNA ET LES HABIRU

Cette filiation obscure qui paraît rattacher l'épisode akhnatonienne à la Steppe, trouve encore un moyen de se manifester. On pense à l'attitude de la Cour égyptienne vis-à-vis d'un groupe ethnique qui semble lié au mouvement hyksos : vis-à-vis des Habiru (SA. GAZ) qui étaient peut-être, en partie, les compagnons ou les débris des Hyksos.

La chancellerie d'El Amama est inondée de plaintes contre les Habiru qui multiplient les coups de main et les rapines en Syrie et en Palestine. Mais ni Aménophis III, ni Akhnaton' n'entreprennent rien pour mater ces gens qui, de temps en temps, incendient ou rançonnent les villes des partisans de l'Égypte. Rib-Addi, roi de Byblos, ayant en vain imploré l'intervention du pharaon, doit se réfugier à Beyrouth, ensuite à Sidon ; mais il n'échappe pas aux assassins. Cette indifférence des pharaons, est-elle attribuable uniquement à l'indolence de l'un, aux préoccupations d'ordre religieux de l'autre ?

Les Habiru apparaissent vers la fin du III^0 millénaire et disparaissent vers la fin du 11°. Ils sont disséminés, en groupes, d'Elam jusqu'au pays des Hittites et jusqu'à la frontière d'Égypte où on les appelle 'Apiru. Leur activité coïncide donc avec l'essor de la migration indo-aryenne qui reste le facteur dominant de cette période.

Une œuvre récente, *Le problème des Habiru,* de M. J. Bottéro (1954) a rassemblé tous les textes connus qui s'y rapportent. Nous y apprenons que ce terme prend parfois une coloration sociale. Dans ce cas, ce seraient des déclassés, des gens en conflit avec la société, à l'instar des compagnons de David : ceux qui avaient souffert, qui fuyaient leurs créanciers et « qui étaient aigris » (I Sam. 22, 9). Les Habiru sont partout des étrangers, des intrus. Ils sont belliqueux et rejoignent souvent le parti anti-égyptien. Mais ce dernier point nous semble déjà indiquer que la condition sociale ne peut jouer ici qu'un rôle accessoire.

Pour examiner quelques documents de cet important recueil, nous les disposerons chronologiquement, dans l'ordre suivant :

A) Avant l'invasion des Hyksos ;
B) Au temps des Hyksos ;
C) Après l'expulsion des Hyksos.

A. — 1) Texte 5 : Une tablette cappadocienne (2200-2050). C'est une lettre urgente où l'ordre est donné de racheter « messieurs les habiru de palais » qui se trouvent en prison. S'agit-il d'officiers employés par une Cour ?

2) Texte 35, daté 2150-1850, de Suse, mentionnant les 148 moutons, alloués aux soldats amorrites (du Désert de l'Ouest). Ces soldats sont cantonnés dans une localité portant leur nom : Habiri (Kl). M. Bottéro dit :

Ce document... atteste la présence et l'établissement des habiru sur les confins d'Elam et de la Babylonie.

Et ce ne sont pas des pillards car ils « reçoivent normalement leur nourriture et leur habillement de l'administration ». M. Bottéro pense que Habiru n'est pas ici un terme ethnique puisqu'ils sont appelés soldats amorrites. Nous croyons qu'il faudrait plutôt penser au sens « les soldats des Amorrites ».

3) Texte 18, de Mari, de la première moitié du xix® s. Une lettre dans laquelle on rapporte qu'un roi amorrite du Haut-Euphrate, Iapah-Addu, a construit, au bord de ce fleuve, le bourg de Zallul et qu'il y réside avec 2.000 soldats habiru du plat-Pays.

Nous voyons donc qu'on peut bien être soldat amorrite sans devenir pour cela Amorrite. Au sujet du « plat-Pays »,

M. Bottéro cite une pertinente observation de L. Oppenheim (1953), selon lequel il s'agit là d'une « région *en dehors des lignes régulières de communication* ». Selon nous, il s'agit surtout de la Steppe.

M. Bottéro assimile ces gens aux Benyaminites et autres tribus nomades des steppes *mésopotamiennes.* En effet, dans la *Syria,* XXIX et au Congrès d'Archéologie Biblique de Saint-Cloud (avril 1954), M. André Parrot a élucidé le problème des Bene-Yamina de Mari, en leur appliquant le verset de la Genèse 49, 27 : « Benjamin est un loup qui déchire. » Mais il convient de remarquer que ces Bene-Yamina étaient des Sémites tandis que le sémitisme des Habiru n'est nullement prouvé. Par contre, on trouve des Habiru aux confins de Sumer et d'Elam, et, comme on le verra, venus de l'Est, armés de chars et alliés aux Hittites. Nous pensons donc à une autre steppe, à la Steppe curasiatique.

4) Texte 18, de Boghaz-Kôy, version d'une chronique en hittite archaïque : Un roi hittite rassemble 3.000 soldats habiru et les place dans les garnisons. Nous voyons donc les rois amorrites et hittites s'appuyer sur leurs mercenaires habiru.

5) Texte 28 : Une lettre du temps de Hammourabi (début du XVIII^0 s.) : Les gens de la ville Talhaia et les Habiru ont razzié la ville Lahaia, enlevé 500 moutons, tué 10 habitants.

B. — Texte 36, du xvm° s., provenant d'Alalakh (70 km. à F Ouest d'Alep). On mentionne l'année où le roi Irkabtum (avec) Shcmuba et les soldats habiru fit la paix.

C. — 1) Textes 165, 166, babyloniens, du milieu à la fin du 11° mill., mentionnant un Harbi-si-Hu, le habiréen, et • un Kudurra, fils de Hurusharu, le habiréen. Les deux noms sont kassites. Ces gens sont « habirâ » et non « habiru », avec une désinence qui caractérise les gentilices, remarque M. Bottéro.

Il faut penser qu'à la fin du II® mill. l'on connaissait en Mésopotamie quelques personnes dont l'ascendance comprenait notoirement habiru.

Prenons donc note : les Habiru gardent une certaine cohésion. Ces soi-disant « déclassés » cachent aussi peu leurs origines habiru que le grand prêtre égyptien du vn° s., descendant des Hyksos, cachait sa généalogie.

2) Plusieurs textes de Nuzi (xv° s.) où l'on voit que même en se louant en tant que serfs, les Habiru gardaient la possibilité de se racheter. Ne serait-ce pas là un indice d'une caste militaire qui se croit provisoirement déchue ? Les textes 49-56 mentionnent des Habiru aux noms assyriens et d'autres aux noms accadiens. Nous en concluons seulement qu'avec le temps, les Habiru commençaient à emprunter leurs noms aux gens du pays. Notons que le texte 67 mentionne 10 mesures de grain pour le cheval d'un Habiru. D'autre part, E. Chiera a mentionné, en 1933, un Habiru de Nuzi, scribe de son métier, qui s'est engagé au service de son maître hourrite pour toute la vie de ce dernier. Il y avait aussi des Habiru forgerons. Chiera considérait les Habiru surtout comme prisonniers de guerre.

3) Avec les textes 40, 43, 44, 46 d'Alalakh (xv° s.) s'élucide la question des *chars.* Il s'agit d'un recensement du personnel de combat. Les soldats-à-char sont mentionnés avec les Habiru ou parmi eux. Le 43 dit : 1436 soldats de la maison (tribu ?) des SA. GAZ, dont 80 soldats-à-char. Le 46 : 80 soldats-à-char, 1.360 hommes SA. GAZ. Le 44 donne quatre noms de ces Habiru : Shaman, Ashmuwa, Atanabenti, Uiran. Une note de D. XViseman nous signale qu'un roi d'Alalakh, Idrimi (1490-1450) se sentant en danger, se réfugie chez les Habiru et réside parmi eux pendant sept ans. Le texte 41 mentionne les soldats SA. GAZ d'une ville ; l'un d'eux porte un nom hourrite : Arip-Ishtar. Le texte 45 témoigne qu'un groupe de SA. GAZ comptait un pâtre et un mariannu, propriétaire de char.

4) Les textes 75-78, 80-86, de Boghaz-Kôy, nous éclairent sur un trait important des Habiru : ils avaient un dieu, appelé, par déférence, « les dieux des Habiru » ; mais plusieurs auteurs s'accordent à n'y voir qu'une seule divinité. Ces « dieux de SA. GAZ » sont évoqués dans le traité de Shuppiluliuma (1375-1335) avec Mattiwaza, du Mitanni. M. Bottéro adjoint à ces textes une importante note ; d'A. Goetze, selon lequel ces dieux de « Hapiri » sont toujours nommés ensemble avec ceux du Lulahhi :

Ceci montre que les gens de Hapiri sont une partie reconnue de la société hittite ; ils sont répandus dans tout ce royaume... On pourrait ajouter ici que les gens db Lulahhi sont nettement des étrangers de l'Est. Leurs liens avec les Hapiri plaident pour une origine étrangère et probablement orientale aussi de ces derniers.

M. Bottéro ajoute ici une remarque intéressante :

C'étaient donc des étrangers a qui gardaient suffisamment conscience de cette origine pour continuer à adorer entre eux leurs dieux paternels... le dieu (ou les dieux) Habiru des textes 89 et 90 reste un mystère.[1] »

Notons donc que cette origine étrangère et orientale des Habiru nous semble corroborer notre interprétation de la Steppe de laquelle ils arrivent. D'autre part, constatons qu'on ne nous parle plus d'un ramassis de gens fuyant leurs créanciers, d'esclaves en rupture de ban, etc. ; car un dieu marque un peuple ou un groupe de peuples.

5) Les lettres d'El Amarna témoignent des méfaits des Habiru (SA. GAZ) en Syrie et en Palestine au xive siècle av. J.-C. Nous y apprenons qu'il arrive à ceux-ci d'attaquer les caravanes et même les messagers du pharaon ; mais, en premier lieu, les Habiru apparaissent comme mercenaires qu'on peut charger de toute commission dangereuse. Ainsi Rib-Addi, déjà vu, donne 13 mines d'argent et une paire de vêtements à un homme GAZ (SA. GAZ) qui a porté sa lettre dans la ville de Sumura (Knudtzon, n° 112). D'autre part, Abdi-Ashirta d'Amurru a amené les SA. GAZ contre les villes Shigata et Ambi et les a conquises; et Labaya, venu d'Arzawa (Cilicie), du groupe hittite, a pour lui les Habiri avec lesquels il s'installe à Sichem, écrit M. E. Dhorme.

Ce qui ne signifie pas que ces condottieri servent uniquement les ennemis de l'Égypte. Dans sa lettre à Aménophis IV, le roi Biriawaza, le représentant du pharaon dans le district d'Ube (au Nord du Damas), s'écrie, pathétique :

Je suis ton serviteur, la poussière de tes pieds. Avec mes guerriers, mes chars, mes frères [alliés], mes gens SA. GAZ et mes Sutû, en tête des archers, je m'en irai jusqu'où ordonnera le Roi, mon seigneur.

Ainsi les Habiru ne s'identifient à aucun parti.

6) Les Habiru de Ras-Shamra ont été signalés dans un article retentissant de M. Ch. Virolleaud, paru en 1940, dans *Syria,* XXI : « Les villes et les corporations du royaume d'Ugarit. » Il s'agit de certaines tablettes provenant de

1. Voici un cas assez édifiant de pluriel de majesté appliqué à un dieu : Dans une inscription gréco-phénicienne. est mentionné un chef des prêtres « des dieux (pluriel de majesté) *Nergal* » (E. DHORME. *Les relig. de Bab. et d'Ass.,* p. 44).

fouilles de M. C. Schaeffer (1938-39) et indiquant des impôts à payer au roi d'Ugarit, Niqmida, vassal de Shuppiluliuma. On payait souvent en nature (farine, bœufs, vin) et l'on fournissait des soldats. Or, dans ce royaume, est mentionnée une ville Halbi. Elle a quatre quartiers dont l'un apparaît sous la double dénomination :

Halbi SAG. GAZ — Halbi 'apirim

Ce parallélisme indique que c'était un quartier de Habiru et qu'on prononçait ce nom « 'apirim » et non a habirim ». Ainsi apparaît contredite l'opinion selon laquelle le nom Habiru se rattachait à la racine ouest-sémitique « khabar », s'unir, avec le sens : alliés, confédérés.

C'est de cet 'apir, 'apiru, qu'on suppose dériver 'ibri, Hébreu. Rowley souligne l'alternance p/b entre les termes babyloniens et hébreux. Ainsi parzilu a donné barzel (fer) ; dishpu — debash (miel) ; le bshn d'Ugarit est devenu en hébreu peten (serpent).

Cette confusion des termes « Habiru » et « 'Ibrim » pouvait être due à une étymologie cananéenne populaire.

Mais si le terme 'apiru vient du côté de la Babylonie, nous verrons qu'il n'est pas babylonien non plus.

Pour le xiii® s. nous avons, dans le recueil de M. Bottéro, un texte de Ras-Shamra, trouvé en 1954 et traduit par M. J. Nougayrol. C'est la partie hittite d'une convention hittite-ugaritique au sujet de l'extradition des fuyards. Hattusil III (1275-1250) s'engage à rendre au roi d'Ugarit tout homme de ce pays qui se réfugiera au milieu du territoire de SA. GAZ (Habiru) du Soleil (du roi hittite).

Ainsi ces derniers sont sujets hittites. Ce ne sont pas des brigands, remarque M. Bottéro, car leur domicile est trop bien connu.

7) La question des Habiru en Égypte a été traitée dans ce recueil par M. G. Posener. Le texte 183, de l'an 1430, énumère les captifs d'Aménophis II, déjà vus, dont 3.600 apiru et 15.070 *ngs,* gens du pays Nukhashshe, entre Homs et Alep. M. Posener remarque qu'on est surpris par la mention de ces derniers puisque l'expédition égyptienne ne semble pas avoir dépassé la Palestine du Nord. Le texte 184 est celui d'une petite stèle de Beth-Shan où Seti I relate une opération militaire mineure contre les 'apiru d'une région proche de Beth-Shan, qui harcelaient une ville fidèle au pharaon. Notons donc que Beth-Shan était le centre d'une région où

s'étaient installés les Habiru. On se souvient des nombreuses traces laissées dans ce site par les Hyksos ; et on perçoit la continuité de cette invasion dont les deux vagues ne diffèrent, peut-être, que par leurs noms. Mais il ne pouvait pas en être autrement car tous ces nomades ont dû graviter, en premier lieu, autour des steppes locales : celle de la vallée de Jizréel qui mène à Beth-Shan, avant tout.

Les textes 187-188, de l'époque de Ramsès II (1290-1224) mentionnent la distribution des rations aux hommes de troupes et aux 'apiru captifs, employés au transport des pierres. Ailleurs, sont mentionnés 800 'apiru de tribus étrangères. En résumé, l'auteur constate la présence en Égypte, entre 1430 et 1150, de ces prisonniers de guerre réduits au servage. Suit une observation importante :

Les pharaons qui pourtant faisaient un grand usage de mercenaires, n'enrôlaient pas, autant qu'on le sache, des apiru dans les rangs de leur armée.

Voilà qui donne à réfléchir. N'y avait-il pas là une sorte de préjugé ? Mais comment expliquer ce préjugé contre des soldats aussi réputés, qui étaient l'instrument préféré de conquête entre les mains des rois amorrites et hittites et parmi qui ces rois n'hésitaient pas à se réfugier, au besoin ?

Un ressentiment de peuple contre les Habiru n'est-il pas déjà consigné dans la Genèse 43, 32 : « Les Égyptiens ne pouvaient pas manger avec les 'Ibrim parce que c'est à leurs yeux une abomination ? » Une vieille rancune ? Une réminiscence des temps hyksos ?

Car le P. de Vaux a déjà remarqué au sujet d'un verset semblable, « tous les bergers sont en abomination aux Égyptiens » (Gen. 46, 34), ceci :

C'est peut-être le souvenir déformé et anachronique de la haine des Égyptiens pour les Hyksos, les « Pasteurs étrangers » (R *B.,* 1955, n° 1).

Mais le clan des Patriarches qui *venait d'arriver* en Égypte, n'avait rien fait pour mériter cette haine. Il est clair que les Égyptiens, en tout cas, confondaient les 'Ibrim et les Habiru. Dans sa conclusion, M. Bottéro publie une note remarquable de B. Landcsberger (Chicago). Cet auteur ne croit ni à l'origine babylonienne du nom *hapiru* *, ni à sa provenance

1. Contre l'opinion de M. J. Lcwy qui croyait pouvoir ramener « habiru » ù la racine accadiennc < habarum » laquelle, selon cet auteur, « parait signifier *errer* • *{Les textes palio-ass.,* p. 34).

cananéenne, car un emprunt par l'assyrien de l'époque de ' Kültepe à la langue cananéenne est, d'après lui, inadmissible.

Ainsi il ne reste à considérer comme langue d'origine possible du mot khapiru que le hourrite pour lequel l'équivalence kh = aïn est attestée ; ou bien une langue de substrat. Khapiru est peut-être dérivé de la langue du peuple qui passait la frontière, s'infiltrait dans la Babylonie, et dans les rangs duquel se recrutaient les légions étrangères de l'ancienne Babylonie.

Remplaçons la « frontière » par *a* la frontière de l'Est », comme le propose Goetze, et voilà qui répond bien à notre pensée ; car nous y voyons une infiltration du côté de la grande Steppe. Que l'étymologie populaire ait plus tard expliqué « habiru » par *'abar,* passer, traverser [1], cela ne change pas la situation. Cependant, nous faisons des réserves quant à la source hourrite.

Enfin, M. E. Dhorme a longtemps cru avec Sayce, M. Millier et Winckler, que Habiru signifiait « confédérés ». Mais Rowley constate : Cette opinion a été rejetée puisque le nom habiru est suivi d'un idéogramme signifiant « pays ».

Ce serait donc un terme ethnique.

En 1954, M. Dhorme a proposé de rattacher le nom en question à la racine 'apar (poussière, terre), avec le sens de o poussiéreux », pérégrins, personnes déplacées, réfugiés. Mais comment appliquer ces notions aux défenseurs de forteresses hittites et amorrites, à ceux avec qui ces rois concluent des alliances, à ceux qui passent leurs traditions de père en fils ? A ceux dont la divinité est invoquée dans les traités entre les Hittites et les Mitanniens ?... Le problème reste épineux. Auparavant, en 1928, M. 'Dhorme a déjà donné un résumé de la situation au Proche-Orient, selon les lettres d'El Amama [1][2]. Personne ne contestera l'exactitude de son interprétation des textes ; mais, dans son ensemble, nous voyons la situation sous un autre angle. Nous lisons dans ce résumé qu'Abdi-Ashirta s'identifiait aux SA. GAZ. Mais c'étaient plutôt les SA. GAZ qui « s'identifiaient » à ceux qui voulaient bien payer leurs services. Nous y lisons que les SA. GAZ étaient « ennemis de la domination égyptienne sur leur pays ». Mais on ignore quel était « leur pays ». M. Bottéro atteste qu'ils étaient. étrangers partout. Nous y lisons que le mouvement des Habiru était « une tentative d'unification ».

1. Il s'agit du passQgc de l'Euphrate car les Hébreux venaient d'au-delà de ce fleuve.

2. *Dictionnaire de la Bible.* Supplément, I, pp. 207 ss.

Mais on les voit soutenir un roi amorrite contre un autre, un Cananéen contre un autre. Nous y lisons que les Hittites appuyaient ce « soulèvement national ». Mais le mouvement des Habiru n'avaient rien de national et ils ne refusaient pas de servir les amis de l'Égypte. Ainsi le rôle de paladins d'une cause noble qu'on veut attribuer aux Habiru, ne leur convient pas vraiment.

Mais, enfin, pourquoi les deux Aménophis, III et IV, n'entreprenaient-ils rien contre les Habiru ?

Certain passage des lettres d'El Amarna jette quelque lumière sur cette énigme. Un roi fidèle, Abdi-Hepa, de Jérusalem, qui est le *hazanu* (gouverneur) du pharaon dans cette ville, est écœuré de voir la Cour égyptienne abandonner constamment ses amis cananéens en péril. Dans une de ses lettres (Knudtzon, 286) ce roi donne libre cours à son amertume et écrit sans ambages :

Aussi longtemps que le Roi, mon seigneur, vit, je vais répéter au Représentant du Roi, mon seigneur : Pourquoi aimez-vous les Habiru et détestez-vous les gouverneurs ?

Évidemment, par-dessus la tète de l'inspecteur royal, la question est adressée au pharaon : « Pourquoi aimes-/u les Habiru ? »

Eh bien, la question ne nous semble pas rhétorique. Elle est posée avec une force biblique et semble révéler une connaissance réelle de la situation. C'est une accusation non déguisée et lourde de sens. Pourquoi Aménophis III et Akhnaton, fils de princesses mitanniennes, avaient-ils une indulgence toute particulière pour les Habiru ? Ces derniers n'étaient-ils pas leurs congénères ? Le dieu unique (selon Jirku et d'autres auteurs) des Habiru n'avait-il rien de commun avec le monisme solaire d'Akhnaton ? Ou y avait-il quelque ancien rapport entre ce dieu des Habiru et la religion hourrite ?

On pourrait y penser également, puisque Albright relève le nom d'un dieu Habiru dans une liste assyrienne de statues sacrées, en faisant remarquer que ce dieu étranger figurait dans le même entourage que Sherish et Hurmish (Hurrish), divinités hourrites,'taureaux du dieu de l'orage. Il y avait donc quelque lien avec le pays du Mitanni, pays des Hourrites ?

D'autre part, les Habiru de Nuzi étaient parfois employés comme interprètes. Selon A. Guillaume *(PEQ,* 1946) cela

s'explique par le fait que la contrée de Nuzi n'était depuis longtemps au pouvoir des Mitanniens et qu'ils avaient besoin de gens connaissant l'accadien. Faut-il conclure que cela présuppose aussi une connaissance de la langue du Mitanni, du Hourrite, par les Habiru ? Dans ce cas, ce serait un autre lien avec les Mitanniens.

Enfin, Chiera, dans son article sur les Habiru, déjà cité, remarque que, parmi les pays auxquels on attribue les Habiru, ces » prisonniers de guerre », manquent Arrapha et Hanigalbat qui faisaient alors partie du Mitanni. *(AJSL,* 49, 1933, p. 123). S'agit-il d'une parenté particulière entre les Habiru et les maîtres de ces pays ?

Résumons brièvement notre interprétation de ce problème qui nous apparaît lié à celui des Hyksos.

Les Habiru arrivent de la steppe (Oppenheim, Goetze). C'est la grande Steppe de l'Est. Ils arrivent par milliers, avec leurs maryannu, leurs chars et, probablement, leurs troupeaux. Ils pénètrent en Babylonie (Landesberger). Sidney Smith (1928) signale une ville, Hafiru, dans l'extrême Sud de Babylonie, selon un texte du vu[8] s. avant notre ère. *a* Ceux de la Steppe », ils portent le cachet d'unité ethnique. Ils font escale dans des pays divers. « Ces Habiru, écrit Guillaume, avaient une habitude incurable d'adopter les noms populaires dans les pays où ils séjournaient. » Mais un Scythe d'Arachosie, d'Arménie ou de la Caspienne restait toujours Scythe ou Saka. De même, un Habiru pouvait devenir un Habiru kassite, amorrite ou babylonien, il restait toujours Habiru. D'ailleurs, simultanément avec des noms locaux, il subsiste chez eux un noyau de noms particuliers qui restent inexpliqués.

Mais pour s'infiltrer de l'Est en Mésopotamie, il fallait, probablement, traverser le plus souvent l'Elam. Il n'est pas exclu, à notre sentiment, que le nom de 'Apiru y avait pris son origine. On a voulu l'expliquer par le hourrite. Mais l'argument philologique seul, l'alternance des sons *'aïn* et *het* (Habiru, 'Apiru) dans le hourrite, peut-elle trancher la question ?

Il existe une autre langue où l'on observe le même phénomène et qui cadre-mieux avec l'ambiance historique et géographique du problème : c'est la langue des Elamites. Albright (1948) a noté que le son élamite pour lequel ils employaient le *kh* accadien était g (gh) ; il était transcrit

par *aïn (au début : ghaïn) en amorrite, en cananéen, en hébreu. Ainsi Ha(l)tamti est devenu ‘Elam en hébreu. Une divinité élamite Lagamar est devenue La’omer, dans Kedarlaomer ; Shanghar est Shinéar, tout cela avec ‘aïn.

On peut donc se demander si le nom ‘Apiru (Habiru) ne vient pas d’un nom élamite : du premier pays sédentaire qui a vu ces hordes surgir de la Steppe. D’autant plus que V. Scheil a publié en 1904 un texte néo-élamite où figure le roi Hanni, prince d’Aiapir (A-a-pir-ir-ra). Aiapir serait la prononciation babylonienne. Cependant, dans l’opinion de l’éminent assyriologue M. René Labat, que nous avons pu consulter, la possibilité d’une autre prononciation : un *a* long au lieu de « aia », donc Apir, n’est pas exclue. Si les nomades en question avaient d’abord séjourné dans ce royaume, d’autres peuples ont pu les surnommer « les gens d’Âpir ».

Notre suggestion s’approche ainsi de l’opinion de P. Scheil qui écrivait en 1915 : Les Habiru étaient, à l’origine, un peuple élamite ou kassite, ou de la Basse Mésopotamie ; en tout cas, ils servaient dans les troupes de la dynastie élamite de Larsa *(RA,* XII, p. 114).

Enfin, on arrivera peut-être, à l’avenir, à une interprétation plus complète du nom des Habiru [x].

Si les Habiru paraissent arriver en force et emboîtent, peut-être, le pas aux Hyksos, plusieurs de leurs groupes détachés s’attardent dans les pays traversés. Leurs qualités guerrières y sont appréciées, comme on l’a vu : on s’empresse de les racheter ; on leur accorde des territoires, des quartiers de villes portant leur nom. Leur culte d’un dieu unique est un monisme religieux précoce qui devance celui d’Akhnaton, mais qui ne peut s’apparenter qu’au culte de Soutekh, dieu unique des Hyksos, divinité du feu, du soleil et du cheval.

Les Habiru ont un sens de l’unité ; ils se portent garants les uns pour les autres. Un Habiru noble semble porter avec lui son bâton de maréchal ; car il y en a qui se taillent des royaumes dans ces pays de passage. Ils ont, en tous cas, une chose commune avec les Hittites et les Mitanniens : une caste de nobles, les maryannu, « maîtres de chevaux », peut-être.

On dit souvent que les Habiru étaient prisonniers de guerre. Mais de quelle guerre ? On ne l’a jamais expliqué. Il nous semble que les choses pouvaient se passer ainsi : Les Habiru avançaient, par étapes, vers le Sud-Ouest, vers « ce riant

1. Voir la note sur les SAGAZ-Hablru ù la fin du ch. xxiv.

monde méditerranéen », comme l'a dit M. Schaeffer. Mais chaque fois que la route se trouvait, pour quelque raison, barrée, les Habiru étaient forcés de s'attarder au milieu des populations hostiles aux étrangers. Désemparés et sans ressources, ils faisaient figure de prisonniers ; s'ils ne pouvaient pas payer la rançon, il ne leur restait qu'à s'enrôler comme soldats, devenir serfs de quelqu'un ou, enfin, avoir recours aux coups de force.

CHAPITRE XVII

LES HYKSOS, LES HABIRU ET LES HÉBREUX

Nous avons déjà entrevu, d'une part, une parenté entre ces deux premiers groupes et, d'autre part, leurs points de contact avec les Hébreux. Voici donc quelques considérations plus détaillées sur ces deux aspects du problème :

A) Joscphe atteste que dans une copie de Manéthon, il a trouvé l'explication du nom Hyksos comme « bergers captifs ». Selon Waddell (p. 85, n. 6) Josèphe se référé à un mot égyptien signifiant « *prisonniers de guerre ».* Un surnom commun aux Hyksos et aux Habiru ? D'autre part, certains noms de Habiru, Shaman et Uiran, par ex., semblent être de la même frappe que ceux des Hyksos : Bnon, Khyan, Apakhnan.

B) On a vu Kamose vaincre Teti, un chef hyksos. Le père de Teti s'appelait Piopi. Selon Newberry, cité par Gardiner (1916), Teti était un nom courant sous la XVII⁰ et au début de la XVIIIe dyn. Piopi serait une variante d'Apopi ; ce chef hyksos était-il le fils du dernier souverain hyksos, Apopi ?

Il nous faut rapprocher de cette remarque certaines données des archives d'El-Amama. Dans l'une de ces lettres (Knudt.,'169) nous lisons qu'au xiv° s. le pays de Nukhashshe, de la Syrie du Nord, était un centre d'agitation anti-égyptienne. Un roi d'Amurru proteste de sa fidélité à l'Égypte et demande qu'on lui renvoie son père, au nom hourrite Aziri, puisque « les rois de Nukhashshe se moquent de moi,

en disant que j'ai vendu mon père, pour de For, au roi d'Égypte. Ils me menacent de guerre ».

Or, Bilabel rappelle qu'un roi de Nukhashshe qui y avait été installé par Shuppiluliuma, s'appelait Tette. D'autre part, le texte 73 de M. Bottéro mentionne le même nom. On le trouve dans un traité, en hittite, entre Mursil II (1334-1306) et deux villes. On y lit : « Autrefois on a donné la ville de Yaruwatta au grand-père de Tette le SA. GAZ... » M. Bottéro ajoute que le problème est de savoir « si le Tette en question est ou non identique au Tette établi roi... par Shuppiluliuma ». Mais, dans son édition des lettres d'El-Amarna (vol. I, p. 225), S. Mercer transcrit le nom du roi de Nukhashshe par *Teti.* Entre ce Hyksos Teti et ce Habiru Teti (de Nukhashshe) l'identité des noms est-elle fortuite ? Pourquoi un chef Habiru de la Haute Syrie porte-t-il le même nom qu'un chef hyksos portait un ou deux siècles auparavant ? S'il y a là une tradition commune, elle expliquera peut-être pourquoi le clan des Habiru, installé à Nukhashshe, était si hostile à l'Égypte.

Il se peut aussi qu'en installant ici ce clan, Shuppiluliuma n'ait fait que consacrer un état de choses déjà existant ; et que ces Habiru aient été dans ce pays depuis l'évacuation des Hyksos à laquelle ils ont pu prendre part.

C'est alors qu'on se souviendra de l'observation de M. G. Posener au sujet de la surprenante présence de 15.000 gens de Nukhashshe parmi les prisonniers palestiniens d'Aménophis II, en 1430. Ils combattaient à côté des Habiru dont 3.600 ont été également fait prisonniers. Ces Nukhashshe n'ont-ils pas été entraînés en Palestine, comme mercenaires, par leurs nouveaux compatriotes, les Habiru de leur pays ?

C) Le dieu des Habiru reçoit, grâce à certains textes de M. Bottéro, un peu de lumière. On y trouve les noms des étoiles et des divinités auxquelles elles « appartiennent ». Le texte 175 dit que l'étoile appelée en sumérien « du SA. GAZ », s'appelle en accadien « du Brigand » (surnom des Habiru). Selon M. Bottéro, elle se réfère au dieu *Nergal.* Le texte 176 précise également ce rapport entre l'étoile du SA. GAZ et Nergal. La planète en question serait Mars[x].

Il nous semble que cette étoile de Nergal n'est qu'un attribut du dieu des Habiru ; si elle était une divinité à part,

1. On sc souviendra d'Arès-Mars, divinité vénérée par les Scythes.

on n'aurait pas parlé du dieu unique des Habiru. Autrement dit, le dieu des Habiru est une conception qui s'apparente à *Nergal.* Mais qui est Nergal ? A l'origine, c'est une divinité solaire, vénérée en Sumer mais aussi bien en Elam, ce pays d'Aiapir-Apir.

Voici ce que nous lisons chez M. Dhorme :

Primitivement Nergal était un dieu solaire. Un texte nous dit que Shamasli, le Soleil, et Nergal sont un... Mais de même que Phœbus-Apollon lance ses rayons, comme des traits de feu, pour décimer les mortels par la peste, de même Nergal devient la flamme qui détruit... Nergal figure, dans les plus anciens textes de Suse, parmi les divinités qu'on adjure... a Que Nergal... brûle... comme le feu terrible... » *(Les religions de Babyl. et d'Assyrie,* 1945, p. 41).

Mais tel était aussi Réshef-Mekal, assimilé plus tard à ce même Apollon et dont nous avons déjà souligné les points de contact avec Soutekh ; ce Réshef est le pont entre Nergal et Soutekh, tout comme Beth-Shan est un relais entre la Steppe, voisine d'Elam, et l'Égypte.

Ainsi les liens entre ces trois divinités se laissent préciser. Le nom même de Réshef signifie non seulement feu, étincelle, oiseau solaire, mais aussi fièvre, pestilence. D'autre part, on a vu les disques solaires sur une effigie de Seth-Soutekh. Remarquons aussi qu'au xv° s. Seth occupe, selon Kees (1923), une place dans la barque du Soleil. Il porte, de sa lance, un coup mortel à l'ennemi du Soleil, le serpent Apopi, symbole des nuages s'avançant vers le Soleil. A la suite de cet exploit, Seth est « aimé de Re ». C'est « tellement surprenant », avoue Rocder (1915) et si peu conforme à l'attitude que Seth aura plus tard à l'égard du dieu solaire ! Notons qu'E. Meyer compare ce serpent égyptien au serpent védique Vrtva qui apparaît toujours en démon de l'orage.

Cet éclat éphémère de Seth nous semble dû à son association étroite, pendant la seconde période intermédiaire, avec la divinité des Hyksos, dont la nature solaire se révèle ainsi une fois de plus.

Mais le culte solaire ne saurait être séparé du culte du feu. C'est ainsi que le dernier avatar de Seth-Soutekh, le Typhon de l'époque hellénistique, devient, à l'instar de Nergal, un dieu du feu et des enfers. D'après Daremberg-Saglio (V, 1912) :

l'origine orientale de Typhon paraît bien démontrée... c'est le démon du feu souverain et dévastateur... Les poètes ont admirablement décrit sa nature ignée... (les) Grecs faisaient venir son nom

d'un verbe signifiant « brûler »... les serpents... marquent son origine chtonienne.

Ainsi semble se former une longue chaîne de divinités, d'une essence commune ou apparentée, qui, à travers deux millénaires, se déroule des confins de l'Elam jusqu'en Égypte : le dieu inconnu de la Steppe[1] — Nergal — dieu des Habiru-Réshef de Beth-Shan — Soutekh des Hyksos — Seth, ami de Soleil — Typhon. Ces dieux suivent les destinées de leurs adeptes.

D) Un certain rapport entre les Hyksos et les Habiru se laisse déceler dans les textes bibliques déjà abordés (p. 143).

Nous l'avons vu dans la Gen. 43, 32 où manger avec les Ibrim (Habiru) était considéré comme une *abomination, (toévah).*

Il est vrai qu'Hérodote (II, 41) constate les préjugés religieux des Égyptiens à l'égard des Grecs, également : un Égyptien ne se servirait pas d'un couteau ou de la marmite d'un Grec et ne voudrait même pas manger la chair d'un bœuf, découpé avec un couteau grec. Mais le témoignage de la Gen. 43, 32 est formel et ne vise nullement tous les étrangers : il constate une aversion particulière pour les Habiru.

La raison de cette aversion n'est pas, comme le pensait Hérodote, dans le cas des Grecs, un manque de piété pour l'Apis. *A l'origine,* c'est la raison indiquée par la Gen. 46, 34 où, d'après ce verset, le séjour des frères de Joseph est fixé aux confins de l'Égypte et non dans le pays même : « car *tous ceux qui gardent le petit bétail* sont une *abomination* aux yeux de l'Égypte ». Le mot « *toévah* » est appliqué ici également. Situation bizarre, puisqu'une aversion de ce genre n'est pas attestée par les sources égyptiennes et que, naturellement, des dizaines de milliers d'Égyptiens étaient eux-mêmes gardiens de petit bétail. On voit qu'il s'agit de bergers étrangers et d'un cas particulier. On ne peut l'interpréter autrement que par une réminiscence estompée de ces Pasteurs qu'étaient les Hyksos.

Mais alors une conclusion paraît s'imposer. L' « abomination », c'est, d'une part, les Habiru et, d'autre part, les bergers étrangers, les Hyksos ; on pourrait donc en déduire

1. Scion K. NEUMANN, (/. c., p. 249), Piano Carplnl témoigne qu'au xm^e^ s. de notre ère les Mongoles cncoro adoraient une divinité de soleil.

que les Habiru étaient considérés en Égypte comme un des éléments hyksos.

Cependant, les Hyksos ne sont plus là depuis longtemps : en leur présence cette haine n'aurait pas osé se donner libre cours. C'est après leur expulsion qu'elle peut s'épancher même sur les 'Apiru, c.-à-d. les Habiru amenés comme prisonniers du Canaan et de la Syrie, aussi bien que sur les a Habiru au second degré », les Ibrim, compatriotes ou anciens compagnons de route des Habiru. Le pharaon lui-même évite de froisser la susceptibilité, comme le dit Rowley, de ses sujets et se voit obligé de reléguer les frères de Joseph dans un coin éloigné : le Goshen, dépeuplé peut-être après le départ des Hyksos.

Mais comment expliquer cette divergence de vues entre le pharaon et ses sujets ? La faveur du roi semble réelle puisque, de son propre mouvement, il propose à Joseph de confier à ses frères le soin des troupeaux de la Couronne (Gen. 47, 6).

Pour le comprendre, souvenons-nous que nous sommes là à l'époque d'El Amama, environ 1400-1350. Comment ne pas se rappeler la pénétrante question d'Abdi-Hepa, adressée à Aménophis IV, mais qui aurait pu, avec le même droit, avoir été posée à son père : « Pourquoi aimes-tu les Habiru... ? »

Nous avons esquissé plus haut la réponse à cette question. Il y a une certaine affinité, ne serait-ce que le monisme solaire, entre les Hyksos, qui étaient probablement guidés par les Indo-Aryens, et Akhnaton, plus Indo-Aryen qu'Égyptien ; et il y a, d'autre part, un lien, peut-être d'ordre affectif, entre le roi-réformateur et les Habiru, adeptes également d'un monisme solaire particulier. Nous ne sommes pas tant blasés par les manifestations d'un monisme religieux prémosaïque pour passer sous silence ces phénomènes remarquables et pour ne pas relever des affinités entre eux.

E) Il se peut qu'un indice indirect de la présence d'éléments indo-aryens parmi les Habiru soit fourni par le fait suivant : « Abraham ha-'Ibri », c. à d. Abraham l'Hébreu, du texte archaïque de la Gen. 14, 14, s'appelait autrefois Abram et avait abandonné ce nom pour Abraham.

La tentative d'expliquer ce dernier nom par « ab hamon goïm », père d'une multitude de nations (Gen. 17, 4) démontre que le sens du nom échappait aux Anciens comme il échappe aux auteurs modernes. On a bien trouvé dans les textes acca-

diens anciens le nom Abram (Père Sublime ?) sous la forme d'Abamrama ou Abarama, mais rien, semble-t-il, pour Abraham [x]. Or, il ne faut pas perdre de vue qu'un changement de nom était un acte de grande portée.

Ainsi le changement de nom de Jacob, devenu Israël, constitue dans la Genèse un événement considérable.

Dans certains cas, c'était l'introduction dans un milieu nouveau ; ou, pour employer un terme moderne, une « naturalisation ». Le nom nouveau que le pharaon accorde à Joseph consacrait sa transformation subite en Égyptien de haut rang. Il n'est pas impossible qu'historiquement, le nom nouveau, Abraham, impliquait les contacts du patriarche avec un milieu ethnique différent : avec des éléments étrangers qui conduisaient, vers le Sud-Ouest, un vaste mouvement, de migration.

Dans ce cas, on ne pourra pas exclure *a priori* toute influence linguistique d'origine indo-européenne ; on prendra note de certains noms iraniens de basse époque : Abhagrahan, un chef d'armée de Sapor ; et Abragan, père d'un chef d'armée, sous Chosroé II[1 2 3]. On a vu plus haut le nom Abourahan dans les Textes d'exécration. Le nom d'Abraham reflète-t-il des contacts avec les Habiru ? [3]

Albright remarque que le nom d'un ancêtre d'Abraham, Arpakshad, n'est pas sémitique. Le nom de Terah, père d'Abraham, se rattache peut-être à une racine hittite[4]. Ce qui n'a pas empêché les descendants immédiats d'Abraham de revenir aux noms sémitiques, tout comme Joseph qui a donné à ses enfants des noms hébreux.

F) Notons, enfin, que Joseph se dit ressortissant du pays des Tbrim qu'on peut interpréter, selon plusieurs auteurs, comme « le pays des Habiru ». Mais le lieu de séjour principal des Patriarches était le Négeb, ancien centre des Hyksos ; d'où, encore une fois, une continuité entre les notions « Hyksos » et « Habiru », d'une part, et les contacts entre ces deux

1. D'après M. Jules Lcwy, le nom Abram est « probablement bien amorrhéen » et théophore ; il signifie : « Le père est Ram ». Une divinité Rama est, selon cet auteur, attestée aans les tablettes cappadocicnncs (xix[e] s. av. notre ère) *(Textes palio-assyr.,p.* 59). Tout cela est loin de nous expliquer l'abandon du nom Abram pour Abraham.
2. Noms cités par Justi, *Iran. Namenbuch,* p. 1.
3. On a vu plus haut (p. 21) une rencontre des traditions gravitant autour d'Abraham, avec une légende védique.
4. Signifiant « être fort ».

groupes et les Hébreux, d'autre part. On a examiné plus haut la possibilité d'une fusion entre les anciens Hébreux et les descendants des Hyksos soit au Négeb, soit au Delta égyptien. Chiera se représentait ainsi les circonstances dans lesquelles le clan d'Abraham aurait emprunté le nom des Habiru :

Les Habiru auraient été appelés ainsi par les Cananéens et les Syriens, parmi lesquels ils s'étaient établis, « au lieu des appellations tribales particulières qu'ils devaient avoir employées parmi eux ». Plus tard, lorsque le blâme qu'on attachait à ce nom se fut estompé, les Habiru eux-mêmes et, à leur suite, les Hébreux de Palestine, l'auront adopté également.

Cependant, l'époque des Patriarches et le séjour des Hébreux en Égypte coïncident avec les pires méfaits des Habiru en Palestine. Le blâme est loin de s'estomper, mais, selon l'Ancien Testament, Abraham et Joseph s'appellent déjà Tbrim. On peut donc supposer que, sans s'identifier aux Habiru, n'ayant rien de leur mariannu, de leurs chevaux et de leurs chars, le clan d'Abraham a été mis en mouvement par la poussée irrésistible de ces nomades guerriers, traversant la région d'Ourmia ou la Mésopotamie; il fut entraîné, dans leur sillon, vers Harran et plus loin vers le Sud et s'établit, enfin, à côté d'eux au Négeb ; à la suite de quoi, les autres peuples ont dû l'englober parmi les Habiru.

Il est, d'autre part, démontré que les Hébreux en Canaan n'avaient rien de commun avec les Habiru des lettres d'El Amarna, sauf, dans une faible mesure, en ce qui concerne l'épisode de Siméon et Lévi de la Gen. 34. On a déjà noté que cet épisode ne ressemblait en rien aux razzias des Habiru suivies du pillage des troupeaux : c'était une expédition punitive. De même pour Abraham ha-Ibri de la Genèse 14 : bien que l'audace de son attaque nocturne ne cède en rien à celles des Habiru, son désintéressement personnel est, dans ce texte, hautement proclamé ; le contraste avec la conduite des Habiru est frappant.

Dans ces conditions, il ne reste qu'un indice — une mention de la prise de Sichem — pour montrer que l'avance du clan d'Abraham dans le pays de Canaan pouvait parfois prendre l'allure de celle des Habiru ; c'est la Genèse 48, 22 où Jacob dit à Joseph : Je te donne une « épaule », *shekhem* (ce mot, signifiant, selon M. Dhorme, « une croupe de montagne »,

est, en même temps, le nom de la ville de Sichem), « que j'ai enlevée aux Amorrites avec mon épée et mon arc ».

Mais ce souvenir de conquête reste isolé et la Bible du Centenaire lui assigne une date plus récente : l'époque des Juges.

Les données archéologiques sur lesquelles nous reviendrons plus bas, prouvent également que la conquête du pays de Canaan sous Josué bin-Noun est postérieure à l'époque des Habiru. A plus forte raison peut-on déduire du témoignage de l'Ancien Testament que l'arrivée des Hébreux, sous Jacob et Joseph, dans le pays de Goshen est postérieure à l'époque des Hyksos car les Hébreux y constatent un sentiment de haine à l'égard des envahisseurs expulsés du pays après 150 ans de domination.

CHAPITRE XVIII

SUTÛ ET AKHLAMOU

En poursuivant la recherche des traces des Hyksos dans le milieu qui leur était propre, nous mentionnerons les Sutû. C'était une redoutable tribu de nomades répandue dans les pays du Croissant Fertile à la même époque que les Habiru. Les Sutû sont également des bandes de mercenaires et de pillards d'origine inconnue. On les signale dès le début du II® mill., donc à la veille de l'époque hyksos. M. Dossin les trouve mentionnés dans les documents de Mari, à l'époque de Hammourabi.

Ils sont localisés à l'Est du Tigre, près de la région d'Eshnounak qui est une marche d'Elam. Delitzsch (1881) les situait dans le pays de Yatbour, là où la Diala, affluent du Tigre, se fraye un passage entre les montagnes des Guti, à l'Ouest, et celles des Kassites, à l'Est; autrement dit, où le Plateau, et par lui la Steppe, débouchent dans les plaines de la Mésopotamie. M. Streck (1906) souligne que des rapports tout à fait cordiaux unissaient les Sutû et les Guti.

Dans les lettres d'El Amarna les Sutû sont associés en tout aux Habiru. Dans une inscription de Sargon II ils apparaissent comme « tzab êdini », gens de la steppe. Ils avaient

plusieurs dieux. O'Callaghan en mentionne deux, Mamie et Arahtum, divinités accadiennes. D'autre part, on leur connaît une déesse, Birûa, correspondant à Ishtar. Ce nom nous semble de frappe scytho-médique : il rappelle celui d'un roi scythe Bartatua ; celui d'une localité mède Bît-Ramatua, et enfin, celui d'un roi de Van (Urartu) Menua (810-778).

Dans ses « Remarques » aux lettres d'El Amarna O. Weber (1915) écrit que le terme Sutû a peut-être survécu dans les noms de Sittaké, une ville, et de Sittakéné, une province, signalées par les auteurs classiques. Sittaké de Ptolémée se trouvait en Assyrie, non loin de la frontière élamite. Strabon confirme sa situation au pied du Zagros, à l'Est de la Susiane. Enfin, ce qui nous paraît intéressant, Aristotel et Pline mentionnent les feux naturels de ce pays qui brûlent jour et nuit. Cette circonstance a dû influencer grandement le culte et les rites des Sutû.

Selon Arrien, Anabase, III, 17, les gens de Sittakéné, en même temps que les Uxiens (tribu nomade d'Elam), les Babyloniens et les riverains de la région maritime, formaient la seconde ligne dans l'armée de Darius. Pour les temps plus anciens, Ungnad mentionne, dans les provinces du Mitanni, une ville du nom de Shuda (ou Sudi ou Zûta)[1] dont le dieu s'appelait Parsi ou Partâhi. Ce Parsi était assimilé à *Nergal.* Une divinité des Sutû ?

Ainsi ces compagnons des Habiru semblent rattachés par certains éléments d'onomastique, par un éventuel culte du feu sacré et, peut-être, par celui de Nergal, aux confins de l'Elam et, mieux encore, à la Steppe protoscythique où dominent les éléments indo-aryens.

Mais Albright les rattache également aux énigmatiques Bney-Shet, *fils de Selh,* surnom archaïque appliqué par Balaam aux Moabites (Num. 24, 17). D'autre part, Albright relève leur nom dans les *Textes d'exécration,* publiés par M. G. Posener.

La leçon « fils de Setli » a été contestée par certains auteurs car elle n'est pas confirmée par un cas parallèle (Jér. 48, 45). Si elle est à retenir, cela montrerait peut-être que les Moabites qui étaient Sémites (et qui n'adoraient ni Birua, ni les autres

1. Ce flottement signale peut-être que le nom de la ville commençait [>ar une lettre qui manquait dans la liste des cunéiformes : par la ettre « tch », par exemple.

divinités des Sutû, mais leur dieu tribal, Kemosh) se trouvaient dans la même situation à l'égard des Sutû que les Hébreux vis-à-vis des Habiru ; autrement dit, qu'ils pouvaient être leurs anciens compagnons de route.

Cependant, il est à noter que Kemosh (selon Koehler, 1953) est à rattacher au babylonien Kammush qui est un nom pour *Nergal.* L'existence d'un certain lien entre les Sutû, adeptes d'un culte du feu, et les Moabites devient donc possible ; dans ce cas, les Moabites pouvaient leur avoir emprunté quelques notions religieuses.

Les Shoutou des Textes d'exécration, localisés à l'Est du Jourdain, apparaissent ainsi s'identifier à la fois aux Sutû de textes cunéiformes et aux Bney-Seth bibliques, prédécesseurs des Moabites.

Mais la présence de Sutû dans la steppe transjordanienne ne peut que confirmer l'opinion selon laquelle ils étaient des nomades venus de la Steppe lointaine. A l'origine, ils devaient s'infiltrer par petits groupes dans le Proche-Orient, en traversant l'Elam et l'Assyrie. Cela expliquerait peut-être le fait qui a étonné O'Callaghan : ils offraient des dons à un faible roi assyrien, Ninurta-Tukulti-Assur (1132 av. J.-C.). C'était peut-être un ancien droit de passage.

Notons entre parenthèses que les chapitres du livre des Nombres, où Moab (Fils de Seth) joue un grand rôle, et qui sont consacrés aux bénédictions involontaires de Balaam, paraissent d'un intérêt historique incontestable. Si certaines de prophéties de ce dernier semblent refléter un état de choses postérieur à l'époque de la conquête du Canaan, il y a, par contre, quelques versets qui semblent obscurs mais qui pourraient se rapporter à la fin du XIII® s. av. J.-C.

C'est un oracle adressé par Balaam on ne sait pas à qui. Il y a une allusion à une attaque foudroyante par des envahisseurs. Des navires (viendront) de Kittim (Chypre) ; ils maltraiteront Assur aussi bien qu'Eber ; mais lui aussi (l'agresseur ?) va périr (Num. 24, 24).

La Bible du Centenaire constate que c'est un texte altéré. Le commentateur se demande : était-ce Alexandre le Grand, sorti du pays de Kittim, ou les Romains qui vinrent en Égypte pour y humilier Antiochus IV Epiphane ? « Comment un oracle visant des événements aussi récents a-t-il pu pénétrer dans le livre des Nombres ? »

Il nous semble que ni Alexandre, ni les Romains ne peuvent

être retenus non seulement à cause du temps de leur apparition, mais aussi pour la raison qu'ils n'ont pas « péri ». Ils ont, au contraire, triomphé de leurs adversaires. Les ennemis désignés par ce verset seraient plutôt les « Peuples de la Mer » qui font une apparition foudroyante précisément à l'époque où les Hébreux s'établissent sur la rive gauche du Jourdain. Ces Indo-Européens arrivent par mer et par terre et anéantissent tous les royaumes qu'ils trouvent sur leur chemin. Ils arrivent en bateaux au Delta égyptien et s'attaquent, également, à la côte syrienne et palestinienne [1] ; mais ils sont bientôt écrasés par Ramsès III (1198-1166).

Si notre interprétation est juste, Num. 24, 24 serait un des points de repère de la chronologie d'Israël.

Un autre groupe ethnique, bien plus récent que les Habiru, les Hyksos et les Sutû, mais s'apparentant à eux, est celui d'Akhlamou. En Mésopotamie et en Syrie du Nord, les Sutû sont inséparables de ces nomades belliqueux qui surgissent au xiv[c] s. av. J.-C. Comme on trouve, deux siècles plus tard, une mention des « Akhlamou araméens », M. Streck et d'autres auteurs voulurent faire de tous les Akhlamou des Sémites et les précurseurs des Araméens. Cette thèse a été rejetée par E. Forrer *(Real Lez. Ass.,* 1932) qui écrit : Justement cette expression « Akhlamou araméens » démontre que les Akhlamou tout court n'étaient pas Araméens du tout.

On a voulu voir des Araméens aussi dans les Sutû. Mais dans plusieurs textes on voit les Sutû et les Akhlamou cités *à côté* des tribus araméennes [1 2]. Les Assyriens ne les confondaient donc pas. Aussi O'Callaghan écrit-il : « Il me semble qu'il n'existe aucune raison valable pour identifier les Sutû aux Araméens. »

D'autre part, le P. de Vaux (1948) écrit que les Habiru et les Akhlamou se recouvrent partiellement. On perçoit donc une certaine parenté entre les trois groupes de nomades en question ; et il ne semble point qu'ils étaient Sémites. Le nom d'Akhlamou a été expliqué comme un pluriel de

1. Ebcling atteste que c'était leur agression qui mit fin à l'indépendance des royaumes amorrites de la Syrie *(Reallex. Ass.,* I, p. 100).

Quant à l'Assur, faut-il penser à l'ancienne tribu d'Asher ? Ou, plutôt, s'il s'agit d'un document ancien, notons qu'un « mem » cananéen, légèrement détérioré, devient « shine » ; « Ashr » (Assur) pouvait se substituer ainsi ù l'ancien « Amr » (Amurru, Amorrites).

2. O'CALLAOIIAN (Z. c., p. 102) : Adad-Nirari II (911-891) a soumis les Akhlamou *cl* les Ariml (Araméens).

l'arabe « khilm », ami, compagnon ; mais ce nom n'a pas été rencontré au singulier.

Hommel a rapproché Akhlamou d'une certaine pierre précieuse mentionnée dans l'Exode 28, 19 que les LXX ont traduit par améthyste. Mais beaucoup de pierres précieuses provenaient, dans l'antiquité, de la région de la Caspienne. Selon W. Tarn (1938), Darius recevait la turquoise ou l'ambre gris de la Chorasmie ; Pline mentionne la turquoise, venant du pays des Sakas. Le lapis-lazuli venait de Sogdiane. Cependant, ce nom d'Akhlamou se rattache peut-être à celui d'une province élamitc, Hilmu[1] ; ou à un prototype du nom du grand fleuve Hilmend (Hulm, Hermandus) qui arrose l'ancien pays des Sakas [1 2].

Le fait essentiel qui semble se dégager des données que nous venons de passer en revue, est que les Habiru, les Sutû et les Akhlamou étaient des éléments apparentés, venus des confins de la Steppe. C'étaient trois vagues successives d'une invasion qui s'intégrait à celle des Indo-Iraniens, des Hourrites et des Hyksos. Aussi le phénomène hyksos ne s'interprète-t-il pas isolément, mais comme un aspect particulier d'une longue et puissante poussée de la Steppe eurasiatique vers la Méditerranée.

CHAPITRE XIX

LE TEMPS DES PATRIARCHES

Rien de plus tentant que d'expliquer la carrière de Joseph par la présence des Hyksos, favorables à tous les étrangers en Égypte ; et de faire des Hébreux leurs compagnons, en considération de cette carrière et des scarabées hyksos portant le nom de Yakob-Her. Cette solution facile se heurte pourtant à des obstacles considérables. Énumérons-en quelques-uns, en partie déjà mentionnés :

1. O'Callaghan est d'accord avec S. Schiffer pour discerner les Akhlamou dans les mercenaires « Hélam » (II Sam. 10, 16-17) battus par David. Leurs pertes s'élevèrent à 700 *conducteurs de chars*.
2. Dans l'Avcsta, Haetumant ; sanscrit : Setumant, « l'endigué » (A. Foucher).

1) L'expédition punitive de Siméon et Lévi contre Sichem, décrite dans la Gen. 34, indique, selon Rowley et d'autres auteurs, l'époque d'El Amarna ; autrement dit, vers 1400, 180 ans après l'expulsion des Hyksos, les Hébreux n'étaient pas encore descendus en Égypte.

2) Selon Albright, de Vaux, Barrois et Rowley, les coutumes de l'époque patriarcale présentent plusieurs analogies avec celles de Nuzi. Ceci nous reporte de nouveau vers le xve s. av. J.-C.

3) Selon O'Callaghan, les Araméens s'établissent à Damas et à Harran vers 1400. La fuite de Jacob chez les parents de sa mère, à Paden-Aram, ne saurait donc pas se situer beaucoup plus haut.

4) Le champ de vision de la Bible, pour l'époque de Jacob et de Joseph, ne connaît guère une Égypte envahie, asservie ou scindée en deux, dans l'attente de sa libération ; au contraire, on y perçoit un état souverain. Le ressentiment contre les Hyksos peut se donner libre cours.

5) On a remarqué que, sous les Hyksos, qui s'intéressaient bien peu aux dieux et aux prêtres d'Égypte, le fait de donner à Joseph, comme femme, la fille d'un prêtre d'un, n'aurait pas été un honneur.

6) Le passage de terres privées d'Égypte au domaine de la Couronne, attribué par la Gen. 47, 20 à Joseph, rappelle, en effet, un fait historique ; mais ce dernier a eu lieu *après* l'expulsion des Hyksos. Breasted le présente ainsi : Après sa victoire, Kamose a confisqué les terres de certains féodaux qui s'étaient compromis avec les Hyksos.

7) L'activité de Joseph, en tant que vizir, s'étend aussi à Canaan. Mais, selon Wright (1946), la Palestine est une province égyptienne entre 1500 et 1200.

8) L'époque du séjour en Égypte est limitée par deux dates : celle de la Descente de Jacob et celle de l'Exode. L'Exode suit l'oppression qui est attachée au nom de Ramsès II (1301-1235 ou 1290-1224), bâtisseur de villes; elle ne peut pas être antérieure au xm° s. puisque les Israélites trouvent sur leur chemin les royaumes d'Edom, de Moab et d'Ammon qui, selon les données historiques et archéologiques, n'ont pas existé avant le xm° s. D'autre part, la conquête, par Israël, des villes cananéennes : Lachish, Debir et Beth-El, se situe vers 1230-1225.

Quant à l'époque de la Descente en Égypte, bien que la Gen. 15, 13 la fixe à 400 ans avant l'Exode, et l'Ex. 12, 40 à 430 ans avant la Sortie, A. Clamer, en accord avec bien d'autres auteurs, remarque : « Ces données chronologiques ne sont pas à entendre à la lettre ». La Bible elle-même en fournit des preuves indiscutables puisque Dieu dit à Abraham, au sujet de ses descendants : « A la quatrième génération ils reviendront ici » (Gen. 15, 16) [x]. En effet, Qehat était un de ceux qui vinrent en Égypte avec Jacob (Gen. 46, 11) ; or, la généalogie : Lévi, Qehat, Amram, Moïse, ne compte que quatre générations. Ceci est confirmé par l'Exode 6, 14-25.

D'ailleurs, le séjour de 400 ans n'est pas la seule donnée qui nous paraît impossible. Ainsi, l'Ex. 12, 37 présente la Sortie d'Egypte comme un départ de 600.000 hommes de pied, sans compter les enfants. Num. I, 46 mentionne 603.550 hommes en état de porter les armes. Cela correspondrait à une population totale de deux millions d'âmes. L'Égypte toute entière comptait à peine autant d'habitants. Les commentateurs ont donc proposé d'y voir une copie des listes du recensement entrepris par David ; d'autant plus que *deux* sages-femmes suffisaient aux besoins des Hébreux opprimés (Ex. 1, 15-16). Rappelons-nous aussi que les Amalécites ont eu assez de force pour barrer la route aux Hébreux libérés (Ex. 14, 15) ; et que, ne pouvant pas se mesurer avec les Edomites et les Moabites, les Hébreux, sous Moïse, ont été obligés d'emprunter des chemins détournés.

En somme, le séjour en Égypte se limitant à quatre générations nous oblige à assigner la Descente et la carrière de Joseph au xiv® s. avant notre ère.

Cependant, selon Albright, l'histoire de Joseph était en train de se former à une date plus ancienne : vers le milieu du xve siècle et ceci « autour d'un noyau remontant à la période hyksos » *(The O.T. & Arch. of Ane. East).*

Cette assertion tend donc à remettre en cause la datation de l'époque des Patriarches proposée par Rowley et d'autres auteurs que nous suivons.

Sur quoi Albright se base-t-il ? Sur certains détails de l'inscription cunéiforme de la statue du roi Idrimi (vers 1450

1. Contre le verset 13 du même chapitre.

avant notre ère) découverte par Sir L. Woolley à Alalakh, à l'Ouest du Haut-Euphrate. Idrimi, vassal du roi mitannien Shutarna \ a été autrefois obligé de fuir sa ville Alep pour se réfugier parmi les Habiru. Il a ensuite réussi à s'emparer de nouveau de son royaume.

Quant aux analogies avec l'histoire de Joseph, la brève inscription en question mentionne, selon Albright, la jalousie hostile des frères aînés de ce roi, une réconciliation subséquente, une période de sept ans, répétée sous deux formes différentes et, enfin, diverses méthodes de divination ayant comme but de scruter l'avenir (Z&., p. 36).

L'inscription d'Idrimi a été publiée et commentée par Sidney Smith (T/ic *statue of Idrimi,* 1949). Or, à étudier ce compte rendu méticuleux, les points de contact entre l'histoire de Joseph et celle d'Idrimi nous apparaissent comme bien vagues. Passons brièvement en revue ces similitudes présumées :

a) *La jalousie des frères :* Idrimi mentionne laconiquement que, pendant l'exil commun, ses frères « se faisaient grands » contre lui. Après sa victoire, ils se réconcilièrent et Idrimi les a « nommés » ou « confirmés » « en tant que ses frères »... S. Smith croit que le royaume d'Idrimi était une confédération et que ses frères ont gardé leurs royaumes subordonnés à la suite d'une clause imposée à Idrimi par les Mitanniens (/. c., pp. 17 et 75). Tout cela nous reporte loin du récit biblique.

b) *La période de* 7 *ans :* Ce sont les 7 ans de l'exil qui sont aussi les 7 ans de l'hostilité du roi du Mitanni contre Idrimi. Mais le récit de Joseph connaît deux périodes de 7 ans consécutives, une positive et une négative.

c) *La divination :* Pendant son séjour chez les Habiru, Idrimi scrutait l'avenir en surveillant les oiseaux et en examinant les intestins d'agneaux. Notons que ces procédés ne figurent point dans l'histoire de Joseph. S. Smith remarque : Les présages d'après les oiseaux étaient communs parmi les Hittites ; l'inscription d'Idrimi paraît montrer que les présages de ce genre faisaient normalement partie de l'art de gouverner en Syrie tout comme à Rome.

Ajoutons à cela : Dans l'Odyssée, donc avant les augures des Romains, dans la scène de rencontre d'Ulysse et de

1. D'après Albright, Barattarna.

Laërte, un vol d'oiseaux paraissant à la droite du héros, est considéré comme un heureux présage.

Il n'y a donc rien d'insolite dans cette divination, ni aucun trait particulier qui la rapprocherait de celle de Joseph.

Il reste pourtant hors de doute qu'il y avait, à l'époque, plusieurs motifs littéraires qui circulaient à travers l'Orient Ancien. Il se peut bien que la jalousie des frères aînés du héros constituait un de ces motifs ; et que la carrière d'un Sémite, en Égypte des Hyksos, en était un autre. On ne saurait pas le nier *a priori* puisqu'un certain Hur, un Cananéen ou Syrien ou Madianite, a été nommé chancelier sous les Hyksos. Mais que sait-on de Hur ?

De toute manière, ces motifs littéraires, s'il y en a dans l'histoire de Joseph, y sont ostensiblement subordonnés à une idée qui domine ce récit composite. C'est l'idée de la prédestination de Joseph à un rôle qui devait s'avérer salutaire pour sa tribu. Or, Joseph se fait distinguer grâce à son don particulier : l'interprétation des songes. Mais ce don se manifeste avant son arrivée en Égypte, donc avant un contact présumé avec les Hyksos; ce don est la source même de sa réussite ; tandis que l'aboutissement de sa carrière est, évidemment, l'installation de ses frères dans le Goshen où ils peuvent reprendre forces.

Mais c'est ainsi que l'épisode de Joseph s'avère, selon le récit biblique, si étroitement encastré dans la tradition patriarcale qu'il est difficile d'y percevoir un « noyau hyksos o ou égyptien ou de tout autre groupe allogène.

D'ailleurs, penchons-nous, pour un instant, sur les rêves vus ou interprétés par Joseph, selon la Genèse. Les gerbes qui se prosternent, c'est un rêve d'agriculteur; le soleil, la lune et les étoiles qui se prosternent, ne peuvent aucunement témoigner d'une haute époque ; ce n'est pas le xvni® s. avant notre ère, celui de l'arrivée des Hyksos, celui de la formation des poèmes mythologiques d'Ugarit. Les Hyksos et les Cananéens d'Ugarit vénéraient autrement le soleil, chacun à sa façon. L'idée du soleil qui se prosterne, témoigne d'un tout autre milieu, bien plus évolué. Enfin, les rêves du pharaon, protecteur de Joseph, sont ceux d'un chef du pays agricole par excellence. Le pharaon était, en effet, le père de tous les agriculteurs d'Égypte, le garant de la récolte, de la fertilité des champs. Les pharaons hyksos ont-ils eu le temps de se pénétrer tellement de ce rôle sacré ? Galling estime que les Hyksos sont toujours restés une caste de

conquérants étrangers qui ne pensaient pas se livrer à l'agriculture puisqu'ils n'ont môme pas pris possession des terres du Delta. Les rêves du pharaon se rattachent évidemment bien plus à la tradition millénaire de la Vallée du Nil qu'à celle des chevaliers nomades, venus de la Steppe.

Il va de soi qu'on ne saurait pas traiter ces songes sur un pied d'égalité avec les autres éléments de l'histoire de Joseph qui, en comparaison avec ceux-là, apparaissent comme historiques. Mais ceci ne nous empêchera pas de constater que tous les éléments de ce récit *s'accordent* pour créer un ensemble ou un climat qui est beaucoup plus celui du Nouvel Empire que du Moyen Empire. En résumé, le « noyau hyksos » de l'histoire de Joseph nous paraît sujet à caution *.

Il reste donc à attribuer la carrière de Joseph au temps de l'un des deux Aménophis (III et IV), d'autant plus qu'ils étaient favorables aux étrangers en général et aux Sémites en particulier. Rowley se décide pour Aménophis IV (1372-1354) et propose le schéma suivant :

1370 Joseph en Égypte.	1290 La naissance de Moïse.
1360 La Descente de Jacob.	1260 Moïse fuit chez Jethro.
1300 L'Oppression (Ramsès II).	1230 L'Exode.

La durée du Séjour : 130 ans.

Mais Rowley a ainsi supprimé les quarante ans dans le Désert, puisque vers 1230 les Hébreux semblent déjà être en Canaan. Ces quarante ans vivent cependant dans la mémoire des prophètes : Amos (2, 10), Jérémie (2, 2). Comment passer outre ces deux conceptions : de l'effet destructif de l'esclavage, d'une part, et de la nécessité d'une pause pour le redressement moral du peuple, d'autre part, sans ébranler tout l'édifice du récit biblique ?

Pour fixer les points de repère chronologiques, nous disposons de plusieurs indications dans le texte biblique : Abraham quitte Harran à l'âge de 70 ans ; il a 100 ans à la nais-

1. Une trace des Hyksos ou des Mitannicns se dissimule peut-être dans l'exclamation « abrekh I » (lors du passage de Joseph dans son char de vice-roi, *Gen.* 41, 43). C'était peut-être un terme de charreteric indo-aryenne, analogue au « pannou dérékh I > hébreu, c.-à.d. « dégagez *(aidez, évacuez) le* chemin ! ■ *(Isa.* 40, 3, et 62,10). En sanscrit, on trouve : 1) *ava* — oïi, away ; 2) *rlch* — to *empty, évacuait ; reku* — empty, void *(Dlct. M. Williams,* pp. 96, 880, 887).

Le problème reste, évidemment, à étudier ; on n'a voulu indiquer ici qu'une orientation possible de ces études.

sance d'Isaac ; Isaac a 60 ans à la naissance de Jacob ; Jacob reste 20 ans chez Laban ; il a 130 ans en arrivant en Égypte ; il meurt à l'âge de 147 ans ; Joseph avait 30 ans au début de sa carrière ; il vit 70 ans après la Descente et meurt à l'âge de 110 ans; l'oppression commence lorsque toute sa génération eut disparu ; Moïse a 80 ans lorsqu'il parle au pharaon, etc. Mais il est difficile de concilier toutes ces données entre elles, d'une part, et avec les données archéologiques et historiques, d'autre part. Nous proposons une modification du schéma de Rowley, en situant la carrière de Joseph sous le règne d'Aménophis III (1408-1382) et non de son fils, et ceci pour les raisons suivantes :

A) La carrière de Joseph, selon la Bible, ne pouvait pas durer moins d'un certain nombre d'années. Si le nombre 7 ne doit pas être considéré, dans la Gen. 41, 29 ss. simplement comme « traditionnel », il faut compter : 7 années grasses, 2 années de famine avant l'arrivée de Jacob (Gen. 45, 6) puis 17 ans de la vie de Jacob en Égypte. Les funérailles imposantes de Jacob (Gen. 50, 7-11) montrent que la carrière de Joseph n'a encore pas pris fin à ce moment. Cette dernière se prolonge donc 26 ans environ. Or, si le règne d'Aménophis III dure 36 ans, celui d'Akhnaton ne dépasse pas 18 ans, ce qui est trop court pour Joseph.

B) En fixant le début de cette carrière à la première année du règne d'Akhnaton (1372), Joseph serait né vers 1402 et mort vers 1302 environ, c.-à-d. en pleine oppression, qui commence avec Séti I (1312-1298) ; ce qui est impossible puisque la mort de Joseph l'a précédée.

C) Le pharaon, protecteur de Joseph, est un souverain insouciant qui se décharge volontiers de ses préoccupations sur son vice-roi (Gen. 41, 40 et 55). Tel était, en effet, Aménophis III ; notons que, selon Breasted, ce roi avait confié les fonctions du trésorier en chef à un grand prêtre d'Amon et celles du grand vizir à un autre. Par contre, Akhnaton était doué d'une volonté inflexible, possédé par le démon de l'activité ; rien n'échappait à son attention.

D) Les dates concernant Moïse, présentent aussi des difficultés. Si l'Exode avait eu lieu vers 1265-1260 et si Moïse avait eu à cette époque 80 ans, il serait donc né vers 1340, longtemps avant le début de l'oppression, ce qui est contredit

par le récit biblique. D'autre part, selon Rowley, Moïse tue un Égyptien et s'enfuit à l'âge de 30 ans. La Bible fait précéder cet épisode par les mots : « Devenu grand, il est allé voir ses frères » (Ex. 2,11). Mais avait-il besoin d'attendre l'âge de 30 ans pour s'émouvoir du spectacle de ses frères maltraités par les oppresseurs ? Son geste fait penser à l'impétuosité d'un jeune homme. On supposera donc sa fuite à l'âge de vingt ans. D'autre part, on assigne d'habitude la date de l'Exode au règne du successeur de Ramsès II, Merneptah (Mineptah) (1235-1224). Cette datation nous paraît trop basse. Elle est motivée par l'Exode 2, 23 « Et ce fut pendant ces longs jours que le roi de l'Égypte mourut. » On y voit une allusion à la mort de Ramsès II, persécuteur de Moïse, ce qui a dû permettre à Moïse de revenir en Égypte. Ce point de vue est évidemment plausible mais loin d'être le seul acceptable. Rowley remarque au sujet du verset en question que si l'on pouvait passer outre, on pourrait situer l'Exode sous le règne de Ramsès II[1]. Il nous semble que cette possibilité n'est pas exclue.

En effet, en revenant à la fin de ce chap. 2 de l'Exode, où sont décrits les débuts de Moïse et sa fuite en Madian, nous y voyons un *groupe de versets assez isolé,* 23-25, qui annoncent la mort d'un pharaon et le fait que Dieu a vu les souffrances des Israélites opprimés. Le chapitre suivant de l'Exode, le 3, contient la révélation du buisson ardent et décrit la mission que Dieu impose à Moïse. Mais le fait que l'Ex. 2,23-25 *précède* la révélation, n'assure pourtant pas une succession chronologique des événements. La manière dont est désignée l'époque de ces événements : « pendant ces longs jours » ou « pendant cette longue période », laisse un champ ouvert aux interprétations diverses.

D'autant plus que dans l'Exode 4, 19 ces mêmes circonstances, favorables au retour de Moïse, sont présentées sous un aspect différent. Dieu dit au prophète : Retourne en Égypte « car tous ceux qui en voulaient à ta vie sont morts ». Ainsi, au lieu d'apporter une précision, ce verset nous fait constater un certain flottement. Il se peut en fin de compte, que l'Ex. 2, 23 contienne une allusion à la mort de Séti I, co-régent de Ramsès II et initiateur de l'oppression, et non à celle de Ramsès II.

Conformément à cela, on proposera donc, à titre de conjec-

1. *From Joseph to Joshua,* p. 132.

ture, évidemment, les dates suivantes, à côté de dates connues :

Naissance d'Abraham, vers 1610.
Naissance d'Isaac, vers 1540.
Naissance de Jacob, vers 1480.
Naissance de Joseph, vers 1435.
Joseph vizir, 1405-1379.
Descente de Jacob, 1396.
Mort de Jacob, 1379.
Mort de Joseph, 1335.
On oublie Joseph, 1335-1314.
Ramsès I, 1314-1312.
Seti I. Début de l'oppression, 1312-1298.
Naissance de Moïse, 1310.
Ramsès II, 1301-1235 (1290-1224 ?).
Fuite de Moïse, 1290.
Ramsès conclut la paix avec les Hittites, 1278.
Se marie avec une princesse hittite, 1264.
L'Exode, 1264/1260.
Début de la Conquête, 1230/1225.
La durée du Séjour (1396-1264/1260) 130-135 ans.

CHAPITRE XX

RÉMINISCENCES ET CONSÉQUENCES DES GRANDES MIGRATIONS, SELON LA BIBLE

a) PÂQUE.

L'épopée de l'Exode garde-t-elle quelques réminiscences des migrations venues de la Steppe ? A notre sentiment, elles sont incorporées dans la tradition pascale. Celle-ci consacre une métamorphose des serfs, soumis à la corvée, en peuple libre ; mais c'est aussi un retour volontaire à l'ancien état nomade.

Le nom Pessakh, Pâque, est rattaché par l'Ex. 12, 3-11 au verbe *passakh,* « passer outre » : l'ange de Yahwé a passé *outre* les maisons des Hébreux marqués du sang des agneaux sacrifiés. Le P. Barrois remarque : « Cette étymologie est, sans doute, artificielle », et attribue à la fête un caractère agricole. M. E. Dhorme y voit, au contraire, surtout une fête des bergers nomades, ce qui correspond mieux à l'Exode 12, 11 :

Quand vous le mangerez, vous aurez vos reins ceints, vos souliers aux pieds, et votre bâton à la main ; et vous les mangerez à la hâte. C'est la Pâque à l'Éternel.

Selon M. Dhorme :

... l'agneau né dans l'année : les prémices du troupeau... la chair est mangée durant la nuit. Les nomades arrivent le soir au campement. Ils préparent le repas et peuvent le prolonger une partie de nuit. Mais tout doit être fini pour le matin car il faut repartir avec le troupeau. On n'a point avec soi d'ustensiles de cuisine. Le mouton est rôti sur les charbons du foyer improvisé... Le pain est fait séance tenante d'un peu de farine pétrie dans l'eau. On applique la pâte sur la braise. Il n'est point question de se servir de levain. Un peu d'herbes amères constitue l'assaisonnement. On les trouve au désert... Quant au costume, il est facile d'y reconnaître celui des pasteurs [1].

1. *La religion des Hébreux nomades,* pp. 211-212.

Le P. Barrois réplique que, dans ce tableau, M. Dhorme a négligé un point : la Pâque est une cérémonie sacrée.

> Le repas pascal, dit-il, a bien tous les caractères d'une fête, et les nomades ne choisissent pas pour festoyer les étapes volantes du temps de la transhumance, ou les nuits où la tribu lève le camp.

Il se peut, en efTet, que M. Dhorme, dans ce cas particulier, ait réduit un peu trop la cérémonie pascale au simulacre de la hâte et aux conditions matérielles du repas pris par les bergers nomades durant les relais.

Rappelons-nous que ce repas sacré était une réunion des croyants en face de leur Dieu. Ceux qui ne croyaient pas en étaient exclus : <t Aucun étranger n'en mangera... Aucun incirconcis n'en mangera... » (Ex. 12, 43-49). C'était donc une communion avec le Dieu des nomades, où chaque détail symbolisait la marche, la migration ; on n'a voulu la fêter qu'au « Désert », ce Désert (midbar) qui est, en même temps, un pâturage (Ex. 7, 16). C'est donc une fête de pasteurs, d'une tribu libre en marche. Mais ce souvenir d'une ambiance nomade ancienne nous semble révéler certaines affinités avec d'autres nomades de la Steppe, obéissant à une semblable tradition millénaire.

C'est ainsi que nous pouvons évoquer ici les pasteurs des steppes caspiennes, les Kirghizes de notre temps. Selon un recueil ethnographique russe déjà cité, chez ces Mongols,

> la transhumance donne occasion à une fête. Tous s'habillent de leur mieux, chacun monte son meilleur cheval. Les Anciens ouvrent la marche ; à leur suite sont poussés les troupeaux ; suivent les hommes de la tribu, les femmes, les animaux de trait. A la fin viennent les serviteurs. Quand on arrive à une étape, on dresse les yourtes... Un banquet commence où chaque père de famille immole un mouton. La nuit passe aux sons de la musique... On ne s'endort qu'au lever du soleil[1].

De même chez les Hébreux : L'accoutrement et les bâtons des assistants doivent rappeler la hâte du départ de l'Égypte ; mais, après tout, c'est une fête, ce n'est pas un repas de nomades. Au fond, on n'est pas pressé. Et c'est ainsi que la Haggada, le livret des rites et des légendes, lu à la première soirée de la Pâque, raconte :

> Plus on s'entretient longuement de la Sortie d'Égypte, plus on est digne d'éloge. Rabbi Eliézcr, R. Josué, R. Elazar, R. Aquiba

1. *L'Asie Centrale Russe* (1885), p. 196.

et R. Tarphon s'entretenaient de la Sortie d'Égypte durant toute la nuit de Pâque, au point que leurs disciples vinrent pour leur rappeler : Maîtres, c'est le temps de la prière du matin I...

D'autre part, toute la soirée est agrémentée de chansons anciennes et de paraboles.

Il y a peut-être un autre trait qui associe ces réminiscences lointaines à la tradition de la Steppe : « A ce repas de Pâque, dit l'Éternel, vous ne briserez aucun os n (Ex. 12, 47). « S'il en reste quelque chose, vous le brûlerez au feu n (Ex. 12, 10). Cette même défense est caractéristique des Mongols. Minns écrit : « De Piano Carpini témoigne que les Mongols ne brisent jamais les os des animaux, mais les brûlent. »

Il y a encore un peuple chez qui certaines traditions de la vie nomade restent sacrées. Ce sont les Tsiganes, même sédentaires. Voici la description d'une de leurs traditions confuses mais persistantes, faite par Pittard et citée par M. J. Bloch (1953) que nous résumons :

Cela sc passe au printemps, après les semailles. Sans aviser personne, les Tsiganes partent. C'est comme la migration des hirondelles en automne. Ils entassent tout ce qu'ils possèdent sur leurs chariots et décampeht avant l'aube. Après avoir fait un circuit au cours duquel ils vivent sous les tentes, et qui dure quelques jours et même quelques semaines, ils reviennent à leur village. Ce circuit est peut-être allusion à un culte solaire.

Ces Tsiganes ont conservé certaines traditions qui semblent de haute antiquité. Ainsi, selon Bataillard, le divorce était accompagné chez eux du *sacrifice d'un cheval* *. Ils semblent être la vague la plus récente parmi celles qui partirent du très vieux « foyer » de migrations, situé au voisinage immédiat de la Vallée de l'Indus.

Or, ils possèdent une seule fête ancienne, vraiment à eux : la fête des chaudrons. A. Paspati (1880) la décrit ainsi :

Au printemps, lorsqu'ils sont déjà sortis de leurs quartiers d'hiver, ils sc donnent rendez-vous dans quelque champ verdoyant. Pendant trois jours, c'est la danse, le chant et les rejouissances.

Chaque Tchinghiané est tenu d'immoler un agneau et d'inviter tous les passants à sa table couverte de fleurs et bien pourvue de vins.

1. Selon H. BERNARD : Ils ne diront jamais « Je souhaite que vous viviez heureux • ; mais « que vos chevaux vivent longtemps » (Mœurs *des Bohémiens de la Moldavie et de la Valachie,* Paris, 1869, p. 53).

Notons une analogie avec les rites de la Pâque israélite où l'on proclame à la table pourvue de vin : « Que celui qui a faim vienne et mange avec nous. » La porte reste ouverte ou entr'ouverte et ceci est motivé par une éventuelle arrivée du prophète Élie.

Le sacrifice de l'agneau par les Tsiganes nous conduit à penser qu'il s'agit là d'une véritable fête de transhumance empruntée par les ancêtres de ces forgerons nomades aux vagues d'invasion et e migration qu'ils ont dû accompagner. Nous trouvons ainsi des réminiscences, en partie communes, chez des groupements ethniques aussi différents que les Hébreux, les Mongols et les Bohémiens.

Ceci nous conduit à proposer une autre interprétation du nom Pessakh, Pâque. Grozovski[1] note l'explication du verbe « passakh » aussi comme « aller d'un endroit à l'autre sans s'arrêter au milieu ». Ainsi la Pâque signifiait, peut-être, à l'origine, « trajet », « parcours » ou consécration de l'étape de l'année. Elle a servi de prétexte pour quitter l'Égypte. Mais cet événement historique a transformé son sens.

On nous objectera que ces réminiscences chez les Hébreux peuvent remonter à l'époque de la vie nomade bien postérieure à celle des Hyksos. Ce qui nous empêche de souscrire à ce point de vue, ce sont justement des affinités avec les Mongols (Kirghizes) et des nomades de langue indo-aryenne (Tsiganes) qui semblent indiquer que ces réminiscences communes peuvent remonter aux temps où la Steppe s'est frayée passage en Asie Antérieure, en entraînant avec elle aussi bien les forgerons nomades de son pays de départ que les tribus de nomades sémitiques ou sémitisés des pays qu'elle parcourait.

&) LES HÉBREUX, LES QÉNIENS ET LES MADIANITES.

Il y a un autre lien, immatériel celui-ci, mais qui devient plus tard tangible et qui fait des Hébreux les héritiers indirects de l'apport des Hyksos et des Habiru :. la naissance du monothéisme mosaïque. La révélation dans la flamme du buisson ardent est un reflet sublimé, spiritualisé de l'archaïque feu sacré du plateau iranien et de la Steppe. Pour que se dégage ainsi une phase nouvelle de la conscience religieuse du monde, il a fallu des millénaires de ténèbres néo-

1. *Dictionnaire de la Langue Hébraïque.* Tel-Aviv, 1935.

lithiques ; une longue chaîne de siècles où se développa le culte du feu, puis celui du soleil ; une poussée hyksos, vite résorbée mais qui semble avoir donné à l'Égypte un nouvel accès de « fièvre solaire » ; enfin, tout le raffinement et l'implacabilité du génie d'Akhnaton. Tout cela n'a été qu'un tremplin pour le vertigineux pas en avant qu'a accompli Moïse, ce penseur solitaire. Il a plané bien au-dessus de la révolution d'Akhnaton, car dans le feu du buisson, il a perçu un Dieu intangible. Mais sans ce tremplin, Moïse ne l'aurait pas fait.

Cet évènement a eu lieu au pays de Madian où Moïse a trouvé abri chez Jéthro, le Qénien, prêtre des Madianites et futur beau-père du prophète (Ex. 2, 15). Les Qéniens, ce clan de forgerons-nomades, sont considérés comme faisant partie de la puissante confédération madianite (Num. 10, 29). Rattachés tantôt aux Madianites, tantôt aux Amalécites (I Sam. 15, 6), tantôt aux Hébreux (Jud. 1, 16), ils n'appartenaient probablement à personne.

Notons que Rowley, en accord avec certains autres auteurs, attribue à Jéthro l'initiation même de Moïse au yahvisme. Ainsi, à la p. 164 de son *From Joseph to Joshua,* dans une table chronologique, il dit carrément que l'an 1230 av. J.-C. est celui de l'Exode effectué « sous Moïse, au nom du *Dieu qéniert Yahvé* ». Cependant, à la p. 156, la note 1 rend cette affirmation un peu plus nuancée :

> L'hypothèse qénicnne... veut dire simplement que le yahvisme qénien fut la source du yahvisme mosaïque avant que celui-ci ne se soit enrichi et n'ait acquis une qualité nouvelle par la personnalité prophétique de Moïse. Il n'est pas nécessaire de supposer que le culte de Yahvé était antérieurement limité aux Qéniens, mais seulement que Jéthro était un prêtre de ce Dieu.

Nous ne pourrons pas souscrire à l'idée d'un Exode inspiré par le « Dieu qénien Yahvé » pour la raison suivante : la note 1, ci-dessus, nous conduit elle-même à la conclusion que Yahvé de Moïse n'était plus du tout un « Dieu qénien ». A notre sentiment, il ne s'agit pas d'une a qualité » ajoutée aux autres, mais d'une transformation de la substance même de ce culte.

a) Le nom « Yahvé » est sémitique et se rattache à la racine « hwh », *être, exister,* ou peut-être *faire exister.* Mais il n'est pas établi, comme on le verra plus loin, que les Qéniens étaient d'origine sémitique; il n'est donc pas sûr que les

Qéniens aient pu donner un nom sémitique à leur Dieu ; ce nom a pu être un emprunt. D'autre part, le nom « Caïn » est un *appellatif* sémitique signifiant « forgeron » ; il a pu être appliqué par des Sémites aux forgerons d'origine étrangère.

b) Il s'agit, dans des cas pareils, non seulement d'un *nom* (Yahvé) mais aussi du complexe d'idées religieuses qu'il implique. Ce sont des idées profondément ancrées dans la conscience des adeptes de la divinité en question, idées dont l'ensemble forme une « personnalité divine » bien tranchée ; les paroles ou les actes de cette divinité sont intimement mêlés à la mentalité, aux coutumes, à l'histoire du groupe ethnique respectif.

En tout état de cause, Yahvé des Hébreux est la projection d'une certaine conception du monde, d'un idéal national et social. Répond-Il en ceci aux Qéniens du temps de Moïse ? Nous n'en savons rien.

Yahvé de Moïse est le Dieu qui impose à ses adeptes certaines assises morales. Simultanément, Il rétablit ses liens d'autrefois avec les Hébreux soumis aux travaux forcés en Égypte. Ce Dieu s'identifie avec l'espoir des Hébreux de s'établir définitivement en Canaan. Il déteste l'oppression égyptienne et donne aux anciens nomades l'ordre de quitter le pays d'esclavage.

Au fond, le récit biblique de l'Exode se ramène aux supplications que les Hébreux asservis adressaient à leur Dieu et, d'autre part, à son appui qui leur permit, enfin, de quitter l'Égypte.

Aussi est-on un peu surpris de voir M. Montet mettre en doute le bien-fondé ou la nécessité même de l'Exode. D'après l'auteur, on pouvait bien s'en passer :

> Il semble que pendant l'occupation des Hyksos, les Égyptiens et les Sémites avaient si bien pris l'habitude de vivre côte à côte que désormais, tout en se détestant et en se méprisant, ils ne pourront plus se passer les uns des autres. On ne voit vraiment pas pourquoi les concessionnaires de la terre de Gesem auraient été obligés ou désireux de quitter l'Égypte si tranquille alors, pour essayer de. vivre dans un pays dévasté par des guerres incessantes. Il ne tenait qu'à eux de se faire oublier ou tolérer... (Le *drame d'Avaris,* p. 103).

Cette remarque, il nous semble, n'est pas exempte d'inexactitudes. Notons-les brièvement :

a) Ce n'est pas pendant l'occupation des Hyksos que les Égyptiens et les Sémites ont pris l'habitude de vivre côte à côte, mais plus tard. Dans un des chapitres suivants nous reviendrons à ce problème, déjà abordé, pour démontrer que les Hyksos n'étaient pas Sémites et que ces derniers n'arrivent nombreux en Égypte que sous le Nouvel Empire.

ô) En ce qui concerne le mépris et la haine réciproques, on peu affirmer que, dans le récit biblique, on ne voit pas de mépris pour l'Égypte. Le Dieu d'Israël lui-même parle du pharaon avec une certaine déférence. Il n'y a aucune preuve que les Israélites détestaient les Égyptiens en général. Les Hébreux ne détestaient que l'accablante corvée et la cruauté de l'administration pharaonienne et de ses inspecteurs, car :

> Ils leur rendirent la vie amère par de rudes travaux... et c'était avec cruauté qu'ils leur imposaient toutes ces charges (Ex. I, v. 11 et 14).

Quant à l'attitude des Égyptiens à l'égard des Hébreux, on lit dans l'Exode 11, 3 :

> L'Eternel fit trouver grâce au peuple aux yeux des Égyptiens ; Moïse lui-même était très considéré dans le pays d'Égypte, aux yeux des serviteurs de pharaon et aux yeux du peuple.

c) Les Hébreux opprimés ne pouvaient-ils pas se passer de leurs oppresseurs ? Pour le croire, il faut, évidemment, négliger le témoignage de l'Ancien Testament. L'Égypte « si tranquille » est, dans l'épopée de l'Exode et pour la tradition biblique, en général, un lieu où l'asservissement visait l'anéantissement graduel des Hébreux.

Notons, en passant, ce qu'ajoute à ce sujet la tradition juive plus récente, le « midrash », c.-à-d. l'exégèse, telle que la pratiquaient les sages d'Israël au début de notre ère et peut-être déjà quelques siècles auparavant. On y trouve l'analyse des textes bibliques par leur juxtaposition, des légendes populaires, des paraboles, mais aussi quelques réminiscences historiques, disséminées dans les textes talmudiques ; tout cela forme l'Aggada (« Récit »).

Nous y lisons comment était commenté, il y a 2000 ans, le verset : « Dieu entendit leurs gémissements » (Ex. 2, 24). Rabbi Aquiba dit : « Les bourreaux de pharaon étouffaient les Hébreux dans les *murs de maisons,* et ce sont leurs cris, venant d'au-dedans de ces murs, que l'Éternel entendit. »

D'autre part, il y a un bref récit de R. Eliézer, fils de R. Yossé, qui relate : Un jour je suis allé en Alexandrie d'Égypte. J'y ai rencontré un vieillard (un Égyptien) qui m'a dit : « Viens, je veux te montrer ce que mes ancêtres avaient fait aux tiens. Ils en ont noyé plusieurs dans la mer, ils en ont fait périr par l'épée, ils en ont écrasé *dans les bâtisses...* [Et c'est pour cela que Moïse a été puni : il n'a pas montré assez de hâte pour libérer Israël]. » (« Le Livre *d'Aggada,* textes recueillis par Ch. N. Bialik et Y. Ravnitzki, Tel-Aviv, 1936, pp. 82 et 86).

d) La solution « se faire oublier ou tolérer », autrement dit, se résigner à l'esclavage, puisqu'on était nourri en Égypte, était-elle vraiment plus raisonnable ? Tel n'est pas, certainement, le point de vue de l'Ancien Testament. Ce problème y est d'ailleurs posé en toute franchise. Les regrets tardifs de la « génération du Désert » y sont relatés :

Que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel dans le pays d'Égypte, quand nous étions assis près des pots de viande, quand nous mangions du pain à satiété ? (Ex. 16, 3).

Le ramassis de gens qui se trouvaient au milieu d'Israël fut saisi de convoitise ; et même les enfants d'Israël recommencèrent à pleurer et dirent : Qui no'us donnera de la viande à manger ? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Égypte, et qui ne nous coûtaient rien, des concombres, des melons, des poireaux... (Nombres, II, 4-5).

C'étaient les manifestations d'une certaine mentalité, assez compréhensibles au milieu de tant de périls, mais qui convenaient surtout au « ramassis de gens », comme le dit le texte biblique. Enfin, dans l'Ancien Testament, cette mentalité est stigmatisée comme un signe d'esclavage. Elle a été surmontée. Les nomades hébreux ont voulu être libres. S'ils avaient préféré se faire tolérer dans cette Égypte « si tranquille », l'Exode, ce signe précurseur de tant d'autres libérations, n'aurait évidemment pas eu lieu. L'élaboration de certaines valeurs spirituelles de l'humanité aurait peut-être pris un autre cours.

e) Il reste, toutefois, un point de la remarque de M. Montet qui nous paraît incontestable : les Égyptiens pouvaient se passer bien difficilement des Hébreux (et de leurs semblables). Après le départ de ces derniers, le pharaon et ses serviteurs se disent : « Qu'avons-nous fait en relâchant Israël qui travaillait pour nous ? » (Ex. 14, 5). Ramsès II avait, en effet,

besoin de main-d'œuvre gratuite pour ses travaux de construction.

Mais tout cet élan vers la liberté, tout cet incontestable essor religieux que nous présente l'épopée de l'Exode, en quoi s'accordaient-ils avec la mentalité et les idées religieuses des Qéniens ? Le niveau de l'éthique yahviste, l'espoir de la Terre Promise leur étaient-ils inhérents ?

Le nom « Yahvé », comme il a été dit, ne peut pas nous rassurer à ce sujet. Selon la Gen. 4, 26, la connaissance de ce nom remonte aux temps reculés ; mais ce texte n'est pas ancien. Selon F. Prat *(Dict. de la Bible,* III, 2, 1926, pp. 1128-34) le vocable « Yahvé » appartient au patrimoine des Patriarches *. L'auteur dit : En ce qui concerne son sens (« Il est »), les Patriarches « n'avaient de tout cela qu'une connaissance matérielle, confuse, en tout cas peu distincte, surtout en comparaison de celle de Moïse » (i&.).

En effet, l'Exode 6, 3 va jusqu'à attribuer à Dieu la révélation suivante : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme *El Shaddaï* ; mais Je ne me suis pas fait connaître à eux sous mon nom de Jahvé. » Mais ce verset est attribué par les exégètes à la source P (Priestercodex, Code Sacerdotal) donc relativement récente et connue par son dogmatisme.

Toutefois le nom divin Shaddaï, que M. Dhorme ramène à l'hypothèse des assyriologues : « Dieu de montagne », est, selon la *Bible du Centenaire,* très ancien ; « son origine et le sens primitif sont incertains. C'est sous ce vocable que Dieu se révéla, d'après P, à Abraham et à ses descendants jusqu'à Moïse ».

F. Prat remarque que lorsque « le nom El Shaddaï revient dans la Genèse, il semble toujours appeler les idées de fertilité, de fécondité... avec la promesse de la terre de Canaan ». Notons aussi que, selon la tradition ancienne de la Gen. 14, Abraham jure par El Elyon, Dieu Très Haut.

Cette alternance des noms divins ne peut que refléter la complexité de l'évolution des idées religieuses en Israël, due au fait que ses tribus ne formaient pas une entité homogène, que des tendances diverses pouvaient s'y manifester et que le passé historique de ces tribus n'était pas le même car certains éléments en sont probablement restés toujours loin de l'Égypte.

1. Cependant Th. BAUEn relève l'existence des noms théophores, contenant l'élément Yahwé, dans l'onomastique *amorrlte* : Yahwi-Il et Yahwi-Dagan *(Ostkanaanlcr,* p. 74).

En présentant les Qéniens comme des yahvistes fervents, Rowley étaye ce point de vue par plusieurs arguments.

a) D'après la Gen. 4, 15, Caïn, l'ancêtre éponyme des Qéniens, était marqué d'un signe de Yahvé. Mais ce verset, attribué à Yahviste, ne peut évidemment pas éclairer la nature du yahvisme des Qéniens. On verra plus bas l'opinion de Herzfeld au sujet de ces forgerons errants. D'autre part, on se rappellera un document archéologique vu plus haut (p. 64) : l'effigie d'un dieu d'Ugarit marqué d'un signe particulier et accompagné de sa parèdre. Était-ce un dieu des Qéniens ou de leurs semblables ? La distance entre ces effigies et Yahvé de Moïse commence à paraître infranchissable.

b) La mère de Moïse s'appelait Yokébed. L'élément Yo (Yahvé) de son nom indique qu'elle était yahviste de naissance. Ce culte, d'après Rowley, ne pouvait pénétrer parmi les Hébreux, à cette époque, que du pays des Qéniens ou des Madianites. Il y avait donc eu des mariages entre le clan de Moïse et les Qéniens. L'auteur conclut : En fuyant chez les Madianites, Moïse n'a fait que suivre l'exemple de Jacob se réfugiant devant la colère d'Ésaü chez les parents de sa mère.

Cependant le récit biblique est explicite : Moïse s'enfuit dans le pays de Madian, mais il ignore l'existence de Jéthro ; il vient chez lui en étranger, à la suite d'un hasard. D'autre part, les noms avec Yo ou Yahu semblent avoir été plus répandus qu'on ne le croit. Petrie (1922) mentionne que, sous Ramsès II, c.-à-d. peut-être avant l'Exode, un scribe-graveur exécute en Égypte une représentation des dieux de ce pays, avec leurs noms en hiéroglyphes, et signe son œuvre : Yehu-naam \ Faut-il attribuer ce cas aussi à un mariage ?

c) Les Récabites, apparentés aux Qéniens (II Rois 10, 15; I Chron., 2, 55) étaient des yahvistes fervents. Cependant cet état de choses nous reporte aux temps de la monarchie israélienne, plusieurs siècles après Moïse.

d) Un texte égyptien daté de 1300 av. J.-C. mentionne une localité Yhw dans la proximité des lieux habités par les Qéniens. Malheureusement les détails manquent. Il se peut donc qu'il y ait eu là un sanctuaire local de Yahvé, Dieu très ancien, mais qui n'était pas l'apanage des Qéniens.

1. *The status o/ the Jews in Egypt.* London, 1922, p. 18.

c) C'est, enfin, le comportement de Jéthro à l'égard de Moïse qui joue un grand rôle dans cette discussion.

D'une part, on fait valoir qu'après l'Exode Jéthro rend visite à Moïse et se réjouit du miracle dont il est informé, en déclarant : « Je reconnais *maintenant* que Yahvé est plus grand que tous les dieux » (Ex. 18, 11). Mais cette admiration à retardement ne prouve qu'une chose : Jéthro connaissait Yahvé mais était loin de lui assigner la première place dans son panthéon. Après un aveu aussi franc comment peut-on lui attribuer le rôle rétrospectif de propagateur du yahvisme ?

Ajoutons à cela : Le fait que la femme de Moïse, fille de Jéthro, se charge de la circoncision dans sa famille (Ex. 4, 25), ne nous paraît pas décisif non plus, puisque la circoncision était pratiquée aussi par les Égyptiens, les Edomites, les Moabites et d'autres.

D'autre part, on se base sur l'Exode 18, 12, où l'on voit Jéthro présider un sacrifice offert par lui à Yahvé, pour affirmer, comme le font Gressman et Rowley, que ceci n'était possible qu'à condition que Jéthro fut un prêtre de Yahvé,

Cependant, en avouant qu'il ignorait la grandeur de Yahvé, Jéthro indique clairement qu'il ne pouvait pas être son prêtre. D'ailleurs, dans le cas contraire, il aurait probablement été nommé dans la Bible « Jéthro, prêtre de Yahvé » et non « prêtre du pays de Madian », comme, par exemple, Melchisédek est nommé « prêtre d'El Elyon » (Gen. 14, 18). On a plutôt l'impression que ce point intéressant : de quel dieu (ou plutôt, de quels dieux) Jéthro était-il prêtre [x], n'est pas précisé dans le récit biblique.

Nous avons fait des réserves au sujet du yahvisme de Jéthro et des Qéniens. Mais que savons-nous de positif au sujet de la religion des Qéniens et des Madianites ?

Nous trouverons une réponse à ceci aussi bien chez les auteurs modernes que dans la Bible.

Herzfeld *(L'Iran,* 1941) consacre des pages pénétrantes à la question de forgerons nomades de l'Orient Ancien, grâce auxquels des épingles d'un type particulier, à tête en double spirale, apparaissent à la fois à Chonhu-Daro *(aux Indes),* à Anau et au Caucase. Ils auraient été protégés par le signe de Caïn (Gen. 4, 15), une sorte de croix, qui,

1. On verra plus bas un rapport entre les Qéniens et le culte de la lune. Mais leur religion semble être composite.

en accadien, est un idéogramme exprimant plus tard « dieu » et « fer ». Eisler rappelle que l'Aggada, cycle de légendes hébraïques anciennes, voyait le signe de Caïn comme une « roue de soleil », peut-être un cercle avec le svastika. En soi, cela aurait suffi pour prouver que le Dieu de Moïse n'était pas celui des Qéniens.

D'autre part, Herzfeld rattache Caïn et les Qéniens à Tubal-Caïn biblique qui est l'éponyme d'un peuple connu de l'Asie Mineure : Tabal des Assyriens, Tibareni des Grecs. Ils habitaient une région riche en minerais. Herzfeld considère les voisins de Tubal, les Chalybes, comme leurs congénères, et note que la province Chalybonitis de Ptolémée est la région de Hama ou la Nukhashshe des Assyriens. C'est peut-être la ville de Nahash biblique (I Chr. 3, 11-12). Ajoutons que c'est peut-être aussi le centre du clan Habiru, ennemi de l'Égypte, déjà vu.

On peut supposer que les Qéniens sont venus en Canaan par ce relais de Hama. Nous pensons à l'énigmatique verset : « Ce sont les Qéniens issus de Hammat, père de la maison de Rékab » qui vient après une énumération des clans de Calébites (I Chr. 2, 55) mais sans rapport avec les versets précédents. La Bible du Centenaire remarque que c'est a sans doute la conclusion d'une généalogie des Qéniens qui ne nous a pas été conservée ». Le nom Hammat n'est pas identique mais très proche du nom de la ville de Hamat 2 Chr. 8, 3, d'Amos 6, 2 et de 2 Rois 17, 24. Il semble, en effet, que le v. 55 en question représente les débris d'un document ancien ; et l'on pourrait supposer qu'il s'agit plutôt d'une ville que d'un homme. Car, à notre sentiment, la traduction courante des mots « habbaïm mé-Hammat, avi beth-Rékab », par « issus de Hammat, père de... Rékab » va à l'encontre de l'esprit de la langue hébraïque. « Habbaïm » signifie « qui arrivent », « qui viennent », mais jamais « engendrés par un tel », « issus d'un tel ».

Si nous consultons la Concordance de Mandelkorn (1896), le mot « habbaïm » se trouve dans l'A. T. 33 fois, dont 32 en rapport avec l'espace (arrivent de tel ou tel lieu) ou avec le temps (« les jours qui arrivent », jours futurs). Le 33° cas, c'est le nôtre, donc tout à fait exceptionnel. Ainsi les Qéniens, ces forgerons, n'arrivent-ils pas plutôt d'une Hamat ou Hammat *, ou pays de Nukhashshe, par exemple, dont le

1. Telle était l'opinion de Splnner (1933).

nom signifie « cuivre » ou « bronze »? On se rappelle que le site de Hama, en Haute Syrie, a livré une sorte de « signature des Hyksos » : une céramique Khirbet-Kerak (2100-1900) suivie de celle de Tell Yahoudiéh (vers 1750) des serpents en relief et, enfin, le célèbre hiatus, signe des Hyksos que les Qéniens peut-être suivaient [1].

Remarquons que, d'autre part, Tubal, déjà mentionné, est attesté en Cilicie ; et que la Cilicie semble être une étape importante des Hyksos. Gemoll (1913) cite une tradition conservée par Solinus : « Cilicia antea usque ad Pelusium Aegypti pertinebat. » Tubal paye son tribut aux Assyriens en métaux précieux, surtout en argent, et en chevaux de race. Wainwright (AJA, 56, 1952) fait remonter Tabal (Tubal) au sumérien Tibira, « forgeron en cuivre ». E. Unger *(RL A,* 1933) avait déjà mentionné une ancienne ville mésopotamienne qui s'appelait Bad-Tibira ou la « ville d'ouvriers en métaux » au temps de Hammourabi, si rapproché des Hyksos.

De même que nous avons considéré comme stériles les tentatives d'étudier isolément le phénomène hyksos, de même nous ne croyons pas à l'utilité d'isoler les Qéniens dans le Négeb. Il faudrait plutôt les voir comme un aspect de la séculaire pénétration des clans des métallurgistes nomades en Asie et même en Europe.

Ils remontent à la surface en Sumer, en Anatolie, au Négeb [2]. Leur point de départ ? Probablement, à proximité de l'Inde. Leurs épigones ? Peut-être, les Sleib, au Proche-Orient, et les Tsiganes. Ils sont certainement passés par l'Arabie aussi, car Hommel a trouvé dans le panthéon sabéen une divinité Qaïnan qui est la *lune décroissante* et le patron des orfèvres et des musiciens.

Il est curieux de juxtaposer à cela un ancien dieu des Tsiganes, Alako. Celui-ci est mentionné dans l'étude sur ce peuple de M. J. Bloch, déjà citée :

> On confirme les mariages et on baptise au nom d'Alako. Il faut ajouter que ce nom d'Alako est finnois et veut dire lune en décroissance (p. 81).

1. Selon W. MÜLLER, *Aslen und Europa,* pp. 153 et 174, un centre ancien de ces forgerons nomades où l'on fabriquait les chars de guerre, se trouvait dans la vallée de Jizréel, c.-ù-d. entre Megiddo et Bcth-Shan que nous considérons comme des anciens relais des Hyksos.

2. Ou Ils semblent avoir évolué car I Sam. 30, 29 mentionne les *villes* des Qéniens au temps de David.

Ressemblances fortuites ?[1] [2] Le fait que la langue des Tsiganes modernes semble s'être formée au début de notre ère ne l'empêche pas de conserver des réminiscences bien plus anciennes, comme on le verra plus bas [3].

Enfin, la Gen. 10, 2 met Tubal-(Caïn) à côté de Gomer (Cimmériens) et Madaï (Mèdes). Ce sont des ressortissants de la Steppe.

Tout cela nous éloigne assez du monothéisme mosaïque. Ce dernier venait-il de sources madianites ? Mais qui étaient les Madianites ?

Ce problème apparaît hérissé de contradictions. Du temps de Moïse, ils sont localisés sur la rive orientale du golfe d'Aqaba ; à l'époque des Juges, le point de départ de leurs razzias dévastatrices est à l'Est du Jourdain, dans les steppes du Yabboq. Ils arrivent sur leurs chameaux. Ce sont des Bédouins pillards dont se souvient Isaïe (9, 3 ; 10, 26). Ils déferlent sur le pays de Canaan, jusqu'à Gaza. Comme tous les Sémites de la contrée, ils ont, à leur tête, des Anciens (Zeqénim), des princes (Nesiyim), des rois. Les noms de leurs chefs sont sémitiques : Evi, Réqem, Tsur (« Rocher »), Hur, Réba (Jos. 13, 21), Oréb (« Corbeau ») et Zéeb (« Loup ») (Juges, 7,25), Zébakh (« Holocauste ») etTsalmouna (Jug. 8, 5) Leurs chameaux ont des croissants d'or au cou, signe du culte lunaire ; et Juges 8, 25 l'explique : « car ils étaient Ismaélites ».

Cependant, ces nomades ont des villes (Num. 31, 10), ce qui convient peu aux Bédouins pillards. Plus que cela, Wright estime qu'ils étaient mineurs et métallurges. ÉJtant donné que les Qéniens, forgerons ou métallurges, étaient un clan madianite, il écrit :

1. Voir d'autres affinités, p. 242.
2. On se souvient, d'une part, des prospecteurs des mines mentionnés par M. Schaeffer, que nous avons interprétés comme métallurgcs nomades venus de plusieurs centres, notamment de la région voisine de l'Inde ; et, d'autre part, des mines du pays de Madian.

D'après les récentes découvertes de M. J. Perrot (1955) qui a trouvé dans la région de Bécr-Shcba « les embryons des hauts-fourneaux primitifs, les creusets de raffinage et les moules », ces mines sont très anciennes. Mais, à la fin du II® mil!, av. notre ère, elles étaient peut-être exploitées par les Qéniens, membres de la confédération madianite.

Comme un écho curieux quoique très lointain de cette prospection ancienne, on citera une remarque de H. Bernard au sujet de Tsiganes de son temps :

« En Moldavie et en Valachie... les Clgains de la Couronne... les Rudari ou Aurari... ont seuls le droit de chercher de l'or dans les rivières et dans le sable des montagnes... Du temps du prince Cantimir, ce tribut produisait annuellement à la princesse de Moldavie 1.600 drachmes » (f. c., pp. 31-32).

Nous pouvons présumer qu'une des occupations des Madianites était l'extraction et la fonte du cuivre ; leur intérêt pour les mines du Sinaï serait évident *(Westminster Atlas to the Bible,* 1946, p. 58).

Il est non moins évident que ces occupations sont difficiles à concilier avec les mœurs des Bédouins pillards ou caravaniers (Gen. 37, 28). Aussi a-t-on voulu aplanir cette difficulté en supposant que le nom de Madian s'appliquait aux clans nombreux disséminés sur un vaste territoire (Hastings, *Dicl. de la Bible,* 1900, pp. 365 ss.).

Le nom de ce peuple, à son tour, pose quelques problèmes. Pour l'Ancien Testament, c'est Midyan. Les LXX l'ont, par contre, transcrit Madiam, mais aussi Madiénaïoï et Madianeitoï. La Vulgate écrit Madian. Ptolémée connaît, en ce lieu, deux villes, Modiana et Madiama (Hastings, p. 366).

Est-il incontestable que les Madianites étaient des autochtones ? Pour l'école bien connue de la critique biblique, c'est certain ; tout comme elle considère certain que les Israélites, malgré le témoignage formel de la Bible, étaient des autochtones du Négeb ; qu'Abraham était un ancien dieu de Hébron, etc.

Enfin, la Bible indique clairement que les Madianites étaient le résultat d'une fusion des éléments venus du Nord et d'autres, d'origine locale, car Madyan est présenté comme un fils d'Abraham et de sa femme Qetura (Gen. 25, 1). Mais, d'après E. Meyer, Qetura est un nom symbolique : le père de cette femme n'est pas mentionné. Qetura signifie « essence aromatique », et ce serait une allusion aux tribus arabes qui exerçaient un commerce dans cette branche. Mais Abraham, à son tour, n'est-il pas pris ici comme un emblème des groupements venus du Nord ?

N'oublions pas que la Bible ne connaît pas les Habiru tels que nous les présentent les lettres d'El Amarna, les archives de Mari et d'autres sources cunéiformes. Soit parce que le peuple d'Israël était encore loin d'être formé, soit parce que ses éléments les plus actifs se trouvaient, à l'époque, en Égypte, mais la Bible ne commence à refléter la situation historique au Proche-Orient qu'à partir de l'époque qui vient après la disparition des Habiru. C'est Abraham ha-Ibri qui nous apparaît comme un témoin, mais aussi comme un témoin actif, de temps antérieurs. Isaac et Jacob, tout en étant contemporains des Habiru en Canaan, ont pu ne jamais avoir affaire avec eux.

Par contre, nous croyons que l'énigme de la fameuse incursion, déjà étudiée plus haut (pp. 48 ss.), de quatre rois des pays ou des peuples lointains : d'Elam, de Shinear, d'Ellasar et surtout de Goïm, contre les rois de Sodom et de Gomorrhe et contre leurs alliés, les Amorrites et les autres (Gen. 14), s'expliquerait ainsi :

Un chef élamite pouvait bien se trouver en tête de l'expédition, mais ses forces seraient, essentiellement, constituées par quelques groupes de Habiru et de leurs congénères, recrutés dans des pays différents. Ce n'était donc pas une mobilisation de tout l'Orient Ancien, point relevé par le P. de Vaux; car il serait vraiment bizarre que le roi de Sodom paye, pendant treize ans, un tribut à l'Elam sans qu'aucun autre pays, situé entre le Sud de la mer Morte et l'Elam, soit en même temps un vassal des Elamites.

Nous croyons donc que le noyau du récit serait formé par un raid, plus retentissant et de plus grande envergure que les autres, des Habiru qui n'avaient, en effet, aucune politique suivie et qui se contentaient souvent de piller et d'emmener des prisonniers. Les Habiru n'opérant pas en grand nombre, Abraham a pu attaquer leur arrière-garde. Évidemment, dans le récit biblique, les titres des auxiliaires de Kedarlaomer ont été quelque peu magnifiés.

Cependant, pour les chroniqueurs de l'Ancien Testament, Abraham appartient à cette époque lointaine dont ils ne percevaient qu'un écho confus. Nous croyons qu'en effet, il a dû s'installer au Canaan à la même époque que certains groupes de Habiru. Ces derniers ne sont-ils pas impliqués dans la formation de Madian ?

Notons que certaines tribus sont présentées dans la Bible comme étant les frères de Madian, par ex., Yishboq (Gen. 25, 7). Or, d'après Delitzsch, ce serait le pays de Yasbouq, aux confins de la Syrie du Nord et de la Cilicie. Notons qu'un des fils de Madian est appelé Epher (Gen. 25, 4). Ce nom se rapproche beaucoup des 'Apiru égyptiens qui ne sont que des Habiru. Un autre fils est Hanokh. Tel était aussi le nom du fils de Caïn, éponyme des Qéniens, lesquels, malgré leur surnom sémitique, nous apparaissent comme des forgerons étrangers venus des pays du Nord-Est.

Constatons cependant que les noms des autres frères et fils de Madian nous orientent vers les anciennes tribus de l'Arabie du Sud ; et que le nom Epher, dérivé d'une racine signifiant « *être fort* », est assez fréquent puisqu'on le trouve

dans trois contextes différents : en dehors du fils de Madian (Gen. 24, 20) sont mentionnés aussi un Epher, clan calébite (I Chr. 4,17) et un autre Epher dans la demi-tribu de Manassé, dans le Bassan (I Chr. 5, 24).

Remarquons ensuite que l'ancien nom du pays de Madian était *Koushan* (Hab. 3, 7). Les Textes d'exécration connaissent Koushou au pays de Canaan. Ce nom, assez répandu, est rattaché aussi bien aux Kashshou (Kassites) qu'aux Koushites (Éthiopiens), mais il n'était jamais exclusivement sémitique. Pour l'époque plus basse, on trouve un Kousan, chanteur auprès du roi Maubad, contemporain de Sapor I, et un Kousan, Arménien, du temps de Mouawiah, 661-680 L On connaît aussi les Koushans indo-scythiques. Mais on se souviendrait surtout de Koushan Rishataïm (nom déformé, « rishataïm » étant interprété comme « double méchanceté ») qui opprima les Israélites, à l'époque des Juges, pendant huit ans. C'était un roi d'Aram-Naharaïm, Mésopotamie du Nord ou l'ancien Mitanni (Jug. 3, 8). Le nom Koushan pouvait donc venir de ces parages.

D'autre part, pourquoi, dans l'épisode bien connu de Balaam, les Anciens de Madian tout comme les Anciens de Moab, à l'heure du danger, cherchent-ils leur prophète dans la Mésopotamie du Nord, aux confins de l'Asie Mineure ? Les sources de leur tradition religieuse se trouvaient donc de ce côté-là ?

Mais, même si toutes les considérations précédentes ne sont que secondaires, il reste encore un obstacle à franchir avant d'admettre que les Madianites n'étaient rien d'autre que des autochtones du Négeb. Il reste la plus étonnante tradition selon laquelle Jéthro le Qénien voit Moïse plier sous la besogne et lui suggère la constitution d'un corps d'assistants : chefs de mille, chefs de cent, chefs de cinquante, chefs de dix (Ex. 18, 21). C'est ainsi que ce sédentaire, éleveur de moutons et nullement forgeron, s'avère un administrateur avisé. Mais d'où lui vient son système administratif décimal ?

Si tout cet épisode n'est pas une projection d'innovations postérieures à l'époque de Moïse [a], il sera déconcertant de surprendre ces idées chez les Madianites, pasteurs du Négeb, aussi bien que chez les Qéniens, forgerons nomades ; et

1. *Justi. Iran. Namenbucli,* p. 169.
2. Cette tradition est réaïïlrmée dans le Deut. I, 15 où le môme système est appliqué par Moïse au domaine militaire.

d'autant plus, chez les Bédouins pillards. Quel serait donc le foyer primitif de cette organisation ?

On trouve chez M. De Genouillac une observation d'un grand intérêt :

Les tablettes pictographiques de Jemdet Nasr et celles de Warka, à côté d'un système de numération sexagésimal [sumérien] donnent des exemples du système décimal-centésimal qui serait celui des envahisseurs : de ceux dont la civilisation s'est divisée en langues *satem* et langues *kentum' (Fouilles de Tello,* t. I, 1934, p. 13).

Il s'agit donc des Indo-Européens. Cette observation rejoint peut-être la conjecture d'Albright quant à l'origine des remparts de terre battue de Sippar, et appuie le point de vue de la présente étude.

Mais nous avons toujours souligné l'hétérogénéité ethnique de la Steppe. En effet, Grekov écrit au sujet du système décimal que toutes les tribus *mongoles,* leurs familles et leurs clans, étaient divisées en dizaines, centaines, milliers et « multitudes i[1].

D'autre part, V. Vladimirtzcv atteste que c'est une organisation *militaire* que les khans mongols trouvent *toute formée* et ajoute :

Un certain écho de cette organisation s'est reflété dans la tradition juive comme le certifie une partie assez récente de la Bible, l'Exode.

Nous avons justement essayé de retracer les voies qui relient les traditions de ces Mongols à celle des Madianites et des Hébreux. Ce sont les voies de la Steppe. Que le système soit indo-aryen ou mongol, il vient de là ; les Madianites dont nous discutons l'origine, peuvent s'en inspirer et le transmettre à Moïse.

C'est ici qu'on pourra évoquer une analogie d'ordre linguistique qui semble tracer un lien entre les Madianites et un peuple ancien du Sud de l'Ararat.

On a vu plus haut un flottement dans la transcription du nom des Madianites : *Madiénaïoï* et *Madianeitaï.* Or, il est curieux de constater cette même variation, et dans un nom ethnique presque identique, au Sud du lac d'Ourmia [2].

Hérodote y mentionne les monts Matiènes (Matiéniens)

1. B. GREKOV, *La Russie de Kiev,* Moscou, 1944, p. 193 (R).
2. Où passait, d'après Ame, une ancienne route de migrations vers le Sud-Ouest (et p. 57).

*

et les *Matiènes* établis entre les Arméniens et les Susiens (1,189 ; V, 49). Hécatée situe les Matiènes à côté des Mosques. Mais Polybe y connaît les *Matianes.* Pour Strabon et Ptolémée, le lac d'Ourmia est Matiane. Denys le Périégète parle des Matiènes « riches et belliqueux ».

Th. Reinach note : Cet écrivain tardif, qui se plaisait à transcrire des auteurs anciens, atteste que les Matiènes étaient répandus dans toute la Mésopotamie du Nord [1].

Ces Matianes n'apparaissent donc que dans la première moitié du Ier mill. avant notre ère. Dans sa carte de l'empire achéménide, Herzfeld leur assigne une région au Sud-Est du lac *Van,* à l'Est de l'ancien Mitanni et à l'Ouest de la *Médie* et du pays des Mannéens (Arc/i. *History of Iran,* 1934, pl. I). Dans son œuvre postérieure, *L'Iran el L'Orient Ancien* (1941), on lit à ce sujet qu'au Sud du lac *d'Ourmia* se trouvait le pays des Mannéens (Mannaia), Minni de Jérémie, *Maliene, Manliane* d'Hérodote à Ptolémée.

M. Contenau remarque au sujet du *Mitanni :*

Ce royaume, dont on a proposé de voir un souvenir lointain dans le nom du pays des Matiènes... *(Dict. de la Bible,* Suppl. 1941, XVIII, p. 133).

Il reste pourtant que les Mannéens sont nommés par Jérémie (51, 27) à côté des Mèdes et des Scythes; que les Mannéens habitaient un pays appelé plus tard *Médie* Atropatène (auj. Azerbeidjan) et qu'ils étaient probablement d'origine aryenne (Les *premières civilisations,* par J. Vandier, G. Contenau, E. Dhorme et d'autres auteurs, 1950, p. 353).

On constate, en somme, que les Mannéens habitaient une région au Sud et autour de *deux* lacs, Van et Ourmia, pays riches en minerais. Leurs affinités avec les Matiene/Mantiané, d'une part, et avec les Mèdes, les Scythes et, peut-être, les Mitanniens, d'autre part, semblent plausibles. Autrement dit, nous sommes transportés dans ce même milieu des anciens nomades indo-aryens dont le rôle, dans les mouvements des Hyksos et des Habiru, nous apparaît prépondérant.

Dans ces conditions, peut-on considérer que le parallélisme entre les Matianes/Matiènes du Nord et les Madianes/ Madiènes du Sud est tout à fait fortuit ?

Quelques analogies semblables se laissent observer aussi dans la toponymie des deux régions en question. Au Nord,

1. « Un peuple oublié : les Matiènes », *RE G,* VIII, 1894, pp. 313 ss.

le Maïtani est devenu Mitanni. Une localité Matiaté que, d'après Forrer, Assurnasirpal III a conquise en 879, est aujourd'hui Midyat. Au Sud, Madian est devenu en hébreu Midian. Faut-il donc croire qu'au milieu du IIe mill. av. J.-C., un torrent de la Steppe ait entraîné avec lui, vers les confins de l'Égypte, quelques éléments indo-européens, apparentés à ceux qui, plus tard, allaient se fixer, à la place ou à côté des Hourrites, au Sud de Van et d'Ourmia ? Cette filiation aurait pu expliquer l'intérêt des" Madianites pour les mines de cuivre, leur association étroite avec les Qéniens-forgerons et, enfin, l'apparition, au Sud de la mer Morte, du système administratif décimal.

Une ancienne pénétration de ces nomades, ou des Habiru et de leurs congénères, jusqu'aux bords du golfe d'Aqaba, aurait peut-être contribué également à la constitution, dans ces parages, de certains lieux de culte. La divinité de ces groupes ethniques semble être celle du feu. L'ancien dieu du Seïr et du Sinaï était une flamme redoutable. Ce n'est pas un trait de la religion pré-islamique des Arabes dont les rites étaient célébrés, selon Robertson-Smith, « à froid ».

Cependant, Moïse apparaît plusieurs siècles après ces contacts présumés ; les anciens lieux sacrés sont toujours là, mais la religion des Qéniens et des Madianites n'a rien du monisme primitif inhérent au culte du feu sacré.

Aussi rien ne prouve que Moïse leur doit son monothéisme ; et déjà pour cette raison qu'ils n'étaient pas monothéistes.

Plus on y pense, moins cet emprunt paraît vraisemblable. Méditons cette expression si simple dont le sens, à force d'habitude, semble échapper à notre attention : « Jéthro, le prêtre de Madian ». Ce Qénien était donc intimement mêlé à la vie religieuse des Madianites ?... Mais leur religion est-elle terra incognita ?

Tout comme les Qéniens sont associés aux Madianites, ces derniers sont, selon l'Ancien Testament, liés aux Moabites. Balak, le roi de Moab, demande conseil aux Anciens de Madian (Num. 22). La *Bible du Centenaire,* troublée par cette « symbiose », explique cette apparition des Madianites par une glose. Mais les gloses ne sont pas toujours panacée. Les rapports étroits entre ces deux peuples sont confirmés par la Gen. 36, 35. Il vaut mieux supposer que les Moabites sont de nouveaux venus, des conquérants, qui demandent conseil à ceux qui leur paraissent être des autochtones. On voit un phénomène analogue dans II Rois 17, 27.

Les Anciens de Madian et les Anciens de Moab amènent Balaam de sa ville Pthor (Pitru), sur le fleuve Sadjour, qui est aux abords ' d'Anatolie. C'est sur le conseil de Balaam que le moral des Israélites est sapé, de connivence avec les filles de Moab qui se prostituent au temple du dieu local, Baal-Péor, et entraînent à la débauche les guerriers de Moïse. Cependant, une de ces « qédeshot » était la *Madia-nite* Cozbi, fille de Tzur, *chef d'un groupe de clans.* Cette fois on ne nous dit pas qu'il y a une glose. La Madianite et son compagnon israélite, Zimri, chef d'un clan des Siméonites, sont tués. Ils ont été surpris par Phinées, fils d'Aharon, dans une *qoubba* (Num. 25, 8) que la *Bible du Centenaire* traduit par une niche *voûtée.*

C'est un cas de prostitution sacrée, un aspect du culte de la fécondité et qui avait probablement lieu dans la proximité du sanctuaire en question. Mais on se souvient qu'Hérodote (I, 199) mentionne la prostitution de femmes *distinguées* de Babylone ; et que, selon Strabon, les personnages les plus illustres d'Arménie consacraient leurs filles au culte d'Anaïtis.

En remontant plus haut, ces abris voûtés peuvent évoquer une association avec les 9 constructions circulaires, conti-guës, avec des banquettes de pierre à l'intérieur, de Beth-Yerah, déjà vu, site au Sud du lac de Tibériade, fouillé par MM. Mazar, Stekelis et Avi-Yona. C'était un lieu consacré au culte lunaire et probablement à celui de la fertilité. Cer-tains vestiges du site remontent au début du III^0 millénaire. On se souviendra aussi de la frappante description qu'a faite M. A. Parrot de tholoï de la Mésopotamie du Nord, abris voûtés, bien plus anciens. C'est ainsi que nous voyons cette « qoubba » de la plaine de Moab.

Le nom de Baal-Péor s'explique peut-être par une ancienne coutume des Sleib, forgerons nomades de notre époque, apparentés aux Tsiganes. A l'encontre des Arabes, ils exé-cutent des danses avec leurs femmes ; et ces dernières ne sont alors vêtues que d'une robe de soie largement ouverte à la poitrine. Or, le verbe « pa'ar » veut dire, en hébreu, « ouvrir largement ». S'agissait-il de la nudité rituelle ?

Voici donc que le rideau se lève un peu sur un culte qui devait être commun aux Qéniens, Madianites et Moabites. Est-ce à cette source-là que Moïse a pu puiser ses idées religieuses ?

Évidemment, il n'a pas pu échapper entièrement à cette ambiance. Son serpent d'airain est frère des serpents de bronze que nous avons signalés à plusieurs relais des envahisseurs venus de la Steppe.

Lorsque Moïse ordonne « le-hoqia », pendre aux poteaux les coupables de l'idolâtrie (Num. 21,1-9, texte mal conservé) « en face du soleil », il y a là une réminiscence du culte solaire. On se souvient de ces mêmes coutumes chez les Hontes et l'on sait qu'elles remontent aux sources indo-aryennes et ont été, probablement, introduites en Asie Antérieure et en Égypte par les Hyksos.

Si Moïse, établi parmi les Madianites, y trouve le culte d'un ancien dieu du feu, le reflet de ces flammes survivra longtemps dans la tradition poétique et religieuse d'Israël. Dans le cantique de Débora, lorsque Yahvé quitte le pays d'Edom et le mont Seïr, la terre tremblé et le Sinaï ruisselle (Jug. 5, 4). Cela fait penser à un déchaînement des éléments. D'ailleurs, la vision de Moïse le ressoude à un certain passé au nom duquel il s'adressera à son peuple ; car, d'après la tradition, c'est en flammes que Dieu se manifesta à Abraham (Gen. 15, 17).

Mais Abraham ne s'identifie pas avec les Habiru. Son clan suit le sillon des Habiru, sans leur être apparenté et sans adopter leurs mœurs. Il ne recourt aux armes que dans les cas de force majeure.

Aussi le. buisson ardent de Moïse n'est plus du tout le feu sacré de la Steppe ou de la région de Bacou. Aux abords de la Steppe le feu était, en même temps, un principe de fécondité et de fertilité. De même, les Qéniens et les Madianites, s'ils connaissent le nom de Yahvé, s'adonnent au culte de la fécondité, celui de Baal Péor. Par contre, les flammes qui attirent Moïse de loin, ne sont qu'un moyen de localiser l'invisible. C'est un signe de conceptions nouvelles. Un signal : l'humanité va changer de voies.

Aussi, entouré de ces 'Apirou, de ces Horites, de ces Qéniens et de ces Madianites, Moïse s'en sépare-t-il brusquement : la révélation du buisson ardent, c'est une lumière qui se fait subitement dans son esprit. Car si Moïse s'était contenté d'emprunter, au pays de Madian, le « Dieu qénien » Yahvé, à quoi devait servir toute la vision du buisson ardent ? Quel sens aurait-elle eu, cette révélation particulière dans la solitude du désert, au moment où ce même culte, tout

constitué et officiel, se serait offert à tout venant, ouvertement et publiquement ?

Il est donc clair que Yahvé de Moïse n'est point celui des Qéniens, tout comme II est éloigné du dieu des Habiru, sous le nom duquel on essaie de le présenter au pharaon, dans l'espoir d'inciter ce dernier à la compréhension (Ex. 5,31).

Ainsi Moïse a dû trouver, dans le vieux culte du Dieu du Mont Seïr, les promesses d'un monothéisme rudimentaire. Revenu aux aspirations des Patriarches et stimulé par les audaces de la réforme akhnatonienne qu'il devait connaître [x], le prophète a su insuffler à ces conceptions religieuses une vie nouvelle. Il a ébauché un « statut » grâce auquel l'existence de la société humaine peut s'organiser.

L'ancienneté des *éléments de base* du Décalogue est confirmée par les témoignages des prophètes : d'Osée 4, 2 ; 8, 1 et d'Amos 2, 4. Mais il ne s'agit pas seulement de règles élémentaires de la vie sociale : du respect de la vie humaine, etc. Il s'agit là d'une conception particulière : d'un « contrat », et même écrit, entre la divinité et le peuple. Contrat qui, comme tout autre, ne sera valable que si ses conditions sont respectées.

L'antiquité appliquait ce principe sous la forme primitive d'offrandes, d'holocaustes, d'érection de lieux de culte, moyens censés assurer les faveurs de la divinité. En cas de force majeure, on avait recours aux sacrifices exceptionnels qui forçaient la divinité à donner suite aux suppliques de ses adeptes. Ainsi Mesha, roi de Moab, immole son fils, et son dieu Kemosh lui assure alors la victoire. Et si les dieux se mettent quand même en colère, c'est pour une raison souvent inconnue. C'est ainsi qu'aux temps de sécheresse les pharaons se perdaient en conjectures pour savoir d'où venait le mal. C'est ainsi que Manéthon écrivait : « Je ne sais comment, la colère divine souffla sur nous... »

Avec les temps d'El-Amarna, le soleil divin d'Akhnaton est le père et la mère de l'humanité. Or, l'amour maternel ne pose jamais de conditions. L'humanité d'Akhnaton, objet d'inlassable sollicitude divine, n'a aucune condition particulière à remplir car elle n'est pas une partie contractante. Placide, elle vit au soleil et n'a qu'à adorer son créateur et bienfaiteur.

1. D'après le *Dlct. de la Bible,* IV, 2, 1928, p. 1192 : « La tradition juive, Act. VII, 22, rapporte que Moïse, à la cour royale, fut élevé dans toute la sagesse clés Egyptiens. »

Mais, avec ceci, Akhnaton a aboli tout un monde qui s'était cristallisé autour de l'adoration des forces de la nature : l'amoncellement bi-millénaire des mythes et des rites célébrant les dieux avec leurs familles, leurs amitiés et leurs rivalités, leurs amours et leurs haines, leurs mésaventures et leurs triomphes. Tout cela a été supprimé, pour revenir à la source, à la nature même, représentée par le soleil, objet d'un culte aussi aniconique que celui des Hyksos.

La route de Moïse se trouve ainsi déblayée. Mais Moïse va rompre le dernier lien physique qui rattache le Créateur à la création. Son Dieu, Législateur et Juge, est au-dessus des forces de la nature qui obéissent à ses volontés. Dieu unique, objet d'un culte "aniconique — car, comme le dieu suprême des Iraniens, a II n'a pas, Il ne peut pas avoir d'image » [1] —, Il a pour l'humanité la même sollicitude, paternelle que le soleil d'El-Amarna. C'est sur ces trois points que le mosaïsme et la révolution akhnatonienne se touchent.

Mais ni l'amour de ce Dieu, ni sa colère ne sont pas aveugles. Si le contrat est rompu, c'est que certaines lois morales n'ont pas été respectées. Ce sentiment d'une convention toujours révoquable ne pouvait pas s'épanouir dans les vieilles sociétés agricoles, trop profondément enracinées dans la terre fertile des vallées du Nil et de l'Euphrate. Cet esprit ne pouvait pas se faire jour chez les puissants envahisseurs nomades connaissant la terreur qu'ils inspiraient aux sédentaires. Par contre, une tribu en marche, comme celle des Patriarches, par exemple, exposée souvent aux dangers, endurant parfois l'esclavage et l'oppression, mais qui observait les tares des civilisations sédentaires et qui se croyait appelée, *dans l'avenir,* à un destin meilleur, car « l'iniquité des Amorrites n'est pas encore à son comble » (Gen. 15, 16), une tribu comme celle-là pouvait bien concevoir qu'une faveur pareille ne peut être espérée qu'à condition d'être vraiment méritée.

Tel devait être le sens des méditations de Moïse dans le désert. Pour entrevoir les fondements de ce « contrat » ou de cette promesse conditionnelle, on n'avait point besoin d'attendre l'enseignement des prophètes, ni la cruelle leçon de l'Exil et le retour de la captivité. Les prophètes n'ont pu que donner à cette idée-maîtresse du mosaïsme toute son acuité, l'ériger en système et l'étendre de la conscience collective à la conscience individuelle. Et Amos (5, 27) et Osée

1. Cf. ci-dessus, p. 15.

l'ont fait avant l'exil de Samarie. Mais, dans son état embryonnaire, le principe de la convention, « berith », a dû être pressenti déjà par les Patriarches et établi par Moïse.

D'autre part, l'idée même de la Terre Promise ne pouvait s'élaborer qu'avec l'époque où des nomades d'hier, des Indo-Iraniens, des Hourrites et d'autres, se sont créés des patries nouvelles en Mésopotamie du Nord, en Syrie et en Palestine.

Cependant, ce n'étaient pas des considérations d'ordre religieux qui forcèrent Moïse, dans sa jeunesse, à s'établir au pays de Madian. S'il y avait là quelques affinités avec les pays du Nord lointain, quelques survivances qui reliaient ce pays à l'époque des assauts des nomades, battant et parfois forçant les portes de l'Égypte, il se peut qu'ait subsisté là un certain climat d'opposition au pouvoir égyptien. D'autre part, les origines des Hébreux, n'impliquaient-elles pas une certaine communauté de sentiments avec les descendants de ces nomades ?

Dans ce cas, Moïse a dû chercher refuge dans ce pays de Madian non à cause d'hypothétiques parents de sa mère, mais parce que, chez les Madianites il pouvait trouver une attitude de compréhension et, par conséquent, se sentir protégé contre les poursuites des Égyptiens[x].

CHAPITRE XXI

LIENS ÉTROITS ENTRE LES HYKSOS ET LES HÉBREUX?

Il y a deux mille ans, en Alexandrie, tout le monde raisonnait ainsi : Les Hyksos étaient Pasteurs, et les Patriarches aussi ; les Hyksos étaient des étrangers établis en Égypte, et les Hébreux aussi ; les Hyksos ont quitté l'Égypte en masse et se sont retirés en Palestine ; et les Hébreux l'ont fait aussi.

1. Ce qui n'a pas empêché les Madianites d'adopter plus tard une attitude hostile ù l'égard des Israélites sortis de l'Égypte ; Moïse a dû déclencher une guerre contre eux (Num. 31 ; Jos. 13,21).

On concluait donc à l'identité de ces deux groupes, sans se soucier d'autres détails.

Il semble que, de nos jours, on reste parfois sous l'emprise du même raisonnement. De toute manière, plusieurs auteurs pensent que les Hyksos étaient surtout des Sémites (Cananéens) ; et, malgré les différences entre l'époque des Hyksos et celle des Hébreux en Égypte, on estime que ces derniers se trouvent étroitement mêlés à l'invasion hyksos.

Ainsi on voit la preuve de la puissance exercée à l'époque par le clan de Jacob, dans les scarabées portant le nom d'un chef hyksos, Jacob-Her. Ainsi M. Montet remarque que la concession de la terre de Goshen aux frères de Joseph et le rôle de Joseph « ne sont guère vraisemblables en dehors de la domination des Hyksos » *(Drame d'Avaris,* p. 98). En somme, on veut trouver des arguments à l'appui de ce point de vue autant dans la Bible que dans les textes manéthoniens ou dans les résultats des fouilles modernes. Examinons donc ces arguments de plus près :

a) INSTALLATION DES HÉBREUX EN ÉGYPTE. — Citons M. Montet lui-même dont les comptes rendus sont toujours d'une exactitude à laquelle il faut rendre hommage. L'auteur nous fournit des preuves de ce que cette admission de clans étrangers fuyant la famine ou la guerre, ne constitue rien d'exceptionnel en Égypte. On connaît la fresque de Beni-Hassan montrant l'arrivée en Égypte d'un groupe de nomades, amorrites ou autres. Ceci se passait au xix° s. av. J.-C.» donc plus d'un siècle et demi avant les Hyksos et, probablement, cinq siècles avant l'arrivée du clan de Jacob. M. Montet ajoute à ce sujet : Sous Aménophis III, sous Aménophis IV, d'après les lettres de Tell el Amarna, sous Merenptah, « des scènes semblables avaient lieu continuellement »[1] *(l. c.,* p. 84).

ô) CARRIÈRE DE JOSEPH. — Quant à la réussite administrative d'un Sémite à la Cour d'Égypte, en voici un exemple ' cité par A. Clamer : La charge de vizir a été accordée, sous Aménophis IV, aux environs de 1360, à un Ianhamu, au nom sémitique, qui, d'après M. Dhorme, était un Cananéen.

c) SCARABÉES AU NOM DE JACOB. — Ceux-ci prouvent indiscutablement que quelques Sémites : Amorrites, Cananéens ou autres, ont été des compagnons ou des vassaux des

1. Cf. ci-dessus, p. 128.

Hyksos. Ceci est naturel puisqu'on a pu retracer plus haut la route des Hyksos à travers la Syrie et la Palestine et constater qu'ils avaient séjourné à Ugarit, à Beth-Shan et en tant d'autres villes syriennes et cananéennes. Mais cela ne donne évidemment rien pour l'identification de Jacob des scarabées avec Jacob biblique. On voit seulement que le nom de Jacob était très répandu. N'oublions pas qu'il y eut au moins trois rois s'appelant Hammourabi et autant de rois s'appelant Saül (en Israël, en Edom et dans le pays araméen de Samal). Les scarabées au nom de Jacob sont de deux-trois siècles antérieurs à la troisième génération des Patriarches. L'ancienneté et la diffusion de ce nom sont attestées par sa présence à Chagar-Bazar, dans la steppe du Khabour. Ce site, vu plus haut, où abondent les figurines des chevaux et les modèles des chars ; où, avec les textes mentionnant Jacob-El (1825-1775), se sont trouvées les « toggle-pins », une figurine de zébu et la mention d'une écurie et d'un dresseur de chevaux, a livré un ensemble qui n'a rien à faire avec les Patriarches et leur genre de vie. Et c'est de ces parages plutôt que devait venir, avec les Hyksos, un Jacob-Her en Égypte.

Quelle serait donc la parenté entre ces deux Jacob, celui de Chagar Bazar et celui de la Bible ? Une parenté semble, en principe, indéniable : même onomastique, même langue, même culte du dieu El, d'ailleurs très répandu en Syrie et Mésopotamie. Ceci n'empêche pas qu'il s'agisse de liens de parenté extrêmement vagues. A Chagar-Bazar et ailleurs nous sommes dans ce milieu des Sémites de l'Ouest auquel appartiennent, entre autres, les puissantes formations amorrites, vues plus haut, apparaissant vers la fin du III® mill. et s'agglomérant dans le royaume de Mari, sur le Moyen Euphrate ; mais ce milieu englobe également des non-Amorrites, comme les Bene-Yamin et les Bene-Simal, décrits par MM. A. Parrot et Dossin.

L'abbé Ch. F. Jean, qui expliquait le nom de Jacob par une racine signifiant a rétribuer », a relevé des noms parallèles à Mari : Aaqba-Hammu, Aaqba-Ahim (La *Bible et l'Orient,* p. 126). Les noms théophores contenant El ne manquent pas à Mari où ce nom-là prend la forme « Illim » *(ib.,* p. 125), mais où il reste noyé dans la masse des noms des divinités accadiennes, hourrites et autres. L'onomastique amorrite domine à Mari aussi bien à la fin du III® que du II® mill. avant notre ère malgré la langue des textes qui est acca-

dienne. Il faut souligner qu'on trouve à Mari également un nom Shadu-Sharrum, « Shadu est mon roi » *(ib.)*, ce qui semble montrer que le Dieu Shaddaï n'était pas vénéré que des Patriarches ; et que ces derniers pouvaient avoir séjourné dans un milieu analogue[1].

Mais ce milieu restait aussi vaste que composé par des éléments hétérogènes. On le déduira du fait que les Hébreux ne se considéraient en aucune parenté avec les Amorrites. Au contraire, dans la Bible ces derniers sont toujours placés au premier rang des anciens peuples du Canaan. La dissemblance de race entre les Hébreux et les Amorrites est attestée par Amos 2, 9 : « Et pourtant j'ai détruit devant eux les Amorrites dont la hauteur égalait celle des cèdres. » Cette haute taille n'est pas un trait sémitique. Elle est souvent attribuée aux peuples de la souche indo-européenne ou aux nomades venus de la Steppe, comme Og, roi de Bassan, un épigone des 'Anaqim (Géants).

d) ARGUMENTS BIBLIQUES. — M. Montet écrit dans le *Drame d'Avaris* que les critiques ne nient pas la participation des Israélites au mouvement des Hyksos. A l'appui ne sont pas cités les critiques mais Deut. 26, 5-8. Que disent donc ces versets ? Il s'agit d'instaurer la coutume d'apporter des prémices au futur Temple. Les Hébreux doivent, à cette occasion, remercier Dieu de ses faveurs, en se souvenant de leur humble condition d'autrefois :

> Mon père était un Araméen sur le point de périr. Il descendit en Égypte et y vécut en étranger ; ses gens n'étaient qu'une poignée, mais il y devint une nation grande, forte et nombreuse. Les Égyptiens nous maltraitèrent, nous opprimèrent et nous imposèrent une dure servitude. Alors nous implorâmes Yahwé... Il vit notre misère, nos peines et l'oppression... Yahwé nous fît sortir d'Égypte... (traduction de la *Bible du Centenaire).*

Il nous semble qu'on ne voit, dans ces versets, rien qui ressemblerait à l'irruption des Hyksos, à la conquête de l'Égypte ou à leur domination plus que séculaire dans ce pays.

On sait que la Bible ne décrit pas l'époque du séjour en Égypte comme une période de domination mais, au contraire, comme celle de l'oppression et des humiliations. Les com-

1. M. J. LEWY écrit : Il semble plutôt que les enfants d'Israël aient adopté le culte de ce dieu national, supplantant tous les autres, en dehors de la Palestine. Mais on Ignore jusqu'à présent le lieu où cette adoption s'est produite... *(Textes palio-assyr.,* p. 64).

mentateurs ont depuis longtemps remarqué qu'un peuple ne passe pas sous silence ses conquêtes d'autrefois pour les remplacer par une histoire de son esclavage inventée de toutes pièces. A se souvenir du style laudatif des annales égyptiennes ou assyriennes, on comprendrait combien un masochisme historiographique était étranger, en tout cas, à la mentalité des Anciens.

e) TEXTES DE MANÉTHON. — Manéthon qui devait bien connaître les Hébreux, ses concitoyens, ne les désigne point comme participant à l'invasion des Hyksos ; pourtant la suite du texte manéthonien, vu plus haut et tel qu'il circulait du temps de Josèphe, contient un épisode où participent à la fois les *descendants* des Hyksos, les Israélites et les Cananéens. L'intérêt historique de cet épisode a été très diversement apprécié par les auteurs modernes.

Ce point a été repris en 1941 par M. Montet. Nous sommes ainsi conviés à suivre le dénouement du problème des Hyksos vers 1100, c.-à-d. quelques 4-5 siècles après leur expulsion de l'Égypte.

Manéthon (ou plutôt ceux qui ont interpolé son texte) raconte donc que non moins de 240.000 Pasteurs ont quitté l'Égypte et sont partis pour la Syrie où ils ont édifié, dans le pays « actuellement appelé Judée », une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Jérusalem.

Suit une histoire ténébreuse. Un roi, Aménophis, est avisé par un prophète que, s'il veut voir les dieux, il lui faut, au préalable, chasser du pays les Lépreux. Le roi en réunit 80.000 et les renvoie dans les carrières. Ensuite on leur permet d'aller habiter la ville désertée Avaris. Là ils se donnent comme chef un prêtre d'Héliopolis, Osarseph. Selon ce texte, ce ne serait nul autre que Moïse. Celui-ci leur promulgue des lois : ne plus adorer les dieux, ne plus s'abstenir de la consommation de la viande sacrée. Il s'ensuit une guerre. Les Impurs c.-à-d. les Égyptiens lépreux appellent à la rescousse les Pasteurs, autrement dit, les descendants des Hyksos établis à Jérusalem. Ceux-ci, appelés ensuite, dans le résumé de M. Montet, tout simplement « des Israélites et des Cananéens », s'empressent d'arriver et la guerre devient, comme nous le verrons, effroyable.

Cependant, M. Montet n'accepte pas le texte manéthonien sans faire des réserves sur deux points particuliers. Le premier : Les « Impurs » et les « Lépreux ne seraient qu'un

immense malentendu. Manéthon ou ses confrères auraient simplement mal traduit un terme qu'ils avaient trouvé dans les anciennes annales égyptiennes.

Ce terme d'impurs que les écrivains de la basse époque ont pris si naïvement à la lettre n'est que la traduction du mot *i'd.t,* littéralement a la peste » qui désigne les Hyksos *(Le drame d'Avaris,* p. 175).

Nous retrouvons la même idée plus loin où apparaît le second point : le récit de Manéthon est partial ; il reflète seul le point de vue du clergé d'Amon qui chargeait les Avarites de tous les crimes et qui représentait une retraite de l'armée thébaine sous un jour favorable. M. Montet écrit :

Si nous avions un récit de ces événements par l'un des *soi-disant* Impurs, nous apprendrions probablement que l'armée thébaine essuya une défaite... Mais pourquoi en voulait-on aux Hyksos ? *(ib.,* p. 177 ; c'est nous qui soulignons).

Ainsi, en réalité, il n'y avait ni Impurs, ni Lépreux. C'étaient les Hyksos. Mais à quelle époque les désignait-on comme « la peste »? Il faut croire que M. Montet fait remonter cette épithète au papyrus Sallier I, cité plus haut (p. 118), datant de la XIX[e] dyn., car l'auteur traduit le début de ce conte populaire ainsi :

Il advint que la terre d'Égypte appartenait à la peste et il n'y avait pas de Souverain... Il arriva que le roi Seqnenrê... fut chef du pays méridional, pendant que la peste était pour la ville des Amou et que le prince Apopi Rê siégeait à Avaris *(ib.,* p. 92).

Cependant, en consultant la traduction du même papyrus par John A. Wilson, dans le recueil de textes anciens de Pritchard (1950), nous lisons :

Il est arrivé que le pays d'Égypte était en détresse. Il n'y avait aucun souverain, ou roi... II est arrivé alors que le roi Seqnen-Re était maître de la Ville Méridionale (Thèbes). Il y avait détresse dans la ville des Asiatiques car le prince Apophis... était à Avaris et le pays tout entier lui était assujetti... (p. 231).

La différence est substantielle. Le même terme « détresse » est employé par John A. Wilson dans sa traduction d'un texte égyptien de la période ptolémaïque, mais qui prétend conserver une tradition de la III[e] dyn. Il s'agit d'une donation en faveur du dieu Khnoum pour éviter la baisse désastreuse des eaux du Nil. Le décret royal commence ainsi :

J'étais en détresse sur le grand trône. Le Nil n'a pas monté depuis sept ans, le blé faisait défaut, les fruits ont séché, les vivres manquaient... Les temples étaient fermés... Tout était vide *(ib.,* p. 31).

On voit que la tradition de sept années maigres existait en Égypte depuis longtemps et que cette période est désignée par le terme « détresse », le même qui désigne la domination hyksos.

D'autre part, Gardiner traduit le papyrus Sallier I comme J. A. Wilson. Il apparaît donc que la traduction « la peste.» est loin d'être universellement acceptée. D'ailleurs, si la domination hyksos comportait certainement une humiliation pour les Égyptiens, où y a-t-il d'autres preuves de ce que les envahisseurs ont été appelés « la peste »? On a vu plus haut que Kamos et la reine Hatshepsout les nommaient « Asiatiques » ; que la reine ajoutait qu'ils régnaient « sans connaître Re » ; que Mineptah, enfin, les considérait comme des impies. Par contre, les conseillers d'Amosis étaient d'avis qu'on pouvait s'entendre avec les Hyksos. Galling a noté que ces derniers n'ont pas dépossédé les paysans égyptiens de leurs terres, et Sâve-Sôderbergh a supposé que, sous les Hyksos, ces derniers n'avaient pas à se plaindre des impôts. Tout cela nous éloigne assez de la « peste ».

Dans ce cas, il n'y a que les Thébains du xie s. av. J.-C. qui pouvaient appliquer ce surnom aux épigones des Hyksos ; mais ici aussi une difficulté subsiste : des allusions à Joseph et à Moïse dans le récit de la « guerre des Impurs ». Ces noms ont été tirés, dans un certain but, du livre de l'Exode. On a donc supposé que la mention de la lèpre a été puisée dans la même source. Dans ce cas, l'épithète serait datée de l'époque hellénistique.

Revenons au second défaut du texte manéthonien : à sa partialité. En décrivant les raisons de l'antagonisme qui existait entre les Thébains et les Avarites : l'indifférence de ces derniers à l'égard des dieux d'Égypte, la consommation des animaux sacrés, etc., M. Montet ajoute :

Ces informations... pas très objectives... correspondent... à l'idée qu'on se faisait, de cette guerre, chez les partisans d'Amon *(Drame d'Av.,* p. 175).

L'auteur conteste donc, dans une certaine mesure, le bien-fondé des motifs qui incitaient les partisans d'Amon à la guerre contre les partisans de Seth. Cependant, ces deux

points mis à part : les Impurs étant des Hyksos et les accusations contre ces Avarites étant exagérées, quelle est l'opinion de l'auteur sur l'ensemble du récit ? Sur les Impurs, écrit M. Montet,

notre auteur (Manéthon) nous donne d'utiles précisions *(ib.,* p. 175).

Il faut croire que cela s'applique, par exemple, à l'étonnante équipée des forces consolidées des Israélites et des Cananéens, venues à la rescousse des Avarites révoltés. Cette supposition nous semble corroborée par le fait que, plus tard, en citant « Tanis », M. le Chanoine E. Drioton n'y relève aucune réserve à ce sujet ; aussi note-t-il :

M. Montet a débrouillé l'imbroglio de ce passage de Manéthon, cité par Josèphe (La *Bible et l'Orient. La date de l'Exode,* p. 42).

et reprend le même récit, sauf pour un point, comme on le verra plus loin.

M. Montet incorpore donc « la guerre des Impurs » manéthonienne dans son exposé des événements de cette époque. Pour l'auteur, c'est l'histoire d'une guerre civile qui a porté le coup de grâce aux restes des Hyksos et au culte de Seth en Égypte, et qui aurait eu lieu sous Ramsès IX, vers 1100 av. J.-C. Le chef des Thébains n'était pas un pharaon, mais un « grand prêtre d'Amon et habile intrigant », nommé Aménophis.

Voici des extraits de l'exposé en question que nous trouvons dans *Le drame d'Avaris* (1941) et dans *Tanis* (1942) :

200.000 Pasteurs se sont alliés aux gens d'Avaris. Le roi Aménophis envoya son fils en Éthiopie et réunit 300.000 guerriers bien exercés, mais essuya une défaite cruelle et dut se réfugier en Éthiopie *(Drame d'Avaris,* p. 176).

Les Égyptiens de Haute Égypte avaient peut-être quelques bonnes raisons de ne pas vouloir être gouvernés par les Avarites, si mélangés d'Asiatiques. Ceux-ci, menacés, firent alliance avec les Israélites et les Cananéens qui en masses considérables pénétrèrent en Égypte. L'armée thébaine se porta à leur rencontre, mais persuadée que les dieux avaient décidé de livrer l'Égypte aux Impurs pendant treize ans, elle battit en retraite. On emmena les animaux sacrés et les statues les plus vénérées des dieux *(Tanis,* pp. 227-8).

Avec toute son armée et le peuple d'Égypte, il monta en Éthiopie... le roi d'Éthiopie accueillit cette masse de réfugiés et l'entretint

avec les produits du pays, pendant les treize ans d'exil *(Tanis,* p. 177).

Les Impurs et leurs alliés se répandirent alors dans tout le pays et se livrèrent à des excès qui passaient de loin ce que les Hyksos avaient commis autrefois. De tous les côtés on pillait les tombes *(Tanis,* p. 228).

La fin est rassurante : 13 ans plus tard, Aménophis revient pour châtier et chasser les Impurs.

Nous apprenons ainsi plusieurs choses sur Jérusalem à laquelle, d'ailleurs, déjà le prophète Ezéchiel.(16, 3) reprochait ses origines étrangères : « Ton père était un Amorrite et ta mère une Hittite. »

Nous apprenons surtout que, dès l'expulsion des Hyksos, vers 1560 av. J.-C., et jusqu'en 1100 au moins, cette Jérusalem restait un rempart des Hyksos ; et que les qualités guerrières de ces derniers ne s'étaient point émoussées durant ces quatre siècles et demi.

Mais ces renseignements qu'on s'empresse de reprendre, ne sont-ils pas contrôlables ? N'y a-t-il point d'autres lumières sur Jérusalem entre le xvi® et le XII® s. av. J.-C. que le texte manéthonien ?

Une autre source d'information existe pourtant. Ce sont les tablettes des archives d'El Amarna, déjà mentionnées. Parmi ces lettres, très explicites, destinées par les princes cananéens à Aménophis III et à Aménophis IV, donc en plein xiv° s., il y en a plusieurs qui arrivent justement de Jérusalem. Elles émanent du roi Abdi-Hepa, qu'on a vu plus haut (p. 145) reprocher au pharaon d'abandonner ses fidèles sujets aux intrigues des Amorrites et aux agressions des Habiru. Ainsi, d'après Manéthon, ce roi serait donc un chef de redoutables Pasteurs.

Or, c'est justement Abdi-Hepa qui supplie le pharaon :

Ce ne sont pas mon père et ma mère qui m'ont mis sur ce trône ; n'est-ce pas toi-même ?... Envoie-moi donc tes soldats pour nous emmener en Égypte, moi et mes frères, pour que nous puissions mourir [en paix] chez le pharaon (Knudt., p. 1333).

C'est ce même Abdi-Hepa qui proteste sans cesse de son dévouement à l'Égypte et qui déclare :

Je suis constamment calomnie par mes ennemis car, tant que le roi, mon Seigneur vit, je répéterai au roi, mon Seigneur : Les pays du roi vont être perdus I Que le roi prenne donc soin de ses pays !

Cet appel désespéré est répété quatre fois dans une seule missive (Knudt., 286, pp. 861-863). Dans une autre lettre, enfin, le roi de Jérusalem implore :

Que le roi sache... Je n'ai point de soldats de garnison [égyptiens]... Puisse le roi m'envoyer 50 hommes de garnison pour protéger le pays ! (Knudt. 289, p. 875).

Ne recevant aucune réponse d'El Amarna, Abdi-Hepa commence à craindre que la langue assyrienne de ses lettres ne soit peut-être pas bien comprise ou bien traduite à la Cour d'Egypte. Aussi, dans son avertissement solennel : « Le pays va être perdu ! » recourt-il à une glose, dans sa langue cananéenne *. A côté du mot accadien « halkat » (pèrdue) il fait inscrire le même terme en cananéen : « abadat !» Et il ajoute, à l'intention du scribe d'El Amarna, un post-scriptum particulier : Que sa lettre soit bien expliquée ! *(ib.,* 288, p. 1545).

Implorer l'envoi de 50 soldats ? Pourtant, selon Manéthon, deux siècles plus tard, l'armée de ces Pasteurs de Jérusalem pourra se permettre de guerroyer pendant treize ans en Égypte où sa seule apparition mettra en fuite une armée pharaonienne de 300.000 guerriers. N'est-ce pas bizarre ?

D'autre part, un siècle plus tard, vers l'an 1000, David trouve la même ville occupée par les Jébusites et réussit à la prendre avec l'aide d'une armée, certainement peu nombreuse au début de son règne. N'est-ce pas bizarre aussi ?

Située entre ces deux faits indiscutables : la faiblesse de Jérusalem, sous Abdi-Hepa, et sa petitesse, sous David, comment s'explique donc cette époque intermédiaire de puissance extrême, que Manéthon veut attribuer à la « forteresse des Pasteurs » ?

Laissons donc là les Pasteurs et passons à leurs alliés. L'aventure des a masses considérables » des Israélites et des Cananéens, ignorée on ne sait pas pourquoi des historiens, aurait pu constituer un chapitre bien curieux de l'histoire d'Israël. Comment donc 1 Deux siècles à peine après la Sortie de l'Égypte, les Israélites reviennent en conquérants dans cette « maison d'esclavage »... Ce chapitre aurait-il été « censuré » à cause des excès en question ? Mais la force de la Bible réside justement dans l'intégrité de son témoignage. Elle avoue les tares ou les faiblesses humaines de ses per-

1. Bien que son nom, lu aussi « Arta-Hepa », soit hourrite.

sonnages. Elle n'a caché ni les ruses de Jacob, ni le massacre commis par Siméon et Lévi, ni les moments de faiblesse de Moïse, ni les fautes de David, ni les vices de ses fils, ni la luxure de Salomon, ni les crimes des rois. Si la Bible ne mentionne pas les Hyksos, c'est qu'ils étaient déjà au-delà de son horizon. En revanche, le temps de Ramsès IX, évoqué dans l'histoire des Impurs, est parfaitement dans son champ de vision.

Vers 1100 nous ne sommes pas dans une forêt. C'est l'époque des Juges sur laquelle on possède certaines données. La participation des Israélites à la campagne en question n'aurait pas pu être passée sous silence par les rédacteurs de l'Ancien Testament. Cependant, les témoignages bibliques, historiques et archéologiques ne nous donnent rien pour confirmer la sus-dite sanglante équipée des Israélites et des Cananéens en Égypte.

Cette fin du xn° siècle que les fabulistes d'Alexandrie ont choisi comme cadre à leur histoire, voit les premiers efforts des tribus d'Israël s'organiser autour d'un sanctuaire commun. Ces débuts s'avèrent pénibles car la conquête de Canaan est loin d'être assurée. Les Cananéens continuent de garder leurs villes fortifiées défendues par des « chars de fer » que n'avaient point les nouveaux venus. Une victoire de Débora et de Barak a eu lieu la veille (vers 1125) mais son issue était très incertaine car plusieurs tribus avaient manqué à l'appel des chefs d'Israël ; ceux-ci n'avaient pu réunir que 40.000 guerriers (Juges, IV et V). La tribu de Juda, la plus rapprochée de l'Égypte, était absente. Elle était en difficulté entre ses montagnes boisées.

A partir de l'an 1175, à l'Ouest, se lève déjà, menaçante, possédant des armes redoutables, la Philistie, nouvelle alliée de l'Égypte. Vers 1050, l'hégémonie des Philistins sera couronnée par la victoire près de Shilo : le sanctuaire d'Israël mis à sac, les deux fils du grand prêtre tués. C'est donc dans cette période que devait avoir eu lieu une razzia de treize ans en Égypte ?... Il nous semble que, pour cela, il fallait d'abord se frayer le passage par les terres des Philistins. Les Israélites, qui ne pouvaient pas encore (et pour longtemps) venir à bout des cinq princes de la Philistie, devaient donc déferler sur l'Égypte et combattre les 300.000 guerriers bien exercés d'Aménophis ?... Enfin, un siècle passe à peine après cette prétendue dévastation de l'Égypte et voici que Siamon (XXI® dyn.) ne voit aucun inconvénient à accorder la main

de sa fille à Salomon, roi de cette même Jérusalem des pasteurs, qui aurait été, hier encore, l'alliée des Impurs, des Lépreux, des Fiévreux, etc. ?

Voici donc à quelles difficultés conduisent certains textes de Manéthon. Cependant une des choses les plus curieuses y reste l'apparition d'Osarseph qui est le chef des Impurs. M. Montet écrit :

> D'après Manéthos, les Avaritains seuls sont responsables de la guerre. Ils avaient pour chef un prêtre d'Héliopolis nommé Osarseph (wsr-s'-f, « Osiris-est-sa-protection ») qui fit réparer... les murailles de la ville, etc. *(Dr. d'Av.,* p. 186).

On sait cependant qu'à Alexandrie on interprétait ce nom comme une allusion dérisoire à Joseph de la Genèse. M. Montet le confirme, d'ailleurs, en notant :

> Joseph devenu ministre du roi d'Avaris est identifié avec un prêtre d'Héliopolis que les Impurs concentrés dans Avaris se donnèrent comme chef *(ib.,* p. 106).

Il se peut donc que, malgré l'étymologie égyptienne, proposée par M. Montet, le nom d'Osarseph soit une création hybride, mi-égyptienne, mi-hébraïque : ce serait le nom de Yo-seph où la première syllabe, supposée à tort de désigner le Dieu d'Israël (comme dans les noms Yokebed, Yonathan, etc.), a été remplacée par le nom d'Osiris. Les auteurs de cette substitution ignoraient visiblement que le nom de Joseph n'est pas théophore et qu'il n'y a qu'une coïncidence de la première syllabe.

Cependant, comment Joseph se trouve-t-il transplanté vers la fin du xn° s. ? D'après la chronologie de M. Montet, il appartient, tout comme les Hyksos, au xvn® s. av. J.-C. Peut-on expliquer ce bouleversement des dates autrement que par dérision ? Car si l'auteur du texte manéthonien n'est pas tenu d'avoir à connaître la chronologie comme nous la concevons aujourd'hui, il n'ignorait pas la dissemblance totale entre Joseph et Osarseph. Mais la confusion voulue ne s'arrête pas là puisque, selon le texte manéthonien tel que l'a connu Josèphe Flavius, cet Osarseph « changea de nom et se fit appeler Moïse ».

Voici donc un singulier Osarseph (Joseph)-Moïse que les utiles précisions de Manéthon font apparaître en Egypte aux environs de l'an 1100 av. J.-C., autrement dit, quelques 150 ans *après* l'Exode. Dans *Le drame d'Avaris,* M. Montet

passe outre cette apparition de Moïse. Ce détail est-il négligeable ? Il est caractéristique. En tous cas, c'est probablement cette assimilation du chef des Impurs à Moïse, qui a incité Josèphe à écrire son *Contre Apion,* grâce à quoi on a pu connaître des extraits de Manéthon et apprendre le nom même des Hyksos.

A l'incommodité trop évidente de ce personnage, Osarseph-Moïse, on a récemment essayé de porter un remède. Comme il a été dit, M. le Chanoine E. Drioton a repris, à la suite de M. Montet, le récit manéthonien sur la « guerre des Impurs » et la « randonnée » en Égypte des Israélites et des Cananéens, désignés cette fois comme « Palestiniens ». Pour sa part, M. Drioton n'y relève aucune glose et, par contre, reproche à Josèphe d'avoir, en somme, injustement accusé Manéthon d'une « passion anti-juive ». Mais, en même temps, M. Drioton rejette résolument l'idée d'apparition de Moïse à cette date insolite et dans ce rôle inattendu, en écrivant :

Est-ce là, vraiment, une méchanceté de. l'historien égyptien ? Il est plus vraisemblable que ce chef de bande, pour consolider son autorité sur des troupes composées en grande partie de Palestiniens, se soit prétendu Moïse *redivivus.* Le vrai Moïse n'a rien à voir dans cette affaire. (La *Bible et l'Orient,* p. 43).

Or, cette dernière conclusion est aussi la nôtre. Mais la suggestion de M. Drioton a-t-elle rendu le texte manéthonien plus cohérent et plus vraisemblable ? Que fera-t-on de l'affirmation de ce texte que ce même Osarseph-Moïse avait promulgué des lois : ne plus adorer les dieux de l'Égypte, etc., comme on l'a vu plus haut ?

Faut-il donc croire que, pour mieux imiter le vrai Moïse, ce chef de rebelles s'est mis, à son tour, à légiférer ?

On a l'impression que, malgré la rectification en question, cette histoire demeure aussi ténébreuse qu'auparavant.

Mais que pensent donc de cet imbroglio de la « guerre des Impurs » d'autres autorités en archéologie orientale ?

Le passage de Manéthon que nous étudions ici, cité par Josèphe, est également mentionné par Waddell :

Les gens de Jérusalem [ailleurs : les Solymites et les Impurs] ont dévasté les villes, brûlé les temples, massacré lés prêtres... Sanctuaires étaient usés comme cuisines pour rôtir les animaux sacrés.

Cependant, Waddell présente ce morceau ainsi :

Josèphe discute les calomnies de Manéthon contre les Juifs.

Th. Reinach commente ce chapitre, à son tour :

Le grand morceau sur lés Impurs pouvait, à mon avis, provenir d'un des devanciers d'Apion... C'est ainsi qu'on peut douter très sérieusement que ce soit Manéthôs lui-même qui ait assimilé les Israélites soit aux Hyksos d'Avaris, soit — version contradictoire — aux Impurs (l'identifichtion d'Osarseph avec Moïse est fort suspecte). Ces deux assimilations semblent émaner l'une de polémistes judéophiles, Fautre de polémistes judéophobes... rien ne prouve que Manéthôs ait assimilé les Hébreux aux Hyksos...

Le P. Malion (1921) écrit à ce sujet : Josèphe réfute l'histoire des « Impurs », déformation païenne de l'histoire de l'Exode. On la trouve déjà dans Hecatée d'Abdère.

Van de Walle (1941) remarque :

Il s'agit probablement dans cette légende d'une version anti-juive de l'histoire de Moïse...

Enfin, d'après A. Ait (1954), ce sont

manifestement, des spéculations secondaires du temps hellénistique, sans racine dans la tradition égyptienne autochtone.

A la lumière de ces conclusions il nous sera donc difficile de considérer avec M. R. Dussaud que

les progrès de l'égyptologie ont singulièrement renforcé l'autorité du texte de Manéthon sur lequel l'hypercritique s'est acharnée *(Quelques précisions touchant les Hyksos,* p. 114) *.

Et pourtant, la « guerre des Impurs » n'est pas inventée de toutes pièces. Elle nous semble contenir l'écho de certains faits, mais un écho déformé, présenté sous une fausse lumière.

Pour s'en rendre compte, il suffit de se pencher sur les événements qui ont précédé en Égypte l'apparition de Manéthon et l'éclosion des Apions.

Trois fois conquis par les Assyriens (en 671, 666 et 664) le pays, très morcelé, est gouverné par la XXV® dyn., d'origine éthiopienne, dont le siège est au Sud. Son avant-dernier souverain, Taharqa, semble résider ensuite à Tanis. Cette dynastie finira par se réfugier en Nubie où elle survivra pendant plusieurs siècles. Les dynasties XXVI°-XXX® s'appuient entièrement sur leurs mercenaires grecs. Mais ces derniers finissent par être battus, en 525, par les Perses.

1. Cf. ci-dessus, p. 109.

L'Égypte est pillée et soumise, ses temples profanés. Les historiens grecs témoignent des fureurs de Cambyse. Il fait tirer, à Memphis, le corps d'un pharaon de son tombeau et ordonne de le fustiger, puis brûler. Il poignarde Apis et fait battre ses prêtres avec des verges. Il fait jeter au feu les images de plusieurs dieux (Hérodote, I, 16, 29, 37).

Strabon écrit que Cambyse a brûlé Serapeum et Memphis. Les papyrus d'Eléphantine racontent qu'il a démoli tous les temples des dieux. Une inscription de ce temps parle de la terreur qui s'empara de tout le pays. Il se peut qu'il y ait, dans tout cela, quelque exagération. Mais une légende de Cambyse-monstre a dû se créer certainement.

Enfin, selon M. R. Ghirshman, la conquête du pays par Artaxerxès II (359-338) qui arrive, à son tour, avec ses mercenaires grecs, est aussi sanglante. Le pharaon s'enfuit en Éthiopie, les villes sont prises, leurs murs rasés et les temples pillés. Les prêtres ne se rachètent qu'au prix de sommes énormes.

On peut croire qu'en Égypte du ni® s. av. J.-C. ces cruautés devaient être bien plus présentes à l'esprit que celles des Hyksos ou des éventuels Impurs, commises 1400 ou 800 ans auparavant. Il serait naturel que leur souvenir ait formé le fond des légendes populaires et que celles-ci soient utilisées par les pamphlétaires de temps postérieurs qui les remaniaient à leur goût. C'est ainsi que s'ajoutent à ce fond la révélation des dieux à Aménophis, son incroyable retraite avec 300.000 guerriers bien exercés, les animaux sacrés et les statues des dieux en Éthiopie, la générosité intarissable du roi d'Éthiopie, etc. Mais dans les atrocités des Avarites il n'est pas difficile de reconnaître les saccages des Perses. Les Apis rôtis par les Impurs ne sont qu'un avatar assez naturel, en somme, de celui qui avait été tué par Cambyse. Enfin, la retraite d'Aménophis avec son cortège ne peut être inspirée que par la retraite précipitée du pharaon Nectanébo devant les 300.000 guerriers d'Artaxerxès-Ochos en 341, évidemment un peu travestie, ces 300.000 soldats étant transplantés d'un camp dans l'autre, pour en corser l'efTet.

D'ailleurs, R. Weill n'a-t-il pas remarqué que l'origine de nombreuses légendes sur les Impurs doit être recherchée dans les sacrilèges perpétrés par les Perses ? Cet auteur conclut à la « fausseté des théories qui veulent retrouver dans l'histoire des Impurs le souvenir d'événements historiques ».

Mais pourquoi les Alexandrins ont-ils travesti les évènements en y mêlant les Israélites, Moïse et Jérusalem ?

Comme nous l'avons vu (p. 109), ceci s'explique par le violent antisémitisme répandu parmi les Grecs alexandrins au ier s. de notre ère. Le libéralisme de l'époque d'Alexandre[1] est loin. La résistance victorieuse des Juifs palestiniens, sous les Hasmonéens (167 av. J.-C.), à la tentative d'Antiochus Epiphane de leur imposer une apostasie collective, a été considérée comme un défi lancé par un petit peuple, opiniâtre et barbare, à l'hellénisme triomphant. La concurrence et la xénophobie ont exacerbé ce sentiment qui, dans un milieu ethnique mélangé, a vite dégénéré en haine ouverte. D'ailleurs, déjà sous Darius II, la plèbe égyptienne avait détruit le temple juif d'Égypte car les monothéistes étaient, à leurs yeux, des athées.

Apion, le porte-parole des détracteurs d'Israël, est, d'après Th. Rcinach, « érudit et charlatan ». Cependant, comme échantillon de son érudition peut servir le fait qu'il fixait la date de l'Exode en 752 av. J.-C. C'était un agitateur notoire; il a présidé une délégation d'antisémites d'Alexandrie envoyée à Rome après les troubles sanglants de l'an 38.

Apion et ses semblables affirmaient que les Juifs adoraient, dans leur Temple de Jérusalem, une tête d'âne en or ; qu'ils captaient et engraissaient, une fois par an, quelque voyageur grec pour le manger ensuite ; qu'ils étaient hostiles envers les dieux d'Égypte et refusaient d'ériger des statues aux empereurs.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ces Alexandrins aient mêlé Jérusalem à l'histoire des Hyksos car qui disait « Jérusalem » disait « judaïsme » ; qu'ils aient tiré de Num. 12 l'histoire de Miryam, sœur de Moïse, laquelle a été temporairement frappée de lèpre, pour faire de Moïse un lépreux ; et qu'ils se soient empressés de porter toutes les histoires de la furie des Assyriens et des Perses au compte des Israélites. Ainsi, que l'étymologie du nom « Osarseph » soit égyptienne ou non, le récit reste fabuleux.

Aussi dans son *Contre Apion* Josèphe déclare-t-il avec dignité qu'il veut répondre aux impostures des historiens

1. Josèphe atteste qu'Alexandrc confia aux Juifs d'Alexandrie la carde des places fortes d'Égypte ; Ptolémée Philadelphe fit traduire la Bible en grec ; Ptolémée Evergètc, enfin, offrit des sacrifices et des présents au Temple de Jérusalem.

grecs car « plusieurs ajoutent foi aux calomnies » et.que « nous devons céder aux Grecs en ce qui regarde le langage et l'affection de paraître éloquents, mais non en ce qui concerne la vérité » (trad. Buclion). Il rappelle que c'était Moïse qui a promulgué les lois interdisant la communion avec les lépreux et les excluant de toute prêtrise. A-t-il donc dirigé cette interdiction contre lui-même ?

Et, d'après Waddell, Josèphe qui ne discerne pas les interpolations postérieures dans le texte de Manéthon, conclut : Lorsque Manéthon se tourne vers les légendes, il accorde confiance aux informateurs mal intentionnés.

/) Les données matérielles des fouilles, effectuées par M. Montet à Tanis, confirment-elles que les Hyksos étaient des Sémites ?

C'est en achevant sa campagne de fouilles à Byblos, comme il le raconte dans son œuvre postérieure *Tanis,* qu'il s'est demandé où on pourrait découvrir les traces des *Sémites* anciens. Et alors, atteste-t-il :

Tanis me parut... le lieu d'Égypte où l'on avait le plus de chances de trouver les traces des Sémites... [à Tanis on situait] la forteresse des Hyksos (p. 34).

Et c'est cette considération qui a incité l'auteur à entreprendre ses fouilles dans le Delta.

Nous apprenons ainsi que M. P. Montet qui se trouvait en Phénicie, un des plus anciens foyers des Sémites, quitte ce pays pour aller chercher les Sémites en Égypte ; et ceci sur la foi de l'équation : Hyksos = Sémites.

Notons, en passant, qu'après avoir comparé ses observations avec celles de Mariette, un de ses prédécesseurs à Tanis, M. Montet était sur le point de conclure qu'aux environs de ce site vit encore une tribu ressemblant physiquement aux envahisseurs anciens de l'Égypte et venue de loin. L'auteur écrit :

J'admettrais volontiers qu'une tribu venue peut-être, comme le dieu Setli, des montagnes du Caucase, s'est anciennement fixée, dans la région de Sân *(Tanis,* p. 80).

Cette simple remarque suffirait, peut-être, pour ébranler tout l'édifice basé sur la supposition que Seth était un Baal sémitique adoré par les Hyksos-Cananéens. Toutefois, le point de vue de M. Montet n'en est pas affecté.

Pendant une remarquable série de fouilles M. Montet a

trouvé à Tanis des tombeaux les pharaons de la XXI[e] et de la XXII[e] dynasties, du début du I[er] millénaire avant notre ère, dont la richesse n'est dépassée que par le tombeau de Toutankamon. Il a trouvé aussi des vestiges de l'époque hellénistique. Mais il s'attache surtout à découvrir les traces des Hyksos-Sémites. Y parvient-il ?

Il affirme que Tanis a recouvert l'emplacement de l'ancien Avaris et constate qu'on ne connaît d'Avaris que des pièces détachées et des murs de brique.

Après les fouilles de Mariette et de Pétrie et dix campagnes de fouilles nous n'en sommes, sur la plupart des points, qu'au niveau ptolémaïque et sur quelques autres nous avons atteint le niveau de Sesac et de Ramsès.

Mais, exceptionnellement, continue l'auteur, on a approfondi et dégagé (sous le dallage de Ramsès) un lieu « tout imprégné de l'influence sémitique ». Si les grandes enceintes de briques, actuellement dégagées, paraissent dater de Ramsès II,

nous avons atteint à l'extérieur de la porte monumentale... les montants d'une porte profondément enterrée qui est sûrement plus ancienne, si même elle ne remonte pas aux origines de la ville.

Et là, sous les briques, se trouvaient les débris de deux squelettes, un sacrifice de fondation...

Les Égyptiens ne pratiquaient guère cette coutume barbare... A Sân elle était si bien implantée que nous en avons trouvé d'autres exemples plus récents, à la porte nordique qui est l'œuvre de Ramsès II, et dans une porte... qui ne date que de Psousennès (Le *drame tTAvaris,* p. 60).

C'est ainsi qu'on nous présente les traces des Hyksos-Sémites à Avaris. On nous dit que le sacrifice de fondation était sous une porte « sûrement plus ancienne » et qui remontait peut-être aux Hyksos. On est obligé, cependant, de constater qu'aucune preuve n'est apportée à l'appui de cette assertion. La persuasion seule ne peut pas suffire, surtout dans un cas aussi particulier ; d'autant plus qu'on se souvient qu'à Byblos M. Montet croyait avoir trouvé le plus ancien des édifices connus de ce site, remontant à l'Ancien Empire ; mais il s'agissait, en réalité, d'un temple romain.

D'autre part, Petrie, aidé de Starkey et de plusieurs autres, a établi à Gaza que le sacrifice de fondation des Hyksos était un *cheual.* Voici sa description :

Un cheval était sacrifié à la cérémonie de fondation et déposé dans une fosse profonde ; ou bien, des chevaux étaient consommés pendant un festin, et des os choisis laissés sous le bâtiment *(The . making of Egypt,* 1939, p. 145).

Cette coutume eurasiatique se trouve confirmée ailleurs, comme on le verra plus bas.

En somme, la présence des sacrifices humains à Tanis, à l'époque des Ramsès, que M. Montet n'a probablement pas dépassée, ne nous éclaire pas sur le sémitisme des Hyksos.

Nous avons noté plus haut l'afllux des Cananéens et des Syriens en Égypte aux derniers siècles du IIe millénaire avant notre ère. On a vu les observations de M. Posener à ce sujet. Bilabel décrit la « violente transplantation, en grand nombre, de prisonniers de guerre en Égypte ». Les étrangers sont aussi admis parmi les fonctionnaires. C'est alors que leurs divinités et leurs coutumes ont pu s'installer à Tanis. Baal, Anat et Astarté sont nommés comme protecteurs du roi. Ce sont, probablement, les rites de fondation de cette époque dont on a dégagé les traces à Tanis [x]. Nous revenons à présent à une assertion initiale de M. Montet, dans le *Drame d'Avaris,* p. 8 :

En résumé, l'invasion des Hyksos et l'installation des Hébreux en Égypte, d'une part, puis la guerre de libération, l'Exode et l'expulsion des Impurs, d'autre part, sont des faits sensiblement contemporains.

Or, les données historiques et archéologiques suggèrent une autre conclusion :

L'invasion des Hyksos, vers 1730. I Expulsion des Hyksos, 1580-60.
L'arrivée des Hébreux, 1390-1360. | L'Exode, 1265-1260.

Ajoutons que, selon A. Ait (1954) le rattachement de la descente des Patriarches en Égypte aux Hyksos est une chose « insoutenable » (/. c., p. 23, n. 3).

1. On se souvient de fragments d'exégèse de R. Aquiba et de R. Eliézer (p. 174) qui semblent avoir recueilli une tradition obscure sur des Hébreux étouflés dans des murs par les Égyptiens, ou écrasés sous les maisons à la veille de l'Exode. Si ces souvenirs ont gardé un écho lointain de faits historiques, on pourrait également se demander : n'étaient-ce pas, par hasard, les restes de ces victimes de l'oppression égyptienne que M. Montet a retrouvés à Tanis de l'époque de Ramsès II ?

Enfin, en ce qui concerne l'historicité de la « guerre des Impurs », en général, il serait édifiant d'établir dans quelle mesure ce récit à dédoublement de personnalité, répond à l'esprit de l'ancienne littérature égyptienne, même sous le Nouvel Empire. Ne serait-ce pas, par hasard, un roman grec ? .

Toutefois, M. Montet cite des preuves matérielles à l'appui de son point de vue, notamment, le fait que les statuettes du dieu Seth sont très rares en Égypte et que le signe de Seth a été martelé sur toutes les colonnes du temple d'Anta à Tanis.

On pourrait remarquer à ce sujet que la rareté des statuettes n'est probablement pas sans rapport avec le caractère maléfique de Seth et que ses représentations ne disparaissent pourtant pas après a la guerre des Impurs », comme le prouve, par ex., son imposante effigie dans le caveau d'Osorkon II (ix® s. av. J.-C.) *(Osork. 11,* pl. XVIII et XIX).

D'autre part, la date à laquelle furent effacés les signes de Seth paraît difficile à établir. Il semble qu'en général, les pharaons ne se gênaient pas pour marteler les inscriptions de leurs prédécesseurs. Ainsi, dans le temple d'Est, à Tanis, il y avait, sur les colonnes datant de l'Ancien Empire, des inscriptions consacrées à Seth. Selon M. Montet, elles furent effacées par Ramsès II, donc bien avant la « guerre des Impurs », pour les remplacer par d'autres *(Osork. II,* p. 29) ; de même que Psousennès fit effacer le nom de Merenptah (Dr. *d'Avaris,* p. 193) ou qu'Osorkon effaça ceux de Ramsès II et ainsi a se procura à peu de frais un temple complet » *(Osork.* II, p. 33).

Ainsi on n'était pas étonné de lire dans *l'Ëgypte* de MM. E. Drioton et J. Vandier (1952) que les vestiges se rapportant à la a guerre des Impurs » « restent, dans l'ensemble, assez peu explicites ». Mais c'est dans le récent volume de son importante synthèse d'archéologie égyptienne que M. J. Vandier résume la position des fouilles à Tanis. Il y relève une abondance de monuments antérieurs au Nouvel Empire, mais constate : Aucun retrouvé à sa place primitive, et beaucoup d'entre eux ont été usurpés *(Man. d'arch. égypt.* II. a Les grandes époques », 1955, p. 597). L'attribution, par M. Montet, d'un monument à la V® dyn. reste hypothétique *(ib.,* p. 598). Aussi Tanis reste un site célèbre « *dont l'histoire, jusqu'à la XIXe dyn., n'a pas encore été élucidée d'une manière satisfaisante » (ib.,* p. 597; c'est nous qui soulignons).

L'auteur remarque : On ne sait pas quel nom portait la ville avant les Hyksos, ni quels dieux y étaient honorés. Sur les monuments antérieurs au Nouvel Empire sont cités les dieux de Memphis et d'Héliopolis *(ib.,* p. 601). M. Montet y a supposé l'existence d'un temple de l'Ancien Empire. Mais, conclut M. Vandier :

Une telle interprétation doit rester dans le domaine de l'hypothèse, tant que le vieux site de Tanis ne nous aura livré, avec une preuve matérielle, son véritable secret *(ib.,* p. 602). .

CINQUIÈME PARTIE

HYPOTHÈSES ET RAPPROCHEMENTS

CHAPITRE XXII

HYPOTHÈSES ET RAPPROCHEMENTS DIVERS

Pour conclure, résumons quelques considérations au sujet de l'origine ethnique des Hyksos, problème qui a déjà été, en partie, discuté dans les chapitres précédents.

On se rend compte de sa complexité car ce n'est pas le problème d'un seul peuple. Il s'agit du choc de deux civilisations diamétralement opposées, l'égyptienne et l'eurasiatique, où, contre les Égyptiens, se sont dressés des groupements ethniques probablement hétérogènes (ce seraient des Indo-Iraniens, des Hourrites aryanisés, des Mongols, des Sémites, peut-être accompagnés de quelques éléments caucasiens et élamites) réunis par une discipline rigoureuse, comme le fait comprendre Manéthon, mais véhiculant avec eux des influences variées.

A. Hypothèse sémitique.

Ce sujet a été déjà étudié plus haut (pp. 125-128, 192-210).

D'autre part, selon H. Stock (1942) :

Il est douteux de penser aux Hyksos-Sé mites ou à prépondérance sémitique... La Syrie, et encore moins la Palestine, n'ont jamais eu ni l'unité, ni la force pour exécuter une pareille entreprise...

P. Labib rejette l'idée que les Hyksos aient pu être Arabes. Il mentionne, en même temps, une suggestion de Wilcken, au sujet d'Ammos Hyxiotiké. C'était, dans un papyrus de l'époque romaine, le nom de l'aloès, article importé par les Arabes. Wilcken en voulut déduire l'existence d'une tribu

arabe, les Hyxiotes. Ce nom ne nous rappelle qu'une peuplade élamite, les Uxiens (Khoushshi), du temps d'Alexandre.

Galling rejette, à son tour, l'idée d'une éventuelle participation des Arabes au mouvement des Hyksos et conclut : a La structure du pouvoir hyksos n'est pas sémitique » (Z. c., p. 107). Il caractérise cette structure comme « feudale Ritterstaat » et se demande si les Hyksos ne venaient pas de l'Asie Mineure ou du Caucase.

Si les Amorites étaient d'origine sémitique (ils semblent plutôt entièrement sémitisés) pourrait-on tenter un rapprochement entre leur rite « tuer l'ânon (de l'alliance) », d'une part, et les tombes d'Inchass avec leur enterrement d'ânes, d'autre part ? On a déjà mentionné que ce serait hasardeux. Il y a un trait par lequel Inchass nous rappelle les Scythes et non les Sémites. Dans les *Brèues Notices sur les recherches, etc., de l'I.I.M.K.,* 49 (Moscou, 1953, p. 78), A. Karasev rapporte les résultats des fouilles à Néapolis Scythique en 1950. On y a trouvé 5 enterrements à cheval (datés de 300 avant notre ère à 200 de notre ère). Or, nous constatons que les têtes des chevaux y étaient soulevées tout comme les têtes des ânes dans les tombes d'Inchass (Égypte) : elles étaient soutenues par de grandes pierres.

Mais on peut signaler un précédent à cette découverte, une tombe à cheval du célèbre tumulus de Lougovaya Moguila, fouillé en 1855 :

> Le cheval était agenouillé, la tête tendue en avant, et s'appuyait sur un marche-pied... la pose du corps était semblable à celle que l'on attribue aux cerfs blessés dans les scènes de chasse scythes *(Antiq. de la Russie du Sud,* p. 243).

Il suffit de consulter les fig. 260, 267 et 307 de ce dernier ouvrage, pour se rendre compte que, dans l'art scytho-sarmate, le cerf blessé a souvent la tête soulevée. Nous avons donc là un rite eurasiatique.

D'autre part, les noms amorrites font défaut dans l'Égypte des Hyksos. A. Ait veut faire de la domination des Hyksos « un pendant des empires de Shamshi-Adad I (d'Assyrie) et de Hammourabi ».

Certes, cette expansion sémitique est un fait d'importance primordiale. Mais tout en lui faisant pendant, la domination hyksos présente des divergences essentielles avec elle. En ce qui concerne les Amorrites, on n'a pas élucidé quels étaient

les éléments qui les conduisaient[1]. Les Assyriens ne visaient qu'une conquête militaire accompagnée d'expansion commerciale. Ni les Assyriens, ni les Amorrites n'apportaient un bouleversement particulier dans la *civilisation* de l'Orient Ancien. Mais l'invasion hyksos se présente à nous comme un secteur de l'énorme migration indo-européenne qui se déverse, en éventail, vers l'Europe, vers l'Asie Centrale (les Tokhares), vers l'Inde et vers l'Egypte. Elle apporte en Égypte des innovations matérielles (cheval, bronze, etc.) et religieuses (un monisme dans le culte du feu, du soleil et du cheval) tout à fait inattendues.

Il reste ainsi un fait dominant : l'ensemble des données, culte, coutumes funéraires, fortifications, etc., n'est point sémitique. Les noms Yakob, Hur, Nahman (si ce n'est pas Nehemen, « grénadier » en égyptien, comme le pense M. Montet) démontrent que certains Sémites ont accompagné les Hyksos en Égypte ; mais leur rôle est resté secondaire.

B. RAPPROCHEMENTS AVEC LE CAUCASE.

Selon Kretchmer, Hrozny, E. Meyer, H. Frankfort et d'autres auteurs, la région du Caucase était sur le chemin de la grande migration indo-aryenne se dirigeant vers le Sud-Ouest. Pas moins que la Sibérie, qui est restée une sorte de musée vivant de cultes primitifs, le Caucase a préservé, entre ses défilés peu accessibles, les survivances de rites très anciens. Les langues de certaines de ses tribus autochtones ont des points de contact avec la famille ougro-finnoise, tandis que l'invasion des éléments indo-européens s'est greffée plus tard sur les déplacements des populations locales. Il n'est donc pas facile d'« isoler » certains phénomènes comme purement caucasiens et un chevauchement y reste inévitable.

Nous essayerons de relever ici quelques affinités des tribus du Caucase avec les Hyksos, d'une part, et avec la tradition biblique, d'autre part.

I. — LE CAUCASE ET LES HYKSOS.

Tout comme le plateau iranien, le Caucase apparaît pénétré d'influences eurasiatiques. Petrie relève des affinités entre les Hyksos et le Caucase. D'après cet auteur, les Hyksos

1. Voir ci-dcssus, p. 34 ; p. 30, sur l'art amorritc ; et, à la fin du ch. XXIV une Note sur les Amorrites.

se servaient de poignards à nervure médiane saillante, ainsi que de « toggle-pins », caractéristiques tous deux du côté caspien du Caucase. Des objets identiques de même origine pénétraient en Égypte déjà sous la VIIe et la VIIIe dynasties (T/ie *making of Egypt,* p. 142). Le grand poignard du Hyksos qu'on remarque dans notre fig. 22, appartient probablement à ces armes caucasiennes. On peut constater que ces poignards hyksos, ainsi que les ceintures métalliques du type trouvé à Byblos et se rattachant à la même époque, sont encore couramment employés au Caucase de nos jours.

Cependant un rôle décisif des éléments caucasiens dans le mouvement hyksos semble exclu, car des remparts à glacis n'ont pas été retrouvés au Caucase : ils appartiennent à la civilisation des vastes plaines et des steppes. Notons cependant quelques autres affinités entre les Hyksos et le Caucase.

a) On a déjà vu plus haut l'analogie entre la maison à deux étages de Tell Beit-Mirsim, de l'époque hyksos, et les demeures caucasiennes.

&) Signalons un cycle de légendes anciennes, communes à tous les montagnards du Caucase, sur les *Nartes,* géants d'autrefois. Ces derniers sont particulièrement liés à leurs chevaux qui peuvent raisonner et parler. On peut donc croire que c'étaient les Indo-Européens qui ont laissé partout où ils avaient pénétré, au Caucase, comme en Canaan, l'impression de géants ('Anaqim) ».

Or, selon V. Abayev *(La langue et le folklore des Ossètes,* Moscou, 1949) et d'autres auteurs, le héros principal des Nartes s'appelle Sosrouko ; il est de nature solaire. Ce Sosrouko est le fils de Sos, « le vacher des Nartes ». Les ennemis de Sosrouko l'appellent : « rejeton d'un ignoble pâtre de vaches ». Ce « sos », berger, nous ramène à la tradition « sos », « berger », conservée par la langue copte et par Manéthon.

Dans une légende du Kabarda, un Narte lutte contre un cyclope borgne et se sauve sous le ventre d'un bouc. Serait-ce une des sources de l'Odyssée ? Dans une autre légende,

1. Au iv* s. av. J.-C. c'est aux *Scythes habitant à-VOuest de Tanaïs* (Don) que les gens de la région Caspienne attribuaient une taille de géants.

Bessus, roi de Bactriane et adversaire d'Alexandre, comptait être aidé par ces Scythes « parmi lesquels il n'y a pas un seul homme dont les épaules n'atteignent au sommet de la tête d'un Macédonien » *(Antiquités de la Russie Mtrld.,* p. 334).

Kabarda, l'éponyme de ce peuple, est le fils d'Est et il a dû s'enfuir d'Égypte où il était menacé de mort.

c) Chez les Abkhazes, tribu autochtone du N.-E. du Caucase, se sont conservées plusieurs réminiscences dignes d'intérêt. Le cheval y joue un rôle important, le jour de l'enterrement. La cérémonie débute par une sorte de course de chevaux, d'origine certainement rituelle. Le cheval du défunt est ensuite placé à l'intérieur du cercle des participants et pleuré. On a mentionné plus haut la déformation du crâne chez les Abkhazes. Or, d'après Klaproth, dans la langue de ce peuple *Soukhokh* signifie « Seigneur » *(Kauk. Sprach.,* p. 254). On se souviendra des racines *sou, souk, sout* ayant trait au culte du feu. Serait-ce un écho déformé de Soutekh ? D'autre part, l'ancien dieu-forgeron des Abkhazes s'appelait Shesh (V. Abayev, *l. c.,* p. 319). Ceci nous rappelle Sheshaï de Hébron et Shesha, le nom d'un pharaon hyksos, sur un scarabée trouvé par Petrie à Gerar.

d) Chez les Ingoushes, du Nord du Caucase Central, peuplade ancienne, on sacrifiait autrefois un cheval sur la tombe (Z. Malsagov, *Grammaire de langue ingoushe,* Vladikavkaz, 1925, p. 139). Une de leurs localités, l'Ingoushétie, précisément, se nomme, dans cette langue, Gaelgaeshé,- ce qui rappelle une ancienne peuplade cananéenne, Guirgashi, mentionnée dans l'A. T. *Ghokkaez* signifie chez les Ingoushes « pâtre » *(ib.,* 155). On peut se demander, en passant, si les Hyksos s'appelaient eux-mêmes « pasteurs ». D'autre part, dans la même langue, le nom *Chelchoï* est courant *(ib.,* p. 11). Le même nom a été relevé par Chantre chez les Tchétchènes : Tsétchoï, nom d'une des plus anciennes familles *(Rech. anthrop. dans le Caucase,* IV, p. 186). On pensera de nouveau au nom *Sheshal* (Shesha) chez les Hyksos et chez les Anaqim de Hébron.

e) On a vu plus haut le culte du poisson : chez les « Protohyksos » (Les « Porteurs d'offrandes ») et, sous Osorkon, d'une part ; et chez les Sindes du Bosphore Cimmérien, d'autre part.

/) Il serait peut-être utile de rapprocher quelques éléments de langues caucasiennes de certains termes bibliques.

Ainsi, dans la langue des Avares, d'origine hunnique, le fleuve se dit « uor »; dans deux de leurs dialectes, ce mot prend, selon Klaproth, la forme de « orgoby » et de « urgaba » L

1. *Kauk. Spr.,* p. 19 ; Deut. 3, 4.

Ce nom nous rappelle Argob, le nom d'une province à l'Est du Jourdain, où régnait Og, roi de Bashan contemporain de Moïse ; c'était, probablement, un chef de nomades venus de la Steppe par le chemin qu'avaient frayé les Hyksos. Le pays est situé sur les eaux abondantes du Yarmouk et de ses sources, et le nom Argob semble s'expliquer mieux par le « pays du fleuve » que par une dérivation du terme ouest-sémitique « regeb » (motte de terre).

Ainsi, enfin, dans la langue ingoushe, « emaelkae » veut dire *sauvage, inculte.* Ceci rappelle assez l'Amaleq biblique que Koehler explique par le pluriel d'un terme arabe (« fractus ») (cf. Malsagov, p. 147). On sait que le son « aïn » ne manque pas dans certaines langues du Caucase.

II. LE CAUCASE ET LES HÉBREUX.

Des influences venues du Caucase paraissent atteindre le patrimoine des Patriarches.

Ainsi Naakh signifie, dans la langue des Tchétchènes, et dans celle des Ingoushes, a peuple » (Klaproth, *Kauk. Spr.,* p. 12). Ceci rappelle de près Noé (Noakh) biblique. Ainsi, chez les Abkhazes, un fratricide est condamné à errer toute sa vie.

Le nom d'un ancêtre d'Abraham, Arpakshad, est depuis longtemps un objet de conjectures. On l'a comparé à Arrapha, de la région de Nuzi (Kerkouk). Dans le livre de Judith, Arpakshad est le nom d'un roi des Mèdes. Ce nom nous rappelle la ville *Arlakshad* (Artaxata), mentionnée en Arménie par Strabon (XI, 14) sur le fleuve Araxès dont la source se trouve dans *le pays des Maliènes.*

Cette localisation nous semble corroborée, dans une certaine mesure, par la place assignée dans la Gen. 10, 21-30, à Arpakshad parmi les autres fils de Sem. C'est une liste de cinq peuples présentée ainsi : Elam, Assyrie, Arpakshad, Lydie, Aram. Arpakshad se trouve ainsi situé aux abords de l'Asie Mineure (cf. Jirku, *Die Wander. der Hebrâer,* p. 10).

Un des clans des Dwalethi, qui, selon Klaproth, sont des autochtones associés aux Ossètes, s'appellent Srogo (Z. c., p. 177) ce qui peut rappeler Seroug biblique (Gen. II, 22).

Dans le recueil *Folklore du Kabarda* (Moscou, 1936) est mentionnée une ancienne déesse du Caucase, Saraï. Saraï était le nom ancien de Sara biblique. La fille d'Attila s'appelait Eska. La fille de Haran s'appelait Iska (Gen. II, 29).

Le problème du Caucase nous rapproche non seulement des Patriarches mais aussi de la question du point de départ de leurs migrations.

A. Lods croyait que la première patrie des Hébreux devait être recherchée plutôt au Nord que dans la Basse-Mésopotamie. En effet, Ùr-Kasdim, la patrie d'Abraham (Gen. 11, 28) ne semble pas être Our, la grande ville de Sumer, pour bien des raisons. Ainsi le Prof. A. Clamer indique dans son commentaire de la Genèse que cette vieille capitale ne peut guère avoir été appelée « Our des Chaldéens » (Kasdim) avant la fondation de l'empire néo-babylonien, au vu[0] s. av. J.-C.

Mentionnons, pour notre part, encore trois raisons :

A) La Bible insiste sur le fait que cette patrie se trouvait *au delà* de l'Euphrate, c.-à-d. sur sa rive gauche. En prenant congé de son peuple, Josué bin-Nun le rappelle, à Sichem, trois fois de suite :

Vos pères habitaient anciennement de l'autre côté du Fleuve... Je pris votre père Abraham de l'autre côté du Fleuve... les dieux que servaient vos pères au delà du Fleuve (Jos. 24, v. 2, 3, 15) [x].

Il est, évidemment, possible que cette expression « au delà du Fleuve » ait un sens large et désigne toute la Mésopotamie. Mais, dans le cas contraire, il y a lieu de remarquer que la ville d'Our se trouve *en deçà* de l'Euphrate, sur sa rive droite [1 2 3].

B) On reconnaît actuellement qu'au point de vue de leur type physique, les Hébreux semblent être beaucoup plus montagnards qu'originaires de la plaine de la Basse Mésopotamie.

Chantre a été frappé par la fréquence du type juif chez les peuplades du Nord-Ouest du Caucase *(Recherches Anthrop.,* t. IV, p. 140). Un auteur moderne, L. Clarke (1952) trouve que

1. Selon M. NOTH *(DOS Buch Josua,* 1953) et d'autres auteurs, ce ch. 24 fut rédigé par les cercles deuteronomistes à Jérusalem, au temps du royaume de Judée ; cependant, ce texte garde sa valeur historique. Le P. de Vaux le résume ainsi :

A la base de ces récits se trouvent certaines traditions des sanctuaires. Il y avait, notamment, « une tradition ancienne et indépendante sur rassemblée de Sichcm » *{Rev. Bibl.,* 1954, n° 1, p. 118, et n° 2, p. 261).

2. Cf. WBISSBACH, « Assyrien », dans le *Reallex. der Ass.,* I, p. 2, note, sur « eblrtu » et « mût ebir nârl » comme « région côtière » de l'Euphrate.

le Juif d'aujourd'hui ressemble plus à l'ancien Hittite qu'à un Sémite pur... il est permis d'estimer que la race anatolienne trapue... a contribué à la formation de la tenace race juive \

D'autre part, sur les bas-reliefs assyriens, la ressemblance ethnique des Hébreux et des Assyriens nous semble assez accusée. Or, ces derniers étaient des montagnards et d'une race aussi composite que celle des Hébreux : probablement, un produit de la fusion des Sémites et des Asianiques. La capitale Assur fut fondée par des Asianiques ou des Hourrites.

On notera aussi que les Juifs présentent parfois une certaine ressemblance physique avec les Arméniens, race d'une autre composition, mais où participe également un élément caucasien.

C) On a vu plus haut (p. 176) le nom du Dieu des Patriarches, El-Shaddaï, expliqué comme « Dieu de la * Montagne ». Mais, dans ce cas, serait-il logique de supposer qu'une divinité de ce nom ait été élue, parmi tant d'autres et comme dieu unique, par les originaires de la Basse-Mésopotamie ?

En tout cas, pour les voisins des Hébreux, le Dieu d'Israël était bien celui des montagnes, autrement dit des montagnards. Les Araméens disaient au sujet des gens du royaume de Samarie : « Leur Dieu est un Dieu de montagnes » (1 Rois, 20, 23) * .

Mais, si la Basse-Mésopotamie se trouve ainsi éliminée, où faut-il chercher le foyer primitif des Hébreux ?

On sait que les coutumes des Hourrites de Nuzi, du xv® s., rappellent plusieurs traits de la vie des Patriarches : l'adoption . des esclaves, les conditions de l'héritage, etc.,. semblent expliquer plusieurs récits de la Genèse. Mais les affinités s'arrêtent là, comme le constate M. R. Dussaud.

On pourrait penser davantage au royaume amorrite de Mari, déjà mentionné. M. A. Parrot y relève la présence, dans la première moitié du II® mill., d'une tribu de Bene-Yamina : « Philologiquement, ce terme est absolument identique à celui de Ben-Yamin utilisé par la Bible » *(La Bible et rOrient,* pp. 117 ss.). Ces Bene-Yamina localisés au Nord de Mari, avaient pour usage de transmettre des signaux par

1. *Concise Bible Commentaru,* by the Rev. W. K. Lowther CLARKE, London, 1952, p. 25.

2. La *Bible du Centenaire* commente ce verset ainsi : « Yahvé était, en cflet, un Dieu qui résidait sur les montagnes et qu'on adorait sur les hauteurs (Deut. 33, 2 ; Es. 8, 18, etc.) ».

le feu. Or, la même coutume est mentionnée par Jérémie (6,1). En s'adressant justement aux *Benjaminites,* il les exhorte à élever des flambeaux sur les collines.

Le chef suprême de Bene-Yamina de Mari porte le titre de *davidum,* david, qui est devenu un nom propre en Israël. Ce chef n'était-il, en même temps, le grand prêtre ? Il est question d'un roi de Bene-Yamina qui se révolta contre le davidum et le tua. Davidum était donc supérieur aux rois ?

On a déjà mentionné que la renommée guerrière des Bene-Yamina a suggéré à M. Parrot l'idée que c'est à eux que s'appliquait surtout la bénédiction de Jacob (ou la caractéristique de la tribu) destinée aux Benjaminites bibliques : « Benjamin est un loup qui déchire » (Gen. 49, 27).

Ces Bene-Yamina formaient une fédération assez puissante ; ils ont eu plusieurs rois ; ils entraient en guerre avec le roi de Mari, Zimrilim ; ils concluaient une alliance dans le temple de Sin, à I-Iarran.

M. Parrot a supposé qu'ils pouvaient se fixer à Harran et, plus tard, voir un de leurs clans s'établir, sous le même nom, en Canaan, ce qui est possible. Notons cependant que la tradition patriarcale n'a gardé aucun souvenir d'un passé aussi riche en évènements historiques.

D'autre part, selon M. Dossin, un *davidum* est mentionné également chez les Elamites.

On connaît d'ailleurs les affinités qui rattachent les Patriarches à la région de Harran. Dans la toponymie de ces parages on retrouve les noms de Terah (Til Turakhi), Peleg (Phaliga sur l'Euphrate), Nakhor (Nakhur dans les tablettes de Mari, selon Albright), Seroug. Cependant on a comparé le nom de Terah aux noms hittites.

Tout cela ne peut que confirmer le témoignage de la Bible, selon lequel ce futur pays du Mitanni était une étape et un lieu de séjour prolongé des Patriarches. Mais cela laisse ouverte la question de leur point de départ.

En revenant à Our-Kasdim, prenons note de ceci : Le nom d'Urkish (ancien centre hourrite) semble attirer notre attention vers la région voisine de la Transcaucasie ; d'autre part, sous le nom de Kasdim étaient autrefois compris non seulement les Chaldéens de la Basse-Mésopotamie, mais aussi les Khaldou du pays Ourartou (Ararat).

Relevons à présent quelques coutumes observées au Caucase :

a) Selon Byhan, en cas de meurtre et pour éviter la vendetta, on amène celui qui a tué à la tombe de la victime, et un juge pique l'oreille du coupable. Le sang doit couler sur la tombe. Le juge déclare : « Tu seras son serviteur dans l'au-delà. » Comparons cela à la cérémonie d'asservissement définitif chez les Hébreux (Ex. 21, 6).

b) Dans son *Dictionnaire Abkhaze-Russe* (1926) N. Marr décrit « le bâton d'Aïtar » en bois de *noyer.* C'est *un bâton de pâtre* qu'on dresse trois semaines après Pâques en enfonçant son bout dans la terre ; puis on sacrifie un chevreau et un agneau. Ceci rappelle les bâtons de Jacob, dont un était en bois de *noyer,* décrits dans la Gen. 30, 37. Une Pâque archaïque des Bergers ? Notons qu'une galette en farine de maïs s'appelle chez les Abkhazes a-maza ; le pain d'azyme primitif, matza ?

c) Brosset (1858) relate une légende arménienne, selon laquelle une relique, la robe de Jésus-Christ, fut déposée au bas d'un cyprès. Chantre a observé chez les Tcherkesses les bosquets sacrés qui « recèlent sous les racines de leurs vieux arbres des poteries antiques ». Rappelons-nous le geste de Jacob qui enfouit « les dieux étrangers » sous un térébinthe sacré (Gen. 35, 4).

d) Le nombre 40 joue un très grand rôle dans la Bible. 40 ans sont considérés comme la durée d'une génération. Les 40 ans dans le désert, les périodes de 40 ans de tranquillité dont jouissaient les Israélites sous tel ou tel autre chef, à l'époque des Juges, sont bien connus. Mais ceci ne veut pas dire, évidemment, que ce nombre coutumier doit ses origines au pays de Canaan. La pluie du déluge qui tombe pendant 40 jours et 40 nuits (Gen. 7, 12) aussi bien que tout le cycle des traditions qui se rattachent à Noé, reportent notre attention vers la Transcaucasie.

D'autre part, le nombre 40 joue un grand rôle aux funérailles de Jacob. Mais leur description (Gen. 50, 9-11) laisse percevoir des souvenirs confus de certains rites funéraires qui n'étaient peut-être ni égyptiens, ni sémitiques. On se souviendrait plutôt de certaines cérémonies scythiques décrites par Hérodote (IV, 73) : le corps embaumé du défunt était promené en char et honoré durant 40 jours.

En effet, ce sont tous les peuples de la Steppe et du Caucase qui considéraient, de tous les temps, le nombre 40 comme sacré et qui le rattachaient aux rites funéraires. Les exemples

en sont innombrables [1]. On n'en mentionnera ici que deux. Chez les Svanes, autochtones de la Géorgie, qui sacrifiaient un cheval au moment de l'enterrement, on revenait à la tombe 40 jours plus tard pour y égorger un mouton.

Selon N. Derjaviné, les Amaoutes (Albaniens) russes, originaires du Caucase, ont conservé des coutumes anciennes. Le jour du décès, ils suspendent à un arbre un essuie-main plié où l'on met de l'argent, et ceci pour 40 jours. Le miroir de la maison du défunt reste couvert pendant la même période. Le vendredi (ou le jeudi) saint il faut accomplir 40 travaux; en ce jour Dieu relâche les esprits des morts pour 40 jours *(Ethnogr. Soviét.,* 1948, 2, p. 156).

e) Chez les Touchines, tribu géorgienne, trois personnes sont choisies, le jour de l'enterrement, et il leur est défendu, pour un temps, de prononcer même une parole. Ceci nous rappelle que le veuf se dit en hébreu « alman », c.-à-d. *muet.* Ce trait a été, d'ailleurs, étudié par Frazer.

/) D'après Moïse de Khorène, chez les Arméniens anciens, les prêtres tiraient des oracles du bruissement des feuilles de peupliers. Même usage en Israël au temps de David (II Sam. 5, 24).

g) D'après M. Kovalevsky, les Ossètes pratiquaient le lévirat.

En résumé, il ne semble pas exclu que l'aire de l'habitat primitif des Sémites se soit étendue plus au Nord qu'on ne croyait et qu'elle ait abouti aux confins du futur Ourartou. Un torrent d'invasion venu de la Steppe et dont les Habiru et les Hyksos n'étaient que deux aspects successifs, pouvait passer par là et entraîner avec lui, vers la Mésopotamie du Nord, quelques groupes de ces montagnards parmi lesquels se serait trouvé le clan d'Abraham.

C. — Rapprochements avec l'Elam.

Voici les signes, en partie déjà vus, qui parlent en faveur de la présence de certains éléments élamites parmi les Hyksos :

1) H. Stock signale dans l'art hyksos un emprunt direct à l'Elam : l'oiseau élamite aux ailes déployées sur une plaquette de schiste, en Égypte des Hyksos.

1. Voir ci-dessus, p. 20.

2) On a vu plus haut l'analogie entre la déesse à serpent de Tell beit-Mirsim, de l'époque hyksos, et les idoles susiennes anciennes à serpent.

3) Les Elamites se servant de mercenaires Manda ou Goïm et pénétrant jusqu'au Négeb, suivent probablement les traces des Hyksos (Gen. 14).

4) La coiffure des « porteurs d'offrande » égyptiens de l'époque hyksos fait penser aux Elamites.

5) L'Elam est voisin du bassin du Hilmond et il a dû le premier attirer les hordes nomades chassées par la dessication de leur pays. En passant par l'Elam, elles devaient s'enrichir d'éléments locaux.

6) Les voies de l'art du III® mill. tracées par Rostovtzeff, se résument ainsi : Maïkop-Elam-Égypte. Les voies de la poterie, pour V. Christian, sont : Tripolyé-Elam-Palestine. Le P. Vincent a établi la route de la poterie peinte d'Elam en Palestine.

7) V. Christian signale, à l'époque des Hyksos, des enterrements à cheval en Elam, en les attribuant aux Indo-Aryens.

8) Le mouvement des Habiru qui a des points communs avec celui des Hyksos, doit peut-être son nom à la province d'Apir, du pays d'Elam (v. p. 147).

9) Hommel explique le nom de la province élamite Anshan comme « Eselland ». On se rappelle les tombes hyksos, au Négeb et en Égypte, avec des enterrements d'ânes.

10) On a évoqué les liens entre Nergal, le dieu que les gens de la Steppe ont dû connaître, en premier lieu, en Elam, d'une part ; et les divinités Réshef de Beth-Shan et Soutekh d'Avaris, d'autre part.

Bien que certains pharaons hyksos se soient désignés eux-mêmes comme « heqa khassout », est-il exclu que, derrière ce nom, se dissimule un autre terme, étranger, peut-être phonétiquement semblable ?

On vient de mentionner une peuplade élamite, les Hyxiotes (Khoushshi). *A priori,* il ne semble pas impossible qu'un clan élamite qui, au début de la conquête, aurait joué le rôle de l'avant-garde, ait prêté son nom à tous les envahisseurs. Cependant, en ce qui concerne les Hyxiotes, il reste à savoir si, d'une part, l'aloès pouvait être importé des rivages du

golfe Persique (où le climat doit être le même que dans l'île de Sokotra) et si, d'autre part, un clan hyxiote pouvait se manifester au XVIII® s. av. J.-C. Ce peuple ne devait pas être négligeable, à juger d'après le fait que, bien plus tard, les Persans ont nommé tout le pays d'Elam d'après son nom (A. Christensen « Die Iranier », dans *Kiillurgeschichte des Ait. Orients,* A. Gôtze et A. Christensen, 1933, p. 208).

Les Anciens les appelaient Ouxioï, Uxii. D'après Arrien (Anab. III, 17) ces nomades ne connaissaient ni l'argent, ni l'agriculture. Ils payaient en tribut annuel 100 chevaux, 500 bêtes de charge et 30.000 têtes de bétail. Ils étaient donc essentiellement des pâtres, des éleveurs de chevaux et de bétail.

Strabon les décrit en termes peu flatteurs :

Il existe un pays de montagnes dont les escarpements forment entre la Suside et la Perse une barrière percée de défilés à peine praticables et défendue par une population de brigands qui rançonnaient naguère le Grand Roi lui-même quand il quittait sa résidence de Suse pour se rendre en Perse. [C'est là l'Uxie ou le pays des Uxiens] (1. XV, in, 4).

Les mêmes Uxiens, sont mentionnés par Strabon ailleurs, parmi les

quatre nations vivant ainsi de brigandage et à qui les rois de Perse avaient consenti à payer tribut, à savoir les Mardes, limitrophes de la Perse même, les Uxiens et les Elyméens, limitrophes à la fois de la Perse et de la Susiane, et enfin les Cosséens, limitrophes de la Médie (1. XI, xm, 6).

Les Cosséens y sont d'ailleurs spécialement désignés comme « population de pillards et de bandits ».

Telle est donc la situation au début de notre ère. Les Uxiens, sont cités à côté des descendants des Kassites (Cosséens) et des Elamites (Elyméens). Les origines des Uxiens remontent-elles aussi haut que celles de ces derniers ?

Mais supposons pour un instant que toutes les découvertes archéologiques des temps modernes ne nous aient point éclairés sur l'ancienne civilisation élamite, ni sur la place importante que les Elamites et les Kassites avaient occupé, au cours du III⁰ et du II® mill. av. J.-C., dans l'histoire de l'Orient Ancien. Dans ce cas, qui l'aurait pu discerner à travers cette description des « pillards et bandits », faite par Strabon ?

Toutefois, si les Uxiens anciens avaient été mêlés, dans

une mesure quelconque, à l'invasion des Hyksos, ils ne pouvaient évidemment pas apporter en Égypte ni bronze, ni d'autres bienfaits de civilisation. Ils ne pouvaient former qu'une troupe de choc dans un conglomérat de groupes ethniques, réunis par une tradition eurasiatique et guidée, comme on le verra plus loin, par des Indo-Iraniens.

Les noms caractéristiques élamites sont, toutefois, totalement absents de l'onomastique hyksos[1].

D. — HYPOTHÈSE HOURRITE.

On a vu que Speiser explique par le hourrite le nom de Khian, et Gustavs, par la même langue, le nom de Smqn. D'autre part, Speiser assigne la même origine au nom du *char* en égyptien : « wr(j).t » qui viendrait du hourrite *waral.* Par contre, Säve-Sôderbergh rattache ce terme égyptien à une racine égyptienne signifiant « grand ». Cependant le char devait rester maniable et ne pas présenter une cible trop facile ; effectivement, le char de guerre égyptien, conservé au Musée de Florence, n'est pas grand. Ajoutons à cela quelques observations :

A) On a évoqué plus haut la tribu des Khian qu'avait décrite Chantre au cours de ses recherches dans le Caucase. Ces adorateurs du feu parlent un dialecte dérivé de l'iranien ancien, mais ils ne sont pas de souche indo-européenne. Ils semblent plutôt des descendants iranisés des Hourrites anciens. Voici, probablement, une survivance de la « symbiose » qu'avait relevée O'CalIaghan. Des Hourrites aryanisés semblent avoir été mêlés au mouvement hyksos. L'identité du nom des Khian modernes avec celui d'un pharaon hyksos qui comptait parmi les plus importants, est peut-être significative.

B) Labib cite le nom d'un pharaon hyksos 'Aaqn (*'qn) qu'il traduit de l'égyptien : « L'âne est fort. » Cependant nous retrouvons ce nom dans la Gen. 36, 27 : c'est celui d'un des fils du HORRITE *(Hourrite)* Seïr, résidant dans le Sud de Canaan : 'Aqan. Ces deux noms paraissent presque identiques.

1. Notons que, selon le P. SCIIEIL, HIYAN signifie en élamlto « sanctuaire » *(Délég. en Perse,* 1904, p. 44). Une analogie avec Bethuel (Gen. 24, 15) ? Mais on fait venir ce dernier nom de Mcthucl.

C) On sait que les Textes d'exécration égyptiens (vers 1900) confirment l'existence des 'Anaqim, « géants ». De Vaux constate que les noms de leurs chefs, connus par la Bible, se retrouvent dans les textes *hourrites* de Nuzi ; ce sont Ahiman, Sheshaï et Talmaï; mais on n'a pas encore établi à quel groupe ethnique ces noms appartiennent. Aux alliés des Hourrites ? Ces alliés, étaient-ils, du temps de Moïse, maîtres de Hébron ? Or, le célèbre verset Num. 13, 22 ajoute aux noms de ces trois chefs de Hébron la remarque suivante :

« Et Hébron était bâtie 7 ans avant Tsoan d'Égypte ».

Comme cette remarque ne semble pas en rapport direct avec le reste du récit, la *Bible* du *Centenaire* la définit ainsi : « Notice érudite introduite après coup. »

On s'accorde pour y voir une allusion à Tanis, anciennement Avaris et capitale des Hyksos. Certains auteurs pensent qu'il s'agit de la fortification de Hébron par Caleb, à l'époque de la conquête de Canaan, d'une part, et de reconstructions ultérieures de Tanis par les Ramessides, d'autre part.

Cette hypothèse nous semble sujette à caution. On parle des 'Anaqim, maîtres de Hébron, à l'époque des 12 éélaireurs, donc plusieurs dizaines d'années avant la conquête de la ville par Caleb ; pourquoi ferait-on un saut en avant, pour faire allusion à l'œuvre future de ce Caleb et encore en taisant son nom ? Un procédé pareil est-il observé dans l'Ancien Testament? Nous croyons qu'habituellement, on mentionne la reconstruction d'une ville à côté du nom de ses nouveaux maîtres. Ainsi dans Jos. 19, 49-50 : « Les enfants d'Israël donnèrent à Josué... la ville qu'il demanda, Timnat Sérach... et il rebâtit la ville. »

D'autre part, il est raconté *deux fois* que Caleb prit Hébron sans qu'il soit ajouté qu'il la rebâtit. Décidément, Caleb n'était pas un grand bâtisseur (Jos. 14, 13 ; 15, 13).

Dans ce cas, on pourrait peut-être envisager une autre solution au problème : le verset Num. 13, 22

et là étaient Ahiman, Sheshaï et Talmaï, enfants d'Anaq ; et Hébron avait été bâtie sept ans avant Tsoan d'Égypte

resterait une entité, sans se décomposer en deux morceaux étrangers l'un à l'autre ; autrement dit, les bâtisseurs d'Hébron seraient les Anaqim eux-mêmes. Mais pourquoi mentionne-t-on ensuite Tsoan ? Quel rapport y avait-il entre ces deux

villes et ces deux reconstructions qui se suivent à sept ans d'intervalle ?

Il nous semble qu'on ne le comprendra qu'en discernant là une sorte de mouvement de progression, un développement du même processus. Il y a une avance, une invasion probablement : on prend et on rebâtit Hébron ; plus tard, les mêmes forces s'emparent de Tsoan et fortifient cette ville, à son tour. Nous savons qui a reconstruit Tsoan-Tanis-Avaris. C'étaient les Hyksos. Les Anaqim, ont-ils pris part à cette invasion ?[1]

D) La question se complique par ces deux noms, Tsoan et Anaqim. Ce ne sont pas des noms propres, mais plutôt des appellatifs. Tsoan n'est pas une simple transcription du nom égyptien de la ville (D'n.t) mais aurait son sens propre : « camp de nomades » ou « étape », « relais », peut-être ; la racine en est « tsa'an », passer d'une place à l'autre (Isa. 33, 20). Il y a, en Palestine du Nord, un lieu au nom énigmatique : « allon beṣa'anaïm » de Juges 4, 11 qui est a allon beṣa'anannim » dans Jos. 19, 33 (« le chêne à... ? » ou « le chêne de... ? »). C'était un lieu de ralliement des *Qéniens,* ces « Tsiganes avant les Tsiganes », comme le dit Herzfeld. Nous croyons avoir ici la même racine « ṣa'an » ; « ṣa'anaïm » aurait peut-être le même sens que « mahanaïm » : camp, « double camp », c.-à-d. un sens apparenté à Tsoan.

Il se peut que ce dernier nom soit une étymologie sémitique populaire du vrai nom de la ville ; ou plutôt un vieux surnom, à l'instar du surnom « 'Ir-Ḥeres » (ville de Soleil), que les Hébreux donnèrent plus tard à On-Héliopolis (lire ainsi Isa. 19, 18).

E) Enfin, le nom a 'Anaqim » signifie surtout a gens au long cou » ou « géants ». *'Anaq* veut dire « collier » (Prov. 1, 9 ; Juges 8, 26 ; Cant. 4, 9). Le verbe « 'anaq » a le sens de « suspendre au cou ». Il est curieux que parmi les 16 cas où se rencontre le mot 'anaq dans l'Ancien Testament, comme désignation du peuple, on trouve un cas exceptionnel : « 'anoq » ou a 'anouq » (Josué, 21, 11). S'il ne s'agit pas ici d'une variante dialectale, ne serait-ce un cas de « pa'oul »,

1. D'après Manéthon, le nom royal Cbébron apparaît en Égypte ; mais 11 serait porté par le second pharaon qui régna après l'expulsion des Hyksos (WADDELL, *l. c.,* p. 101).

participe passé, avec le sens de « affublé d'un collier », a portant un collier » ?

En tous cas, ‘anaq est un *torque* et les ‘Anaqim ne sont autre chose que les « porteurs de torques » de M. Schaeffer qui attribue à ces derniers l'origine anatolienne. Comme cet appellatif convient aux Hourrites ou à leurs alliés, ressortissants de la Steppe, faut-il en conclure que ces porteurs de torques ont pu participer, dans une certaine mesure, à la prise d'Avaris ?

Il y a, d'ailleurs, en dehors du nom horite Aaqan, porté par un pharaon hyksos, encore un cas semblable, déjà mentionné : un chef des Hyksos porte le nom de Sheshaï (Shesha), celui d'un ‘Anaq, allié présumé des Hourrites. Serait-ce une preuve de liens entre les Hyksos et les ‘Anaqim ?

Constatons pourtant que ni Aaqan ni Sheshaï ne sont pas des noms hourrites. Le problème de Hébron se résout, il nous semble, par le fait que les ‘Anaqim s'apparentaient, selon l'Ancien Testament, aux Rephaïm. On verra à la fin de cette étude que les Rephaïm s'apparentent, à leur tour, à la souche indo-aryenne. Ahiman, Sheshaï et Talmaï étaient probablement des clans dont les ancêtres-éponymes étaient mêlés à l'invasion des Hyksos.

E. — HYPOTHÈSE HITTITE.

On a vu le culte solaire jouer un rôle proéminent dans le pays des Hittites. Le nom d'une de leurs villes, Salativara, est peut-être en rapport avec celui du roi Salatis. D'autre part, E. Sturtevant (1933) lisait comme AWARIS le mot hittite « auwariyash », avant-poste, sens qui convient assez à Awaris. M. Posener a rapproché Smqn du nom du roi hittite Samgar. Cependant les noms caractéristiques hittites font défaut en Égypte des Hyksos. Par contre, il y a lieu de souligner particulièrement une coutume funéraire des Hittites, décrite par Gurney (Z. c., p. 165) qui nous oriente du côté des Hyksos.

Il s'agit de rites accompagnant les funérailles d'un roi ou d'une reine. Il y a incinération, rite assez rare pour les hautes époques. Après l'incinération, les ossements sont oints d'huile pure et transportés dans une « maison de pierres » ; une lampe remplie d'huile fine est placée devant. Cela nous rappelle de bien près la lampe allumée, selon Petrie, sur les

tombes hyksos. Mais la présence des éléments hittites parmi les Hyksos est sujette à caution.

F. — RAPPROCHEMENTS AVEC LES OURALO-ALTAÏQUES.

On a vu le type mongol de « Porteurs des offrandes » et des sphinx de Tanis, de même qu'une pénétration très ancienne des Mongols dans l'Inde pré-aryenne, et que les crânes mongols à Tépé-Hissar. On a fait, d'autre part, ressortir la similitude des coutumes funéraires chez les Hyksos et les Mongols de la Steppe d'époques plus rapprochées.

D'après Petrie, les Hyksos étaient « une race vigoureuse de cavaliers, hauts de 5 pieds 2 pouces » (= 157 cm.) *(The mak. of Eg.,* p. 142). Cette taille au-dessous de la moyenne dénote peut-être la présence d'éléments mongols. Il nous semble, en outre, que la participation des éléments mongols au milieu hyksos, ait laissé en Asie Antérieure un « dépôt » d'ordre linguistique. Nous pensons à deux termes de première importance : au nom du cheval et au terme signifiant *a* chevalier ».

a) Le nom égyptien de cheval *ssm.t* est dérivé du cananéen *sous,* en accadien *sisu* [1]. Mais d'où vient ce terme chez les Sémites ? On le rattache tantôt à *aswa, aspa, asua,* cheval chez les Indo-Iraniens, dérivé de *asu,* rapide ; tantôt à l'indien *sisu* qui signifie « jeune animal ».

Notre attention a cependant été attirée par une observation d'Hérodote V, 9. En décrivant les Sigynnes, peuple qu'il a connu au delà du Danube, mais qui se disait « colonie mède », donc venu de l'Iran (et peut-être du voisinage de l'Inde), l'historien grec atteste que leurs chevaux avaient le corps « couvert d'une sorte de poils épais, crépus, qui ont jusqu'à 5 doigts de long ». Ces chevaux étaient

> de petite taille et peu propres à porter l'homme ; mais très vites quand ils sont attelés ; et c'est pour cette raison que les naturels du pays vont habituellement en chariots.

On retrouve ces mêmes Sigynnes dans la Géographie de Strabon. En parlant des peuples qui habitaient entre la mer Caspienne, le Caucase et la Vallée de l'Indus, Strabon remarque (sous l'influence d'Hérodote peut-être) :

1. A Ras-Shamra : ssw, pluriel sswm (selon M. Ch. Virolleaud).

Les Sigynnes, qui, pour tout le reste, vivent à la façon des Perses, se servent de méchants petits chevaux tout velus, beaucoup trop faibles pour être montés mais qu'ils attellent à leurs quadriges (1. XI, xi, 8).

On se rappelle l'étonnement de Winlock au sujet de la petite taille du cheval enterré en Égypte, sous la XVIII® dyn., un cheval hyksos probablement. Le cheval mongol de notre temps a, avec celui des Sigynnes, deux points communs : *petit,* trapu, le cou fort, *le poil épais,* vigoureux (Grousset, *l. c.,* p. 283).

Or, d'autre part, il existe un terme, conservé par les auteurs grecs : « sissus » (sissura) qui désignait une courte pelisse à poil portée par les *Scythes* (Hérod. VII, 67 ; VI, 109). Chez les Grecs c'était l'apanage des bergers et des esclaves (Pauly-Wys, V, 376). La qualité la plus marquante de ce vêtement était donc son aspect poilu. Notons, enfin, que selon Egorov (1930) dans la langue des Tchouvaches, descendants des anciens Turks, *sûs* veut dire cheveux, poil ; de même, chez les Tcherkesses, d'origine ougro-finnoise ; tandis qu'en finnois *süsmen* est un collier de cheval *. En juxtaposant ces éléments divers, nous arrivons à l'idée que *sus* signifiait peut-être, à l'origine, « animal poilu » dans un langage de la Steppe auquel il a été emprunté par les Sémites.

b) Le nom *maryannu,* de la caste militaire ou garde royale des xve-xiv® siècles av. J.-C., est expliqué par O'Callaghan et d'autres auteurs comme dérivé de *marya* védique et se basant sur l'accusatif pluriel maryan, avec le suffixe hittite *ni.* Pour l'auteur, ce sont des guerriers-à-char. Pourtant dans le recueil de M. Bottéro sont mentionnés des maryannu, possesseurs de char ; il y en avait donc qui n'avaient pas de chars. D'autre part, selon Mironov, le mot marya signifie en sanscrit : homme, jeune homme, amant, étalon.

On pourrait se demander, après tout, si ce terme n'est pas en rapport avec le nom *môrin,* cheval, en mongol. En russe, le mot a mérine » a pris le sens d'« hongre ». Il est à noter que, selon Minns, « les Scythes étaient les seuls parmi les Anciens à monter les hongres : usage d'origine turque ». On envisagerait, dans ce cas, l'interprétation de « maryannu » comme a homme à cheval » ou « chevalier » tout court ; ce nom a

1. Ajoutons que, d'après Klaproth, *l'avoine* est en langue des Tchétchènes < sus », en kasi-koumouk, « sus », en akousha : « sussul », en langue des Votiaks « *sisl » (Kauk. Spr.,* p. 151).

fini par désigner, tout comme en Europe, 2500 ans plus tard, une classe de noblesse.

c) On se souvient de Sharoukhen, la forteresse hyksos du Négeb (cf. Jos. 19, 6), Sha-ra-ha-na des Égyptiens, selon W. M. Müller. Un écho lointain de ce nom semble se retrouver à plusieurs reprises chez les nomades ouralo-altaïques des temps plus récents. Une ville des Polovtzi (Koumanes) du x®-xn® s. de notre ère, entre le Don et le Dniepr, s'appelait, d'après le nom d'un khan, Sharoukan. Bien plus à l'Est, en Chorasmie, a été retrouvée par Tolstov la forteresse Shourakhan, du x® s. de notre ère : un rempart quadrangulaire à glacis. On se rappelle les liens qui unissaient cette région Caspienne au pays du Mitanni.

G. — HYPOTHÈSE INDO-ARYENNE.

Le peu de choses qu'on sait des Hyksos avec certitude nous oriente nettement vers la Steppe eurasiatique, avec sa multitude de races, mais où les Indo-Aryens se placent le plus souvent en tête des invasions.

En suivant les traces de Fl. Petrie, V. Christian, C. Schaeffer, G. Contenau, P. Vincent, Speiser, Winlock, Galling et d'autres auteurs, nous avons recueilli, dans les pages précédentes, un certain nombre d'indices convergeants qui s'associent pour créer l'impression d'un puissant mouvement dirigé du Nord-Est vers l'Égypte. Des nomades émergent de la Steppe, aux confins du Caucase, du plateau Iranien, d'Elam ou de la Vallée de l'Indus, pour parcourir la Haute-Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie, le Canaan, en y plantant leurs remparts et en débordant, pour un temps, en Égypte. Tout participe à cette coulée asiatique : éléments ethniques nouveaux, réalisations matérielles, idées religieuses. Avec les adorateurs du feu et du soleil arrivent le svastika \ le bronze, le cheval, le rempart à glacis, la roue dentée, la poterie gris-noir, ou incrustée de blanc, le bétail de races indiennes, la céramique indienne, aussi bien que les rudiments d'un monisme religieux.

En parlant du svastika, Déchelette y voyait l'équivalent d'une roue solaire (cf. ci-dessus, p. 12). Cependant, à l'origine, comme on l'aperçoit dans nos fig. 18 *a* et surtout 18 *b,* c'était

1. CL ci-dcssus, pp. 100-101.

probablement l'image de quatre jambes dans l'attitude de. la course, symbole de la rapidité du soleil. Avec l'apparition de l'onagre et du cheval, on peut parler d'une roue qui représente d'ailleurs un char. Car c'est le char solaire qui parcourt le firmament. Cet emblème qu'on trouve souvent dans l'Inde pré-aryenne, provenait surtout des régions montagneuses ou steppiques, situées au Nord-Est de la Mésopotamie ; c'est là, en effet, qu'ont commencé, dès l'époque énéolithique, la domestication et l'attelage du cheval. Après l'onagre, le cheval sera la force motrice de toutes les invasions se déversant vers l'Asie Antérieure, puis vers l'Égypte, ce qui incorpore définitivement l'épisode hyksos dans leur vaste ensemble.

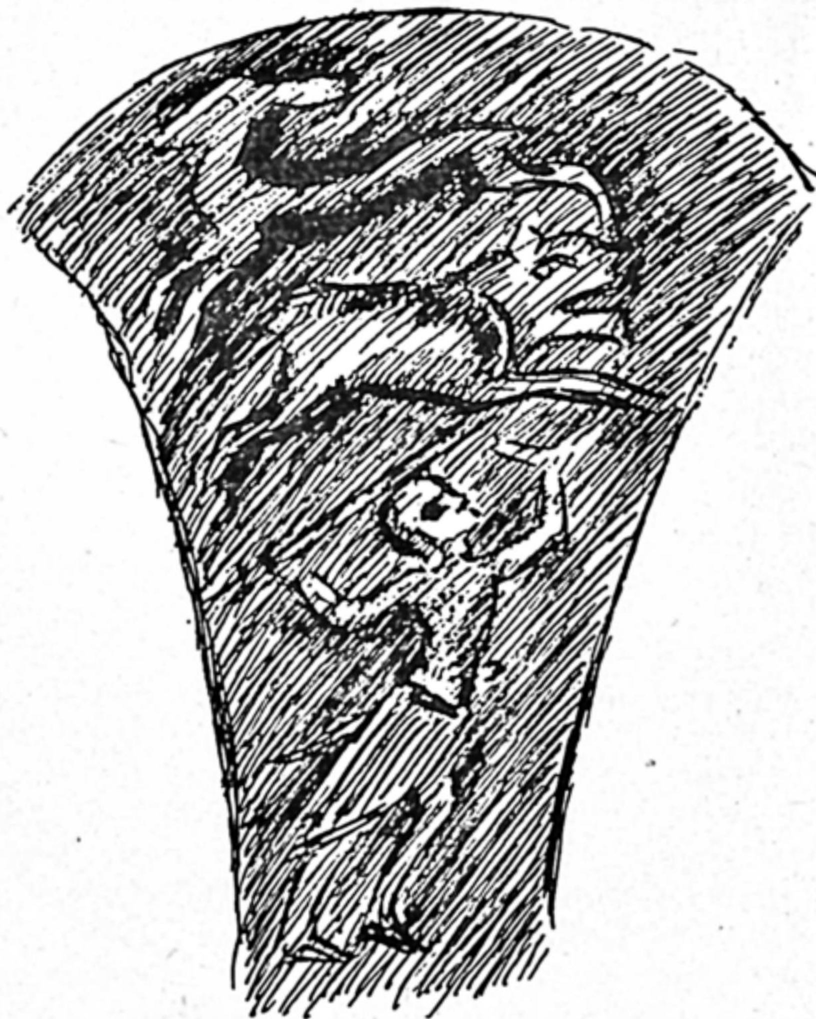
Il ne nous reste à faire que quelques observations supplémentaires avant de conclure, sur la foi de considérations philologiques, sur le rôle prépondérant qu'y ont accompli les Indo-Aryens.

1) Nous avons fait ressortir le rôle primordial du sacrifice du cheval dans l'élucidation de ce problème. Or, cette coutume se trouve confirmée, à l'autre bout de la Steppe, et non seulement dans les rites funéraires mais aussi comme sacrifice de fondation. C'est à *VEncyclopédie des Religions de Haslings* que nous sommes redevables de cette très brève notice. Il s'agit des anciens Hongrois, venus de l'Est lointain, qui ont préservé miraculeusement ce trait de la Steppe eurasiatique : chez eux, « les traces du sacrifice de fondation persistent encore *(fêles de chevaux* ou de chiens... enterrées dans les fondations) » (tome VI, 1928, p. 873 ; c'est nous qui soulignons).

Comme les Hyksos ne bâtissaient pas beaucoup, c'est surtout dans leurs rites funéraires que le cheval tenait une place importante. Ces rites, qui comportaient aussi une lampe allumée au-dessus de tombes, suggèrent clairement des affinités ethniques entre les Hyksos et le milieu *indo-iranien.* Ainsi les Mages, prêtres du *feu* sacré et gardiens de la tradition ancienne, gardaient le tombeau de Cyrus et y sacrifiaient un *cheval* tous les mois (Huart, *Perse Antique,* p. 110).

2) En ce qui concerne les vestiges de l'art hyksos, très rares, on a mentionné plus haut (p. 112) un poignard en bronze, d'une facture libre mais assez sommaire. M. Montet a remarqué que les animaux qui y sont représentés, galopent éperdu-

ment ; et que le chasseur « porte des bandeaux croisés qui font partie de l'équipement asiatique » *(Drame d'Av.,* p. 190). Comme indice vestimentaire caractéristique des Hyksos, on ne peut probablement indiquer que le bourrelet de fourrure déjà discuté plus haut. Mais le climat d'Égypte ne disposait



Fio. 22. — Manche de poignard hyksos.

peut-être pas au port de fourrures. Toutefois, quant à la scène de chasse, Galling a vu que les animaux y sont justement représentés au « galop volant » (fig. 22).

On se rappellera que, selon S. Reinach, ce trait est commun à l'art mycénien, d'une part, et à l'art scytho-sibérien, d'autre part. Or, la scène en question n'a rien de l'élégance, ni du raffinement mycéniens. Son lion nous fait penser plutôt à la force fruste des fauves des bas-reliefs de Tell-Halaf ou d'autres foyers de l'art animalier ancien ; d'autant plus que

ce lion répond à une des conditions essentielles selon laquelle V. Christian définit les œuvres d'art appartenant à ce domaine : l'épaule du fauve, très soulignée, est chargée de créer l'impression de force et de vitalité.

Quant au jeune capridé, figuré en haut, il a une silhouette caractéristique de l'art qu'on peut désigner comme hyksos-cananéen ; pour s'en rendre compte, il suffit de le comparer à la représentation du même animal et dans la même attitude du « galop volant » sur une incrustation de Tell Beit-Mirsim, un autre lieu de séjour des Hyksos, datée par Albright de 1600 *(Archaeol. of Pal.,* fig. 19). Le dynamisme vigoureux de la scène a quelque chose de particulier : il nous oriente résolument vers l'art de la Steppe.



Fio. 23.
Divinité du cachet de Chagar-Bazar.

Cette impression s'affirme en étudiant la figure du chasseur qui mérite une observation à part. C'est un homme maigre et musclé et qui semble nu au-dessus de la ceinture, poussée bas. La partie supérieure de son corps est penchée un peu en arrière pour donner plus de force au coup violent qu'il porte au fauve. La cambrure de sa taille est indiquée par un trait nerveux, étonnant de vérité. La maîtrise avec laquelle est figuré le corps du chasseur, pour une si haute époque, nous rappelle un document trouvé par Mallowan à Chagar Bazar, ce site de la steppe du Khabour où le passage des nomades, venus de la grande Steppe, est tellement évident (pp. 61 et 194). Nous parlons de l'impression d'un cachet cylindre qui, selon Mallowan, est « du style sumérien, mais avec des affinités cappadociennes possibles » (Exc. at Tell Ch. Baz., fig. 14). Elle représente un combat entre deux dieux, et un adorateur devant une divinité à cornes. C'est cette dernière qui nous intéresse (notre fig. 23).

Bien que cette figure soit dans une attitude relativement statique, la manière de représenter le corps en trois quarts y est la même que sur le manche du poignard de NHMN ; la taille du dieu est indiquée, du côté droit, par les mêmes

trois petites lignes convexes qui délimitent la taille du chasseur, de son côté gauche. Or, le niveau 2-3 de Chagar Bazar, où fut trouvée l'impression du cylindre, nous semble correspondre au temps de la XIIe dyn. (2000-1785). Par ses changements brusques de céramique, par sa couche de destruction, par sa poterie grise et noire lustrée, par ses figurines de chevaux et de bétail à bosse, il fait penser au passage impétueux des nomades à cheval eurasiatiques. Ainsi s'établit un lien entre ce passage et le manche du poignard hyksos en Egypte.



Fig. 24.
Tête de Hyksos.

Toutefois, ce n'est pas l'unique représentation des Hyksos qu'on trouve dans l'art ancien. Dans son étude *Palestine and Israël* (1934) Petrie remarque :

Ces Rois-Pasteurs, Hyksos, semblent être .portraiturés dans une tête en terre de l'âge en question.

Nous reproduisons ici la fig. 22 de Petrie qui est notre fig. 24.

La seule observation qu'on puisse faire au sujet de ce jeune homme imberbe, c'est que la tête paraît être ronde et massive. Mais le Hyksos du poignard de NMHN nous paraît également brachycéphale.



Fig. 25.
***a.* Prisonnier hyksos. *b.* Musicien hittite.**

Une autre effigie, d'un Hyksos-prisonnier, conduisant la charrue en compagnie des Egyptiens, plus chétifs que lui, est donnée par Maspéro dans ses *Premières mêlées des peuples,* p. 58. La note 2 ajoute :

L'Hyksos que j'ai cru retrouver ainsi, est représenté à El-Kab, parmi les esclaves de Pihiri (notre fig. 25 a).

Notons encore une fois une tête massive, globuleuse, et des cheveux jusqu'aux épaules. Le nez n'est pas proéminent. La barbe est courte.

Comme analogies à ces deux représentations, on pourrait indiquer :

a) Une figure publiée par M. Contenau dans sa *Civilisation des Hittites et des Mitanniens,* au chapitre de l'art syro-hittite de la région de Karkemish, fig. 22. C'est une scène de banquet. Nous en détachons la figure trapue d'un musicien jouant de la guitare. Il a une barbe courte et des cheveux longs jusqu'aux épaules. Sa tête paraît bien massive et globuleuse (notre fig. 25 &). La scène date de la fin du II® mill.

b) Une effigie appartenant à l'art de la Steppe d'une époque bien plus récente. C'est une représentation de Scythe estampée sur une feuille d'or, que nous trouvons dans l'ouvrage connu de Minns, fig. 90. La figure est d'ailleurs, typique. On remarque une tête très lourde, carrée, au nez peu proéminent, une barbe fournie, pas bien longue, des cheveux tombant sur les épaules (fig. 26).



Fio. 26.
Un Scythe, d'après Minns.

A l'époque du Bronze Moyen, les nomades Indo-Aryens nous apparaissent sous le nom des Manda. Bilabel identifie à ces Manda les Nésites. Forrer les voit dans la caste gouvernante du Mitanni. Le Cimmérien Teushpa est appelé « guerrier de Manda » par le roi Assarhadon. Dygdames est, pour les Assyriens, « roi des hordes Manda » ; pour les Grecs il est Cimmérien. Albright juxtapose Tideal, roi des Goïm (Gen. 14), à Yarahabi, le « chef des Mada ».

Ainsi ces Mada ou Manda sont un *magma* indo-aryen d'où émergent successivement les Nésites, les Mitanniens, les Cimmériens, les Mèdes et, en partie du moins, les Scythes ; aussi bien le groupe de kentum (Hittites) que celui de satum (Mitanniens). Leurs liens avec la Steppe n'avaient jamais été rompus.

Cependant, Engberg se plaignait :

La vraie difficulté d'admettre un courant Indo-Iranien parmi les Hyksos, c'est l'absence complète de connexions philologiques directes en Palestine et Syrie avant la période d'Amarna [x].

Or, il nous semble que ces connexions entre les Indo-Européens et les Hyksos existent aussi bien dans ces deux pays qu'en Égypte.

Voyons d'abord les noms propres. *Bnon* nous rappelle de près Vonon, roi indo-parthe du n° s. av. J.-C. Pour *Khian* [1 2] nous avons mentionné une tribu kurde de langue iranienne, nommée .Khian. Pour une époque plus haute, Justi connaît un *Khian,* fils de Rustam, neveu du sixième prince de la dynastie de Badusepan, qui fut fondée par un descendant des Sassanides au v® siècle de de notre ère *(Iran. Namenbuch,* p. 172).

Il est vrai que Justi ajoute à ce propos que le nom Khian viendrait probablement de l'arabe Khayyan. Ce prince d'une dynastie iranienne provinciale, remontant aux Sassanides, était probablement fier de ses origines ; pouvait-il emprunter son nom aux conquérants arabes ?

L'auteur de ces lignes a pu poser cette question à deux iranistes éminents. M. E. Benveniste a bien voulu nous répondre : a Ce n'est pas vraisemblable ». Selon le P. de Menasce, « ce serait bizarre ». D'autre part, la tribu kurde de Bitlis pouvait-elle porter un nom de provenance arabe ? Le P. de Menasce a remarqué à ce sujet : « Ce serait encore moins vraisemblable ». Dans ces conditions, nous considérerons le nom de *Khian* comme appartenant à l'onomastique iranienne.

Pour *Apakhnan,* dans le zend également, on trouve la proposition *apa,* « de » et le nom d'un fleuve Khnân *(ib.,* p. 91).

Selon Mironov, plusieurs noms hyksos s'expliquent par le sanscrit : Apakhnan vient d'Apaghnan (« repousser, détruire ») ; Avaris d'Avara (refuge, défense, place fortifiée ; d'où la forteresse Aornos aux Indes)[3] ; Soutekh serait « sutik », *très brillant.*

On a vu plus haut (p. 21) le terme « sutakh », fécondateur.

Ajoutons à cela quelques observations :

1. *Hyksos reconsidered,* p. 46.
2. Qu'on a rapproché, à tort, de *Haya* (nom lu ainsi par Landesberger, Contenau, Olmstead), prince araméen de Samal.
3. On trouvera plus de précision chez A. FOUCIIER, *La vieille route de l'Inde :* < Aornos (sk. ûvarana, « enclos fortifié »), nom donné par les Grecs aux places de refuge des populations du N.-O. de l'Inde ».

a) Herzfeld mentionne les rois iraniens légendaires, Kavi. Usa, le second des Kavi, fait des prières à la déesse Ardir. Ce nom nous revient à l'esprit en lisant le compte rendu des fouilles d'Inchass *(AJA,* LUI, i, 1949, p. 40). Un scarabée y a été trouvé portant le nom d'un roi hyksos Erdire. Similitude remarquable.

ô) On a déjà comparé le chef hyksos Teti avec le Habiru Tette.

c) Le nom d'Og *(Ogh)* roi de Bassan, probablement un homme de la Steppe, ne diffère pas de celui des Darius II et III, Ochus-AVoka.

d) Un roi des Sakas s'appelait,, selon Herzfeld, Azes. On pense à Assis.

e) Pappi ou Papi était le nom d'un Ante (un groupe scythique, peut-être des ancêtres des Slaves) trouvé à Kertch. On se rappelle Apopi.

/) Enfin, La Vallée Poussin désigne ainsi un Koushan, roi scythique : « Huvishka (Oeshki, Hushka, *Huksha) ».* Si le dernier de ces noms avait été porté par un des conquérants de l'Égypte, il aurait suffi pour donner naissance au surnom « Hyksos », tout comme le nom de la dynastie Koushan est devenu celui d'un peuple.

CHAPITRE XXIII

GOSHEN

Il y a ensuite un point de repère plus important : le nom du pays de Goshen (Gen. 47, 4). C'est une vallée du Delta Oriental, siège des Hyksos, qui a plus tard abrité les frères de Joseph; actuellement, Wadi Toumilat. Le P. Couroyer a écrit à ce sujet :

> Le nom de Goshen ne s'est point encore rencontré dans les innombrables documents que nous a livrés la Vallée du Nil *(R.B.,* 1946).

Selon A. Malion (1921), le mot n'appartient pas à la langue égyptienne. Albright a proposé de rattacher ce nom au

« goush » hébraïque signifiant « motte » (de terre), comme dans le nom de la localité connue Goush-Halab, Giscala, dans la Galilée du Nord, où ce terme désigne peut-être une terre bonne et grasse. Mais cette solution se heurte à plusieurs obstacles : *a)* Goush n'est pas Goshen ; &) nous n'avons pas connaissance d'un groupe sémitique installé dans ce pays *avant* l'arrivée des Hébreux ; et à plus forte raison : installé assez solidement et ayant assez d'homogénéité et de culture pour imposer à cette terre égyptienne un nom sémitique. Or, selon la tradition biblique, le nom Goshen s'y trouve *avant* l'arrivée des Hébreux. D'autre part, il n'est pas prouvé que les Hébreux qui y sont restés plus d'un siècle en nomades ou en esclaves aient pu donner des noms sémitiques aux localités du Delta ; les noms de cette catégorie, connus par l'histoire de l'Exode, sont surtout une déformation de noms égyptiens : Soukkot vient de Tekou, Etam de Htm (« fortin »). c) Si la terre de Goshen était, en effet, « grasse », il ne faut pas oublier que ce même nom Goshen constitue également un élément de la toponymie palestinienne. Dans Josué 15, 20, c'est une ville; dans Josué 11, 16 et 10, 41 c'est un « pays de Goshen », tout cela dans la Judée du Sud. La signification de « terre grasse » devient inacceptable ici ; car, même si ces confins du Négeb n'étaient pas aussi arides et désolés que les terres récupérées par les colons juifs de nos jours, ce pays ne pouvait probablement pas prétendre alors au même surnom flatteur que le sol fertile de la Galilée.

Mais c'est l'article défini dans Josué 11, 16 : « eretz ha-Goshen », « le pays *du* Goshen », qui nous semble mériter l'attention. Il faut en conclure que « goshen » n'était pas nom propre L II s'agit donc d'une *chose* qui peut se trouver à la fois dans le Delta Oriental et dans la Judée du Sud, ces deux remparts du pouvoir hyksos qui était fondé sur Avaris et Sharukhen.

Or, il se peut que Gen. 47, 6 nous donne, grâce à son parallélisme, le sens même du mot « goshen ». Ce sont les paroles des frères de Joseph, adressées au pharaon :

> Nous sommes venus pour séjourner dans ce pays car il n'y a pas de pâturages pour le bétail ; que tes serviteurs s'installent donc dans le pays de Goshen.

1. De môme, dans les noms connus : Ha-bashan(<bashan»— < plaine fertile »), Ha-gilead (Gen. 31, 47 ; cf. Kochlcr), Ha-sharon (« sharon » — « plaine », de la racine « yashar »), Ha-galli (« galil » — « arrondissement >).

Ainsi : Nous cherchons un pâturage ; donne-nous Goshen. Le nom de Goshen signifierait-il a pâturage » ? Exprime-t-il la nature du lieu ? En quelle langue ?

Mais à qui donc appartenait-il de donner un nom à cette-vallée, fief des Hyksos, si ce n'était pas à eux-mêmes ?
Ils y sont demeurés près d'un siècle et demi, non en *séjour toléré,* mais en conquérants. Mais quelle était donc leur langue ?

C'est en se penchant sur les langues de la famille indo-iranienne qu'on relève plusieurs associations significatives avec le mot « goshen ».

C'est d'abord, en sanscrit, le remarquable épanouissement de la racine déjà vue *go,* taureau, vache, bétail, qui sert de point de départ aux termes :

goshani, goshan, gosha, gosani, Œ acquisition du bétail » *(R.V.,* VI, 53, 10) ; go-swamin, a propriétaire des vaches », d'où : go-sain (devenu plus tard le nom d'une secte) ; goshu-cara, « marchant parmi le bétail » ; goshu-yudh, a combat pour le bétail » ; goshtha, « parc à bétail », etc.

Et, ensuite, d'une autre racine : ghosha, « camp des bergers » (Monier Monier-Williams, *A Sanskr. Engl. Dicl.,* 1899, pp. 367 et 378).

En nous tournant vers le zend, langue iranienne ancienne, nous y trouvons les dérivés du sanscrit *gaoçpenta* (taureau sacré) : goçpend (en parsi), guçpen (tati) et *guçen,* dans le dialecte médiéval de Mazandaran. Ces trois termes signifient « petit bétail » (Justi, *Handbuch der Zendspr.,* 1864, p. 100). N'oublions pas que, selon Nyberg, la langue des Gathas iraniennes était si rapprochée de celle des Védas indiennes que ceux qui parlaient l'une de ces langues, comprenaient l'autre *(Relig. des Allen Iran,* 1938).

Enfin, pour un langage plus récent, A. Paspati, dans son livre sur les *Bohémiens,* signale *goshno,* fiente des animaux, et *ghosha,* « station of herdsmen », lieu de séjour de pâtres.

Quel est le bilan de ces observations ? Nous obtenons une chaîne de dénominations : goshan — gosha — gosani — gosaïn — guçen — ghosha — goshno. La sémantique du terme a goshen » paraît ainsi graviter autour d'un complexe bien défini : troupeaux, bergers, parc à bétail. Certains des termes évoqués ici sont bien postérieurs à l'époque des Hyksos ; mais le complexe, dans son ensemble, correspond assez exactement à la conception des Hyksos comme bergers nomades

de la Steppe, shos, sos, « goïm », que nous avons essayée de dégager plus haut. Ainsi, l'existence d'un prototype indo-iranien ancien pour « Goshen » du Delta et du Négeb nous paraît très probable.

CHAPITRE XXIV

« LA POUSSÉE INDIENNE »

A. — LES TSIGANES.

Le mot « goshno » nous a fait revenir aux Tsiganes [1] qui parlent un dialecte hindoustani (on ne le retrouve cependant pas aux Indes) du I[er] millénaire de notre ère, mais qui semble avoir conservé des réminiscences anciennes.

Ainsi, en étudiant les termes indiens employés dans le domaine de l'élevage des chevaux au pays du Mitanni, J. Friedrich compare ces termes au sanscrit et mentionne *terawartanna,* le triple tour, qu'il qualifie de a ganz dunkel », à cause de *tera* (trois) qui diffère du sanscrit « trini » *(RLAss.,* 1938).

Or, le dialecte des Bohémiens d'Arménie a, pour trois, « terin » ; celui des Bohémiens syriens a « târân » (J. Bloch, *Les Tsiganes,* 1953, p. 22).

D'autre part, le nom du *char* chez les Tsiganes : vordôn, ordon (cf. urdon, uordon, chez les Ossètes ; wordo, chez les Tchétchènes ; vordae, chez les Ingouches ; a-war-den, chez les Abkhazes, selon N. Marr) reproduit peut-être le prototype indo-européen auquel devrait être comparé *wrrj.t* des Égyptiens, ou mieux encore *varat* des Hourrites [2]. Les instructeurs en matière de dressage de chevaux, ne sortaient-ils pas d'un milieu indo-iranien, beaucoup plus ancien, mais foncièrement semblable ?

Ainsi ces Tsiganes semblent se rattacher à une « poussée indienne », selon le mot de Mironov, laquelle se manifeste durant de longs siècles, voire des millénaires, et qui devait se développer conjointement avec le mouvement des Hyksos.

1. Voir ci-dcssus, pp. 170-171.
2. Cf. A Ras-Shamra : wrt mtny (scion M. Ch. Virollcaud).

Ascoli (1865) et Husing (1916) localisent le foyer primitif des Tsiganes en Afghanistan. Les Tsiganes sont connus chez deux peuples aussi différents que les Kurdes et les Lithuaniens, sous le même nom de *Sindi* ou Sinti dérivé du nom du fleuve Indus.

Il est donc difficile de les séparer des anciens Sindes (Sindoï), établis au temps d'Hérodote à Sindiké, au bord de la mer Noire, au Nord-Ouest du Caucase. Selon Latychev (1909), on y donnait aux enfants le nom de Sindos. Hérodote (VII, 153) mentionne aussi les Indiens de Rhodes. Lemnos s'appelait, à l'origine, Sinteïs[1].

Des précisions intéressantes sur la religion des Sindes ont été publiées par N. Rosanova, dans le *V.D.I. (Courrier de l'Histoire Ancienne),* 1949, n° 1, p. 168. Il s'agit de l'inscription de la reine Comosarye, femme de Périsade, roi du Bosphore Cimmérien et des Sindes (347-309 av. J.-C.). C'est une consécration au dieu Sanerg et à la déesse Astara, divinités du monde infernal[2]. Leur culte s'explique par la nature volcanique de la presqu'île de Taman où était située Sindiké. D'après Rosanova, Sanerg est un dieu du feu céleste et souterrain. C'est *Nergal.*

Nous retrouvons donc, au bord de la mer Noire, quelque chose de ce courant qui, des confins de l'Elam, semble jaillir vers le Sud-Ouest : ce dieu des Sindes, comme le dieu des Habiru, comme Réshef de Beth-Shan et comme Soutekh d'Avaris, semble n'être qu'un aspect de Nergal. Ils partent tous de la même source : du culte du *feu,* qu'on ne peut, d'ailleurs, dissocier de celui de la fertilité.

Il faudrait noter aussi, chez les Tsiganes, le souvenir très obscur de leurs liens avec l'Égypte, d'une part ; et, d'autre part, leurs similitudes avec les Caïnites-Qéniens qui accompagnaient, peut-être, les Hyksos, en tant que forgerons ambulants.

Selon la tradition des Tsiganes, leurs ancêtres ont été jadis chassés d'un pays, appelé la Petite Égypte. Bataillard (1844) en a recueilli quelques détails : Lorsqu'ils fuyaient l'Égypte, poursuivis par les Égyptiens, beaucoup d'entre eux se noyèrent dans une rivière, Lâo. Les autres se sauvèrent en

1. D'après l'Iliade I, 593, Héphalstos, rejeté de l'Olympe par Zeus, est recueilli à Lemnos par les Sintiens. Autrement dit, cette île était un siège ancien de son culte. Ancien démon du feu souterrain, dieu-forgeron, il est aussi celui des volcans.

1. Inscription déjà mentionnée par N. KONDAKOF, comte J. TOLSTOÏ et S. REINACH dans les *Antiquités de la Russie Méridionale* (1891).

s'aidant de roseaux. Depuis, ils considèrent le roseau comme symbole de libération. Les narrateurs en portaient un fragment sur la poitrine...[1]

La seule fête qu'ils célèbrent avec ferveur en Europe est celle de Sainte-Sara d'Égypte, en Camargue. On atteste que l'Église des Saintes-Maries-de-la-Mer, où a lieu cette fête, est édifiée sur l'emplacement d'un ancien autel de Mithra.

On a vu aussi leurs affinités avec Qaïnan : le culte de la lune décroissante. Notons que le nom de Caïn, forgeron, prend, dans II Samuel 21, 16 le sens de a *pique* ». Or, le nom des Sigynnes, identifiés souvent aux Tsiganes, avait, chez les Cypriotes, le même sens de *a piques* » (Hérod., V, 9). Enfin, une remarque d'Ephore, historien grec du iv® s. av. J.-C., nous fait rapprocher les Tsiganes de Toubal-Caïn. D'après Latychev, Ephore atteste que les Tibarènes ne recherchent que les amusements et le rire et les considèrent comme le plus grand bonheur.

En tout cas, nous ne prendrons pas au sérieux la fable selon laquelle les Tsiganes descendent de 10.000 musiciens (Luri) qu'un roi iranien fit venir de l'Inde vers 420 av. J.-C. Peut-on s'imaginer une cohorte de musiciens se transformer en plusieurs tribus nomades vivant surtout de la métallurgie et de l'art de soigner les chevaux et gardant leur langue et leur unité à travers deux mille ans ?

B. — TRACES LINGUISTIQUES.

Si, d'une part, « la poussée indienne » allant jusqu'en Égypte, a dû faciliter la pénétration dans ce pays, sous les Hyksos, de l'ancienne céramique indienne, on peut croire, d'autre part, que la présence des Indo-Iraniens parmi les Hyksos est pour quelque chose dans la pénétration dans l'hébreu de plusieurs éléments linguistiques indo-européens.

Ainsi l'hébreu « segor » (hache) provient certainement du *sagaris* (bipenne), relevé chez les Massagètes (Hérodote I, 215). L'hébreu « zaïn » (arme) se rattacherait au zend *zaéna* (de même sens) et expliquerait la lettre « zaïn » cananéenne qui représente une bipenne. « Khanit », lance, en hébreu, se rapproche de *khanda,* épée, des Hindous. La racine cana-

1. Selon H. BERNARD, déjà cité : vers 1417, « ils disaient être de l'Égypte mineure, et racontaient qu'ils en avaient été chassés par le sultan des Turcs » (*l. c.*, 17).

néenne hébraïque « zanah » signifiant, d'après Koehler, «semen eflusum », d'où « zonah », courtisane, présente une curieuse coïncidence avec le zend *zan,* procréer. On a déjà remarqué que le mythe de la femme (en hébreu, « isha », « éshet ») créée de la côte de l'homme, a peut-être quelque rapport avec le sanscrit *ashti, ashta,* os. Le terme de la Genèse pour le chaos, « tohu xva-vohu », tohu-bohu, dont on lit dans le *Gesenius-Robinson :* « sens douteux... sens primitif difficile à saisir », est peut-être un écho du serment des Colchiens (ou de leurs semblables) : a Ciel et terre » [1] mentionné par Latychev (/. c., p. 432). Les mots « tohu wa-vohu » ont l'air d'une locution étrangère insérée dans le texte hébreu et rappellent les mots du sanscrit « bhu », terre, et « thum », fumée (thu, chez les Tsiganes). Quant au mot hébreu « sarap », serpent, il est exactement le même en sanscrit. On peut douter qu'il s'agisse d'une coïncidence parce qu'un culte particulier de serpent semble s'être répandu avec les Hyksos.

Il existe peut-être un autre emprunt fait par les Hébreux (et par les Phéniciens) aux langues indo-européennes anciennes. Il s'agit du terme désignant dans l'Ancien Testament le soleil : « khérés » (Hérés, chérés) employé, rarement toutefois, au lieu de l'habituel « shemesh ». Ce nom là se retrouve dans la toponymie horite (Timnat-Hérés : Juges, 2, 9) ou amorrite (Har-Hérés : *ib.,* I, 35). On a vu plus haut (p. 14) le rôle du culte du soleil chez ces Horites-Hourrites. Le mot « khérés » revient dans la légende de Samson (Juges 14, 18) ; mais E. Meyer considérait Samson comme une ancienne divinité solaire des Horites. Ajoutons que Gesenius-Robinson (1892) traduisait Timnat-Hérés comme « territoire sacré du soleil », en remarquant au sujet de la racine de « hérés » : « meaning dubious » (cf. Isaie, 18, 19 ; Job, 9, 7).

Or, les anciens Slaves avaient une divinité solaire Khors (Chors) au sujet de laquelle Niederle fait une remarque surprenante : « Le nom Chors n'est pas slave et vient probablement du persan *khores,* hébreu *cheres,* pehlvi *khorsed, a* soleil » *(l. c.,* II, p. 144).

Un nom qui peut venir à la fois de l'hébreu et du persan

1. D'après certains auteurs, les Colchiens décrits par Hérodote étaient une tribu d'ancêtres ou de congénères des Tsiganes. En tout cas, ils pratiquaient la circoncision. Était-ce à la suite de contacts anciens avec l'Égypte ? Notons que les drachmes de Colchide du vi[e] s. av. J.-C. portent au recto une tête de lion ou d'hommc-lion, allusion au sphinx, peut-être ; et au verso, une tête d'Apis (contre l'opinion de *VDI,* 1952, 2, p. 238).

mérite, certes, quelque attention. Mais nous venons de voir que, d'après Gesenius-Robinson, « khérés » ne s'explique pas aisément par une racine sémitique. Force nous est donc de supposer que ce nom hébreu dérive, à son tour, d'un prototype iranien ancien [x]. Ce terme pouvait apparaître au pays de Canaan avec l'arrivée des Horites, compagnons de la migration indo-européenne; mais, à condition, évidemment, que la formation de ces prototypes iraniens ait été antérieure à l'arrivée des Horites (vers le milieu du II® mill. av. J.-C.) [x].

C. — COUTUMES ET RITES ANALOGUES.

Une coutume ossète, donc d'origine indo-aryenne, a été relevée par Chantre : On place le corps d'un homme tué par la foudre, sur une araba attelée à deux jeunes bœufs ; on les laisse aller où ils veulent ; l'enterrement a lieu là où ils s'arrêtent. D'autre part, un cheval, laissé libre, indiquait la route à suivre aux envahisseurs aryens. Tout cela nous rappelle les Philistins renvoyant l'Arche sur un chariot attelé de deux vaches, sans conducteurs (I Sam. 5, 7).

De même, l'étonnante prescription de Nombres, 19, de préparer l'eau de la purification avec lès cendres de la vache rousse, nous semble s'apparenter directement aux rites des Indo-Aryens qui, selon Huart, avaient une cérémonie particulière pour consacrer l'urine de vache, employée dans toutes les purifications.

Ces emprunts ou ces échanges d'influences, où pouvaient-ils avoir lieu ? Probablement, un peu partout : le serpent en bronze de Moïse et le char solaire du Temple, attelé de chevaux, donc plus tardif (II Rois 23, 11) en sont des preuves ; mais il faut penser, comme il a été proposé plus haut, aux occasions d'un contact plus durable : soit dans la Judée du Sud, soit à Goshen où les Hébreux anciens ont dû trouver les restes des Hyksos avec qui ils ont probablement vécu côte-à-côte pendant plus d'un siècle ; soit, enfin, par l'intermédiaire des Habiru qui semblent avoir formé le lien entre les Hyksos et les Hébreux.

D. — UNE TRACE DES PREMIERS NOMADES.

Un vestige de la pénétration très ancienne de la Steppe dans l'Asie Antérieure et qui devance, peut-être, la première

1. Cf. hvare (zcnd), svar (sanscrit), « le soleil ».

période intermédiaire, mais qui est déjà un signe précurseur de l'invasion hyksos, telle nous paraît une étrange urne funéraire trouvée à Hadéra (Israël). La découverte a été faite en 1934 par le Prof. E. L. Soukénik. Cette urne représente une maisonnette sur quatre pieds (fig. 27) et a été accompagnée d'une céramique préhistorique. Hrozny a attribué à cet objet une origine étrangère et nordique. Albright y a vu la réplique d'une habitation sur pilotis et l'a expliqué par la nature marécageuse de la vallée du Sharon au cours du IV⁰ millénaire.

Cependant l'enquête qu'a entreprise, à notre demande, le Dr. M. Stekelis, de l'Université de Jérusalem, a permis d'établir que le sol de Hadera, dans l'opinion des préhistoriens et des géologues, ne présenté pas de traces de marais anciens ; les marais locaux de notre temps ne remontent qu'à l'époque romaine. D'autre part, des urnes semblables ont été trouvées à Bney-Brak et ailleurs où il n'a jamais été question de marais.



Fio. 27. — Urne de Hadéra, d'après la reconstitution d'E. L. Soukénik (*Journ. Pal. Orient. Society,* XVII, 1937).

Par contre, rappelons qu'Hippocrate a signalé des maisons sur pilotis dans la vallée du Phase ; et Strabon décrit des tribus de Massagètes habitant au milieu des marais. Nous savons que les influences de ces parages arrivaient en Palestine dès les temps anciens. Mais le toit *en ogive* de l'urne de Hadera nous fait surtout penser au chariot d'Oul (notre fig. 3) qui a suscité le problème : est-ce la réplique d'une habitation ou plutôt d'un chariot ? Nous y voyons justement un chariot qui servait d'habitation.

*

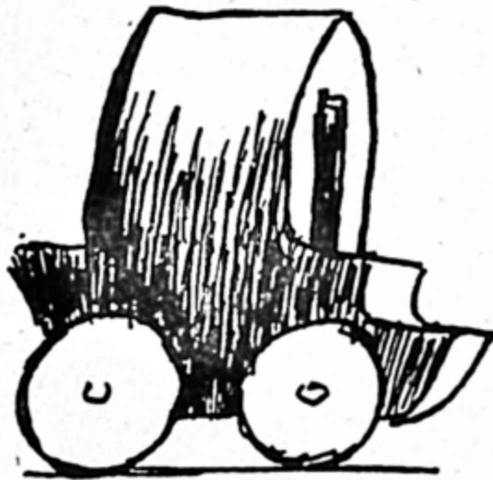
Pour les temps plus récents, nous trouvons chez Niederle, entre d'autres reproductions, celle d'un petit chariot votif en terre cuite, trouvé dans une tombe scythe de Kertch. Dans ce cas, le toit du véhicule est nettement en *ogive* (notre fig. 28)[1].

D'autre part, le décor régulier de notre urne de Hadera

1. *Manuel de l'antiquité slave,* fig. 07.

(des triangles enfermés dans des métopes) et la facture assez raffinée des petits crampons de la porte, nous semblent témoigner en faveur d'une date un peu plus basse que le IV® millénaire. La présence d'une poterie primitive ne peut pas toujours servir d'argument décisif car il arrive parfois que cette dernière coexiste avec des types plus évolués.

Ajoutons que certaines urnes palestiniennes du type de Hadéra ne paraissent pas avoir de pieds. Il arrive aussi que les pieds des urnes funéraires n'en forment point un élément intégrant. Ainsi les urnes étrusques des derniers siècles av. J.-C. sont parfois munies de quatre pieds ; mais elles proviennent des villes où le maisons ont été bâties sur des collines ou des rochers et ne comportaient point de pilotis (cf. R. BLOCH, *L'Art et la Ciuilis. étrusques,* 1955, fig. 12).



Fio. 28.
Chariot scythe, d'après Niedcrle.

II nous semble, en somme, que ce modèle, bien que muni de 4 pieds, est une réminiscence d'anciens véhicules couverts, se rapportant, peut-être, aux invasions qui aboutissent à la Première période intermédiaire. Il y a pourtant là un trait bien insolite : la façade de la maisonnette dépasse ses cloisons latérales à droite et à gauche. Nous ne trouvons une analogie à ce curieux détail que dans les sanctuaires hindous des premiers siècles de notre ère.

J. Ferguson donne notamment des reproductions de temples dravidiens taillés dans la roche, mais s'inspirant visiblement de l'architecture en bois, ou, peut-être, de véhicules couverts archaïques, et ayant, justement, une façade qui *déborde* sur deux côtés et un toit en ogive *. Notons que les temples de ce genre sont surnommés, aux Indes, « raths », du nom « ratha », char couvert.

1. *History of Indian & Eastern Architecture,* 1,1910, p. 330, fig. 185 et 194 ; II, fig. 274 ; Cf. *Encyclop. Britannica* : Indian Archit., pl. III, 7.

NOTE SUR LES AMORRITES.

Retraçons brièvement le problème amorrite pour compléter les données déjà mentionnées par quelques éléments nouveaux.

D'où arrivent les Amorrites en Babylonie ? D'après M. Dhorme et Albright, de l'Occident. Mais, d'après Th. Bauer et B. Landesberger, ces envahisseurs apparaissent au 111° millénaire, d'abord à Larsa (Sumer), puis à Kish et à Sippar. Leur point de départ serait à l'Est du Tigre, dans les monts KUR-Martu, près des confins d'EIam *(Die Ostkanaanâer,* 1926, pp. 85-89). Leur dieu-éponyme Martu (Amumi) apparaît sur les cachets babyloniens de l'époque de la conquête amorrite en personnage barbu, coiffé d'un turban et armé d'un bâton crochu, celui des *bergers.*

D'après Legrain, c'est « probablement l'arme de Martu dans la patrie primitive des Amorrites » *(The culture of the Babylonians,* 1925, p. 29).

D'après K. Tallquist, Amurru est « le grand dieu de la steppe, qui s'élève dans la steppe » *(Akkad. Gôtlerepith.,* 1938, p. 251). Mais de quelle steppe s'agit-il ? D'après M. Dhorme, c'est le grand désert syrien. Cependant, on l'a vu, un des plus anciens rois amorrites se nommait Khuwaruwash (à lire ainsi selon le *Recueil E. Dhorme,* 1951, p. 124). Ce nom est indo-aryen. On a vu aussi que l'art animalier s'épanouit en Babylonie sous la première dynastie amorrite.

Quant aux autres divinités amorrites, Dagan serait, d'après M. Dhorme, « le blé divinisé ». Mais comment attribuer une divinisation du blé aux pâtres nomades ? Revenons à Martu-Amurru. A l'origine, était-il un dieu d'orage ?... Toutefois, c'est dans la religion des Sutû, ces nomades non-sémitiques, qu'ont survécu certains indices de son caractère primitif. Pour les Sutû, Amurru est identique à Sumuqan. Or, le dieu Sumuqan est un *fils de Soleil, berger* sacré a qui porte la houlette du berger devant le troupeau » (Albright, Gilgames and Engidu. *JAOS,* 40, 1920, p. 323). En effet, c'est un dieu de la fécondité des troupeaux et du gibier (Ebeling, *Reallex.,* 1932, p. 102; Tallquist, Z. c., p. 450). Notons que le nom de Martu n'est pas sans rappeler Maru (Marut), un nom de divinités védiques. En tout cas, le culte jumelé du soleil et de la fécondité, qu'on vient de relever, nous ramène aux pasteurs de la Steppe eurasiatique.

Passons au nom de la déesse amorrite Aba, compagne de Martu. Elle est, d'après Legrain, « la nouvelle Gula », car elle a pris la place de cette déesse suméro-accadienne. Gula était la déesse de la médecine, « la grande doctoresse », accordant la vie, faisant revivre les morts (E. Dhorme, *Les relig. de Bab.,* p. 130). Or Gula s'incarnait dans un signe du zodiaque, le Verseau (Verse-eau) ou F Amphore des Babyloniens, qui se trouvait dans l'Apsu, région aquatique de leur ciel (Jensen, *Die Kosmologie der Babylonie,* 1890, p. 83). Chez les Égyptiens, le Verseau annonçait la crue du Nil.

Ainsi on pourrait conclure qu'à la base du culte de Gula se trouvait, à l'origine, un élément aquatique : l'eau lustrale servant à la purification du malade ; car la maladie n'était qu'un état impur et le malade un possédé de démons. Aba, remplaçante de Gula, n'était-elle pas de la même nature que celle-ci ? Notons, à ce propos, que, dans le langage des Scythes, « ab » signifie « eau ». Leur nom Abdarakos est expliqué comme « donneur d'eau » ; Abnozos est « buveur d'eau » (Abayev, *l.* c., pp. 153-154). Ajoutons que, dans la mythologie védique, « Apas » sont les eaux (M. Muller, *Nouv. études de mythol.,* 1898, p. 388).

D'autre part, si c'est à Sippar qu'il y avait, à l'époque de Hammourabi, une localité nommée Ugar Amurri-KI — « Campagne de l'Amorrite », — c'est aussi à Sippar qu'Albright localise des remparts de terre battue, donc du type hyksos *(BASSOR,* 88, 83). Sippar se trouve d'ailleurs non loin d'un relais important d'une route ancienne d'invasions eurasiatiques : d'Our, déjà étudié. Mais cette route devait être commune à bien des vagues de nomades.

Toutefois, les Amorrites, conduits, à l'origine, par des Eurasiens, ne seraient ni Protohyksos (car ces derniers semblent étroitement liés aux Hyksos), ni Hyksos. Si le cheval est connu, à la veille de l'époque hyksos, à Mari, il n'est pas attesté dans les centres amorrites de la Mésopotamie du Sud ; d'autre part, malgré quelques survivances du passé, les Amorrites, comme le prouvent leurs noms, sont déjà sémitisés, et les Hyksos ne le sont pas. Enfin, le polythéisme marquant des Amorrites est opposé au monisme religieux des Hyksos ; ni le culte d'Amurru et de Dagan, ni les noms spécifiquement amorrites ne se retrouvent point en Égypte des Hyksos.

"I

NOTE SUR LES SA.GAZ-HABIRU.

M. Bottéro pose une question cruciale : « SA.GAZ », le nom sumérien des Habiru, n'est-ce pas un pseudo-idéogramme, un terme emprunté par les Sumériens à une langue étrangère ? *(Rec.,* p. 147). Or, si le nom « Habiru » ('Apiru) se rapporte, comme nous l'avons supposé plus haut (p. 147), au pays d''Apir, par lequel arrivaient ces nomades, SA.GAZ serait, il nous semble, le nom de groupe ethnique auquel ils appartenaient (cf. Knudt, I, p. 46). Et c'est ainsi que s'expliquerait *l'équivalence* de ces deux termes car un nom ethnique et un terme géographique auraient pu s'associer pour s'appliquer à *tout* Habiru, quelle que fût son activité. Par contre, le sens de « brigand » a dû se superposer à SA.GAZ-Habiru plus tard car il ne convient ni aux Habiru, alliés des rois, ni aux SA.GAZ-ouvriers agricoles *(Rec.,* p. 142).

Y a-t-il un rapport entre ce nom ethnique, SA.GAZ, et la racine scythique a sag » d'où Abayev fait dériver le nom des Sakas (ci-dcs., p. 19) ? Notons que Saka s'est transformé en « sag » dans le titre de Bahram III, *sagan-shah,* roi des Sakas. Les SA.GAZ étaient peut-être les précurseurs des Sakas, sans leur être nécessairement semblables.

Dans l'alternative, s'il n'y a pas de rapport entre le nom « 'Apiru » et celui de la province d''Apir (d'Elam), reviendra-t-on à une étymologie sémitique de ce nom ? Dans ce cas, 'Apir se rattacherait peut-être à *'oper* (jeune cerf) ; autrement dit, 'Apir ne serait qu'une traduction cananéenne de l'indo-européen « sag » (cerf). Mais il reste à démontrer qu'une traduction pareille ait pu s'imposer aux Assyro-Babyloniens du xxiv® s.

CHAPITRE XXV

EN GUISE DE CONCLUSION : REPHAIM

Pour compléter ce tableau de *l'ambiance* hyksos dont plusieurs traces survivent à l'époque de la conquête de Canaan,

il nous reste à consacrer quelques observations aux Rephaïm. Cet autre symbole des liens entre la Steppe et les pays Phénicie-Palestine, à l'époque de grandes migrations, est un peuple ancien, presque légendaire, et dont le souvenir est conservé aussi bien par les poèmes d'Ugarit que par la Bible.

Apparentés aux 'Anaqim (Deut. 2, 11) les Rephaïm étaient établis surtout à l'Est du Jourdain, dans la région des dolmens. Leurs clans en Philistie sont désignés, du temps de David, sous le nom de *Bney-ha-Rapa* (Il Sam. 21, 16 ; I Chron. 20). Karge (1909) les considérait comme une tribu de l'âge de pierre ; mais les tombes mégalithiques de la Transjordanie ne remontent qu'à l'âge du Bronze. Ainsi un tumulus de ce genre, près de Dera'a, fouillé par J. Nasrallah *(Stjria, 27,* 1950) a livré une hache fenestrée en bronze, de 1900-1700.

D'après le Deut. 3, 10 et Jos. 12, 4, Og, le roi de Bassan', était un des épigones des Rephaïm. Plus tard, ce terme désigne les esprits des morts, « aristocratie des enfers », selon l'expression du P. Abel (Job, 26, 5 ; Isa. 14, 9 ; II Sam. 5, 23). Est-ce à cause de la piété inspirée par ces tombes géantes ? Elles n'ont pas manqué de devenir des lieux sacrés où l'on implorait la guérison. Le verbe hébreu « rapha », guérir, n'est-il pas en rapport avec ces rites millénaires ?

Toutefois, dans les poèmes d'Ugarit, les Rephaïm sont encore enveloppés d'une brume mythologique. M. Ch. Virolleaud en donna un tableau saisissant dans son étude « Les Rephaïm » *(Syria,* 1941). Ces *Rpum* ou *Rpem* apparaissent soumis à la déesse du Soleil, Shepesh. Ils sont sept ou huit. *Ils harnachent leurs chevaux, ils montent sur leurs chars.* Notons que pour le xvm® s. av. J.-C. auquel se rapporte cette poésie phénicienne archaïque, ce déploiement de charrerie prend une signification toute particulière.

Les Rephaïm s'en vont ensuite vers les aires et les plantations. On les implore d'y rester. Ils sont censés en assurer l'abondance.

Nous avons relevé ailleurs [1] le rôle proéminent de l'aire, centre du culte de la fécondité dans l'Orient Ancien. Les Rephaïm y arrivent donc en chars, à l'encontre d'autres héros d'Ugarit qui se déplacent à pied. Cette association avec le soleil, le cheval et le char, nous paraît rattacher les Rephaïm aux notions religieuses de la Steppe eurasiatiqué.

Et c'est dans cette Steppe que nous leur trouvons un

1. *L'arbre sacré et le rite de l'alliance,* p. 14.

puissant écho. Car, en effet, il ne pourrait en être autrement : le problème des Hyksos n'est pas celui de phénomènes locaux, mais de grands mouvements ethniques, à l'effet durable et agissant sur une vaste périphérie. Nous pensons, notamment, aux Rhipéens de l'antiquité grecque.

Ceux-ci habitent quelque part aux monts Rhipéens. Dans l'Odyssée, c'est un pays hyperboréen. Alcman (vu® s. avant notre ère) parle de la légendaire montagne de *Rapa,* couverte de forêts (cf. *V.D.I.,* 1952, sur ce poète). C'est le nom même de Bney Ha-Rapa d'Ugarit. Eschyle (vi® s.) situe ces monts en Scythie. Plus tard, on les interprétera comme les monts Ourals ou comme ceux où le Tanaïs (Don) prend sa source. On a cité, à ce propos, le pays Riphat[1] (région anatolienne où s'étaient installés les Scythes) et les monts de Rapha du livre des Jubilés (VIII) [a]. '

Quant aux Rhipéens, Latyshev cite Lucain, poète latin du i[er] siècle de notre ère. Dans l'une de ses œuvres figure Pompée qui recommande à son fils :

> Ne cesse pas la guerre avec le roi du Pont, n'oublie pas les *troupes rhipéennes,* ni ceux de la Méotide qui porte sur sa surface gelée les chariots scythiques.

Les monts en question sont parfois connus sous le nom de Riphées. Notons que, d'après les Anciens, un *centaure* s'appelait Rhiphée (Roscher, *Lexic.).*

Enfin, dans les *Argonautiques* de Valerius Flaccus (i[er] s. de notre ère) est mentionné un Scythe nommé Rhipée.

On peut en conclure que les termes a Rhipéens » ou a gens de Rapa » ne sont qu'une dénomination archaïque des tribus scythiques. Ainsi l'antiquité grecque nous semble suggérer que les Rapa ou Rephaïm de la Bible ne peuvent être que des nomades de la Steppe eurasiatique, frères des 'Anaqim aux torques scythiques et épigones des Hyksos. Pour les chantres d'Ugarit, les Rephaïm émergent à peine du giron des dieux. Chez les Grecs, ils sont encore noyés dans une brume poétique. Mais la Bible les définit assez sèchement comme les débris de tribus archaïques. [2]

1. Gen. 10, 3.

2 A BASCHMAKOFF mentionne dans sa *Synthèse des périples pontiaùes* (Paris, 1948, p. 48) un ouvrage d'Albert HERMANN, *Die Erdkarte der Urbibel* (Braunschw., 1931). Selon l'auteur, Hermann a reconstitué une ancienne carte phénicienne « probablement reproduite par les Juifs sous le règne de Salomon ». Le Caucase y figure sous le nom de RAFA.

Ce point de vue presque rationaliste n’est autre chose qu’une vision nouvelle du monde, une lumière qui chasse le brouillard mythologique. Mais cette lumière n’est qu’une sublimation du paternel rayon solaire qu’avait légué au monde Akhnaton, ou une transposition par laquelle le soleil akhnatonien devient entièrement subordonné à un puissant système d’éthique ; et Akhnaton, à son tour, a emprunté plus d’une étincelle à l’humble lampe que les Hyksos, ces nomades venus à cheval de la Steppe, fidèles à un seul dieu, feu et soleil, allumaient sur les tombes.

Fio. 29. — *L'Orient Ancien* (carte sommaire).
Le pointillé long indique la route mentionnée par Arne (p. 57) et prolongée par les sites étnd!4« IH

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS :

A JA	Amcric. Journal of Archaeology
AJSL	Amcric. Journal of Scmitic Languages
AO	Archiv Orientalny
BASOR	Bull, of thc Amçric. Schools for Oriental Rescarch .
GAIIMK	Institut de l'État pour l'Histoirc de la Culture Matérielle (Moscou)
JEA	Joum. of thc Egyptian Archaeology
M	Moscou
P	Paris
PEFQ	Palestine Exploration Fund Quarterly
R	ouvrage en russe
RB	Revue Biblique
RHR	Revue de l'Histoire des Religions
VDI	Courrier de l'Histoirc Ancienne (Moscou)

V. I. ABAYEV, *La langue et le folklore des Ossèles.* M., 1949 (R).

P. M. ABEL, *Géographie de la Palestine,* P., 1938.

W. F. ALBRIGHT, *The Archaeology of Palestine and the Bible.* 1932.

— o The canaanitc god Haurôn » *{AJSL,* LUI, 1936, n° 1).

— *From the Slone Age to Chrislianity.* (Édition française, Payot, Paris).

— *Archaeology and the religion of Israël.* 1942.

— « New light on the history of the West. Asia in the 2nd mill. » B. C. *{BASOR,* 77, 1940).

— « The land of Damascus between 1850 and 1750. »B. C. *{BASOR,* 83, 1941).

— « A third révision of thc Early Chronology of XVest Asia » *{BASOR,* 88, 1942).

— « The Old Testament and the archaeology of Palestine », dans le recueil de H. H. ROWLEY, *The Old Testament and modem Study,* 1951.

— « The Old Testament and the archaeology of the Ancient East », dans le recueil de H. H. ROWLEY, *The Old Testament and modem Study,* 1951.

— *The Archaeology of Palestine.* London, 1949.

and P. E. DUMONT, *A parailel between indic and babylon. sacrif. rilual.,* 1934.

— « Gilgames and Engidu ». *J AO S,* v. 40, 1920.

A. ALT, *Die Herkunfl der Hyksos in neuer Sicht.* Berlin' 1954.

T. J. ARNE, *Excavations al Shah-Tcpé, Iran.* Stockholm, ,1945.
M. ARTAMONOV, Œ Sarkel et quelques autres fortifications de la Khozarie du N.-E. » *(Archéologie Soviétique,* n° 6, 1940) (R).
— « Sur l'origine des Scythes » *VDI,* 2 (32), M., 1950 (R).
G. ASCOLI, *Zigeuncrischcs.* Halle, 1865.
L'oAsie Centrale Russe ». Recueil ethnogr. *(Russie Pittoresque).* Saint-Pétersbourg, 1885 (R).
F. V. BALLOD, *« Pompéi » au bord de la Volga.* M., 1923 (R).
W. BANG und J. MARQUART, *Ostlürkische Dialeklsludien.* Berlin, 1914.
A. G. BARROIS, *Manuel d'archéologie biblique.* Paris, t. I : 1939. T. II : 1953.
V. BARTOLD, « Aperçu de l'histoire du peuple turkmène ». Recueil *La Turkménie.* Léningrad, 1929 (R).
A. BASHMAKOFF, *Cinquante siècles d'évolution ethnique autour de la mer Noire.* P., 1937.
P. BATAILLARD, *Derniers travaux relatifs aux Bohémiens.* P., 1872.
Th. BAUER, *Die Oslkanaanâer.* Leipzig, 1926.
La Bible du Centenaire. L'Ancien Testament. Société Biblique Protestante. P. 1941.
La Bible cl l'Orient. Travaux du premier Congrès d'archéologie et d'orientalisme bibliques (Saint-Cloud, 23-25 avril 1954), Paris, 1955.
H. BERNARD, *Moeurs des Bohémiens,* P. 1869.
A. BERTHELOT, *L'Asie Ancienne Centrale et Sud-Orientale, d'après Plolémée.* Payot, Paris, 1930.
F. BILABEL, *Geschichle Vorderasiens und Aegyptens* 16-11 *Jahrh.,* v. Chr. Heidelberg, 1927.
W. v. BISSING, *Prâhistorische Tôpfe ans Indien u. aus Aegyplen.* Kôn. Bayer. Akademie, München, 1911.
------- « Das angebliche Weltreich der Hyksos » *(Archiv fiir Orient.* Forscli., XI, Berlin, 1937).
J. BLOCH, *Les Tsiganes* (Presses Univ.). P., 1953.
F. BOPP, *Grammaire comparée des langues indo-européennes* (I). P., 1885.
G. BOROVKA, *Scythian Art.* London, 1928.
G. BOTTÉRO, *Le problème des Habiru.* P., 1954.
J. H. BREASTED, *A Hislory of Egypl.* London, 1948.
M. BROSSET, *Histoire de la Géorgie.* Saint-Pétersbourg, 1858.
BURCHARDT, *Hyksos* (Pauly-Wyssowa, 1914).
A. B YUAN, *La civilisation caucasienne.* Payot, Paris, 1936.
« Le Caucase ». Recueil ethnogr. rédigé par P. P. SÉMÉNOV *(Russie Pittoresque,* vol. IX, Saint-Pétersbourg, 1883).
G. G. CAMERON, *Histoire de l'Iran antique.* Payot, Paris, 1937.
J. CAPART, *Leçons sur l'art égyptien.* Liège, 1920.
— « Le cheval et le dieu Seth ». *Mélanges Maspéro.* Le Caire, 1934.
Pr. J. CHAÎNE, *Le Livre de la Genèse.* P., 1951.

E. CHANTRE, *Mission scientifique en Transcaucasie, Asie Mineure et Syrie,* 1890-94. Vol. VI, 1895. P.

— *Recherches anthropologiques dans le Caucase* (1879-81). P., 1885.

— *Recherches anthrop. dans le Caucase,* IV, P., 1887.

E. CHIERA, « Habiru and Hebrews ». *AJA,* 49. Chicago, 1932-33.

A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides.* Copenhague, 1944.

V. CHRISTIAN, *Allcrlumskunde des Ziveislromlandes von der Vorzeil bis zum Ende der Achâm.* Leipzig, 1940.

— *Vordcrasialische Vorläufcr des eurasischen Tierstiles* (Wiener Beitrâge zur Kunst, etc., XI, 1937).

Pr. Albert CLAMERT, *La Genèse.* P., 1953.

A. T. CLAY, *Amurru.* Philadelphia, 1909.

Compte rendu de la Conférence de l'institut de l'Hist. de Culture Matérielle auprès de l'Acad. des Sciences de l'URSS, sur les problèmes de l'archéologie scytho-sarmate *(PDI,* n° 3, M., 1952) (R).

Dr. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale, 4* volumes. P.» 1927-1947.

— *La civilisation des Hittites et des Mitanniens.* Payot, Paris, 1934.

G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN, *Fouilles de Tépé-Giyan.* P., 1935.

A. K. COOMARASWAMY, a A note on the Asvamedha » *(AO,* VIII, 1936).

B. COUROYER, O. P. *L'Exode,* Paris, 1952.

Croyances religieuses des peuples de l'U.R.S.S., Recueil de matériaux ethnographiques, volumes I et II. Moscou, 1931 (R).

O. M. DALTON, *The Treasure of Oxus.* London, 1926.

J. DARMSTETER, *Le Zend-Avesta.* P. 1892.

DECHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine,* 2 v. P., 1924.

F. DELITZSCII, WO *lag das Parodies ?* Leipzig, 1881.

E. DHORME, *Cyrus le Grand (RB,* 1920).

— « Les nouvelles tablettes d'El Amarna » *(RB,* 1924).

— « Abraham dans le cadre de l'histoire » *(RB,* 1928).

— « Amarna » *(Diction, de la Bible,* Suppl. I, P., 1928).

— *La religion des Hébreux nomades.* Bruxelles, 1937.

— *Les religions de Babylonie et d'Assyrie.* P., 1945.

— *Recueil E. Dhorme.* Paris, 1951.

G. DOSSIN, « Les Archives épistolaires du palais de Mari » *(Syria,* XIX, 1938).

E. DRI'OTON et J. VANDIER, *L'Égypte. P.,* 1952.

DUBEUX et VALMONT, *Tarlarie, Bétoulchistan, etc., P.,* 1848.

Comte du MESNIL DU BUISSON, « Les ruines d'El-Mishrifé « *(Syria,* VIII, 1927).

M. DUNAND, *Fouilles de Byblos* (1926-32). P., 1939

R. DUSSAUD, « Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie vers 2000 av. notre ère » *(Syria,* VIII, 1927).

— a Nouveaux textes égyptiens d'exécration contre les peuples syriens » *(Syria,* XXI, 1940).
— *Prélydiens, Hiltiles et Achéens.* P., 1953.
— a Quelques précisions touchant les Hyksos » *(RHR,* t. 109, 1934, pp. 113-128).
EBELING, a Amurru » *(Rcallezic. der Assyr.,* I. Berlin, 1932).
V. EGOROV, *Introduction à l'élude de la langue tchouvache.* M., 1930 (R).
A. I. EMELYANOV, *La langue des Voliaks.* Léningrad, 1927 (R).
R. ENGBERG, *The dawn of civilization.* Chicago, 1938.
— *The Hyksos rcconsidercd.* Chicago, 1939.
M. E. EVSÉVYEV, *Les fondements de la grammaire des Mordvines.* M., 1931 (R).
J. FERGUSON, *Hislory of Indian and Easlern Architecture.* London, 1910.
G. M. FITZ GERALD, a Excavations at Beth Shan in 1931 » *(PEFQ,* . 64, 1932).
a Folklore du Kabarda » Recueil *Acadcmia.* M., 1936 (R).
E. FORRER, *Die Provinzeinleilung des assyr. Reiches.* Berlin, 1920.
A. FOUCHER, a La vieille route de l'Inde de Bactres à Taxila n *(Mém. Déleg. Arch. franç. en Afghanistan,* vol. II. Paris, 1947).
H. FRANKFORT, a Egypt and Syria in the First Interm. Period » *(JEA,* XII, 1926).
K. GALLING, a Hyksosherrschaft und Hyksoskultur » *(ZDPF,* 62, Leipzig, 1939).
A. H. GARDÏNER, a The defeat of the Hyksos by Kamose » *(JEA,* III, 1916).
J. GARSTANG, *Joshuai* Judges. London, 1931.
M. GEMOLL, *Isracliten und Hyksos.* Leipzig, 1913.
H. DE GENOUILLAC, *Fouilles de Tello.* P., 1934.
R. GHIRSHMAN, *L'Iran des origines à l'Islam.* Payot, Paris, 1951.
— *Fouilles de Sialk.* P., 1938.
— *Bégram, recherches archéologiques et historiques sur les Kouchans.* Le Caire, 1946.
— *Les Chioniles-Hcphlalilcs.* Le Caire, 1948.
A. GODARD, *Le trésor de Zlwyé.* Haarlem, 1950.
H. GORDON MAY, *Material remains of the Megiddo cuit.* Chicago, 1935.
— *New lighl on the mosl Ancient East.* 1952.
— *The Dawn of the European Civilization.* London, 1927.
— a Horses, chariots and battle-axes » *(Antiquity,* XV, 58, 1941).
— *The Aryans.* London, 1926.
E. GRANT, *Beth Shemesh.* Haverford, 1929.
M. GRIAZNOV, *Le kourgane de Pazyryk.* M., 1936 (russe et français).
R. GROUSSET, *L'Empire des Steppes.* Payot, Paris, 1941.
Y. GROZOVSKI, *Dictionnaire de la langue hébraïque.* Tel-Aviv, 1935 (hébreu).

A. GUILLAUME, a Thc Habiru, thc Hebrews and the Arabs » *(PEFO* 78, Apr. 1946).

O. R. GURNEY, *Thc Hittites.* London, 1952.

F. HANCAR, *Urgeschichte Kaukasicns.* Wien, 1937.

P. HAUPT, « Midian und Sinai » *(Zeitschr. Deulsch. Morgenqes,* 63. Leipzig, 1909).

E. HERZFELD, *Archacological Ilistory of Iran.* London, 1935.

— *Iran in the Ancienl East.* London, 1941.

M. HILZIIEIMER, « Thc évolution of the domestic horse » *(Anliq.,* IX, 1935).

F. HOMMEL, *Die allisraclitische Überlieferung in inschrifll. Beleuchtung.* München, 1897.

— *Ethnologie und Géographie des Allen Orientes.* München, 1926.

B. HROZNY, « Destinées préhistoriques de l'Asie Antérieure » *(VDI,* n°s 3_4. M., 1940) (R).

— « Le hittite » *(AO,* III, 1931).

— « L'invasion des Indo-Européens en Asie Mineure vers 2000 avant J.-C. *(AO,* I, 1929).

C. HUART, *La Perse Antique.* P., 1925.

H. HUBERT, « De quelques objets de bronze trouvés à Byblos » *(Syria,* VI, 1925).

G. W. B. HUNTINGFORD, « Who were the Scythians ? » *(Anthropos,* 5-6. Wien, 1935).

R. v. IIIERING, *Thc Evolution of the Aryan.* London, 1897.

H. INGHOLT, *Rapport préliminaire sur les sept campagnes de fouilles à Hama en Syrie.* Kobenhavn, 1940.

P. JENSEN, *Die Kosmologie der Babylonier.* Strassburg, 1890.

A. JIRKU, « Die Wandcrung der Hebrâer » *(AO,* 24). Leipzig, 1924.

— « Aufsticg und Untergang der Hyksos » *(Joum. Pal. Or. Soc.,* XII, 1932).

— « Emori » *(Reallex. der Assyr.,* II, 1933).

F. JUSTI, *Ilandbuch der Zendsprache.* Leipzig, 1864.

— *Iranisches Namcnbuch.* Marburg, 1895.

N. KALININ, « Expédition dans les régions occidentales de la République tatare ASSR » (« Brèves Notices de *GAIIMK* », 44, 1952, (R).

S. KAPOSIIINA, « Ouvrages défensifs d'Olbie » *(Recueil N. Marr,* M., 1933) (R).

A. N. KARASEV, « Les fouilles de Néapolis Scythique en 1950 » *(Brèves Notices,* 49, M., 1953) (R).

P. KARGE, *Rephaim.* Padcrborn, 1925.

I. S. KATZENELSON, « La nature des guerres et l'esclavage en Égypte sous les pharaons-conquérants des XVIII^C-XX° dyn. » *(VDI,* n° 3, 1951) (R).

KEES, « Seth » *(Pauly-Wijssowa,* 1923).

M. KHOUDIAKOV, « Le culte du cheval dans le bassin de Kama » *(Recueil N. Marr.,* 1933, p. 252) (R).

S. KISÉLÉV, *L'histoire ancienne de la Sibérie du Sud.* M., 1949 (R).
J. v. KLAPROTH, *Kaukasische Sprachen.* Halle, 1814.
J. A. KNUDTZON, *Die El Amarna Tafeln.* Leipzig, 1915.
L. KOEIILER, *Lcxicon in Vclcris Tcslamenli Libros.* Leiden, 1953.
N. KONDAKOF, comte J. TOLSTOÏ et S. REINACH, *Antiquités de la Russie Méridionale.* P., 1891.
I. T. KROUGLIKOVA, « Au sujet de la population non-hellénique de Phanagorie » *{VDI,* I, 31. M., 1950) (R).
P. C. LABIB, *Die Ilerrschalt der Hyksos in Acgypten und ihr Slurz.* Hamburg, 1935.
W. LATYSHEV, *Renseignements sur la Scylhie et le Caucase chez les auteurs anciens grecs et latins.* Saint-Pétersbourg, 1890 (R).
— *Ponlika.* Saint-Pétersbourg, 1909 (R).
LA VALLÉE-POUSSIN, *Histoire de l'Inde.* P., 1935.
L. LEGRAIN, *Thc culture of the Babylonians.* Philadelphia, 1929.
Le Livre d'Aggada. Recueil de Bialik et Ravnitzki. Tel-Aviv, 1936 (hébreu).
J. LEWV, « Les textes paléo-assyriens et F Ancien Testament » *{RIIR,* t. 110, 1934).
G. LOUD, *Mcgiddo II.* Chicago, 1918.
W. I<. LOWTIIER CLARKE, *Concise Bible Commenlary.* London, 1952.
E. J. H. MACKAY, *Furlhcr excavations al Mohenjo-daro,* I. Delhi, 1938.
— *Early Indus Civilizalion.* London, 1918.
Ch. Ch. Mc GOWN, *Thc ladder of Progrcss in Palestine.* New York, 1943.
P. A. MALLON, « Exode » *(Dicl. de la Bible,* II, 1934).
— « Une nouvelle stèle égyptienne de Beisan » *(Syria,* IX, 1928).
— « Les Hébreux en Égypte » *{Orienlalia,* 3. Roma, 1921).
N. MARK, *Dictionnaire abkhaze-russe.* Léningrad, 1926 (R).
Sir J. MARSHALL, *Mohenjo-daro and the Indus Civilizalion.* London, 1931.
MASSON-OURSEL, *L'Inde Antique cl la civilisation indienne.* P., 1933.
Matériaux sur l'archéologie de Kabardino-Balkaric, rédigés par M. ARTAMONOV. M., 1941 (R).
N. MECIITCHANÏNOV, a Les hiéroglyphes de la Transcaucasie » (Communications du *GAIIMK,* 3-1, 1932) (R).
— « Signes énigmatiques de la Pontide » *{GAIIMK,* G2, 1933, (R).
MEYENDORFF, *Voyage d'Orcnbourg à Boukhara fait en* 1820. Paris, 182G.
E. MEYER, *Sel-Typhon.* Leipzig, 1875.
— *Geschichte des allen Aegyptens.* Berlin, 1887.
F. MIKLOSICH, *Beitrügc zur Kcnntniss der Zigcuncrmundarlcn.* 1874.
N. MIRONOV, a Aryan vestiges in the Ncar East of thc 2nd Mil ». B. C. Roma, *Acta Orienlalia,* 1922.

H. MODE, *Indische Frühkulluren mil ihrer Beziehung zum Westen.* Basel, 1944.

p. MONTET, « Un Égyptien, roi de Byblos sous la XII” dyn. » *(Siiria,* VIII, 1927).

— *Byblos cl Égypte* (Quatre campagnes de fouilles, 1921-1924). Paris, 1928.

P. MONTET, P. BÛCHER, « Un dieu cananéen à Tanis : Houroun de Ramsès » *(RB,* t. XLIV, 1935, pp. 153-165).

P. MONTET, *Le drame d'Avaris. Essai sur la pénétration des Sémites en Égypte.* Paris, 1941.

— *Tanis, douze années de fouilles,* Payot, Paris, 1942.

— *Les constructions cl le tombeau d'Osorkon II à Tanis.* Paris, 1947.

DE MORGAN, « Délégation en Perse ». *Mémoires* (t. I, 1900. T. VII, 1905. T. VIII, Susiane, 1905).

— *Recherches au Talyche persan en* 1908.

V. MILLER, *Matériaux sur T archéologie du Caucase.* Moscou, 1888 (R).

XV. Max MÜLLER, *Asicn und Europa.* Leipzig, 1893.

J. NASRALLAH, « Tumulus de l'âge de Bronze dans le Hauran » *(Syria,* XXVII, 1950, pp. 314 ss.).

K. NEUMANN, *Die Ilellcncn im Skythcnlande.* Berlin, 1855.

L. NIEDERLE, *Manuel de l'Antiquité Slave.* Paris, 1923.

M. NOTII, *Das Buch Josua.* 1953.

H. S. NYDERG, *Die Rcligioncn des Allen Iran.* Leipzig, 1938.

R. T. O'CALLAGHAN, *Aram Naharaim, a contribution lo the history o/ Upper Mesopolamia in the 2nd mil.* B. C. Roma, 1948.

A. OKLADNIKOV, *L'ûge néolithique cl l'âge du Bronze au pays du Baïkal.* M., 1950 (R.)

T. OLMSTEAD, *Ilislory of Assyria.* 1923.

M. v. OPPENIIEIM, *Tell Halaf.* Leipzig, 1931. (Édition française, Payot. Paris).

A. PARROT, *Archéologie mésopolamicnne.* V. I. Les étapes. Paris, 1946. — V. II. Technique et problèmes. 1953.

— a Les fouilles de Mari, VII (campagne 1951-52) *(Syria,* t. XXIX).

— a Acquisitions et inédits du Musée du Louvre » *(Syria,* XXIX, 1952, pp. 174 ss.).

A. G. PASPATI, *Études sur les Tchinghianès ou Bohémiens de l'Empire Ottoman.* Constantinople, 1870.

XV. M. FLINDERS PETRIE, *Hyksos and Israélite Ciliés.* London, 1906.

— *Gcrar.* London, 1938.

__ *Ancient Gaza I.* London, 1931. *Ancicnt Gaza* V. London, 1952.

__ *Beth-Pelcl,* I. London, 1930. *Belh-Pelet,* II, 1932.

__ *Palestine and Israël.* London, 1934.

__ *The status of the Jews in Egypt.* London, 1922.

FLINDERS PETRIE and MACKAY, *Ileliopolis, Kafr Ammar and Shurafa.* London, 1915.

XV. PJEPER, *Der Pariastamm der Sleb.* Upsala, 1023.

B. PIOTROVSKI, « Les Scythes et F Orient Ancien » *(Sov. Archeologia,* XIX, M., 1954, (R).
J. POKORNY, *Vergleich. Wôrtcrbuch dcr indogermanischen Sprachen.* Berlin, 1928.
G. POSENER, a Une liste de noms propres etrangers sur 2 ostraca hiératiques du Nouvel Empire » *(Syria,* XVIII, 1937, pp. 183 ss.).
— *Princes et pays d'Asie cl de Nubie.* Bruxelles, 1940.
E. POTTIER, *L'art hittite.* Paris, 1926.
— « Vases susiens et vases chinois » *(Préhistoire,* IV. Paris, 1935.)
G. POUGATCHENKOVA, « Les forteresses parthes du Turkestan du Sud » *(VDI,* n° 2, M., 1952) (R.)
J. B. PRITCHARD, *Ancicnt Near Easlcrn Tcxls relaling to the Old Testament.* 1950.
S. PRZEWORSICI, œ Notes d'archéologie syrienne et hittite » *(Syria,* 1940).
R. PUMPELLY, *Explorations in Turkestan Expédition of* 1903. Washington, 1903.
— *Explorations in Turkestan Expédition of* 1904. Washington, 1908.
Th. REINACH, « Un peuple oublié : les Matiènes » *(Revue Et. Grecques,* VII, 1894).
— *Flavius Josèphe, « Contre Apion »,* texte établi et annoté par Th. R. Paris, 1930.
W. RICKMER RICKMERS, *The Duab of Turkestan.* Cambridge, 1913.
ROEDER, *Sel.* (Roscher, IV, 1915).
N. ROSANOVA, o Inscription votive dédiée à Sanerg et à Astara » *(VDI,* n<> 1, 1949) (R).
M. ROSTOVTZEFF, « L'âge du Cuivre dans le Caucase, etc. » (RA, XI, P., 1920).
— *Iranians and Grecks in South Russia.* Oxford, 1922.
— *The Animal Style in S. Russia and China.* Princetown, 1929.
— « Dieux et chevaux » *(Syria,* XII, 1931).
— « Notes d'archéologie orientale. Les passe-guides » *(Syria,* XIII, 1932).
DE ROUGÉ, *Le poème de Pcntaour.* P., 1870.
A. ROWE, *The topography and hislory of Belh Shan.* Philadelphia, 1930.
H. H. ROWLEY, *From Joseph to Joshua. Biblical traditions in the lighl of Arcliacology.* London, 1950.
— *The Old Testament and modem Sludy.* Oxford, 1951.
a La Russie du Nord » (Recueil ethnographique). Saint-Péters-bourg, 1881 *(La Russie Pittoresque,* vol. 1, 2) (R).
SANJEYEV, Manjigayev et Nomikhanov. Manuel de là langue mongole. Moscou *(MIV,* 1953) (R).
T. SAVE-SODERBERGH, a The Hyksos rule in Egypt n *(JEA,* 37, déc. 1951). London.
C. F.-A. SCHAEFFER, *Stratigraphie comparée de chronologie de l'Asie* (IIIe et *Occidentale* IIe millén.). London, 1948.

— *Ugarilica II.* Paris, 1949.

V. SCHEIL, « Textes élamites-sémitiques » *(Délégation en Perse,* t. II, 1900).

— a Textes élamitcs-anzanites » *(Délégation en Perse,* t. V, 1904).

E. F. SCHMIDT, *Excavations al Tepe Hissar Damghan.* Philadelphia^ **1937.**

SEMENOV-ZOUSER, « Organisation des clans chez les Scythes de Hérodote » *(GAIIMK,* IX. M., 1931) (R).

A. SHOEGREN, *Grammaire ossèle.* Saint-Pétersbourg, 1844 (R).

SHOEFIELD, *The hislorical background of the Bible.* London, 1941.

Prof. SKAZKIN, *Livre des lectures sur l'histoire du Moyen Age.* M., 1933 (R).

K. SMIRNOV, a Recherches archéologiques au Daguestan en 1948-50 » *(Brèves Notices* de *IIMK,* n° 45. M.) (R).

— *a* Les grandes lignes d'évolution de la culture méoto-sarmate dans le pays du Kouban » *(Brèves Notices,* n° 46. M., 1952) (R).

E. A. SPEISER, *Ethnie movements in the Near East in the 2nd Mil.* B.C. Baltimore, 1933.

— *Introduction to Ilurrian.* 1941.

— *Excavations al Tepe Gaivra.* Philadelphia, 1935'.

O. STEIN, a Das Indischc Pferdeopfer bei Philostratos » *(AO,* VIII, 1936).

« Sur les traces des anciennes cultures » *(Recueil archéologique.* M., 1951) (R).

Sir A. STEIN, *An archaeological tour in Gcdrosia.* Calcutta, 1931.

R. A. STEWART-MACALISTER, *The language of the Naivar or Zull, the Nomad Smilhs of Palestine.* Edinburgh, 1914.

H. STOCK, *Studien zur Geschichte und Archeologie der* 13. *bis* 17. *Dyn. Acgyplens.* Hamburg, 1942.

M. STRECK, « Über das Slteste Geschichte der Aramâcr, etc. » *(Klio,* VI, 2. Leipzig, 1906).

A. M. TALLGREN, « Dolmens in North Caucasia » *(Antiquily,* VII, 1933).

K. TALLQUIST, *Akkadische Gôllcrepitheta.* Helsingfors, 1938.

XV. XV. TARN, *The Grccks in Baclria and India.* Cambridge, 1938.

F. XV. THOMAS, « Sakastana » *(Journ. Royal Asiat. Soc.,* jan. 1906).

A. J. TOBLER, *Excavations al Tepe Gaivra,* vol. II. Philadelphia, 1950.

S. P. TOLSTOV, *La Chorasmie Ancienne.* M., 1948 (R).

__ *Sur les traces de l'ancienne civilisation de la Chorasmie.* Moscou, 1948 (R).

C. TREVER, *Excavations in Nothern Mongolia* (1924-25). Leningrad, 1932.

A. UNGNAD, *Subarlu.* Berlin, 1936.

J. VANDIER, *Manuel d'archéologie égyptienne.* T. I : « La préhistoire ». Paris, 1952. T. II. Les grandes époques. P. 1955.

R. DE VAUX, « Les Patriarches Hébreux et les découvertes modernes » *(RB,* 19-16). '

— « Israël (Histoire de) ». Suppl, au *Dict. de la Bible,* IV, 1949.

— « Les Patriarches Hébreux et les découvertes modernes » *(RB,* t. 56, 1949).

J. VERCOUTTER, *L'Égypte ancienne.* Paris, 1947.

P. VINCENT, *a* La peinture céramique palestinienne » *(Syria,* V, 1924).

Ch. VIROLLEAUD, « Les villes et les corporations du royaume d'Ugarit » *(Syria,* XXI, 1910, pp. 123 ss.).

— « Les Rephaïm », fragments de poèmes de Ras Shamra *(Syria,* XXII, 1941).

W. G. WADDELL, *Manelho.* London, 1910. (traduction et commentaire).

E. WALDSCHMIDT, *Geschichlc des indischcn Allertums.* München, 1950.

E. F. WEIDNER, *Polilischc Dokumenle aus Kleinasien,* etc. Leipzig, 1923.

R. Weill. *La fin du Moyen Empire Egyptien.* Paris, 1918

— *XI1° dyn., Royauté de Ilaule-Egyple et domination hyksos dans le Nord.* Le Caire, 1953.

Sir M. WIIEELER, *The Indus Civilisation.* Cambridge, 1953.

J. WIESNER, « Fahren *u.* Reiten in Alteuropa u. im Alten Orient » *(Dcr aile Orient,* 38, 1939).

H. E. WINLOCK, *The risc and [ail of the Middle Kingdom in Thebes.* New York, 1917.

Sir L. XVOOLLEY, *Abraham.* Londres, 1936. (Edition française, Payot, Paris).

A. YAKOUBOVSKY, a Ancien Piandjikcnt » (dans le *Recueil a Sur les traces des anciennes cultures* », 1951) (R).

N. YAKOVLEV, *Langues et peuples du Caucase.* M., 1930 (R).

E. ZACOROVSKY, *Apçrçu de l'histoire des régions côtières du Nord de la mer Noire.* Odessa, 1922 (R).

T

INDEX

IMPRIMERIE F. PAILLART
ABBEVILLE
N» *d'impr. : 6697*
Dépôt légal : 2* trimestre 1956.